

LAURA VAZQUEZ

LA SEMAINE PERPÉTUELLE



*“Un premier roman follement
inventif, Laura Vazquez est poète
et ça s’entend.”*

Chloé Delaume

Éditions
du sous-
sol

La semaine perpétuelle

Laura Vazquez

Roman

Éditions
du sous-
sol

© Éditions du Seuil, sous la marque Éditions du sous-sol, 2021

Couverture : Pierrette Bloch, *Encre sur papier n° 730*, © Adagp, Paris, 2021
Collection Pictet, photographie : © James Caritey

Conception graphique : gr20Paris

ISBN : 978-2-36468-584-0

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Du même auteur

Aux Éditions Cheyne

La Main de la main, 2014, Prix de la Vocation

Aux Éditions Plaine Page

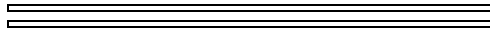
Oui, 2016

À Patato

*Aujourd'hui nous voyons au moyen d'un miroir,
d'une manière obscure,
mais alors nous verrons face à face ;
aujourd'hui je connais en partie,
mais alors je connaîtrai comme j'ai été connu.*

1 Corinthiens 13

LIBÈRE DU STRESS SOUS FORME DE CHIENNES



Une tête ne tombe pas, elle ne peut pas tomber. Elle est reliée par un fil qui descend jusqu'en bas de la personne, et si la tête tombe, le reste tombe. Il ne faut pas casser notre tête, mais on peut casser nos membres. Quand on se casse un membre, on se souvient du membre. Quand une dent s'infecte, elle vibre à l'intérieur, on dirait qu'elle nous parle. Quand on pince une main, elle apparaît. On crève un œil, et cet œil devient le centre de la personne. En vérité, le corps est mou. Les personnes sont molles. Leurs mains sont molles, elles sont plus tendres que le bois, plus molles que le plastique ou que les carapaces, elles sont plus molles que les fruits, elles sont plus tendres que la plupart des choses dans le monde. On pourrait les percer, ce serait simple, avec une aiguille, avec un clou, ce ne serait pas la peine de forcer. Traverser les mains, avec une pique, un bout de bois, rien de plus simple. Perdre les mains et qu'elles pourrissent, des mains qui tombent, il resterait les bras. Mais pas la tête. La tête ne tombe pas.

Certains robots portent une tête comme un ornement. On change leur tête, on la dévisse, on change leur apparence, ils gardent le même esprit. Salim imaginait des robots, plusieurs villes de robots dirigés par des robots. Une famille de robots dans une maison normale, le bruit de leurs pas dans les escaliers, ils discutent, ils mangent. C'est une famille ordinaire. Il arrêta d'imaginer. Il se regardait dans l'écran de son téléphone, son visage changeait. Le miroir est en train de parler, le miroir est orgueilleux et triste. Salim dit : Tu veux quoi ? Le miroir est en train de se taire.

Le père avait de petites rides noires sur les lèvres, il dit : Je veux quoi ? Je veux que la maison soit propre, mais vous laissez des traces, je ne peux même plus compter. Si je compte une trace de doigt, je me rapproche et j'en compte 10, et si j'en compte 10, je me rapproche et j'en compte 100, et si j'en compte 100, toute la journée, je compte. On dirait que vous avez 1 200 doigts ta sœur et toi, vous avez 1 200 doigts tous les deux ? Ta sœur et toi ? Vous avez combien de doigts, 1 million ? Est-ce que vous avez 8 milliards de doigts ta sœur et toi ? C'est la question. C'est la question Salim.

Les lèvres de ce père produisaient de petits sons secs sur ses gencives. Il essorait l'éponge et il la plongeait dans l'eau, il l'essorait et il la replongeait. Il dirigea une fourchette vers le plafond et il dit : Tu dois comprendre qu'on ne fait pas tout ce qu'on veut. Un jour, la police va sonner et elle va t'emmener. Ils te mettront les deux mains dans le dos et tu feras quoi ? Tu pourras faire quoi dans cette position Salim ? Avec les deux mains dans le dos. Réfléchis bien, il faut que tu réfléchisses.

Les cheveux du père étaient comme les herbes mortes sur son crâne. Il aurait suffi de jeter une allumette, tout aurait flambé, il serait resté des cendres. Salim imagina le père en feu, puis il imagina le père en cendres, puis il imagina le père en vie avec des cheveux brillants. Il photographia le père. Il ajouta un filtre au père et le père avait des cheveux longs, souples, blonds. Il dit : Tu m'écoutes ? Salim prononça le mot : Oui. Et le mot : Papa. Il répéta le mot : Papa. Il sentait sa voix comme une chose extérieure, comme si la voix venait des murs ou des surfaces autour de lui, comme si sa propre voix ne sortait pas de sa gorge mais de l'air sur les choses, comme si sa voix n'existait pas. Il dit : Pa-pa-pa-pa-pa, mais il n'entendait pas sa propre voix, il entendait le contour, il entendait les bords.

Quand la voix termine une parole, elle disparaît.

La voix sortait, elle vivait. Il prononça : Papa, papa, papa, papa, et le mot était un geste au niveau de la bouche. Il dit : Papapapapapapa, et la voix était une chose dans le monde. Peut-être que le mot était une chose

dans le monde avec la voix. Peut-être que certains animaux pouvaient voir les paroles dans les airs, les petits animaux, les mouches, les insectes. Il dit : Papa, papa, papa.

Mais quoi à la fin ?

Rien... Je réfléchis.

Le père marmonna et il trempa ses mains dans l'évier. Il dit : Écoute-moi, si on ne frotte pas la table, elle devient dégoûtante. Tu m'écoutes ? Je vais te poser une question Salim : Qui voudrait une table dégoûtante ? Personne. Je vais te poser une autre question : Qui voudrait boire de l'eau dégoûtante ? Personne. Chaque fois que tu laisses une éponge sous l'eau, elle l'avale, c'est son métier. Ensuite, tu mets l'éponge dans ta main et la main lave. Il faut passer la main sur les paquets de riz, sur les paquets de sucre et même sur les légumes, sur les branches des choux, sur les tomates. Quand le sucre est sale, il devient dégoûtant. Est-ce que quelqu'un veut du sucre dégoûtant sur terre ? Non. Personne Salim. Personne n'en veut.

Le père s'agenouilla contre le mur et il frotta le mur avec l'éponge à mur. Il frotta les plinthes avec l'éponge à plinthes. Le père avait tant d'éponges dans les placards, dans les bassines, dans son évier, sur les rebords de la baignoire et dans ses poches. De toutes les couleurs, de toutes les matières. Il avait toujours une éponge à la main. Une éponge de table pour que la table brille, une éponge à poussière pour chasser la poussière, une éponge pour les choses dures, une autre pour les choses molles, une éponge vieille pour les objets cassés, une éponge nouvelle pour les objets précieux. Et pour nettoyer les éponges, plusieurs éponges à éponges. Une éponge longue pour les éponges longues, une éponge courte pour les éponges courtes, des éponges en miettes pour les miettes d'éponge. Le père prenait les éponges, il les tenait.

Parfois, le père imaginait les éponges dans les personnes. Si on pouvait se passer l'éponge à l'intérieur. Si on pouvait se passer l'éponge dans les poumons. Une éponge à poumons pour les malades des poumons. Si on

pouvait se passer l'éponge dans le ventre. Une éponge à cerveau pour les malades du cerveau, une éponge sur le cœur, le long du cœur, dans les artères et derrière leurs yeux. Passer l'éponge dans le passé. Nettoyer d'anciennes journées, de vieilles scènes. Une éponge pour laver les regards, une pour la cuisine, pour les couteaux, pour les disputes, une éponge pour tout.

Si les éponges avançaient seules, elles glisseraient sur les passants, sur leurs figures et dans les rues, sur les bagages, elles glisseraient sur leurs bouches qui seraient lisses pour toujours. Le père frottait, il frottait, il dit : Je frotte les portes pour qu'elles se ferment. Réfléchis bien Salim, si tu ne frottes pas la porte, elle grince, et un jour, elle ne ferme plus. Qui voudrait de cette porte ? La porte qui ne ferme plus. Et les interrupteurs, il ne faut pas oublier les interrupteurs Salim. Si on oublie les interrupteurs, ils rouillent, ils tombent, un jour on se retrouve dans le noir. Et dans le noir, on serait pire. Maintenant Salim, réfléchis, si on ne lave pas les murs, devine ce qui se passe. C'est grave. Il faut s'occuper des choses, autrement elles s'écroulent.

Le père monta sur son escabeau pour nettoyer le plafond avec l'éponge à plafond. Il sifflotait, il sifflotait, ensuite il astiqua l'angle du mur, il s'inclinait, il s'inclinait, puis il nettoya le sol avec l'éponge à sol. Il frottait la chaise de Salim avec l'éponge à chaise, il remontait, il remontait, et il passa l'éponge à pull sur le pull de Salim et l'éponge à oreilles sur le bord des oreilles de son fils, il descendait, il descendait, et il passait l'éponge sur ses chaussures, sur son pantalon, il remontait, il remontait, et il passait l'éponge sur ses sourcils et sur ses joues, il dit : Je te lave mon fils.

Il passait l'éponge à cou sur le cou de son fils et l'éponge à chevilles sur le bas de ses jambes. C'était son fils, son grand fils, et ses affaires étaient à lui. Un jour les enfants choisissent leurs affaires et ces affaires leur appartiennent. Salim ne bougeait pas, il avait l'habitude, il touchait son écran.

Il zooma sur le visage d'un homme qui venait de gagner 75 millions au loto. Cet homme n'avait pas de sourcils, ses joues pendaient. Dans l'article, il disait : Le jour où j'ai gagné, j'ai ressenti la peur. J'ai eu peur de perdre le ticket. C'était une peur sans forme. Chez moi, j'ai caché le ticket dans un paquet de biscottes. Qui volerait les biscottes ? Depuis, je dors mal. Dans mes rêves, toutes les nuits, je perds le ticket. Je le perds, je n'arrête pas de le perdre.

Le père nettoyait les mains de son fils sur le téléphone. Il dit : À force de baisser la tête sur cet appareil, tes organes vont descendre. Ils vont descendre par la bouche et tu vas vomir tes organes. Vous allez tous vomir vos organes. Tu regarderas les informations et les présentateurs diront : Ils perdent leurs organes, ils les vomissent.

Le père passait l'éponge sur les fenêtres. Il regardait dehors tout en frottant, il cherchait la voisine. Elle bougeait sans arrêt, elle se déplaçait sur sa grande maison, elle espionnait, c'était sa vie. Derrière un rideau ou sur le muret, à genoux dans le jardin, allongée les bras tendus, dans la lucarne ou sur le toit, ses cheveux dépassaient, derrière un poteau, elle était maigre, il suffisait d'attendre, elle apparaissait. Le père vit la voisine assise sur le toit, ses jumelles sur les yeux, elle fit un signe. De loin, sa bouche était un trou. Il essayait de la comprendre. Un jour, elle avait déposé une lettre pour le père, elle disait :

Monsieur, vous ressemblez au voisin que j'avais enfant. C'était un homme vieux quand j'étais jeune, ce qui veut dire qu'il est mort. Paix à son cœur. Aujourd'hui pour moi c'est un plaisir COMME UN TRAVAIL de regarder votre figure. Ça me remet dans le corps que j'avais enfant. Soyez bons, LES YEUX SONT LIBRES D'IMPÔTS que je sache. Et les problèmes ne manquent pas, je vous en prie, accordez votre image à

Votre vieille voisine.

Depuis, par moments, le père essayait de se voir comme un voisin. Il essayait d'entrer dans l'esprit de la voisine pour se regarder lui-même comme un voisin.

Dans l'esprit d'un voisin, on est un voisin. Notre visage est celui du voisin. Si le voisin nous croise à l'autre bout du monde, il croise son voisin. Il pourrait nous croiser sur la mer, dans un avion, à l'hôpital ou sur Neptune, il croiserait son voisin. Si notre voisin nous croise en rêve, il croise son voisin. On est une chose dans sa pensée. Dès la naissance, on entre dans la pensée des autres. Le père avait vécu dans la pensée des autres. Il avait été regardé. Les personnes qui vivent sont regardées par les personnes qui vivent. Les enfants vivent dans la pensée de leurs parents et les parents dans la pensée de leurs enfants. Toutes les personnes ont été vues sur terre, elles ont été regardées. Quand elles sont nées, le médecin a touché leur ventre, les infirmiers ont mesuré leur crâne et leurs pieds. Quand une personne n'est pas regardée, elle n'existe pas, elle ne peut pas exister. Les personnes qui ne sont pas regardées n'existent pas. Les personnes aveugles regardent comme les autres, par le pouvoir de leurs mains. Toutes les personnes qu'on croise ont été regardées par leurs parents, par leurs tantes, leurs cousins, par un cheval, elles ont été regardées par leur amour un soir à la lumière, par leurs amis, par un chevreuil, de haut par les oiseaux ou de côté par un lézard.

Les personnes ressemblent à ce qu'on leur donne et les pensées se changent en traits sur le visage, les rides, les gestes. Chaque pensée laisse une trace sur la personne et même sur les ermites retirés dans leur grotte. Ils vivent dans la pensée du mot : ERMITE, dans les images du mot : ERMITE, dans la pensée des autres. On ne sait pas comment les autres voient parce qu'on n'a pas leurs yeux, on n'a pas leurs nerfs, on n'a pas leur esprit, on n'a pas leurs veines, mais le père regardait son reflet dans la vitre et, en faisant un effort, il se voyait comme un voisin. Un voisin d'enfance, quelqu'un de mort. Et il se dit : Bonjour Monsieur, et il se répondit :

Bonjour. Il se demandait si la voisine l'espionnait la nuit, peut-être qu'elle ne dormait pas, la pauvre, pauvre femme, son fils était fou.

Le fils de la voisine était un garçon maigre. Il marchait dans les rues la nuit, les bras le long du corps. L'année dernière, elle avait dû l'envoyer dans un hôpital parce qu'il parlait aux extraterrestres. Il se mettait face aux murs, et il s'adressait aux habitants d'autres planètes, il leur disait : Je vous attends. À l'hôpital, le fils de la voisine s'est comporté comme le diable. Il mettait des épingles dans les gants des chirurgiens et il bloquait les ascenseurs. Il coupait les cheveux des personnes dans le coma, il éteignait les lumières pendant les opérations. Il n'était pas tenable, les médecins ont dû l'attacher. Ils ont dû lui faire des électrochocs, pendant des mois. Est-ce que le fils de la voisine dormait maintenant ? Le père ne le savait pas. Mais la nuit, le père posait de petits objets sur la table. Des casseroles, des couverts, il les posait par ordre de taille sur le plan de travail. Il prenait un objet, il le plongeait dans l'eau de vaisselle, et c'était comme si l'eau lui parlait. Elle disait : Je suis une eau, je suis propre, je peux durer, je suis calme, je glisse.

Le père plongeait ses mains, il plongeait les bras et les coudes, l'eau le prenait, elle le prenait. S'il avait pu, le père aurait plongé ses jambes et tout son corps. De dos, le père avait l'air de s'enfoncer des choses dans le ventre. Ses coudes bougeaient lentement comme s'il remuait un poignard dans ses entrailles. Il dit : Vous croyez que ça se lave tout seul, mais la maison s'écroulerait si je n'étais pas là. Ta sœur s'écroulerait et tu t'écroulerais et la grand-mère s'écroulerait. Vous vous écrouleriez si je n'étais pas là. Cette maison, il a fallu que je demande pour qu'on nous la donne Salim. Je me suis mis à genoux devant le maire, c'est le maire qui décide. Tous les arbres que tu vois dans le village, c'est le maire qui les a fait pousser. On a cette chance. Tu crois qu'on était les seuls à vouloir l'ancienne école ? Cette grande maison, cette grande école, cette grande cuisine, ces longs couloirs, vos chambres énormes, tu m'écoutes ? Si tu ne

sors pas, on va nous l'enlever Salim. On n'aura plus de maison. Il faut que tu le comprennes. Enfin... Au moins, s'ils viennent, ils pourront voir que tout est propre. Peut-être qu'on nous mettra dehors, mais la maison sera propre. Je veux les entendre dire : Ces gens sont propres. Et s'il y a des catastrophes, parce qu'il y a des catastrophes, il y a toujours des catastrophes, et s'il y a des catastrophes, on appellera les pompiers, alors les pompiers verront que la maison est propre, ils diront : Ces gens sont morts, mais ils sont propres. Ils sont peut-être morts, mais ils sont propres. Essaie d'avoir un slip propre, toujours propre Salim. L'assistante sociale va venir si tu continues, tu le sais. On va nous prendre notre maison, on va tout perdre. On regardera autour de nous, il n'y aura plus de murs. Regarde bien les murs et le plafond. Imagine une vie sans murs et sans plafond.

Les lèvres du père se tordaient. Il se frotta la bouche avec une éponge. Il dit : L'assistante sociale m'appelle chaque semaine. Il se tourna et il dit : On est obligé de sortir à ton âge.

Salim aima deux images dans son téléphone. Quand il releva la tête, le père passait l'éponge sur une bouteille, ses lèvres avaient des tics, sa pomme d'Adam montait et elle descendait, est-ce qu'il ne pouvait pas l'avaler ? Est-ce qu'il allait finir par l'avaler ? Salim écrivit les mots : POMME et D'ADAM, puis il appuya sur rechercher. Il trouva une phrase, il lut : La proéminence laryngée est un relief palpable à la face antérieure du cou, formé par le cartilage thyroïde entourant le larynx.

Le père se toucha le cou. À force de les tremper, ses ongles avaient fondu et ses mains étaient molles. Quand il les passait sur son corps, il se trouvait dur. Il nettoyait les grandes cuillères et les fourchettes, il nettoyait les couteaux et les petites cuillères, puis il recommençait. Il nettoyait les cuillères avec les cuillères et les fourchettes avec les fourchettes. Quand le père nettoyait une cuillère, c'était comme s'il nettoyait toutes les cuillères du monde depuis le début du monde. Il le faisait par gentillesse, par bonté pure. Mais pendant qu'il nettoyait les grandes cuillères, les petites prenaient

la poussière, et pendant qu'il nettoyait les couteaux, les fourchettes se salissaient, alors il recommençait, il y restait des heures. Une nuit, Salim l'avait surpris la tête dans l'évier, la partie droite du visage plongée dans l'eau. Et Salim avait dit : Qu'est-ce que tu fais ? Et le père avait relevé son corps avec une expression de mensonge. Il avait répondu : Je lave.

Maintenant, le père se taisait. On entendait les gouttes entre ses mains. Salim photographia son dos, le père se tourna. Salim photographia son visage. Il envoya l'image à Jonathan.

*

Jonathan dirigea sa face vers le ciel et le ciel était noir.

Il zooma sur la nuque du père, il zooma sur sa figure, il écrivit : Ton père a des rides lourdes. Si on prenait tout le poids de sa figure et tout le poids de ses rides, on pourrait voir que ses rides sont plus lourdes que sa figure. Tu l'as déjà pensé ? Si on prenait le poids d'origine de sa figure, le poids de sa figure jeune, le poids de départ, et si on prenait le poids de ses rides, si on découpait toutes ses rides et qu'on les pesait, on pourrait voir que ses rides sont plus lourdes que sa figure. Tu ne crois pas ? Plus tard, j'aimerais avoir des rides lourdes. Je veux des rides lourdes. Quand on a des rides lourdes, on peut cacher des objets dans ses rides lourdes, de petits objets, des pilules, on peut cacher des miettes. Les personnes âgées transportent des choses sur leurs visages, des miettes en général, elles n'ont qu'à ouvrir leurs rides, elles trouvent la nourriture. Elles ne peuvent plus mourir de faim.

Des vêtements d'enfants séchaient sur des cordes, des bruits d'assiettes et de couverts sortaient par les fenêtres. Depuis le balcon du premier, un chien le suivait des yeux. Des voix de télévisions descendaient jusqu'à lui, elles se superposaient, elles se croisaient. Des voix graves et des voix douces, des voix fortes et des voix basses, des rires et des sonneries. Une voix s'élevait par-dessus les autres. Jonathan reconnut la publicité pour les

spaghettis. Une femme chantait en italien, elle était brune avec un strabisme et de grandes mains qu'elle faisait bouger devant son visage, il pouvait la voir dans son esprit.

Il se demanda combien d'images étaient gravées comme ça dans son esprit, combien de publicités, combien de paroles, de formes, de chansons, d'odeurs, de scènes, de têtes, combien de milliers de séquences vivaient comme ça dans son esprit, et combien d'autres y entreraient encore sans qu'il ne s'en rende compte. Il se demanda si les scènes dans son esprit appartenaient à son esprit ou si elles appartenaient au monde. Est-ce qu'il était lui-même cet ensemble d'images et de souvenirs, certains abstraits, d'autres plus clairs, dans son esprit ? Est-ce que ces souvenirs formaient sa personne, ou est-ce que sa personne formait ces souvenirs ? Il verrouilla son téléphone, il frissonna une fois.

Au fond de la cour, la salle de bains était laide, minuscule et tordue, la porte ne fermait pas. Sous la douche, Jonathan pensait : Quelqu'un a inventé cet endroit. Quelqu'un l'a conçu. Tous les endroits que Jonathan avait connus, tous ces endroits avaient été dessinés, ils avaient été inventés par une personne. Tous ces endroits étaient nés dans l'esprit d'une personne. On vit dans le dessin d'un homme ou d'une femme, dans son esprit. Les architectes transforment leurs pensées en images, et ces images sont transformées en pièces, en immeubles, en maisons, en parcs, en villes, en routes. On croit marcher dans une rue, on marche dans la pensée d'un inconnu. On croit que les maisons sont construites avec des pierres, les maisons sont construites avec une pensée. On croit que les assiettes existent depuis toujours, mais quelqu'un a inventé la première assiette. Quelqu'un a inventé les peignes, le parfum, la moustache. On croit que les choses existent seules, on finit par croire qu'elles existent depuis toujours, pourtant quelqu'un a inventé la parole, quelqu'un a inventé la respiration, le sommeil, les gestes. Au départ sans doute, on ne bougeait pas, mais quelqu'un a bougé un jour avant les autres. Une personne invente un geste.

Un jour, quelqu'un s'est brossé les dents. Un jour, on pense : Je vais mettre un couteau dans un passant, et on invente le crime.

Les câbles électriques pendaient du plafond, la buée produisait de minuscules gouttelettes autour des filaments. Jonathan ferma les yeux et il imagina l'électricité dans son corps sous la forme d'un éclair bleu. L'éclair sortait des câbles, il entra par son crâne, il descendait jusqu'à ses pieds. Est-ce que les personnes qui meurent foudroyées ont le temps de penser ? Quand une personne est foudroyée, sa pensée s'arrête, elle se fige. Cette pensée reste coincée, elle devient prisonnière. Plus personne dans le monde n'aura cette pensée. Il enfila un vieux t-shirt. Quand il traversa la cour, l'air entourait son visage. Puis il entra dans l'appartement, et il se laissa tomber sur le canapé.

Le colocataire manipulait un briquet en forme de pieuvre, il le faisait tourner entre ses doigts. Il dit : C'est un briquet rechargeable, je le branche sur mon ordinateur. Le colocataire pencha le front vers l'avant et il leva les yeux comme un démon, il remuait ses pâtes méchamment, il les salait beaucoup. Ses ongles étaient rongés au maximum, il s'arrachait les peaux jusqu'aux phalanges, et ses doigts étaient ronds. Jonathan dit : Il marche comment ce briquet ? Tu le branches et il fait du feu ?

Toute la pièce sentait le moisi. De gros champignons noirs stagnaient le long des murs. Au plafond, il y avait une fuite énorme qui se déplaçait. La fuite était devenue le centre de cet endroit. Une goutte tomba dans les cheveux du colocataire, il la fit glisser avec son pouce. Il s'était habitué à faire glisser les gouttes, c'était devenu un tic. Il l'étala sur son front, il ne leva pas les yeux, il mit une pâte dans sa bouche, il l'avalait sans mâcher. Une goutte tomba dans l'assiette, il dit : Si on devait comprendre tout ce qu'on utilise, on n'utiliserait rien. Est-ce que tu comprends ta bouche par exemple ? Tu comprends la prononciation de chaque lettre dans ta bouche ? On n'a pas besoin de tout comprendre, on ne pourrait rien faire en comprenant les choses. On ne pourrait plus faire nos lacets, on ne pourrait

plus mâcher. Heureusement, on ne comprend pas, on ne peut pas l'expliquer, on ne comprend pas le feu, mais le feu est bien, le feu est beau. On le voit, le feu est beau. J'ai brûlé des maisons avec ce briquet, je t'ai déjà raconté ? Mais je préfère brûler des appareils électriques. J'achète souvent de petits appareils électriques, j'achète des calculatrices et je les brûle. Les petites calculatrices pas chères dans les supermarchés, je les achète et je les brûle. Je brûle des piles, je brûle des machines. J'ai mis le feu dans un frigo un jour, devine ce qui s'est passé.

Il a explosé ?

Comment tu sais ? Tu lis mes mails ?

Jonathan dit : Non.

Comment tu sais alors ?

Les yeux du colocataire étaient deux olives noires et sèches. Il remonta ses épaules presque au niveau de ses oreilles, comme s'il avait froid, il renifla, il dit : Avant, je vivais avec un gars et j'ai brûlé ses vêtements. Je n'ai pas hésité. J'ai brûlé ses chaussures et j'ai brûlé ses slips. Tout brûle bien. Tout brûle sans problème. Le gars avait une photo de ses parents dans sa chambre et je l'ai brûlée sans problème. Je l'ai brûlée en rigolant, je rigolais. Les visages de ses parents se tordaient, ils disparaissaient, et moi je rigolais, ok ?

Jonathan verrouilla son téléphone, et il dit : Ok.

J'ai fait bouillir son téléphone dans du lait. Un jour, j'ai brûlé les poils de ses jambes pendant qu'il dormait, ok ? Et toi alors ?

Jonathan se gratta la joue et il sentit une petite croûte, il l'enleva, il la fit rouler entre ses doigts, il l'éjecta, il dit : Peut-être que j'ai brûlé les cheveux d'une fille à l'école avec des allumettes, mais je ne suis pas sûr. Peut-être que ce n'était pas moi. On m'a puni, je m'en souviens.

Le colocataire décroisa ses bras et il fit deux gestes avec ses mains, comme s'il classait des choses dans l'air, il dit : Tu es trop gentil. Moi aussi j'ai ce problème. Un jour dans mon ancien appartement, j'ai trouvé un

voleur, il prenait le canapé, il essayait de le démonter. Je lui ai expliqué qu'il valait mieux voler les ordinateurs, tu es d'accord, non ? Quand on rentre chez les gens, il vaut mieux voler les ordinateurs, non ? Ça se vend mieux, oui ou non ?

Jonathan fit oui de la tête, il avait un visage doux. Le colocataire dit : Donc, moi je lui ai montré les ordinateurs, je lui ai dit : Voilà ce qu'il faut prendre, voilà ce qui se vend. Si tu es un voleur, tu dois voler des choses chères et légères, chères et légères, des choses faciles à transporter. Alors le voleur a pris les ordinateurs, c'était la seule chose à faire, c'était logique. J'aime la logique. Quand mon colocataire est rentré, je lui ai dit : Ton ordinateur n'est plus dans ta chambre, mais ne t'inquiète pas, c'est un gars qui l'a volé parce qu'il était voleur. Jonathan souriait presque, il passait la main sur son visage à la recherche de peaux mortes. Le colocataire dit : Je me bats souvent.

Tu te bats contre qui ?

Je me bats au hasard, regarde. Et il planta sa fourchette dans ses pâtes. Il serra les lèvres, son nez se retroussa, et ses veines gonflèrent sur ses tempes sur son cou. Il fit voler dans les airs, toutes les pâtes, et il les envoya d'un geste sec dans sa bouche. Il avala. En une seule fois. Toutes les pâtes. Il rota. Il baissa le menton avec un sourire de démon, il dit : Et toi ? Tu te bats contre qui ?

Jonathan aurait voulu filmer la scène, mais la scène avait disparu. Il dit : Je me suis battu à 16 ans. Ça s'est mal terminé.

Le mec est *dead* ?

Non, son ventre s'est ouvert.

À cause d'un sabre ?

Non, à cause d'une vitre.

Le colocataire tourna son assiette, il posa son coude au milieu, et il appuya son visage contre son poing. Il dit : Raconte. Jonathan dit : Quand j'étais petit, je passais mes vacances avec mon cousin. Il avait une piscine,

on se battait sous l'eau, c'était notre jeu. Les règles étaient simples, on se donnait des coups sous l'eau, on se frappait. Celui qui sortait la tête de l'eau perdait. C'était facile. On s'amusait. Mais un jour, mon cousin a perdu, il a perdu longtemps, il a beaucoup perdu, il a perdu 10 fois, 20 fois et 28 fois. La chance était bloquée, il n'y avait rien à faire. On jouait, il perdait. Il le prenait mal, je l'entendais crier sous l'eau. Il est sorti de la piscine avec les poings serrés, il répétait : C'est quoi ce délire ? C'est quoi ce délire ? Mon cousin a glissé, il s'est cogné contre une vitre, elle s'est brisée. Mon cousin est tombé dans la fente, son ventre s'est ouvert. J'étais dans l'eau, j'ai vu le sang, je suis sorti. Il tenait ses entrailles avec ses mains, je regardais. Les gouttes de mes cheveux tombaient dans sa blessure. J'avais les pieds dans le sang tiède et gluant sur le sol.

Le colocataire jeta son assiette sur la table et il tapa sur son propre crâne. Il dit : Je n'appelle pas ça se battre. Il faut respirer pour se battre, on ne fait pas n'importe quoi. On ne se bat pas dans l'eau. J'espère qu'il est mort. Ton cousin, il est mort ? Jonathan passa deux doigts sur son écran et il montra des images d'un pompier, il dit : C'est mon cousin. Le jour où son ventre s'est ouvert, il a su qu'il deviendrait pompier. Quand les pompiers le recousaient, il disait : Je serai comme vous. Le colocataire souffla en prononçant le son P, il bougea sa tête de la droite vers gauche et de la gauche vers la droite, il dit : Toute la journée, arrêter des flammes, c'est un métier ça ? Les flammes ne sont pas belles peut-être ? Elles ne sont pas belles ? Est-ce que ce n'est pas joli une flamme ? Tu regardes une flamme, tu sais tout de suite qu'elle est belle, tout le monde le sait, même les idiots, même les enfants le savent, même les bébés veulent les toucher. Je ne comprends pas les pompiers, au lieu de sauver le feu, ils le détruisent. Tout ça pour avoir un casque, tout ça pour avoir un camion, un tuyau, tout ça pour dire : Je suis pompier, bonjour. C'est répugnant.

Jonathan montra la page de son cousin. Ses enfants souriaient en short sur les images, il dit : Mon cousin a des enfants, il fait du tir à l'arbalète, il

gagne des médailles. Il montra des images de cibles touchées au centre et le colocataire détourna le regard, il dit : Est-ce que tu as remarqué les enfants du dessus ? Les enfants du voisin, tu les as remarqués ? Tu ne les as pas remarqués j'imagine. Tu ne savais pas qu'il avait des enfants ? Moi non plus, je ne le savais pas. On ne pouvait pas le savoir, personne ne pouvait le savoir, mais le voisin a 7 enfants. Tu sais pourquoi on ne les entend pas ? C'est parce qu'il les frappe. Un jour, je me suis trompé de porte, je me suis trompé d'étage, et le voisin m'a ouvert, il m'a serré les mains, il m'a dit : Entrez. Il m'a installé sur une chaise, il était habillé en serveur de Starbucks. Il m'a dit : Bienvenue. Ils vivent dans un studio, lui, sa femme et leurs 7 enfants. Dans un studio minuscule. Mais comme leurs murs sont en miroir, ça fait grand, ça fait presque infini.

Le colocataire émiettait de minuscules morceaux de pain entre ses gros doigts ronds. Il bougeait ses yeux de plus en plus vite comme s'il lisait un texte sur ses mains, il dit : Ils étaient chauves, les 7 enfants, collés au mur. J'ai regardé les 7 enfants contre les murs, j'ai vu qu'ils se fixaient eux-mêmes dans les miroirs. Ils fixaient le dos d'un autre enfant dans le miroir. Ça devait leur faire un corps entier dans l'esprit, leur propre tête et le corps d'un autre. Le voisin m'a dit : Je suis obligé de les tondre à cause des poux et je les frappe tous les jours. Je suis obligé de les coller au mur, autrement ils prennent de la place. Ils prennent de la place et je n'ai pas de place. Vous voyez bien, je n'ai pas assez de place. Il m'a dit : Je les aime. J'aime aussi ceux qui sont mal faits. Un de mes enfants a 11 doigts. Il me l'a montré, j'ai compté, c'était la vérité. Il m'a dit : Je les frappe quand ils bougent un membre, c'est tout. S'ils ne bougent pas, je les laisse en paix. J'ai dit que je pouvais comprendre. Ensuite, le voisin m'a offert un café aux éclats de noix et à la cannelle, et un autre café d'Éthiopie, et un autre café à la perle de coco, mais au bout de 8 cafés, j'ai eu envie de me battre, c'est normal ou pas ? J'ai eu envie de me battre, 7 enfants contre des murs dans un studio,

moi ça m'a mis les nerfs. Ça m'a soulevé les nerfs. Je sentais mes nerfs qui se levaient dans ma nuque, c'est normal ou pas ?

Le colocataire remuait ses mains, on aurait dit qu'elles le gênaient. Il retourna son assiette, et elle craqua. Plusieurs gouttes tombèrent sur sa tête. Elles tombaient tristement, avec de petits morceaux de plâtre.

Il dit : Alors j'ai menti, parce que j'avais les nerfs. À cause de mes nerfs, j'ai dit au voisin : Votre fille a bougé le pied. Je lui ai montré la plus jeune, la plus petite, j'ai dit : C'est elle là, elle a bougé les jambes. Et le père a frappé. La main du père a claqué sur le visage de la fille. Quand il a tapé, une chose s'est ouverte à l'intérieur de mon cerveau, je ne sais pas, quelque chose de triste, mais quelque chose de gros. La petite me regardait avec des larmes dans le reflet. C'était comme si je me battais sans faire de gestes. Je me battais calmement. J'avais des frissons, je criais : Elle a bougé ! Quand vous aviez le dos tourné, elle sautait ! Elle prenait de la place monsieur, elle prenait tout le studio. Elle ne respectait rien, elle ne respectait pas les autres enfants. Elle ne respectait pas l'espace, je l'ai vue monsieur, je l'ai vue ! Frappez ! Frappez ! Et chaque fois que je criais, le père donnait 5 coups, 1 coup sur la nuque, 1 coup sur le front, 1 coup sur le genou de droite, 1 coup sur le genou de gauche, 1 coup sur le larynx. Il était méthodique. Plus je criais, plus il frappait. La petite. La petite, elle baissait les yeux, elle avait honte, je ne savais pas qu'on pouvait avoir honte si jeune. Elle était si petite mais si pleine de honte. C'est drôle non ? Elle avait honte d'avoir honte. Elle me regardait et elle avait honte d'avoir honte devant moi. Je voyais sa honte d'avoir honte comme une spirale dans ses yeux. Des larmes parallèles coulaient sur ses joues comme dans les mangas. Son père disait : Ne vous inquiétez pas, elle a seulement pitié d'elle-même. Elle ne souffre pas beaucoup. Elle ne pleure pas de douleur, elle pleure parce qu'elle pleure.

Ensuite, il a demandé à ses enfants de se mettre en ligne, et il m'a dit : À votre avis lequel sera heureux plus tard ? Tiens, j'avais oublié cette

histoire, maintenant ça me berce. Tiens, ça me berce, ça me berce cette histoire, ça m'endort, je m'endors, je dors là, je dors. Je suis en train de m'endormir, je vais m'endormir, je vais me coucher, je vais dormir, bonne nuit mon gars.

Une goutte tomba du plafond sur son front.

L'infirmière et l'infirmier s'occupent de la grand-mère, avec leurs gestes, avec la voix, leurs mains se lèvent et elles retombent comme dans un miroir. Ils portent des tenues bleues médicales. Et quand l'un parle, l'autre dit la même chose avec son visage. Leurs sourcils se répondent, leurs sourcils ressemblent à ceux des chiens qui regardent leur maître. Ils disent : Alors, comment ça va aujourd'hui ? Et la grand-mère cligne deux fois.

On l'avait installée sur un lit de malade au milieu du gymnase de cette ancienne école. Entourée de tissus, de plateaux, de peluches, allongée là, tout la blessait, le bord de chaque chose. Les choses ont des bords dentelés, toutes les choses, et même l'eau. Quand on regarde une peau avec un microscope, on voit ses bords dentelés, en forme d'épée, toutes les peaux, même celles qui semblent douces, celle d'un asticot, même celle d'un serpent, la peau d'une truite, la peau d'un têtard, les bords d'un organe. Quand on regarde une cellule au microscope, on voit des épines, des pointes, c'est la forme des choses, toutes les choses, c'est la forme de la matière. La vie a la forme de pointe, c'est la forme d'un grand clou.

On étale du lait sur ses cuisses et sur sa nuque. On lui met de l'huile sur les seins et sur les pieds. On lui met de la poudre dans le dos et sur les oreilles. On la pique, on la tourne, on la change, on l'essuie, on la peigne, on la masse, et tout lui fait mal. Le lit, les couvertures et même l'air autour des choses. L'air est un poids qu'elle doit porter.

On dirige ses mains, on les met sur son cœur, on étale des crèmes, sur ses joues, sur ses lèvres et ses fesses, elle est molle comme les larves. Quand on écrase une larve, elle explose. Son corps devient du jus. Quand on écrase une limace, elle change, son corps devient comme une glu. La limace et la larve se fondent dans le sol, elles se transforment. Mais personne n'écrase la grand-mère, et son corps reste en place, elle glisse, elle gonfle, c'est une boule. Elle est proche du zéro. Son corps est moisi de l'intérieur, mais il a l'odeur de l'eau de Cologne. Elle est fraîche, son corps est frais, ses plis sont frais parce qu'on les lave, elle est lavée.

Mais on pourrait lui passer des poignards sur la peau à la place de la pommade, on pourrait lui passer des lames à la place de l'huile, des sabres à la place du gant. Son corps est une lame qui se coupe elle-même. On pourrait nettoyer son cou avec une hache. Il tire comme tout le reste, il crie toute la journée. Si le plafond s'était écroulé, la grand-mère n'aurait rien senti, car sa douleur était plus lourde qu'un plafond.

La grand-mère a le bruit d'un moteur quand elle respire. Elle fait beaucoup de glaires avec sa vieille gorge, avec ses vieilles craquelures, elle fait beaucoup de bosses, sa bouche est sèche comme une pierre, on la mouille, on la mouille, la vérité c'est qu'on l'arrose. On met de l'eau dans sa bouche et autour de sa bouche, mais quand elle reste seule, sa bouche s'ouvre et l'air se jette. La bouche devient dure, la langue devient grise, elle se divise en miettes. C'est une miette de langue collée à une miette de langue collée à une miette de langue. Au bout de quelques heures, une lumière remplace la langue. La lumière remplace les membres, elle remplace la moelle des os et la grand-mère imagine la moelle comme une matière blanc et bleu, quelque chose de froid, gelée, elle vibre.

Elle se demande si l'intérieur des os peut remplacer la glace pour les pique-niques dans les glaciers pour conserver les œufs. L'intérieur des os gelé dans les frigos ou dans un sac plastique pour conserver la glace.

Le lit fait des blessures et la peau s'ouvre.

Quand la blessure apparaît, elle reste. Elle apprend. Elle progresse. Elle pourrit. La douleur parle. Elle dit : Vous êtes dans ce monde, vous fabriquez des flux, vous ne contrôlez pas. Tous les malades fabriquent de la merde et même les mourants. Même à la dernière heure, à l'hôpital, à la maison, les riches, les pauvres, les jeunes, tous les malades fabriquent de la merde. Si vous donnez des fleurs à des malades, ils feront de la merde. Si vous leur donnez des morceaux de bois, ils feront des morceaux de merde.

La grand-mère faisait de la merde avec le coin de sa bouche, avec son nez, elle en faisait jusqu'à la nuque et jusqu'aux jambes. Tout transpirait. On peut fabriquer de la merde avec chaque partie de notre corps. Quand on laisse des yeux quelque part dans la nature, ils se transforment en merde, c'est la seule direction, comme les fruits, comme les viandes. Si on abandonne une banane, elle se transforme en pourriture.

Elle était lourde.

Quand on l'a couchée, le premier jour, son corps s'est multiplié par 2, elle a porté 4 bras, 4 jambes, 2 têtes. Le lendemain son corps s'est multiplié par 4, elle a porté 8 bras, 8 jambes, et 4 têtes. Le jour d'après son corps s'est multiplié par 6, et par 8, par 12. Et chaque jour son corps se multiplie. Aujourd'hui la grand-mère porte 21 170 bras, 21 170 jambes, 10 585 têtes.

Pourtant, quand son esprit monte au plafond, elle se regarde, elle se voit dans le lit, et la grand-mère ajoute un ciel sur chaque chose. Elle regarde les objets, elle fait le tour de la pièce, elle ajoute un ciel pour chaque meuble, un ciel sur la télé, un ciel sur des bouts de pain, un ciel sur les yaourts, un ciel par couverture, un ciel sur le plancher, un ciel sur le gymnase, un ciel sur chaque enfant, Salim, Sara, un ciel sur chaque tête, et un ciel sur chacune de leurs dents, un ciel sur leur front, un ciel sur chaque mèche et tout devient léger.

On ne peut pas mettre notre œil en face de notre œil.

Nos yeux regardent un autre œil, mais nos yeux ne sortent pas de notre tête. Nos yeux voient des matières, mais nos yeux ne sortent pas pour les

toucher. Ils ne caressent rien. Nos yeux restent à leur place.

S'il avait pu, Salim aurait mis son œil dans l'œil de la grand-mère. Chaque fois qu'il lui parlait, la grand-mère regardait le vide. Est-ce que c'était la peine d'avoir des yeux ? À quoi servent les yeux quand on ne regarde rien ? Il aurait voulu souffler dans ses narines pour qu'elle se réveille. Mettre des pétards autour de son lit pour qu'elle sursaute et qu'elle se lève. Elle aurait dit : Je dors depuis combien de temps ? Et Salim aurait répondu : Tu dors depuis 10 000 ans mamie, on va boire 10 000 litres de café.

Quand une personne est malade, on voudrait l'aider. Quand on fait grandir ce désir, on voudrait la frapper, on voudrait lui mettre une gifle, on voudrait lui dire : Tu arrêtes, tout le monde en a marre.

Salim aurait voulu mettre de l'eau dans le corps de la grand-mère avec une aiguille pour diluer tous les problèmes. On nettoie les corps des malades, mais l'intérieur est sale. On ne nettoie pas les tendons, on ne lave pas les veines, on ne peut pas nettoyer les muscles, les vaisseaux. Les organes sont marron, couleur merde et les os sont en poudre, on ne peut pas les nettoyer, tant pis, tant pis. Salim préférait la saleté plutôt que la mort. Il préférait le pourri, largement le pourri, mieux vaut pourri que mort, mieux vaut moisi, plutôt sale que morte. Et s'il avait fallu lécher de la boue, il aurait léché 20 tonnes de boue pendant 1 000 ans plutôt que morte la grand-mère. Avaler 50 kg de graviers plutôt que morte. Il aurait pu avaler des tournevis et des marteaux plutôt que morte. S'enlever des morceaux de crâne plutôt que morte la grand-mère.

Il lui disait : Je te mettrai dans un berceau, un jour je te couvrirai de feuilles. Je plongerai à l'intérieur d'une personne saine, je lui prendrai son estomac, je lui prendrai le cœur, le cerveau, je prendrai tout. Je te mettrai de nouveaux organes, propres, neufs, je te ferai un corps nouveau. Je vais faire cuire ton sang mamie pour recommencer ta vie. Je vais faire une pâte avec tes os, je te modèlerai. Tu seras comme un bébé en or de 3 millimètres dans

mes bras. Et si quelqu'un veut t'empêcher d'exister, je lui casserai les doigts une fois par semaine. Et quand ses doigts seront guéris, je les casserai une fois par jour jusqu'à la fin des temps. Je te mettrai dans un landau et je te pousserai partout dans ce monde bizarre.

*

Salut à toutes et à tous, aujourd'hui on se retrouve pour une nouvelle vidéo sur le thème des personnes, c'est-à-dire des cellules. Les parents vous portent et vous naissez, un médecin vous fait sortir et vous ouvrez les yeux. Les cellules entourent votre corps, et vous ne les voyez pas. Elles ont des antennes, elles absorbent les radiations de votre vie, vous ne le savez pas. Il y a des choses que vous ne pouvez pas voir, presque toutes les choses. Dans votre chambre, dans votre maison, quand vous respirez, les cellules recouvrent. Vous ne pouvez pas les sentir, vous n'êtes jamais seul, mais vous n'y pensez pas. Vous ne le savez pas. Vous êtes des cellules entourées de cellules. Mais la cellule vous connaît, elle vous regarde, elle vous comprend. Vous-même, vous n'êtes pas une personne, vous n'êtes pas une seule personne, vous êtes des cellules.

Il baissa les yeux, il écrivit le mot : CELLULE dans son téléphone, il lut : La cellule est le plus petit élément composant tous les organismes vivants. La cellule permet d'enfermer les personnes et de les isoler. La cellule est l'unité de base de tous les organismes. Mais ce qui n'est pas écrit, je vais vous le dire : Vos cellules comprennent votre vie, elles savent. Si vous ne comprenez pas votre vie, ce n'est pas grave, vos cellules comprennent. Les cellules vous entourent et elles se multiplient. Elles ne scintillent pas, mais elles vibrent. Une cellule peut vous aider, mais elle peut vous trahir, la même cellule peut vous trahir et vous aider. Les cellules lisent vos sentiments, elles connaissent le contenu de votre poitrine. Elles agissent sur vous parce qu'elles sont vous. Elles comprennent votre vie mieux que votre

vie parce qu'elles sont votre vie. En dehors de vos cellules, votre vie n'est que le mot VIE.

Restez assis, ne pensez pas, restez dans votre chambre, et taisez-vous. Je l'ai fait, je ne pouvais pas comprendre, je ne pouvais pas penser, je n'avais pas de connaissance. Les cellules se moquent de nous à cause de nos pensées, elles connaissent nos pensées. Une cellule peut devenir le couvercle de notre cercueil, elle peut devenir une larme, un bouton, un rhume ou le cancer. Des cellules rigolent, des cellules détestent. Et pour se protéger il faut se taire. Quand on se tait, nos cellules se calment. Taisez-vous dans votre tête. Les pensées sont des choses qui se contractent dans les neurones, mais les neurones sont des cellules au niveau de nos nerfs.

Maintenant, je vais vous dire une chose et vous allez la noter sur votre bras. Écrivez-la sur votre bras : Si un sentiment décide de votre vie, vous êtes comme une chaussure. La chaussure a besoin d'un pied. La chaussure ne peut pas avancer sans pied. Mais le pied n'a pas besoin de chaussures pour avancer, le pied n'a pas besoin de chaussures pour sortir, il n'a pas besoin de chaussures pour marcher. Le pied existe et c'est un pied. S'il n'y avait pas de pieds, il n'y aurait pas de chaussures, mais s'il n'y avait pas de chaussures, les pieds existeraient. Si un sentiment décide de votre vie, les choses passent dans votre corps, vous avez besoin qu'elles passent comme les chaussures ont besoin du pied.

Sa chambre était grande, sa tête était fine. Il approcha ses mains de la caméra, il dit : N'ayez pas peur d'attendre. Tout le monde est en train d'attendre, ça veut dire que tout le monde prie, même ceux qui ne croient pas. Regardez bien, c'est comme s'ils avaient de la terre à l'intérieur, et c'est comme s'ils creusaient. Regardez dans les rues, dans les voitures, dans les kebabs, dans les parcs, dans les collèges, regardez la bouche et regardez les yeux, tout le monde est en train de prier. Tout le monde prie, pourquoi à votre avis ? Réfléchissez, tout le monde prie pour être une personne. Tout le monde pense : Je suis une personne, j'ai ce passé, j'ai cette histoire, j'ai

cette place, je suis cette personne. Quand ils mangent, quand ils se reposent, dans le métro, dans le train, ils pensent : Je suis une personne. Ils se réveillent et ils pensent : Je suis une personne, je suis la personne qui vit chez moi, je suis une seule personne. Qui est le contraire de Dieu ? C'est la personne. S'il y a des problèmes, les problèmes ne sont pas à la personne, ils sont à Dieu. Qui fait la maladie ? Ce n'est pas la personne, c'est la nature. Tout le monde prie pour ne pas comprendre. De la main droite jusqu'à la main gauche, tout le monde est en train de prier. Les cellules se rassemblent, elles se touchent et elles demandent, elles supplient, on peut dire qu'elles prient.

Il approcha sa figure de la caméra, et il dit : Commencez la journée sans décider, faites cette expérience. Laissez les choses décider, qu'elles choisissent vos goûts, vos problèmes, vos gestes. Restez chez vous toute une journée, prolongez la journée. Restez chez vous toute une semaine, prolongez la semaine. Restez chez vous toute une année, prolongez les années. Restez dans votre chambre. Moi, quand j'étais enfant, je pensais comme un enfant, je parlais comme un enfant, ensuite, le soir, je dormais comme un enfant, on me traitait comme un enfant. J'avais de la compassion pour les objets. Quand mes parents changeaient de voiture, j'avais de la peine pour l'ancienne voiture. Je ressentais de la pitié pour les papiers dans les poubelles. Je suis devenu une personne, je vous parle. Parfois, je ne sais pas ce que je veux dire. Commencez les phrases sans décider. Commencez une phrase et ne choisissez pas la fin. Je poste mon poème UN ZÉRO ENTRE LES YEUX, n'oubliez pas d'aimer et de partager, ciao, bye, à la prochaine.

*

Salut Dieu prie qui ?

Tu peux parler de la vie après la mort stp

Salut Salim, je comprends ce que tu dis mais je veux te raconter mon histoire. Je ne mange plus. Mes parents me donnent de la soupe, je la mets dans les toilettes, je la verse, je mets le pain dans les toilettes, je tire la chasse. La nourriture est devenue une chose qui ne me concerne plus. Pour moi, rien ne se mange. Manger n'existe pas, ça ne me touche pas. Quand je vois du pain, je n'ai jamais l'idée de le manger. Ce serait comme manger une carafe, on ne mange pas les carafes. Pour moi, rien ne se mange.

Ta tête est laide

La plupart du temps, je parle de mon corps à la troisième personne. Est-ce que tu crois qu'on souffre quand on meurt ? Moi, je ne crois pas, on se concentre. Je vais prendre un exemple, quelqu'un se fait dévorer par des loups dans la forêt. Il se fait dévorer et il pense : Les loups ont une odeur que je ne connaissais pas, il se concentre sur l'odeur, c'est un exemple

Je déteste les gens qui font des discours sur les cellules. Tu te prends pour un Imam ? Tu t'es pris pour un Imam mon gars ? Tu es comme les attardés mentaux qu'on place dans des institutions, comme mon frère, tu me fais penser à mon frère, mon frère le débile

Salim, je t'écris parce que je voudrais un conseil. J'ai une maladie qui fait que je n'ai qu'une dent, mais c'est une très belle dent. On pourrait penser le pauvre, il n'a qu'une dent, mais je ne suis pas pauvre, car ma dent est belle

Ta mère, elle aurait dû t'avalier

La dent dont je te parle a plus de valeur que les 32 dents de n'importe qui dans le monde. Toutes les dents réunies de toutes les personnes dans le monde ne valent pas cette dent dans ma bouche. Mon dentiste me dit : Je n'ai jamais vu ça. Il dit : C'est la plus belle dent possible. Il l'a photographiée. Il a imprimé l'image. Il l'a exposée dans la salle d'attente, je suis fier. On croit que j'ai quelque chose en moins, mais j'ai cette dent. Comment je pourrais faire pour que les autres sachent ? Je voudrais qu'on la remarque. J'ai pensé à me l'arracher pour la montrer aux personnes dans la rue. Je voudrais leur dire : Regardez cette dent. Mais mon dentiste me le déconseille, et toi ?

Tu en penses quoi ?

Salut Salim, merci pour la vidéo. En parlant de cellules, moi, j'ai des frères et des sœurs, mais c'est comme si j'étais fils unique. Tu vois, quand on me demande si j'ai des frères et des sœurs, je réponds non. Bien sûr. Non. Je suis fils unique. Je ne comprends pas l'idée d'avoir un frère ou une sœur. Je sais que tu as une sœur. Mais est-ce que tu as l'impression d'être son frère ? Pour moi, les frères ou les sœurs n'existent pas. Tout le monde est fils unique, ou fille unique. Je crois que mon frère est fils unique. J'ai l'impression que ma sœur est fille unique. Nos parents n'ont pas divisé une personne en plusieurs personnes. Nos parents ont eu des enfants qui sont des enfants qui sont des fils et des filles uniques. J'arrive pas à le voir autrement

Bonjour à vous Bien Aimée, Je vous demande une considération, car ceci va droit à cœur, Il s'agit d'une SOMME de 2.500.000€ en millions, que je souhaite vous offrir en DON pour la mise en oeuvre d'un centre d'aide pour les personnes démunies, dans VOTRE département, contactez le pseudonyme avec CREDIT CARD NUMBER

Tu es le frère de Sara ?

Les enfants de mes parents sont fils uniques par exemple

Tu dis que les cellules nous entourent, mais on pourrait dire que les cellules entourent le monde entier, elles ne nous entourent pas spécialement

Bonjour Salim, est-ce qu'il y a un autre Dieu au-dessus du Dieu normal ?

Tu as une voix douce, je suis en train de m'endormir, tu as de beaux gestes, tu peux murmurer près du micro la prochaine fois ?

Bonjour, je suis amoureuse de ma prof de français. Je lui ai fait croire que j'avais écrit tes poèmes. Je pense que ça ne te dérange pas, tu as dit que les poèmes ne venaient pas vraiment de toi, qu'ils étaient pour tout le monde et qu'ils venaient de tout le monde. Elle s'est intéressée à moi, merci. Quand elle s'est intéressée à moi, je lui ai raconté ma vie. Quand je lui ai raconté ma vie, elle m'a fait un compliment. Quand elle m'a fait le compliment, c'était la première fois qu'on me faisait un compliment. Je suis banale. Chaque fois qu'elle me parlait, je notais la date et l'heure dans mon carnet. J'ai son emploi du temps collé dans ma veste. Je l'attends devant les portes. Elle me demande de la laisser, elle ne veut plus me dire bonjour, pourquoi ?

Elle m'a demandé d'arrêter de la suivre

Salut Salim, maintenant je vais regarder les gens en pensant qu'ils prient

Ma prof s'appelle Genèse

Le gars qui met les commentaires agressifs, il s'est passé quoi avec ton frère le débile ?

C'est rare comme prénom

Mon frère est un attardé mental. Mes parents l'ont mis dans un centre pour les attardés mentaux. Quand on lui sert du riz, mon frère compte les grains. Il compte tout, il compte les doigts de tout le monde. Je lui ai dit : Frédéric, tout le monde a dix doigts. Cinq doigts de chaque côté. Mais il ne comprend pas. Il passe sa journée à compter les murs de sa chambre. Je lui ai dit : Frédéric, il y aura toujours quatre murs. Il me regarde et il dit : Une, une, une, il compte ma tête.

Je ne connais personne d'autre qui s'appelle Genèse

Salim aima chaque commentaire, puis il resta un moment dans le silence. Ses objets ne disaient rien dans la chambre. Les objets n'avaient pas de parole autour de lui, mais il pouvait les sentir. Et même quand il ne les regardait pas, les objets le regardaient, ils envoyaient leurs vibrations comme s'ils se répandaient. Pourtant les objets ne disaient rien, alors il ferma les yeux. Les objets sont entourés de l'idée d'eux-mêmes. L'objet couteau est entouré de l'idée-Couteau. Le couteau diffuse l'idée-Couteau jusqu'à 6 kilomètres, jusqu'à 10 kilomètres. Peut-être qu'un aveugle peut sentir un couteau dans une pièce. Si on place un aveugle avec un objet dans une pièce, si l'aveugle se concentre, s'il reste des heures dans la pièce, peut-être qu'il finit par entendre le nom de l'objet, il finit par le voir. Toutes les choses disent leur nom, en résumé elles se présentent. La lune diffuse l'idée de lune à des millions de kilomètres. Salim imagina une expérience, il l'écrivit dans son téléphone :

L'EXPÉRIENCE QUI PROUVE QUE LES OBJETS DISENT LEUR NOM

1. À la naissance, on retire un bébé à ses parents.
2. On le met dans une pièce remplie de tous les objets possibles.
3. On ne lui parle jamais.
4. On lui lance des morceaux de nourriture par une trappe. Il mange.
5. On lui jette de l'eau. Il boit.
6. 20 ans plus tard, on le fait sortir.
7. On lui pose des questions.
8. L'ancien bébé prononce un mot. Il prononce des mots. Il prononce différents mots. Il dit les noms des objets dans différentes langues. Il prononce le nom d'un objet en allemand, le nom d'un objet en lingala, le nom d'un objet en bengali, le nom d'un objet en russe. Il montre les objets. Il les connaît. Il dit leur nom dans une langue. Il ne fait pas de phrases.
9. On comprend que les objets se présentent. La science prouve qu'ils expriment leur nom.

Salim traversa le long couloir. Dans la salle de bains, il lava ses mains. Quand on lave une main, on pose une odeur sur une main, on la recouvre. Une main sale sent le travail, c'est l'odeur de la main. Dans le miroir, il se gênait, comme s'il existait trop, il se répétait. Il mettait de l'eau sur son visage et l'eau était chaude, il la laissait couler. Il essuya ses mains, il écrivit :

l'eau n'a pas de centre

Il publia la phrase sur le réseau et il leva la tête. Alors il vit la vapeur qui passait dans la lumière. Soudain, il pensa que le monde vivait dans une

vague, le monde entier dans une sorte de vague, une grande vague lente, dans un seul mouvement, il écrivit :

l'eau n'a pas de style

Il publia la phrase sur le réseau, il replaça les manches de son pull, et il pensa aux vêtements. Les vêtements sont seuls, car les vêtements ne sont pas la personne, ils sont autour de la personne. Parfois, un vêtement déteste la personne, le vêtement n'aime pas son corps. On le voit. Mais le vêtement protège, même un vêtement laid, même un vêtement sale, pourri, le vêtement isole, et la personne reste à l'intérieur. Les vêtements dessinent un cercle, mais la personne n'est pas le cercle. Le vêtement décore, il rajoute, on les assemble, les vêtements protègent, mais on n'a pas trouvé de vêtements pour prendre notre place. Aucun vêtement ne peut devenir une personne. Les vêtements ne nous protègent pas de notre odeur, de notre tête. Il regarda le sol, il regarda le plafond, il regarda l'intérieur de l'évier, la bouche presque ouverte, il regarda sa bouche dans le reflet du téléphone, il leva le bras gauche, il l'étira, il plia ses jambes, ses fesses touchèrent le sol. Les lignes du carrelage donnaient une forme au sol. Elles dessinaient la pièce. Il voyait des yeux, de tout petits yeux gris, des milliers d'yeux dans les lignes du carrelage. On voit des yeux partout. On peut voir des visages dans un yaourt ou sur un ongle. On regarde une pierre, on attend, on finit par trouver un nez, des yeux, une bouche. Quand on regarde notre doigt, on finit par voir une tête. C'est un visage comme le nôtre. On se voit. On peut se reconnaître sur toutes les surfaces. Les serviettes pendaient comme des cadavres, les brosses à dents, la porte, les robinets, il se photographia, il regarda l'image, il zooma sur sa rétine. Il posta l'image. Il s'allongea. Il photographia son front, il posta l'image. Il écrivit quatre lignes :

mon crâne

dans de l'eau
mon crâne
sous un drap

Il publia ces lignes sur le réseau. Il ajouta un émoji de rose fanée. Il écrivit le mot : Attention, et il leva la tête.

Voici comment les choses se passaient : Il écrivait le premier mot, ensuite il entendait presque des voix, mais il n'entendait pas de voix, pas du tout, mais il les traduisait dans une langue. Il attendait avec le visage d'un idiot, avec un air hébété. Alors une sorte de chose comme une bouche s'ouvrait à l'intérieur. Il écrivait ce qu'il ne savait pas, comme si les choses s'écrivaient seules, comme ouvrir les yeux en les fermant. C'était ça. On est capable d'écrire les mots qu'on ne connaît pas. À l'école, dans les rédactions, il avait écrit des mots qu'il ne connaissait pas. Si on lui avait demandé le sens de ces mots, il n'aurait pas su répondre. Le mot : Blême, quand il avait 8 ans. Le mot : Trébucher à 10 ans. Le mot : Affable plus tard. Des mots qu'il ne connaissait pas, mais qui rentraient dans la phrase. Les mots venaient de la phrase, ils venaient des autres mots. Les autres mots le plaçaient, ils l'installaient dans une forme juste, à sa place.

attention
si tu bois
dans le mauvais verre
tu peux devenir
mauvais

Il publia les cinq lignes sur le réseau, il tapota l'écran deux fois. Les abonnés partageaient ses phrases. Des abonnés laissaient des cœurs. Des abonnés riaient. Des abonnés postaient des visages avec un sourire, des visages avec une larme, ils postaient des visages avec des sourcils tordus,

avec une langue, des visages rouges, des visages noirs. Il vit un cheveu sur le sol. Il l'avait perdu sans le sentir. Les cheveux sont la partie du corps qu'on ne contrôle pas. Il écrivit à Jonathan : Personne ne ressent ses cheveux. Si les cheveux pouvaient parler ils ne diraient rien. Il écrivit : La lumière est mouillée. Quand on la regarde, on voit qu'elle est mouillée. Jonathan répondit : Oui, et il écrivit : J'ai l'impression que l'eau me pardonne quand je la bois. Salim écrivit : Oui.

*

Sara pouvait boire allongée, elle s'allongeait beaucoup, dehors la nuit sur les marches, en ville, sur la place, dans le bus, il lui fallait deux sièges, elle allongeait ses jambes. Sur le sol, dans sa chambre, sur son lit, sur le lit de son frère, dans le couloir, n'importe où, c'était sa position naturelle. Son poids posé quelque part.

Quand on s'allonge, la bouche est au même niveau que les pieds. Les pieds sont au même niveau que les mains. Quand on est allongé, nos organes sont alignés. Le père disait : Sara, tu vas devenir plate comme ceux qui croient que la terre est plate. Et elle répondait : Ils ne sont pas plats. Le père soufflait, et il disait : Peut-être qu'ils ne sont pas plats, mais tu vas devenir plate comme la terre dans leur tête. Tu vas salir le sol, je l'ai lavé. Mais le sol va te salir parce qu'il n'est pas propre puisque c'est le sol. Vous ne m'écoutez pas. Tu vas salir ton dos, il va devenir dégoûtant. Est-ce que quelqu'un veut un dos dégoûtant ? Réfléchis bien. Un dos plein de saleté. Qui veut de la poussière dans le dos ? Qui ? Alors ? Qui veut d'un dos pourri dans le monde ? Réfléchis bien. On se retourne, les gens voient notre dos et ils nous détestent. C'est ce qui arrive. Qui veut qu'on le déteste ? Qui préfère être détesté ? Quelqu'un ? Qui ? Tu vas emporter la saleté sur ton dos. Tu vas la mettre n'importe où dans la maison et la maison sera sale dans des endroits qu'on ne connaît même pas. Qui veut d'une maison sale ? Je te le demande, une grande maison comme la nôtre, une grande maison

sale, une énorme maison sale. Qui veut ? Qui ? Une ancienne école sale ? Qui veut ? Tu vas te faire aspirer par le sol. À force, le sol va t'aspirer. Tu le colles, tu le colles, tu vas voir, si le sol t'aspire, tu vas voir où ça te mène. Où ça te mène, on ne sait pas. On ne sait pas où ça nous mène, mais tu pourras nous l'expliquer quand tu seras sous le sol. Tu nous expliqueras où ça te mène. Où ça vous a menés ton frère et toi, toujours allongés, toujours par terre, toujours à plat.

Elle roulait des yeux, elle soupirait, parfois, elle s'endormait. Elle s'était endormie sur le sol dans le gymnase. Elle avait rêvé d'un mort dans la maison. Le mort se déplaçait sans bouger. Son corps avançait comme sur de l'huile. Elle avait vu le mort en train de ne rien faire dans le frigo. Elle se levait la nuit dans le rêve, elle ouvrait le frigo, le mort était debout. Le son du frigo grandissait, il grandissait, il prenait tout l'espace. Il reliait son regard au regard du mort. La scène durait longtemps. Le mort avait un visage tendre. Il la quittait des yeux, il regardait autour de lui comme un travail, comme une activité. Il diluait la maison avec ses yeux et la maison devenait molle. Il regardait toutes les choses et les choses ramollissaient. Elle avait senti de l'amour pour le mort dans le rêve. Il essayait de la toucher. Elle essayait de le toucher. Mais ils se diluaient. Ils poussaient à travers les murs de la maison, à travers le quartier. Ils faisaient tourner leurs bras dans les airs, leurs ligaments se disloquaient. Elle aurait voulu que le mort passe la main au-dessus de ses yeux. Il lui souriait.

Sara ouvrit son œil, la grand-mère cligna. Salim entra et l'infirmière caressa le front de la grand-mère, elle dit : Ça ne va pas, elle ne va plus tenir longtemps. L'infirmier dit : Quelques jours. L'infirmière dit : C'est le sang qui va mal, et la grand-mère rota. Salim dit : Est-ce qu'on peut faire quelque chose ? L'infirmier dit : On peut lui mettre le sang de son enfant. Salim dit : Je peux lui donner mon sang. L'infirmière dit : Non, elle a besoin du sang de son enfant. On ne peut pas sauter de génération. Il y a des règles pour le corps. Sara dit : On n'a plus notre mère. L'infirmier dit : Son

sang pourrit. Salim demanda : Combien de jours il reste ? L'infirmier dit : Peut-être une semaine. Salim dit : Notre mère est en ville. Sara dit : Elle ne donnera rien. Salim baissa la tête, il se gratta la nuque.

*

Souvent, le père envoyait des mails à ses enfants.

Il leur donnait des conseils. Le père cherchait des dictons sur Internet, des proverbes. Il les copiait et il les arrangeait, il les donnait à ses enfants pour qu'ils comprennent la vie.

Sara, Salim, c'est moi, écoutez bien ce que je vais vous dire. Vous devez savoir 10 choses. Lisez bien jusqu'au bout :

1. Pour Dieu, personne ne pue.
2. Quand vous pleurerez, il y aura toujours une guêpe pour piquer votre figure.
Plus on est mal, plus on nous pique, c'est une loi.
3. Appuyez-vous sur des cannes, jamais sur des gens.
4. Chacun mouche son nez.
5. Tout ressemble à un clou quand on a un marteau dans la main.
6. Quand on a faim, le pain ne cuit pas vite.
7. Des personnes entreront dans votre vie, ensuite elles disparaîtront sans raison spéciale. Ne cherchez pas les raisons spéciales.
8. Il y aura des miracles, c'est obligatoire.
9. Pendant les inondations, il y a toujours une personne sur le toit de sa maison qui crie : Ce terrain n'était pas inondable.
10. Si vous jetez un gâteau dans la forêt, en retournant dans la forêt vous trouverez un gâteau. Donnez.

Il y a longtemps, un homme égorgeait les enfants dans le village. Il les entraînait sous un pont, il leur coupait la gorge. Il y a quelques années, quand la grand-mère pouvait parler, elle avait raconté qu'il tuait les oiseaux. Il prenait leur chaleur dans ses mains, il les faisait dormir. Ensuite, il arrachait leur bec. Il avait toujours des becs dans les poches, des centaines de becs. Il remuait ses ongles autour des becs, on entendait le cliquetis.

C'était un homme lourd, il portait 5 ou 6 vestes, 4 ou 5 pantalons, 8 paires de chaussettes. Il ne se lavait pas. Il avançait, il soupirait, il était grand. Il avait tous les jours un oiseau dans la main, un oiseau mort ou en train de mourir, ça dépendait de l'heure. On le croisait dans le village, on lui disait : Bonjour. Et il ouvrait la main, il montrait le cadavre. Il n'avait pas d'expression sur le visage. Certains disaient qu'il était mort tué au bagne par un gardien et qu'il avait ressuscité mais pas tout à fait, pas jusqu'au bout. Alors, quand les enfants se sont mis à disparaître, les gens l'ont soupçonné. Des hommes l'ont suivi. Un soir, ils l'ont surpris sous un pont, les yeux fermés, un enfant dans les bras. Dommage parce que l'enfant était mort le cou taillé. Dommage parce qu'il aurait suffi que l'homme regarde le couteau et qu'il regarde les enfants. Il aurait suffi qu'il mélange les deux images, ce n'était pas la peine de les couper. Quand on y pense, au fond, ce n'est pas la peine de tuer ou de frapper. Si l'envie nous prend de tuer ou de frapper, ce n'est pas la peine de bouger la main, de la lever. On regarde la joue. On regarde la paume de notre main. On mélange les deux images.

L'esprit se calme. Quand on pense à de la chaleur, le corps produit de la chaleur. Quand on pense à notre sommeil, notre corps, se repose. On regarde un animal, on se concentre, on prend le rythme de son cœur, on le comprend. Mais les animaux morts n'ont plus de battements, on ne peut plus les comprendre.

Une tache noire glissait devant son visage, il baissait la tête dans la vidéo, il regardait le sol, il disait : C'est un oiseau. Il prenait la caméra, il filmait l'oiseau, et il disait : Vous voyez, c'est un oiseau, je crois qu'il est mort, c'est un oiseau mort. Le film se terminait.

L'oiseau avait la taille d'un pouce, le bec ouvert, il était chaud, on lui voyait la langue, elle dépassait, petite et grise. Il le prit dans ses mains et il appuya. Il pressa le ventre rond pour remettre le cœur en route, un liquide coula par le bec, visqueux, transparent, triste. D'où venait cet oiseau ? Comment c'était possible ? Un oiseau qui tombe du plafond dans une chambre, comment c'est possible ? Un oiseau mort. Un petit oiseau mort qui tombe du plafond. Un oiseau mort tombé dans sa chambre.

Salim écrivit : Je ne sais pas où le mettre.

Jonathan écrivit : Tu ne peux pas le garder, il aura des vers.

Il n'y a pas de vers chez moi. Il ne pourra pas avoir de vers.

Jonathan écrivit : Les vers vont venir de lui parce qu'il est mort.

Je vais peut-être le garder dans de l'huile. Je vais le mettre dans un bocal avec de l'huile d'olive parce que l'huile ne moisit pas.

Pourquoi faire ?

Pour m'en occuper.

Tu ne devrais pas le garder.

Pourquoi ?

Parce qu'il va te donner ses maladies. Mets-le dans la terre.

Et Salim ne répondit plus. Au bout de plusieurs minutes, il écrivit : Chez certains oiseaux le poids des plumes est deux fois plus important que le poids des os. Le colibri porte-épée possède un bec plus long que

l'ensemble de son corps. Certains oiseaux comme les pigeons ou les flamants roses allaitent leurs petits, le lait ne sort pas des mamelles, mais du jabot, une petite poche située au niveau de l'œsophage. Le colibri est l'oiseau qui pond les œufs les plus minuscules, ces œufs mesurent environ 1 centimètre. Les oiseaux chantent avant de naître, ils communiquent à travers la coquille. La mère transmet une sorte de mot de passe à ses petits à travers la coquille et quand ils naissent, ils chantent le mot de passe et elle les reconnaît. Le pélican est l'oiseau le plus lourd capable de voler, il pèse entre 10 et 14 kg.

Jonathan écrivit : Ça ne sert à rien de chercher toutes ces choses sur les oiseaux, tu dois juste l'enterrer. Demande à ta sœur. Tu veux que je vienne ? Je peux venir.

Et Salim écrivit : Non.

Il envoya un message à Sara. Une minute plus tard, elle entra dans la chambre. Il ouvrit les mains, elle toucha l'oiseau. Il était mou, elle dit : Tu l'as mouillé ? Il dit : Non. Mes mains ont fait de la transpiration autour de lui. Il lui montra la vidéo de l'oiseau qui tombe et elle regarda la vidéo de l'oiseau qui tombe, elle regarda le plafond, elle regarda son frère. Il dit : On peut le mettre dans un bocal avec de l'huile ? Elle répondit : Non. On sort, on va l'enterrer.

*

Dehors, la lumière des réverbères ne débordait pas de la lumière. Elle restait près de la lumière. La lumière était une boule autour de la lumière, elle ne touchait pas le sol. Les rues étaient sombres. Salim essayait de marcher droit, exactement droit, il essayait d'avoir une expression normale, exactement classique sur le visage. L'ombre recouvrait les herbes sur les bords des trottoirs. Il dit : Dans les maisons, on ne marche pas droit. À l'extérieur, on marche droit. Dans les maisons, on marche en cercle, je n'ai plus l'habitude. Il y a de l'air, non ? Dans l'air. Il y a beaucoup d'air, non ?

Tu ne trouves pas ? Sara ne répondit pas. Il dit : Tu connais l'histoire de l'homme au lampadaire ? Elle ne répondit rien.

Une nuit dans une rue, un homme a perdu ses clés, il les cherche sous le lampadaire. Pourtant, il sait qu'il les a perdues ailleurs. Il en est certain. Mais il les cherche sous le lampadaire. Tu sais pourquoi ? Elle ne dit rien.

Parce que c'est éclairé. Et si on rentrait pour mettre l'oiseau dans du vinaigre avec du sel ? On pourrait le mettre dans la baignoire ? Je m'en occuperai.

Il tenait l'oiseau dans sa main droite, sans le serrer, il dit : J'ai l'impression d'être en avant et de me suivre quand on avance. Tu vois, comme si j'étais plus loin. Il y a peut-être une partie de nous qui marche en avant, une partie invisible. Elle marche devant nous. On la suit. Elle est 1 millimètre dans le futur. 1 millimètre plus tôt. Et on n'arrête pas de la suivre, tu ne crois pas ? Elle dit : Non.

Ils marchaient sur une longue route bordée de marronniers. Par moments, des feuilles tombaient, tout était calme. Un oiseau s'envola, on entendit ses ailes. Salim dit : On n'est pas en train de rire en ce moment, d'accord on n'est pas en train de rire, mais chaque fois que quelqu'un rit, je ris. Même quand ce n'est pas drôle, si quelqu'un rit, je ris. Quand j'envoie un smiley, mon visage sourit. Quand je m'en aperçois, je suis en train de sourire. C'est comme pour le vomi, si quelqu'un vomit sous tes yeux, tu vomis. C'est comme les bâillements, si quelqu'un bâille, tu bâilles. C'est bizarre la bouche, la partie bouche je veux dire, c'est bizarre non comme endroit ? La bouche. On dirait qu'elle imite tout ce qu'elle voit. Tu savais qu'une pierre qui chauffe éclate ? Elle ne répondit rien.

Tu sais quelle tête il faut faire quand on veut avoir une tête normale ? Une tête normale, tu vois ce que je veux dire ou pas ? Le nez de Salim faisait de l'eau, il dit : Essaie de voir ce que je veux dire.

Elle lui donna son écharpe pour qu'il se mouche, il la mit sur sa tête. Il avait l'air d'une sainte courbée dans la nuit. Un groupe de chauves-souris

passa au-dessus du village, elles criaient. Il dit : Au Mexique une maison pleure du sang, elle pleure chaque jour des gouttes de sang, j'ai vu une vidéo, tu crois que c'est vrai ou pas ? Elle dit : Peut-être.

Ils s'arrêtèrent devant l'église. Par la fenêtre, dans la sacristie, ils virent le curé habillé en homme ordinaire. Une bougie éclairait sa table. Il grattait des jeux d'argent, mais il ne grattait pas avec un ongle, il grattait avec sa main, avec toute sa main, comme une bête. Elle dit : Tu crois qu'il gagne ? Salim dit : Oui.

Puis ils quittèrent la grande route, le sol devenait sec. Leurs pieds arrachaient des boules de terre. Au parc, elle dit : On va le mettre là. Il posa l'oiseau lentement sur le sol au pied d'un petit arbre. Il toucha la terre, elle était chaude, ils firent un trou. La brume enveloppait leurs mains. Ils recouvraient la petite chose à bec ouvert. Ils la recouvraient de terre, et Salim dit : C'est lent les enterrements. C'est lent, je n'y avais jamais pensé. Personne ne court dans les enterrements, personne n'est rapide, même les paroles sont lentes dans les enterrements. On parle lentement, maintenant on va rentrer d'accord ? Et, pendant qu'il disait ces phrases, on aurait pu croire que l'odeur de fraîcheur ne venait pas de l'herbe mais de sa bouche et de sa figure.

Ils étaient à genoux. Sara appuya sur l'écran de son téléphone, un rappeur chanta :

Ô mon frère, mon frère,
Garde mes yeux loin de la situation,
Libère du stress sous forme de visions ô
Libère du stress sous forme de chiennes ô mon frère,
Des centaines de billets vont tomber sur nos tombes
Tomber sur nos tombes
Tomber sur nos tombes
Tomber sur nos tombes

Mon frère, mon frère ô s'il te plaît
Libère du stress sous forme de chiennes
Libère du stress sous forme de visions ô
Rapproche ma main de la lumière
Rapproche ma main mon frère
Ta tête de crabe mon frère, libère du stress sous forme de
chiennes
Libère du stress sous forme de visions ô
Des centaines de billets vont tomber
Tomber sur nos tombes
Tomber sur nos tombes
Tomber sur nos tombes
Ya, ya, ya, ya, ô
Ta tête de crabe mon frère,
ô, ô, ô, ô, ô, ya, ya
Libère du stress ô
Ta tête de crabe, s'il te plaît, s'il te plaît ô

Ils laissèrent du silence, et Salim souhaita que la terre soit bonne, qu'elle soit bonne et qu'elle soit légère pour cet oiseau et pour les autres. Qu'ils soient des perles éparpillées sous terre. Qu'elle soit bonne pour lui, qu'elle lui fasse un duvet, qu'elle soit discrète, une terre discrète et douce et bonne. Que son corps repose sous des lattes de crème, de laine, d'animaux doux. Qu'elle le retourne et qu'elle le tourne. Que la terre l'avale.

La terre avale les morts, elle casse les morts, elle leur casse les os. Que les os des morts craquent. Que la terre leur fasse des articulations, qu'elle les enfonce et qu'elle les brise en confettis. En confettis de morts. Qu'elle les enfonce dans une croûte à l'intérieur des continents et sous les continents jusqu'au noyau du monde. Que tous les morts descendent et qu'ils descendent. Que la terre casse leurs bras en 20 morceaux de bras,

qu'elle casse leurs jambes en 20 morceaux de jambes mortes. Que la terre les multiplie. Qu'elle multiplie les morts et qu'elle les aide. Et que les arbres poussent, qu'ils soient des morts pour nos yeux, pour nous, pour nos yeux de vivants. Des morts poussés pour nous. Des morceaux de leurs corps. Leurs corps de morts. Leurs jambes cassées en 1 000 miettes. Leurs bras cassés en 1 000 miettes. Qu'ils fassent des bourgeons, des branches, des ramures.

Les pies jacassaient dans le parc. Salim secoua l'arbre. Les parties de l'arbre étaient comme les bras d'un enfant cassés. Les jambes cassées d'un enfant mort, ses petits bras cassés, figés dans l'arbre. Salim chercha une pierre ou du bois, il ne trouva qu'une canette, il la planta comme une croix. Sara montra quelque chose au loin. C'était un homme, il s'élevait dans le noir, dans un coin du parc, sur une balançoire. Elle dit : Regarde, c'est le fils de la voisine, celui des électrochocs.

Qu'est-ce qu'il fait ?

Il se balance.

*

Devant le collège, Salim toussa.

Le collège était une chose froide dans le village. Autour, le ciel semblait plus noir. Chaque jour, il y a quelques années il devait se réveiller avant le soleil, rincer son visage et s'habiller. Il devait entrer dans ce grand bâtiment et il devait s'asseoir dans une pièce laide. On prononçait son nom, il devait dire le mot : Présent.

Tous les jours, il devait contenir son visage pour que son visage ne sorte pas de son visage. Tous les jours, il s'enfermait dans les toilettes du collège pour devenir horrible. Il étirait sa bouche pour devenir horrible. Ses narines et ses yeux. Tout seul dans les toilettes, il déformait sa tête. Il se faisait saigner les lèvres et il tirait la chasse, et il crachait dans l'eau, il crachait, il

sortait, il pensait, il disait : Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? Je n'ai rien fait de mal.

Pourtant, l'hiver, tous les matins, des lumières blanches s'allumaient dans la salle de classe, et tout le monde plissait les yeux comme dans un cauchemar. Est-ce que le monde était fou ?

Les parents étaient des gens fous, malades, qui envoyaient leurs enfants dans un bâtiment gris. Tous les jours, des gens fous, malades, qui envoyaient leurs enfants dans des bâtiments gris. Chaque jour, leurs meilleurs jours, les meilleurs jours de leur vie, les meilleures saisons. Les parents donnaient les meilleurs jours de leurs enfants comme une chose normale. Les parents avaient donné leurs propres meilleurs jours et ils donnaient les meilleurs jours de leurs enfants comme une chose sans valeur. Salim répétait le mot : Puni, il répétait ces mots dans sa tête : Puni, noté, assis, et il voyait les parents comme des gens punis, normalement punis, nés punis, et punissant eux-mêmes. Ils punissaient leurs enfants qui puniraient leurs enfants pour propager le malheur sur terre. Les adultes étaient si étranges. Par moments, les professeurs ne bougeaient plus, ils regardaient le sol, ils ne regardaient rien, leurs têtes comme une cire, ils disaient des paroles. La professeure d'espagnol se maquillait comme les clowns, le rouge débordait loin de sa bouche. Le professeur de musique n'avait jamais souri. La professeure de sport avait la peau presque verte.

Un jour, Salim avait dit au père : Je ne comprends pas pourquoi je dois y aller. Et le père avait frotté quelque chose, peut-être une fourchette, en laissant du silence.

Dans ce collège comme dans les autres, à la récréation on crachait sur un enfant. À la cantine, dans les couloirs, dans les vestiaires, il se prenait des morves, c'était sa vie. Tous les matins, quand Salim marchait jusqu'au collège, il faisait monter la salive à sa bouche pour lui cracher dans la figure, dans les cheveux, dans les oreilles, c'était normal.

Il arrivait la bouche pleine, il ne restait plus qu'à cracher et il crachait. Le garçon riait. On lui crachait dessus, et il riait. Il se crachait dessus lui-même, et il riait. Il n'enlevait jamais les glaires, elles finissaient par sécher, ça lui faisait des mèches blanches.

En cercle autour de lui, chacun le malmenait. On lui mettait du sable dans la bouche. On lui frottait les poings sur le crâne de l'avant vers l'arrière et de l'arrière vers l'avant. On lui plantait des compas dans le dos, on le roulait sur le sol.

Ses joues portaient les traces des semelles. Sa peau s'ouvrait toujours au niveau des coudes, des genoux et des tempes. Le rouge était la couleur de son corps. On lui plongeait la tête dans la cuvette, on lui donnait des coups dans les gencives, il saignait. Salim frappait son front avec l'angle des livres.

On lui mettait du gravier dans les yeux, on le jetait dans les escaliers, il rebondissait. On baissait son pantalon dans les couloirs, on tirait sur ses zones personnelles en criant DING-DONG, et on riait, on riait, il riait, tout le monde riait, il riait, il se frappait, il riait en se frappant, il se donnait des coups de poing sur le crâne, sur les jambes, dans le ventre, il riait, il frappait, il disait : Ah, ah, je me déteste, moi aussi je me déteste.

On lui marchait sur les doigts et il ne disait rien parce qu'il était battable et il était frappé, comme une chose à faire, comme on fait ses lacets. Quelquefois, il prenait un peu de repos à l'infirmerie, mais il gênait les infirmières avec ses grands yeux, avec son air mouillé, avec sa gentillesse, elles finissaient par l'enfermer dans le placard à produits qui donnent le cancer. On l'appelait souvent La Merde, il était calme. Mais quand les professeurs passaient près de son corps, ils devaient tenir leurs mains pour qu'elles ne partent pas dans sa figure. En cours, sur le tableau, un professeur avait écrit : J'ai envie de le faire souffrir. Mais il s'était corrigé, et il avait écrit : Trouver le complément d'objet direct.

On lui scotchait des insultes dans le dos, et quand il les trouvait, il riait. On postait des images de lui sur tous les réseaux, des images de son visage qui recevait des coups, des images de sa figure rouge, de sa tête dans les flaques, et de ses fesses dans les couloirs. Quand il les voyait, il les aimait, il partageait, il laissait un cœur, un commentaire, un smiley qui rigole. Il s'intégrait.

Quand il n'y avait plus de place sur sa figure, on lui crachait dans la capuche. On pissait dans des verres qu'on versait sur la tête. Il riait, il riait, il pleurait de rire, il disait : Bien joué, alors là bien joué.

Sur la route, devant le collège, les voisins sortaient de leurs maisons pour l'insulter. Depuis leurs jardins, ils lui faisaient des doigts. Tout le monde riait, les élèves, les professeurs, les surveillants, et même les chats des rues lançaient des regards de participation. Par moments, une explosion de rires recouvrait le collège. Le directeur éclatait de rire, il disait : Ça t'apprend la vie ça mon bonhomme, ah, ah. La vie n'est pas facile mon bonhomme, il faut savoir se défendre dans cette vie. Et le directeur du collège lui caressait la tête mais ses veines gonflaient, elles gonflaient et il devait retirer son bras pour ne pas l'étrangler, pour ne pas le frapper, pour ne pas arracher ses petites dents mignonnes immaculées, pour ne pas l'éclater par terre.

Un jour, c'est allé plus loin, on lui a crevé les yeux.

Quand Salim a vu le sang, sa bouche s'est ouverte, elle a craché. Sa bouche a craché 3 fois dans les yeux du garçon. Sa bouche a craché de gros molards dans les yeux pleins de sang. Ses pieds ont donné des coups dans le corps dans le sang. Ils ont donné des coups dans le corps couché dans le sang du garçon.

Personne ne l'a puni.

Les pompiers ont emporté le garçon. Les cours ont repris.

À partir de là, Salim n'a plus voulu sortir. C'était comme si le monde extérieur terminait là.

*

Le père se précipita dehors en peignoir et il se mit à crier : Mais qu'est-ce que vous foutez ? Pourquoi il est sorti ? Vous êtes fous ! Sara, pourquoi tu fais sortir ton frère ? Il faut le préparer ! Il fallait le préparer ! Des années sans sortir, des années, il faut le préparer ! Vous allez le rendre encore plus fou, vous allez me le rendre encore plus bizarre ! Sara, il faut prendre soin de ton frère, tu dois t'en occuper. J'ai l'impression de faire un rêve là, c'est un rêve ou quoi ? Est-ce que c'est un rêve qui ressemble à la vie ?

Salim regardait son père. Cet homme avait mesuré quelques centimètres, il avait mesuré quelques millimètres, il avait vécu dans un ventre sous forme de fœtus. Un jour, il était né, on avait coupé son cordon et cet être était devenu son père. Il imagina la naissance de son père et la naissance de sa mère. Ils étaient nés. Sa sœur aussi était née. Et même la grand-mère. Les personnes vieilles étaient nées un jour, elles étaient nées bébés.

Le père criait : Pourquoi Salim est dehors ? Pourquoi ? C'est normal ça ? Est-ce que je rêve ? Sara et Salim n'avaient pas d'expressions spéciales sur le visage. Ils ne disaient rien. Ils regardaient ce père en peignoir dans la rue, tout tremblant, les cheveux secs et les mains agitées. Il disait : Tu vas devenir encore plus malade Salim ! Il faut que tu écoutes les conseils, les conseils importants ! L'assistante sociale a dit : Faites doucement. Allez-y doucement avec cet enfant. Elle a dit : Pas à pas, la méthode pas à pas, allez-y pas à pas, explique-moi pourquoi vous êtes dans la rue ? J'ai l'impression de faire un rêve, peut-être que je rêve. Est-ce que je rêve ? Est-ce que je rêve Salim ?

Il a trouvé un oiseau mort.

Un oiseau mort ? Où ça un oiseau mort ? Dans sa chambre peut-être ? Vous me prenez pour un idiot ? Un oiseau tombé du plafond peut-être ? Un oiseau qui tombe de nulle part, c'est ça ? Et mort en plus ?

Oui, c'est ça, un oiseau tombé du plafond, mort. On vient de l'enterrer. Le père cria encore, il cria un moment, il répétait des phrases : Ne me cassez pas la tête, ne me cassez pas la tête tous les deux, vous me cassez le système, vous me cassez le système intérieur, vous le savez ? Ce n'est pas normal ce comportement, des enfants avec un mauvais comportement. Vous vivez dans un mauvais comportement ! Il n'y a pas d'oiseaux dans les plafonds, arrêtez, arrêtez tout de suite, arrêtez tout, ça vous portera malheur ces histoires, on ne ment pas à son père. On ne ment pas.

La voisine espionnait depuis son jardin. Il s'adressa à elle en criant : Vous voyez, j'ai fait des enfants madame, j'ai fait des enfants qui me mentent, vous les voyez, ils viennent de mentir. Regardez leurs têtes, c'est une honte Sara, vous me cachez des choses. Je regarde par la fenêtre et je vois quoi ? Je vous vois et je crois que je rêve, c'est normal ou je rêve ? Est-ce que je rêve ? Sara, est-ce que je rêve ?

Elle dit : C'est possible. On vit peut-être dans une simulation créée par des extraterrestres.

Salim dit : Et le sang ?

Le père dit : Quel sang ? Sara dit : Tu sais très bien.

Vous savez qu'elle est vieille.

Et alors ?

Alors c'est la nature Sara, qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse ? On ne peut rien faire. Puisqu'on ne peut rien faire, on ne fait rien. Qu'est-ce qu'on peut faire quand on ne peut rien faire ? Il faut mourir, non ? Il faut bien mourir, oui ou non ? Maintenant rentrez dans cette maison. Allez, vous rentrez. La maison je la lave, moi je la lave, rentrez !

Il poussa ses enfants. La voisine repositionna ses jumelles très vite devant ses yeux comme on rentre sa langue. Le père claqua la porte.

Salim dit : Tu dois la trouver.

Le père sortit une éponge de sa poche, il nettoya le dessus de ses mains et le dessous de ses ongles. Cette éponge faisait des peluches jaune et gris,

elle était vieille et agaçante. Il la tourna, il frotta, avec le côté vert.

Il dit : Écoute Salim, ne me parle pas de ta mère. Je rêve ou tu es en train de me parler de ta mère ? Ne me parle pas de ta mère. On ne sait même plus qui est cette femme. On a connu une personne, mais ce n'est plus cette personne. C'était il y a longtemps. On a connu sa manière de parler et sa manière de penser, mais ces manières n'existent plus. Voilà, elles n'existent plus. C'est tout. Vous ne comprenez pas ? Vous verrez plus tard, vous verrez, vous allez rencontrer des gens, et ces gens vont changer, c'est tout. Ils vont devenir d'autres personnes. Ils vont devenir des étrangers, vous entendez ? Des étrangers. Ils vous croiseront dans la rue, ils ne diront plus bonjour et vous ne direz plus bonjour et ça ne vous fera rien. Voilà. Un jour, ça ne vous fera rien. Vous attendrez ce jour et quand ce jour viendra, vous ne pourrez même plus vous souvenir de l'ancienne personne. Vous regarderez les photos, mais elles ne pourront pas vous aider. Vous vous poserez des questions, vous vous demanderez où vont les personnes du passé. On se le demande et vous vous le demanderez. Mais vous le demanderez à qui ? À personne, parce que personne ne peut savoir. L'histoire coule vers l'avant, c'est tout. On regarde vers l'arrière et tout ce qu'on peut comprendre, c'est que les personnes disparaissent. Lavez-vous les mains, voilà l'important. Vous vous lavez, c'est tout, c'est ça l'important. Au départ, on ne se rend pas compte et quand on devient vieux, on ne sait rien, mais on le remarque, on remarque qu'on ne sait rien. C'est tout. Les personnes vont dans le passé, mais on ne peut pas voir le passé. On ne peut pas voir le passé parce qu'on ne voit pas le temps. On dit le mot : TEMPS, mais on ne peut pas voir le temps, on ne peut pas le dessiner. On ne peut pas voir le temps parce qu'on ne peut pas le mesurer. On utilise des chiffres, mais on ne mesure rien parce qu'on ne sait pas où se trouve le début, où se trouve la fin. Où se trouve le début et où se trouve la fin Salim ? Où se trouve la fin et où se trouve le début Sara ? On mesure une partie du temps, une petite partie, on mesure un siècle, un millénaire, on

mesure des dizaines de millions d'années, on mesure une partie. C'est une partie, mais on ne sait même pas laquelle. On est dans quelle partie ? On est dans quelle partie du temps Sara ? On est dans le début ou dans la fin ? On est dans le milieu ? On ne sait pas. C'est presque comme la propreté, on ne peut pas savoir à quel point le sol est propre, on nettoie le sol, mais il est déjà sale. On ne peut pas mesurer la propreté, qu'est-ce qui est sale ? On lave le sol, mais est-ce que les molécules sont propres dans le sol ? On ne peut pas savoir, on ne peut pas tout savoir, on ne peut pas tout nettoyer. Pour que ce soit propre, il faudrait que tout disparaisse. On ne peut pas mesurer le temps parce que le temps passé existe dans le passé, mais le passé existe où ? Il n'existe pas devant nos yeux. On ne peut pas mesurer le futur, c'est comme le passé. Combien mesure le futur ? Tu le sais ? Non. Et toi Salim, tu le sais ? Non. Vous ne le savez pas mes enfants. On sait que les personnes disparaissent. C'est tout. C'est tout ce qu'on sait Salim, c'est tout ce qu'on connaît.

Ça n'a pas de rapport.

Ne me casse pas la tête j'ai dit. Ça suffit ! Toi, quand tu avais 6 ans, tu étais une personne, oui ou non ? Quand tu avais 7 ans, tu étais une personne, oui ou non ? Et aujourd'hui, tu es une autre personne. Ta mère n'existe plus, la mère que vous avez connue n'existe plus, voilà, elle n'existe pas !

Sara dit : Tu laisses la grand-mère mourir ?

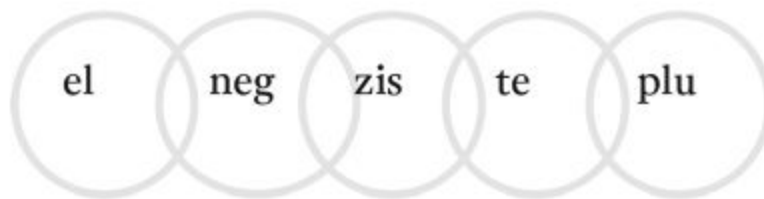
Le père dit : Oui.

Salim dit : J'irai, et je la trouverai.

Oh, vous me cassez le système tous les deux. Vous me le cassez, vous allez me casser le système immunitaire et je vais tomber malade. Vous ferez quoi si je tombe malade ? Vous deviendrez quoi et la maison deviendra quoi si je tombe malade ? Toi Salim tu vas rester dans la maison et pas à pas tu retourneras à l'école, pas à pas vous entendez ça ? Pas à pas, tu veux qu'on perde la maison ? Dans la rue avec la grand-mère, on fera quoi ? On fera

des vidéos sous la pluie, c'est ça ? C'est ce que vous voulez ? Il faut qu'elle meure, c'est normal. On n'a besoin de personne. Ta mère, c'est comme un fantôme, exactement comme un fantôme, tu penses à elle et tu sens l'odeur d'un fantôme dans ton esprit.

Sara dit : Elle ne voudra rien donner de toute façon. Le père demanda : Qui ? Et Sara dit : La mère. Et le père cria : Vous me parlez de qui ? Qui est cette personne ? Je viens d'expliquer qu'elle n'existe plus. Et Salim dit : J'irai. Le père cria : Je viens de vous expliquer qu'elle n'existe plus ! Tu iras où ? Tu vas chercher un fantôme ? Elle n'existe pas ! Il criait encore, il criait : Elle n'existe plus ! Et sa voix se brisa sur la première syllabe du mot : Existe. Elle se brisa comme si l'enveloppe qui recouvrait ses paroles venait de craquer. La phrase du père était un ensemble de billes molles qui se chevauchaient, comme des œufs de serpent reliés les uns aux autres. Si elle avait été visible, elle aurait eu cette apparence dans l'air :



L'une de ces billes venait de se fendre dans la gorge du père, c'était très clair, presque palpable. La membrane venait de se fissurer sur la deuxième syllabe du mot : Existe. Sa voix s'était brisée.

Elle s'était déjà brisée de la même manière une nuit, Sara s'en souvenait. En vacances dans un appartement près de la mer, il faisait chaud, les fenêtres étaient ouvertes et les rideaux bougeaient doucement dans le noir. Le père et la mère avaient crié, et ils s'étaient giflés. La mère avait giflé le père. Le père avait giflé la mère. La mère avait saigné près du sourcil. Le père avait crié : Je dormais. Sa voix criait en murmurant, mais il

hurlait dans ses murmures : Tu m'as réveillé pour qu'on se dispute. C'est de ta faute, tu veux toujours qu'on aille mal. Et la mère avait dit : Regarde nos enfants, tu les fais pleurer. Je saigne de l'arcade. Est-ce que c'est la première fois que je saigne ? Est-ce que c'est la première fois que ces enfants pleurent ? Et le père avait crié : Je dormais, tu m'as frappé, j'étais endormi, pourquoi tu me forces à te frapper ? Et la mère avait dit : Regarde tes mains. Regarde ce que tu as fait avec tes mains. Tes grosses mains qui sont lourdes, tes grandes mains de maçon avec tes doigts si lourds. Et le père avait senti dans sa main la trace du coup. Il avait dit : Je dormais. Et la mère avait dit : On choisit toujours de frapper. Tu nous fais pleurer. Pourquoi je te frappe quand tu dors ? Regarde tes mains, tu t'en sers pour frapper, elles sont épaisses, regarde nos vacances, regarde nos enfants. Tu fais pleurer nos enfants. Les enfants, ce sont des enfants, ce sont encore des enfants.

Mais je dormais.

Écoute, tu entends ? C'est le bruit des larmes de nos enfants qui tombent sur le carrelage. Tu trouves que tu t'occupes bien de tes enfants ?

Mais j'étais en train de dormir, tu as mis un coup sur ma tête, tu m'as donné une gifle. Tu as frappé ma tête, j'étais obligé de me défendre.

Et ils se disputaient, ils criaient, ils parlaient, et quand les parents se disputaient, Sara se sentait éclaboussée, des morceaux de leur dispute sautaient sur sa figure. La mère avait dit : Tu fais pleurer notre fils, tu fais pleurer notre fille, regarde-les, tu les vois dans le noir ? Regarde bien leurs yeux, tu fais pleurer nos enfants. Plus tard, ils seront malheureux.

Mais je dormais, je dormais.

Et la voix du père s'était brisée sur la deuxième syllabe du mot : Dormais. L'enveloppe s'était fendue. La pellicule qui l'entourait avait éclaté.

Dans l'esprit de Sara, la voix du père avait la forme d'une limace coupée en deux par un cutter.

*

Salim postait ses rêves sur le réseau.

Rêve #572 :

Un mécanicien me fait signe, il me montre une porte. Je rentre, c'est un garage. Ma grand-mère est assise dans un fauteuil de fer. Elle est entourée de plumes et de crânes qui volent. Le ventre de ma grand-mère est transparent. Il est rempli de câbles et de chargeurs qui bougent dans ses entrailles. Elle sourit. Elle me demande l'heure.

Je dis : Je ne sais pas.

Elle dit : Demande à la dame.

Une femme touche mon bras. Ses cheveux brillent parce qu'ils sont sales. Elle a les lèvres roses. Je lui demande l'heure, je dis : C'est pour ma grand-mère.

La femme me prend sur ses genoux, elle me raconte sa vie.

Elle dit : Je suis allemande. Un soir, j'étais dans un hôtel avec mon mari. Il a sauté du douzième étage. Pourtant, il venait de me dire : Mon Dieu, comme on est bien.

Elle me montre le film de sa vie dans son téléphone.

Alors, je pense que j'aimerais voir le film de ma vie ou le film de la vie des membres de ma famille. Je voudrais voir des résumés pour mieux comprendre les personnes. Il y aura peut-être un jour dans les téléphones un résumé de la vie de chaque personne, un film facile à voir. On n'aurait qu'à le montrer, on serait compris.

Et c'est ce que fait la femme. Elle me montre la vidéo de son mari qui saute par la fenêtre. Elle dit : Mon mari dissimulait sa calvitie sous une mèche.

Je vois sa vie qui passe. Je vois qu'elle est devenue folle. Elle dit : On m'a internée dans un hôpital psychiatrique. J'y suis restée 16 ans.

Ensuite, elle a vécu dans une gare. Comme elle était folle, dans les toilettes elle s'est coupé le sein gauche avec un bout de verre.

Je dis : Je ne veux pas voir ça. Ne me montrez pas ces images.

Elle me dit : Je connais l'heure.

Ma grand-mère regarde.

Ma grand-mère rigole.

*

Il pleuvait, Salim et Sara touchaient leurs écrans sur le lit. Elle tourna son visage vers son frère, elle dit : Tu fais quoi ? Salim bougeait ses pouces, il dit : J'écris. Sara appuya son arcade contre le drap et sa paupière se plia. Elle dit : Lis-moi la dernière phrase.

La neige est seule, au revoir, ma tête quitte mes épaules.

Elle regarda le reflet de son frère dans le miroir de la chambre. Peut-être qu'ils se ressemblaient, peut-être que leurs visages étaient proches. Elle dit : Pourquoi tu parles toujours de la neige ? Il posa ses yeux sur sa sœur, dans le reflet, il ne répondit pas. Elle fit des bulles de bave en posant son doigt sur la photo d'un rappeur américain dans son téléphone. Elle dit : Tu préfères les gens ou les pizzas ? Il écrivit quelque chose et il fit glisser son pouce du haut vers le bas. Il vit passer un dessin médical. C'était le schéma d'un corps humain. Il zooma. Il montra à sa sœur. Il dit : Regarde, si tu prends toutes les veines de ton corps et que tu les alignes, tu meurs. Si on aligne toutes les veines, horizontalement, verticalement, en diagonale, on est mort. Si notre corps était symétrique, on serait mort. Si on aligne notre corps, on meurt. Si on le range, on meurt. Si on redresse notre corps, on meurt. Tu imagines si tout le monde était mort ? Imagine tu te réveilles, tu regardes et il n'y a plus personne. Il n'y a plus de pages sur Internet, il n'y a plus de prénoms, plus d'images. Les autres ont disparu.

Il posa le téléphone en équilibre sur son front et il leva ses jambes en l'air. Il dit : Tu crois qu'on pourra faire des captures d'écran dans les rêves

plus tard ? Tu crois qu'on aura Internet quand on sera mort ? Est-ce que les morts ont Internet ? Tu crois qu'il y a combien de morts sur Internet ? D'ici quelques années, il y aura plus de morts que de vivants sur Internet. Tu crois qu'Internet était où avant ? Avant d'arriver sur terre ? Il tapota un rythme sur son écran. Elle lui donna un coup pour qu'il arrête. Il dit : Avant, les gens regardaient Internet dans leurs mains. Ils s'asseyaient, ils ouvraient leurs mains, ils regardaient. Ou alors, avant c'était sur le plafond, sur des surfaces, un drap, la mer, ils regardaient Internet partout, par la fenêtre, sur les voisins, les arbres. Plus tard, on mettra Internet sous nos paupières. Ensuite, on mettra Internet dans notre cerveau. Ensuite, on fera pousser Internet dans les fœtus, à l'intérieur du ventre comme un organe. Avant, les gens n'avaient pas de papier, ils devaient noter les choses sur des pierres, ils les gravaient. C'était fatigant, c'était difficile, ils usaient leur corps pour ne pas perdre une phrase, une idée. À cette époque, on se servait du corps pour tout. Il y a longtemps, les choses n'avaient pas de nom, les rivières, les lacs, les fruits, les renards, un pied, la nuit, la pelouse. Les dents n'étaient que des choses dures dans la bouche, elles n'avaient pas de nom. Il fallait retenir les objets, leur forme, leur image, sans leur donner de noms. Tu ne trouves pas que les meubles ont un air malin ? Je veux dire, tu ne trouves pas qu'ils ont un visage qui nous regarde avec un air malin ? Un air malin, tu vois ? Il fit le tour de sa chambre avec ses yeux. Tu crois que la rétine peut tomber de l'œil ?

Elle dit : oui. Et elle s'allongea, elle roula.

Il dit : Dommage qu'on ne vive pas dans Internet. On verrait mieux. Nos yeux ne peuvent pas aller sur les autres planètes, par exemple Saturne, on regarde Saturne, on voit une tache blanche. La nuit, on voit une petite boule blanche. Mais sur Internet, quand on regarde Saturne, on voit Saturne. On zoome, on voit sa couleur, on peut connaître sa taille, son âge, ses bosses. On tourne, on peut l'ouvrir, on voit ses couches, son noyau. On voit mieux les personnes aussi. On peut voir ce qu'elles aiment ou ce qu'elles

font. On peut regarder leur visage longtemps. On regarde leur visage, on peut regarder leurs vêtements, des parties de leur corps. On peut les changer, on peut les modifier, on peut leur ajouter une moustache, un chapeau, un sourire. Un jour, on aura tout dans l'œil. Toutes les personnes, toutes les possibilités de personnes, tous les objets, chaque planète, toutes les choses, on restera là, on aura tout. Tu fais quoi ?

Je me caresse le nombril.

Tu crois que la drogue pour les robots existera un jour ? La personne qui inventera la drogue pour les robots deviendra la plus puissante au monde. Il ferma les yeux et il dit : Quand je ferme les yeux, ils s'ouvrent. Je ferme les yeux et ils s'ouvrent, je crois que je suis mort, mais ils s'ouvrent, et même quand je dors, ils s'ouvrent. Je dors longtemps et mes yeux s'ouvrent, tu vois ce que je veux dire ?

Elle imagina une bombe et elle dit le mot : Bombe.

Salim écrivit le mot BOMBE dans son téléphone.

Ensemble, ils regardèrent des images de bombes. Elles explosaient, les gens couraient, ils criaient. Salim voyait son œil dans le reflet, il posa le doigt, il essaya d'appuyer sur ce cercle. Il ne déclenchait rien, il appuya encore, il dit : Regarde, tu me vois ? Si je ne portais pas mes yeux, ils tomberaient. Si je ne portais pas mes joues, elles glisseraient. Ce ne serait plus des joues. Il y aurait des joues sur le sol, écrasées, sous la pluie, des joues noires, brûlées, de la peau. Je tiens ma figure, je tiens le sol. Toi aussi tu tiens le sol. S'il n'y avait personne, le sol ne serait plus le sol. On tient nos mains, on tient notre figure. Tout le monde est derrière sa figure, on peut s'asseoir, on se met debout, sur le côté, on tourne notre tête.

Elle regarda son frère avec une expression fermée. Elle lui toucha l'épaule, et Salim toucha la main de sa sœur sur son épaule. Alors elle colla son front contre son bras, elle murmura : Tu vas faire ce que tu as dit.

Pas tout de suite.

Si, tu vas le faire, il t'attend.

Non, j'irai plus tard, il va repartir.

Non, tu vas y aller. Tu vas le faire. Elle mit son doigt dans l'œil de son frère. Elle dit : Tu as intérêt. Il s'éloigna, il cacha son œil avec sa main droite, mais elle se leva, elle dit : Je vais t'arracher les cils, je te jure.

Mais pourquoi tu n'y vas pas toi ?

Il est venu te chercher, tu sors. Tu l'as dit, tu pars, sinon je te tords les doigts. Je te jure qu'ils vont rester tordus. Tu auras les doigts tordus toute ta vie. Tu sors.

Je n'ai pas envie qu'il me regarde directement.

Tu vas sortir, aujourd'hui tu sors. C'est le jour. Tu étais presque déjà dehors. Tu crois que les messages ne vont pas dehors ? Tu crois que les vidéos ne vont pas dehors ? Tout va dehors. Tu es déjà dehors, tu n'as qu'à changer d'endroit. Tu es dehors et tu y vas. Elle poussa, il se leva, elle frappa, il protégeait son visage, il dit : Arrête, pourquoi tu fais ça ?

Je te jure que je vais te faire sortir. Je vais te faire pleurer ou sortir. Je te jure que tu vas sortir aujourd'hui. C'est le jour de ta sortie, tu l'as décidé, tu le feras, c'est tout. Elle mit le doigt dans l'autre œil de son frère. Il criait : Tu vas me casser la peau de l'œil. Tu es en train de me rayer l'œil. Elle enfonça son doigt et elle dit : Je vais te sortir comme quand on a enterré l'oiseau. Ce sera pareil. Tu marcheras. Tu ne seras pas seul. On se retrouvera sur la place, on se retrouvera.

Il recula, puis ils se regardèrent comme s'ils se connaissaient définitivement. Elle se rapprochait, et elle lui donnait des coups sur les lèvres. Il mit la main sur sa bouche, l'autre main sur son œil, il se regarda dans le miroir. Il ne saignait pas, il était rouge. Elle prit son frère par les épaules, elle le poussa dans le couloir. Ils descendirent, l'un devant l'autre. Elle enfonça deux doigts dans son dos comme un pistolet.

Elle dit : Avance. Il avançait. Elle ouvrit la porte, elle poussa.

*

La nuit faisait de la vapeur autour des choses. Ils marchèrent, ils marchèrent ; Jonathan avait les bras fins comme des tiges poussées sur ses côtés. Son téléphone éclairait sa main, le reste autour était sombre. Il portait un jogging blanc, une casquette et des baskets pleines de trous. Il dit : On va prendre le bus, c'est par là. L'air avait une odeur de terre. Ils marchèrent, ils marchèrent. De petites pierres roulaient sous leurs pas, du gravier, près des forêts, des brindilles qui se brisaient. La vapeur remontait le long des écorces, des feuilles craquaient, les gouttes tremblaient dans le feuillage. À mesure qu'ils avançaient, ils s'enfonçaient dans le monde, tout devenait opaque, ils traversèrent des taillis et les arbres bruissaient comme si chaque arbre disait : Regardez-moi. Puis ils prirent une autre route plus sombre encore et Salim dit : Le sol est lourd. C'est bizarre parce que le poids est sous notre corps. Pourtant, quand on marche sur la terre, on sent que la terre est lourde. Et Jonathan répondit : Oui.

Est-ce que tu as l'impression que le sol respire sous les pieds ? Est-ce que tu as l'impression qu'il digère ? Est-ce que tu sens que le sol digère sous les pieds ? Quelque chose qui mâche sous les pieds, tu le sens ? Et Jonathan répondit : Oui.

Est-ce que tu avais cette impression avant ? Et Jonathan répondit : Non.

Tu crois qu'on peut mettre nos impressions dans l'esprit des autres ? Est-ce que tu crois que c'est simple ? Tu crois qu'il suffit de prononcer des mots ou de les écrire pour mettre nos impressions dans l'esprit d'un autre ?

Jonathan répondit : Oui.

Sous l'abribus, Jonathan donna sa veste à Salim. Ils regardèrent des vidéos d'animaux qui échappent à la mort. Des chevreuils, des ânes, des chats. Ils évitaient des accidents, des chutes, des projectiles.

Il n'y avait plus de nuage. Le ciel et la terre se mélangeaient. Ils formaient une seule texture dans le noir. Salim prit un peu de terre entre ses doigts, il dit : Regarde, tu vois la terre, c'est la terre. Et Jonathan dit : Oui. Salim dit : Même quand on sera mort, quand il n'y aura plus d'humains, il y

aura toujours de la terre. Même s'il n'y a plus d'animaux, il restera la terre. Même si les prochains humains deviennent des robots, s'ils sont des robots, quand on sera des robots, il y aura toujours de la terre. Il y aura toujours de la terre sous les usines et sous les routes. Il y aura toujours une odeur de terre quelque part. Quand on creusera, on trouvera la terre, ça nous fera sourire. Quand les gens rient, tu ne trouves pas qu'ils font un bruit d'essaim de mouches ? Quand ils rient à plusieurs. J'ai pensé ça hier. Tu vois ce que je veux dire ou pas ? Un essaim de mouches, comme un groupe de mouches quand les gens rigolent. Tu vois ce que je veux dire ou pas ?

Jonathan répondit : Oui. Et il regarda le visage de Salim. Ses yeux se remplirent de choses. Il aurait voulu dire le contraire du mot : Connard. Mais il ne dit rien. Ses pensées s'accéléraient et elles ralentissaient. Une feuille tomba dans une flaque, tranquillement. Les pensées ne connaissent pas leur direction. Elles ne vont jamais quelque part. Les pensées commencent, mais elles ne vont pas quelque part. Elles n'ont pas de destination. Chaque pensée forme une route et les routes forment une carte à l'intérieur de la personne. Des routes se croisent et d'autres se superposent, mais elles ne mènent nulle part. Les routes n'ont pas de fin parce que le monde est un cercle et les personnes font des cercles, de petits cercles sur terre. Personne ne peut dire : Voilà, ça y est, j'ai fini la pensée.

*

UN ZÉRO ENTRE LES YEUX

des chevaux maigres une nuit près d'une rivière
tu peux toucher le plafond avec
tes mains
si tu montes sur une chaise
mais tu ne peux pas soigner les morts

moi

j'ai poussé comme un ail
chaque fois que je trouve un moucheron
je crois qu'il me pose des questions

qui a inventé la vérité ?
je ne sais pas
est-ce que dieu préfère
une langue dans le monde ?
je ne sais pas
comme si j'avais toujours un zéro
entre les yeux
je ne sais pas

mais si la pluie casse les vitres de la maison
je ne sais pas où je vais
mes reins mes membres
vieillissent deviennent
une cendre
seule
ouvre mes yeux

on peut passer un corps de l'eau bouillante à l'eau glacée
jusqu'à ce que la peau se détache
on peut passer un corps de l'eau glacée à l'eau bouillante
la peau
ne se recollera plus
moi
je voulais être un liquide je tenais
mes yeux dans l'air
pour qu'on découvre
que je vis

mais

le sol a pleuré quand je marchais

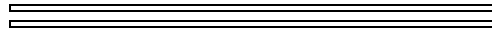
37 000 milliards de cellules sont heureuses

dans mon corps

mais

dieu offre des cercueils à ses enfants

EXPRIMER LA GAIÉTÉ
PAR UN MOUVEMENT
DE LA BOUCHE ACCOMPAGNÉ
D'EXPIRATIONS SACCADÉES PLUS
OU MOINS BRUYANTES



Au final on va dans la terre noire.

On va dans la terre et la terre est noire pour tout le monde.

Est-ce que quelqu'un repose dans de la terre blanche ? Tout le monde repose dans de la terre noire. Les vers aiment n'importe qui dans cette terre. Ils aiment une femme, une pomme, une griffe, un lapin, un malade, une folle, une vieille, un enfant, ils aiment celui qui achetait ou celle qui vendait, ils aiment celui qui cuisinait ou celle qui mangeait, ils aiment le médecin et les soignés, les terroristes et les tués, ils ont de l'appétit pour chaque vie dans l'univers.

Quand il travaillait sur les chantiers, le père retournait la terre, il y trouvait parfois des os. Il les prenait dans ses mains. Les os étaient des personnes dans le passé, mais les personnes étaient un os dans la main du père. Quand il rentrait le soir à cette époque, le père avait de la poussière dans les narines et de la poudre sur les cils. La mère disait : Tu te transformes en mur, et le père riait et la mère riait. Elle l'appelait mon mur, mon petit mur, la muraille, façade ou ma paroi. Le père aimait.

Il aimait les murs, les chantiers, toutes sortes de briques, il avait du respect. Le dimanche, quand il se promenait avec ses enfants, il touchait les murs dans les rues, les maisons, les églises, il tapotait les pierres avec ses grosses mains, il disait : C'est du beau travail, ça c'est du beau travail, c'est difficile et c'est bien fait. Le père aimait le travail. Il se penchait devant le travail, il commençait toujours à genoux. Il baissait la tête comme pour

une prière, et il posait les fondations, les dalles et le liant, alors le mur montait, il montait, et quand le père se redressait, le mur existait.

Le père a construit des murs de brique et des murs de ciment, des murs de parpaing et des murs de béton, des murs porteurs et des murs de cloison, des murs de clôture et des murs de bois. Tout ce qui tient debout s'appuie sur un mur. Il y a des murs pour tout dans la nature. Il n'y a qu'à voir les arbres. Les troncs sont des murs circulaires. Il n'y a qu'à voir une montagne. Dans n'importe quelle forme, dans n'importe quel objet, on regarde, on trouve un mur. Les lits contiennent plusieurs murs. Un mur allongé, de petits murs verticaux, un mur pour poser les têtes. Les frigos sont des murs, six murs pour une boîte, le mur du haut, le mur du bas, le mur de droite, celui de gauche, le mur de l'avant, celui de l'arrière. Les bureaux sont des murs. Les livres sont des murs et les machines. Chaque machine porte ses murs internes, et les personnes. La colonne vertébrale est un mur au milieu de la personne. Chacun porte son mur. Sans mur, on ne vit pas. Où qu'on regarde des murs se montent, c'est la nature. Ils naissent, ils prospèrent, ils évoluent, mais certains murs n'existent pas, ils ne peuvent pas exister, ils se suicident. On n'y peut rien. Il y a des murs qu'on ne peut pas construire, on fait les dalles, les fondations, on les travaille, ils tombent. C'est sans recours.

Un hiver, l'équipe du père construisait une maison pour une famille de mourants. Le fils, la fille, les parents, malades, d'une maladie grave, mortelle, une famille condamnée. Maigres, jaunes, des tuyaux dans la gorge. Ils se déplaçaient sur le chantier avec leurs appareils respiratoires, ils disaient : Est-ce qu'il y en a pour longtemps ? Répondez rapidement, est-ce que le chantier avance ? Et le chef répondait : On ira vite, ne vous inquiétez pas.

Chacun avait sa mission. Le père devait construire un mur entre la chambre des parents et la chambre des enfants. Il a d'abord monté le mur à sa manière, mais le mur s'est écroulé, à cause du sol peut-être à cause du

climat. C'était le premier jour. Le père a refait le mur. Il l'a consolidé avec des cales et des verrous, un système solide, intelligent, et sûr. Le mur s'est écroulé, personne n'a compris. C'était peut-être l'air, peut-être l'équilibre. C'était le deuxième jour. Ensuite, le père a construit deux murs côte à côte pour qu'ils se portent, qu'ils se soutiennent, mais les murs sont tombés. Tout de suite. Ils se sont écroulés, on n'a jamais compris. C'était peut-être la matière, peut-être le ciment. C'était le troisième jour. Alors, le père a dit : Je vais leur faire un mur traditionnel, robuste, à base de roches. Et le père est parti dans les montagnes. Le quatrième jour, il a ramassé des pierres, il a creusé 40 centimètres dans la terre, étalé le mortier, fixé les fers et le béton. Il a posé les pierres les plus longues au niveau du sol, les pierres les plus petites au niveau du centre, les pierres les plus régulières au niveau des angles, c'était le cinquième jour. Le père a rajouté de la terre et du ciment à la truelle, 37 centimètres d'épaisseur. Les jours passaient, le travail était long, la tête faisait mal, il avait le vertige. Il se tenait les côtes avec la main, il toussait. Une bosse est apparue dans son dos, ses doigts se sont ouverts et deux ongles ont sauté. Il a fallu 10 jours, mais le mur était magnifique, expressif et puissant. Un mur idéal. Tous les gars de l'équipe étaient impressionnés, ils l'ont photographié. Ils ont voulu le baptiser. Quand la bouteille a cogné le mur, il s'est effondré. Ça n'a surpris personne. On le savait. Il ne pouvait pas exister. Il n'y avait rien à faire. Les parents, les enfants, ils devaient mourir dans la même pièce.

Pour d'autres murs, c'est le contraire, ils poussent seuls. Dans les chantiers, on se retourne, on trouve un mur. Personne ne l'a construit. On voit des choses sur les chantiers, des phénomènes. Les échafaudages s'élèvent de quelques centimètres, ils flottent, c'est une chose courante. On ne peut pas dire pourquoi. Mais le soir le père plongeait ses mains dans la farine et il fermait les yeux. Il s'endormait. La farine soignait, elle le calmait, elle lui comblait les trous. Un jour, le père avait les mains dans la farine et il a vu que sa femme n'aimait plus ses enfants, elle n'aimait plus sa

famille. Elle regardait les enfants, elle regardait le père, elle n'avait plus d'amour. Quand les enfants étaient sur son chemin, elle changeait de direction. Quand ils entraient dans la pièce, elle soupirait. Elle les regardait avec le blanc des yeux, sans les yeux, elle ne les regardait plus. Elle voyait tout ce qu'ils n'étaient pas. Elle aurait voulu qu'ils soient autrement, qu'ils aient un talent, qu'ils chantent, qu'ils dansent, elle voulait qu'ils aient une autre voix, une autre tête, un autre grain de peau. Elle leur montrait des images d'enfants sur Internet, elle leur disait : Comme ça. Mais les enfants ne changeaient pas, ils ne faisaient rien, ils n'avaient pas d'idées, ils n'avaient pas de dons. Elle leur demandait de partir, mais Salim et Sara étaient des enfants, ils disaient : Tu veux qu'on aille où ? Ils erraient dans le village sur leurs vélos, ils roulaient jusque chez la grand-mère. Elle leur offrait des glaces, elle leur racontait les vies des personnes dans la télé, puis ils repartaient. Un jour, un scooter a renversé Salim, son genou s'est ouvert, ils ne l'ont jamais dit. Salim, Sara, ils vivaient seuls avec eux-mêmes.

Le père construisait des murs dans les prisons, dans les écoles, dans les immeubles, des murs de temples, une dizaine de murs par jour, parfois 40 ou même 100. Des murs en hauteur, dans les tours, dans le vent, après le travail, pour le plaisir, dans les forêts. Il fonçait dans les bois, il y restait toute la nuit. Un matin, quand il est rentré, la mère n'était plus là. C'était tout.

Le père a d'abord eu le zona des yeux. Ses pupilles brûlaient jusque dans la poitrine, c'était une sensation comme l'entrée de la mort. Puis il a manqué le travail, il s'est mis à enlever la poussière dans les coins, sous les caches, dans les interrupteurs. Il utilisait de la pâte à fixe pour attraper la poussière dans les creux. Il achetait beaucoup de pâte à fixe.

Le soir, les enfants mangeaient des chips trempées dans des boîtes de haricots. On les voyait marcher dans le village, les clés de la maison autour du cou. Ensuite la grand-mère est tombée malade, elle est venue vivre chez

eux. Parfois, le père approchait ses lèvres de ses oreilles, il lui disait : Mourez mamie. Et la grand-mère clignait.

*

Il faisait nuit. Il n'y avait que du silence autour de leurs corps maigres. Assis sur la grande place, Salim et Jonathan regardaient une page. Les émojis riaient sur la page rose, des larmes sortaient de leurs yeux. Deux émojis rebondissaient. Leurs mouvements, leur corps, les émotions qu'ils exprimaient, leur taille, toute leur vie venait de chiffres, de lettres écrits sur des pages. Les émojis accomplissaient leur mission. Chaque pixel de chaque émoji représentait la perfection de la réussite. Ils ne faisaient que réussir. Les émojis réussissaient sans calme, sans colère, sans fatigue. Jonathan actualisait la page du site des blagues. Il montrait son écran à Salim. Jonathan activa la fonction commentaires pour malvoyants, le téléphone prononça les mots : Visage riant aux larmes.

Salim essayait de fabriquer un sourire normal sur son visage. Les personnes qui se rencontrent ou qui s'assemblent rient ou sourient. Le rire et le sourire sont des signes de sympathie, de réjouissance et de gentillesse. Les personnes qui rient et sourient ont plus de chance d'être appréciées que les personnes qui ne sourient pas ou qui ne rient pas. Il l'avait lu. Est-ce que la personne qui sourit plus fortement que les autres est plus appréciée ? Est-ce que le taux de sympathie est proportionnel à la taille du sourire dans le monde des humains ? Salim essayait d'agrandir son sourire pour qu'il devienne un rire sur son visage. Il essayait de faire venir des larmes de rire à ses yeux en remontant ses lèvres avec sa main. Parfois, pendant plusieurs jours, Salim ne riait pas, il ne souriait pas, son visage oubliait le rire et le sourire. Pour son visage, le rire et le sourire étaient des mouvements rares et surprenants.

Avec une expression rigide, il écrivit le mot RIRE dans son téléphone. Il lut : Le rire est un réflexe qui se manifeste par un enchaînement de petites

expirations saccadées accompagné d'une vocalisation inarticulée plus ou moins bruyante. La partie supérieure de la joue et les pommettes se décalent vers le haut, elles poussent le nez et les paupières inférieures, c'est pourquoi les yeux s'enfoncent. Chez certaines personnes, les yeux disparaissent. Jonathan dit : C'est vrai. Sa voix résonnait tout autour de la place. Des ombres passaient au loin. Salim chercha une définition courte du mot RIRE, il lut : Exprimer la gaieté par un mouvement de la bouche accompagné d'expirations saccadées plus ou moins bruyantes.

Les émojis rebondissaient dans la main de Jonathan. Leurs dents étaient une ligne droite et blanche. Quand on les regardait assez longtemps, on ne savait plus s'ils pleuraient ou s'ils riaient. Leurs visages avaient l'air de souffrir. Salim imagina un rire qui dure toujours, et il sentit une douleur. Il dit : Tu connais l'histoire de l'homme mort de rire ? Jonathan répondit : Non, et il avala plusieurs pilules.

Salim dit : C'est une vidéo que j'ai regardée un soir. Je faisais des recherches sur la manière de faire rire, parce que dans mon école, je voulais faire rire. Je n'avais pas d'amis, mais je voulais faire rire et souvent je faisais rire les autres. Quand je parlais, souvent, les autres riaient, je ne savais pas toujours pourquoi. Alors j'ai fait des recherches pour faire rire et pour comprendre. J'ai trouvé l'histoire de cet homme.

C'est l'histoire d'un homme sur son canapé. Il a beaucoup travaillé, il se repose. Il regarde une série comique sans parole. Les personnages se battent, ils se font rouler, ils tombent dans des pièges et ils ressortent, ils retombent, ils font des cabrioles, ils glissent, ils se relèvent. L'homme les regarde et il adore, il rit. Il adore leurs gestes, il adore les scènes, il aime les personnages, leurs réactions, leurs aventures, ça le fait rire, mais il n'arrête pas de rire. Ça fait 15 minutes. Ses muscles manquent d'oxygène. Ses poumons se contractent. Les nerfs de sa figure se relâchent. Son visage change de couleur, il devient mauve. Des larmes sortent de ses yeux, de son nez, de ses joues, de sa moustache, de tout son corps. Ça le fait rire, il

continue de rire, il ne s'arrête plus. En fait, il ne peut plus s'arrêter, il ne peut plus s'empêcher de rire, tu sais pourquoi ? Jonathan approcha son visage de Salim avec un air énigmatique et drogué. Il dit : Je ne sais pas. Ses sourcils semblaient coincés en haut de son front, il dit : Pourquoi ?

Parce que son rire le fait rire. Il se fait rire lui-même. C'est comme s'il se battait, comme s'il se donnait des coups. C'est un réflexe du corps, tu vois, il se contamine. Il est dans une boucle, il s'autodétruit. En fait, il se tue. Sa température augmente, il ne peut plus respirer, il ne peut plus se contenir, tous ses liquides coulent, il devient sec de l'intérieur. Finalement son cœur explose, il meurt.

Jonathan demanda si l'histoire était vraie, puis il regarda dans une autre direction comme s'il venait d'oublier sa propre question. Il posa son doigt sur l'emoji, et il lut :

Rien, Fou et Personne sont sur un bateau. Personne tombe à l'eau. Rien dit à Fou d'appeler les secours. Fou appelle les secours et dit : Au secours je suis Fou j'appelle pour Rien car Personne est tombé à l'eau.

Salim ne rit pas. Jonathan ne rit pas. Ils laissèrent un silence. Ils regardaient les emojis. Salim lut :

Qu'est-ce qui est tout rouge dans un coin ?

Jonathan ne répondit pas. Salim dit : Un bébé qui joue avec un scalpel.

Salim ne rit pas. Jonathan ne rit pas.

Leurs visages n'avaient pas d'expression spéciale. La nuit était calme. Jonathan lut : Un bonhomme avec une perruque se suicide, il se jette du haut de la tour Eiffel. On le retrouve au pied de la tour Eiffel, mais sa perruque arrive trois quarts d'heures plus tard, pourquoi ? Salim ne répondit pas. Jonathan lut en articulant exagérément : Il utilise un shampoing qui ralentit la chute des cheveux.

Salim ne changeait pas d'expression et Jonathan ne souriait pas.

Salim pencha la tête jusqu'à ce que la partie droite de son crâne touche le mur. Il essayait de se souvenir de l'oiseau mort dans sa chambre.

Combien de temps faut-il pour devenir un squelette ? Et ensuite, combien de temps faut-il pour qu'un squelette devienne de la poussière ? Pourquoi les morts humains ne sont pas déposés directement dans la terre comme l'oiseau ? Pourquoi les personnes n'ont pas le même sang ? Pourquoi les groupes de sang existent alors que le sang a la même apparence d'une personne à l'autre ? On n'avale rien de rouge, pourquoi le sang reste rouge ? Il écrivit le mot SANG et il appuya sur rechercher. Il trouva une liste d'expressions contenant le mot SANG. Il en copia 6, et il donna un ordre aux mots dans les lignes. Il publia sur sa page :

animal à
sang
blanc avoir du sang de
navet
caillot de
sang calmer
le
sang ronger
les sangs

Puis il chercha l'origine du mot SANG. Il copia tout, il colla tout :

sanguis \'san.ɡwis\ masculin (Anatomie) Sang, liquide vital.
sanguinem mittere (detrahere, extrahere). saigner (une personne).
sanguinem dare. verser son sang, donner sa vie. usque ad sanguinem
incitari, Cicéron. S'exalter jusqu'au meurtre.

Il écrivit SANG DES ANIMAUX et il regarda le sang des animaux. Le sang d'un cheval ressemble au sang d'un cheval. Le sang d'un cheval ressemble au sang d'une poule. Le sang d'une poule ressemble au sang de la

grenouille. Le sang de la grenouille ressemble au sang du chat. Le sang du chat ressemble au sang humain. Le sang des humains ressemble au sang de la grand-mère. Il y a des groupes dans les sangs. Il y a des groupes rares et des groupes courants. Il y a du sang partout. Chaque personne porte son sang. Tous les passants, les chiens, les maigres, les idiots, chacun porte son sang, même ceux qui l'ignorent, même les nouveau-nés, même dans le coma. Même endormis, on porte notre sang.

On prélève le sang, on le donne, on l'injecte, on le range, on le classe, on le met dans des tubes, on le répertorie. On construit des catégories pour le sang, pour les choses. Il y a des choses autour de nous, on regarde une chose, on la range, voici la chose, on lui donne un nom, on dit le mot : Sang, voici le sang. On dit : Voici le sang. On croit voir une chose, mais il y a tant de nuances dans une seule chose, il y a tant de variétés. Les nuances divisent les variétés en tranches si fines que les catégories ne peuvent pas exister. Les variétés se divisent en sous-variétés qui se divisent en sous-variétés à l'infini. On prend le mot LIGNE, on regarde sa catégorie, on voit qu'elle n'existe pas. Des lignes sont aussi larges que la mer, certaines sont aussi fines qu'un atome, mais d'autres sont plus larges que tous les univers. Les catégories sont comme une eau divisée en piscines, divisée en tonneaux, divisée en bouteilles, divisées en verre, divisées en pipettes, en gouttes, en microgouttes, en microgouttelettes, en particules d'eau, pourtant l'eau est une eau, c'est une seule chose, une seule matière, une seule image, une seule idée. On dirait que la nature essaie des choses. On dirait qu'elle essaie des formes. Salim avait pensé aux différences entre toutes les choses. Il avait pensé aux différences entre toutes les planètes. Il avait pensé aux différences entre toutes les maladies. Il avait pensé aux différences entre toutes les idées. Il avait pensé aux différences entre toutes les personnes, les variétés de cheveux, les variétés de peaux, la forme des ongles, la taille des yeux, des muscles, la longueur des muscles, la longueur des os, l'odorat et l'ouïe, la vue qui changent d'une personne à l'autre. On dit : Regarde cet

objet bleu, mais on ne voit pas la même couleur, on ne voit pas la même forme, on ne voit pas le même objet, une couleur n'existe pas. Le bleu n'existe pas. Il ne peut pas exister.

Les émojis rebondissaient dans son téléphone. Jonathan souriait avec les yeux fermés. Ils lurent comme ça 42 blagues sur les marches, sans rire, sans parler.

Au matin, un homme s'est approché d'eux, il avait la peau rose et il disait : J'ai créé une religion. Salim demanda laquelle, et l'homme répondit : C'est un secret que je garde. Salim demanda pourquoi, et l'homme répondit : Parce qu'elle est trop connue, c'est une des religions principales. Salim dit : Je cherche ma mère. Et l'homme avait répondu : Elle est comment ? Salim avait décrit sa mère et Jonathan avait prononcé des mots qu'on ne pouvait pas comprendre. Salim aurait voulu que Jonathan se rendorme parce qu'il bavait et qu'il disait des choses comme si son esprit était divisé en parties d'esprit. Chaque fois qu'il ouvrait la bouche, une petite partie de son esprit s'exprimait d'une manière pauvre et solitaire. L'homme dit : Pourquoi vous restez dehors sans bouger ? Salim dit : Je ne sais pas. L'homme les quitta en marchant tout droit.

Salim regardait Jonathan, il se demandait : Est-ce qu'une image peut nous blesser ? Il écrivit : SE FAIRE MAL PAR DES IMAGES, il appuya sur rechercher. Il trouva la vidéo d'un homme. Ses yeux étaient gris et ses lèvres n'avaient pas de couleur. La caméra le suivait dans un couloir, il chuchotait, il disait : J'ai été blessé par une image. J'ai assisté à un accident, une voiture a percuté un scooter. Moi, j'étais sur le trottoir et j'ai tout vu. Ce n'était pas mon accident, mais je l'ai vu. Ça m'a blessé. J'ai serré les dents si fort qu'elles se sont fendues en millions de fragments qui sont tombés dans ma gorge. Mon œsophage s'est ouvert. Maintenant je n'ai plus de dents, j'ai des problèmes dans la gorge, je n'ai presque plus de voix. Je murmure, je murmure, c'était il y a 15 ans. Je ne m'en remets pas. Vous

savez, les personnes qui conduisaient le scooter et la voiture n'ont pas été blessées. Elles se sont serré la main et elles sont rentrées chez elles. Mais moi, il m'a suffi de voir. Faites attention aux images, s'il vous plaît, détournez vos yeux.

Puis Salim regarda les photos de profil de Jonathan, puis il regarda le vrai Jonathan qui dormait sur les marches. Il approcha son téléphone du visage de Jonathan et il compara les deux images. Le visage de Jonathan ressemblait au visage de Jonathan, mais il n'était pas comme le visage de Jonathan. Il aurait voulu écrire à Jonathan, mais Jonathan était là. Il essaya de consolider l'image réelle de Jonathan, il la rendait plus dure à mesure qu'il le voyait. Il lui avait écrit des choses tous les jours et Jonathan était là comme une personne réelle. Il n'y avait pas d'autre Jonathan. Il n'existait pas d'autre personne en dehors de la personne solide devant lui.

*

Ils s'étaient rencontrés quelques années plus tôt sous la vidéo d'une baleine. Elle sautait au-dessus de la mer comme si des particules soulevaient son corps. L'image de la baleine se déplaçait dans le monde, mais elle vibrait sur une tonalité parallèle au monde. Elle était lente. Salim s'était demandé si le cœur de la baleine battait plus lentement que le sien. Est-ce que le cœur de la baleine battait une seule fois par minute ? Un gros battement par minute, un grand battement grave. Peut-être qu'il existait un grand animal, plus grand que les baleines, un animal énorme de la taille des villes, de la taille d'un pays, dont le cœur ne battait qu'une fois par vie. Un grand battement calme, une seule et grande fois, un long battement grave. Est-ce que c'était le contraire pour les petits animaux rapides ? Est-ce que les petits cœurs battaient 1 000 fois dans une seconde ? Est-ce que le cœur dirige notre apparence ? Un jour, Salim avait posé l'oreille sur le ventre d'un chat, son cœur battait si vite, il avait cru qu'il mourait mais il ronronnait, et il plissait les yeux, c'étaient son rythme et sa manière.

Sous la vidéo de la baleine, il écrivit :

Est-ce que vous croyez qu'on voit le monde différemment quand le cœur bat plus vite ? Est-ce que vous pensez qu'on voit le monde plus vite quand le cœur bat plus vite ?

La baleine montait et elle retombait comme une bombe dans la mer. Jonathan buvait du vin dans un grand bol, il avait lu la question et il avait fait des recherches. Il avait copié et il avait collé des phrases sous la vidéo de la baleine :

Le cœur des éléphants bat 30 fois par minute.

Le cœur des chevaux bat 35 fois par minute.

Le cœur des humains bat 70 fois par minute.

Le cœur des chèvres bat 100 fois par minute.

Le cœur des chiens bat 140 fois par minute.

Le cœur des loups bat 90 fois par minute.

Le cœur des rats bat 300 fois par minute.

Le cœur des hérissons bat 5 à 280 fois par minute.

Le cœur des dauphins bat 50 à 110 fois par minute.

Le cœur des cochons bat 100 fois par minute.

Le cœur des rhinocéros bat 146 fois par minute.

Et Salim avait répondu : On voit la baleine en train de sauter, mais le temps est long pour elle. La baleine est en train de voler. On ne voit que deux secondes. Pour la baleine c'est comme une heure. La baleine est un oiseau pour la baleine. Puis il avait copié d'autres choses, et il avait collé des informations sous la vidéo de la baleine, sous les phrases de Jonathan :

Comme le signale William Harvey dans son livre *De motu cordi, la circulation du sang, des mouvements du cœur chez l'homme et les*

animaux : presque tous les animaux ont un cœur, et non seulement, comme le dit Aristote, les grands animaux et ceux qui ont du sang, mais aussi les autres plus petits, qui n'ont point de sang, comme les crustacés et les testacés, les limaces, les colimaçons, les écrevisses, les gammarus, les squilles et beaucoup d'autres, même sur les guêpes et les mouches, à l'aide d'une loupe qui permet de discerner les petits objets, j'ai vu à l'extrémité de leur corps, à cette partie qu'on appelle queue, un cœur battre.

On peut voir un cœur battre, mais le cœur ne rentre pas dans notre esprit. Les choses n'entrent pas dans l'esprit, elles restent à l'extérieur. On ne peut pas comprendre l'extérieur. On ne peut pas comprendre une autre personne, un animal, ou la douleur.

Une femme se coupe la main, elle souffre, elle dit : J'ai mal. Mais on ne connaît pas sa douleur, on l'imagine, elle dit : Comprenez-moi, je souffre, mais on ne peut pas comprendre. Quelqu'un se brûle, on croit connaître sa douleur, mais on ne connaît que la nôtre. On voit notre douleur. On voit le souvenir de nos brûlures, on dit : Je sais combien tu souffres, moi aussi j'ai souffert, mais on ne sait pas ce que c'est, on ne peut pas comprendre. La personne qui souffre ne se comprend pas elle-même dans le temps. Elle ne peut pas comprendre une douleur passée. Elle ne peut pas connaître une douleur future. On ne ressent pas la douleur de la même manière à 8 ans ou à 48 ans. Les deux douleurs sont comme deux animaux d'espèces différentes. Si un homme de 48 ans devait ressentir la douleur d'un enfant de 8 ans, il mourrait sur le coup. Si on déplace une douleur du passé dans le présent, elle tue. On pourrait mourir d'un frisson ou d'une crampe.

Salim avait écrit :

Personne n'a le même visage que tout le monde.

Il avait regardé son propre visage avec la caméra de son téléphone et il avait essayé de voir une forme simple recouverte de peau. Tout ce qui

touche une personne se pose sur sa peau. On ne peut pas toucher la personne ailleurs que sur la peau. On ne peut pas toucher un objet ou une pierre pour toucher quelqu'un. Pour toucher quelqu'un, il faut toucher quelqu'un. Les bébés n'ont pas beaucoup de surface, ils n'ont presque pas de peau. Salim avait cherché, il avait trouvé, il avait copié, il avait donné un ordre aux mots dans les lignes, il avait collé :

Les nouveau-nés ont une surface
de 0,24 m²
en moyenne
et
les adultes
ont une surface de
peau de
1,9 m²
en moyenne

La conversation de Salim et Jonathan s'affichait verticalement sous la vidéo de la baleine. Les phrases s'alignaient. Plusieurs fois, ils les relisaient chacun de leur côté. Plus tard, Salim avait écrit des messages privés à Jonathan pour lui dire que les requins du Groenland pouvaient vivre jusqu'à 400 ans. Il avait écrit : À 100 ans, un requin du Groenland est au début de sa vie. Certains requins du Groenland sont nés au 17ème siècle. Jonathan avait cherché des images de requins du Groenland et il avait envoyé à Salim les plus belles images de requins du Groenland. Leurs corps étaient lisses, gris, entourés de la mer.

Le jour suivant, ils s'étaient envoyé des vidéos de personnes aux corps rares.

Dans la vidéo intitulée DES SIAMOIS ÉTUDIENT LE DROIT, des frères dans un seul corps roulaient sur eux-mêmes horizontalement dans les couloirs

d'une université. Ils portaient un costume spécialement taillé, et des lunettes. En classe, ils s'allongeaient au premier rang, ils posaient leurs ordinateurs sur leur unique ventre. Quand ils prononçaient le son J, leurs lèvres remontaient près de leurs nez. Ils disaient : Lorsque nous mangeons, lorsque nous dormons, nous nous chronométrons. Nous sommes ordonnés, nous chronométrons nos trajets et nos conversations. Peut-être que nous allons mourir le même jour, d'ailleurs c'est presque sûr. Habituellement, on ne peut pas prédire quelles personnes mourront au même instant, mais nous pouvons le deviner : Nous mourrons ajustés, ajustés l'un à l'autre, ajustés dans le temps, c'est très probable. Tous les matins, nos têtes se tournent l'une vers l'autre et nous nous trouvons beaux. Nous nous parlons par la pensée, mais la nuit, nous dormons. Nous n'avons pas de rêves.

Puis Salim avait envoyé à Jonathan une vidéo intitulée UNE FEMME AVEC UN ŒIL SUR LA LANGUE. Dans la vidéo, la femme n'était pas aveugle, mais elle n'avait qu'un œil au niveau de la langue. Elle ne parlait pas, elle ouvrait la bouche pour regarder son fils. Elle tirait la langue et le bébé riait. Il caressait la langue de sa mère. Elle souriait comme les chiens. Son enfant bougeait les doigts sur cette langue. La vidéo était calme, sans parole. On voyait la mère et son fils dans un parc. Puis le bébé rampait dans l'herbe. La mère fermait parfois la bouche comme on cligne des yeux. Quand le bébé criait, la mère écarquillait son œil. Il était vert avec des cils.

Puis Salim et Jonathan s'étaient envoyé des vidéos de robots qui sautent et des vidéos de robots qui tombent et des vidéos d'interviews de robots. Salim avait écrit : J'ai l'impression que le squelette de mon visage ne pense à rien, même quand je pense.

*

Chez Jonathan, l'eau coulait. Le colocataire avait installé un système de toiles cirées reliées à des bassines. Des morceaux de plafond tombaient, des miettes blanches comme des confettis. Les murs faisaient de petits bruits,

comme s'ils grinçaient. Le colocataire alluma 3 cigarettes et il les fuma. Il ne les fumait pas en même temps, mais à tour de rôle, alternativement, une bouffée chacune. Salim ne disait rien, les mains posées sur les cuisses. Jonathan se photographiait en silence. Il penchait la tête et des gouttes filaient dans ses mèches. Il se voyait sur son écran, il se reconnaissait, mais au fond, il ne comprenait pas que cette apparence puisse correspondre à la sensation qu'il avait de lui-même. Quand on est un enfant, on n'imagine pas son visage d'adulte. Si on lui avait demandé enfant de s'imaginer vieux, Jonathan aurait collé son visage d'enfant sur un grand visage. Il aurait imaginé son visage à l'intérieur d'un visage d'adulte, un visage basique, celui d'un soldat. Il prit 12 photos de lui-même avec des sourires, des demi-sourires, un air pensif, le regard de face, vers la droite, vers le bas, la main devant les yeux. Sur les images, il se voyait réel et non réel, c'était normal et c'était impossible comme quand on aperçoit deux groupes d'oiseaux qui se croisent dans le ciel et qui ne se cognent pas. Les oiseaux devraient se cogner, mais ils ne se cognent pas. La réalité aurait dû les cogner, mais elle ne les cognait pas. Ce n'est presque pas normal, ce n'est presque pas réel, pourtant c'est devant nos yeux. Dans le téléphone, on regarde notre passé, et même quand on se regarde dans le miroir, on se regarde dans le passé. On ne peut pas se voir dans le présent. Le miroir nous donne une image ancienne de nous-mêmes. On s'est toujours vu plus tard. On ne pourra jamais se voir dans le présent. Le miroir ajoute une image sur une image. On ne peut pas toucher la main de la personne dans le miroir. Un médecin ne peut pas ausculter la personne dans le miroir. Le miroir donne le contraire de la personne, il renvoie l'opposé, mais l'opposé ressemble à la personne, il est plus ressemblant que n'importe qui d'autre. Il ressemble à soi-même, mais sans être soi-même.

Jonathan choisit une photo de lui parmi les 37 photos de lui. Il ajouta un filtre et il publia l'image. Salim l'aima. Jonathan dit : Merci. Le colocataire dit : Vous êtes ridicules. Vous êtes faibles, exactement le contraire d'un

château. Moi, quand j'étais enfant, j'avais 3 mères et 4 pères, on vivait dans un château en bas de la montagne. Vous avez entendu ? Je vivais dans un château, vous m'écoutez ? Jonathan dit : Je ne suis jamais entré dans un château. Le colocataire dit : On parle de toi peut-être ? Non. Je parle de moi, j'ai pris la parole pour parler de moi, pas de toi. On ne parle pas de ta vie, on parle de ma vie, je suis en train de parler de moi.

Il montra une image dans son téléphone, et il dit : C'était notre château. Ils l'ont démoli soi-disant parce que c'était une secte, soi-disant parce que je suis né dans une secte, soi-disant parce que tout le monde s'est suicidé dans la secte, toute ma famille, mes frères, mes sœurs, mes mères, mes pères, mes oncles, mes tantes, les cousines, mes cousins. Soi-disant je suis le seul survivant, soi-disant parce qu'ils m'ont oublié. Ils ont oublié de me suicider soi-disant, mais moi ça m'étonnerait. Tous les gens de ma famille étaient impeccables. Rien à dire. On ne peut rien leur reprocher. Ils étaient comme les gens dans *The bible*. Vous connaissez *The bible* ?

Jonathan dit : Un peu. Et Salim dit : Oui.

Le colocataire reprit : J'avais un oncle qui continuait d'écrire *The bible*. On l'avait mis sur une estrade au milieu du salon, mon oncle, la nuit, le jour, il écrivait le livre d'or. Et nous, on regardait.

Il s'appelait comment ?

Qui ça ?

Ton oncle.

Comment ça ? Tu me demandes le prénom de mon oncle là ? C'est ça ? Tu es en train de me demander son prénom ? J'ai bien compris ? Je ne suis pas en train de rêver ? Tu crois que je m'en souviens ? Tu crois que j'enregistre tous les noms ? J'avais beaucoup d'oncles, je l'ai dit, c'était une grande famille, je viens de le dire. Je ne peux pas me souvenir de tous mes oncles, je ne peux pas me souvenir de tout le monde. Tu crois que je fais des concours de mémoire le week-end ? Tu crois que ça m'amuse ? J'ai l'air d'avoir une passion ? La passion de la mémoire ? Tu crois que je vais

dans des clubs de mémoire et que je fais des concours de mémoire avec tous mes amis ? Je n'ai pas d'amis. Si j'avais des amis, ils n'aimeraient pas la mémoire, pas du tout. Je ne fais pas de concours de mémoire, mais toi, tu crois que je m'entraîne tous les jours pour retenir les noms des uns et des autres, c'est ça ? Tu crois que je me souviens des prénoms de tous les gens de ma famille ? Tu crois que quelqu'un se souvient des prénoms de tous les gens de sa famille ? De ses oncles ? De ses tantes ? Tout le monde oublie ces choses, c'est un devoir. On ne peut pas stocker les noms comme des imbéciles dans nos cerveaux. Ça prend de la place pour rien. Connaître le prénom d'un oncle, ça ne sert à rien. Ça ne sert à rien dans la vie. Qui s'en sert ? À quel moment c'est utile ? Ceux qui connaissent le prénom de leur oncle ne s'en servent jamais. Tu peux leur demander, ça ne sert à rien. Je n'aime pas qu'on me pose des questions.

Jonathan fit un signe à Salim, comme s'il posait sa main sur l'air et qu'elle glissait, ce qui voulait dire soit : Tais-toi, soit : Ne fais pas attention.

Le colocataire dit : On vivait ensemble dans le château et on se baptisait les uns les autres. On se baptisait tous les matins. On se passait de l'eau dans les cheveux, sur le front, sur les oreilles, vous connaissez *The Baptism* ? Tous les matins, avant le petit-déjeuner, on se baptisait. Moi, je baptisais ma mère et mon père et une autre mère et un autre père que j'avais. Ensuite, je baptisais mon oncle, un frère et une tante en fauteuil roulant que j'avais et souvent ma tante se levait à cause de *The Miracle*. Vous connaissez *The Miracle* ? On applaudissait, quand il y avait *The Miracle*, on applaudissait toujours. Mais c'est surtout pour les morts, *The Miracle* je veux dire, c'est surtout pour les morts. Vous connaissez la mort ? Moi, je ne savais pas qu'on mourait, je n'avais jamais entendu le mot mort, je l'ai découvert tard. Vous connaissez ce mot ? Salim fit oui de la tête.

Le colocataire dit : On avait 3, 4 *Miracles* par jour. Les aveugles voyaient, les boiteux bondissaient comme des cerfs autour de la demeure. On baptisait chaque être, on baptisait des animaux, surtout les limaces, les

scarabées, les lézards, on baptisait beaucoup, surtout l'été. Certains animaux se noyaient pour la gloire du monde, vous connaissez *The Glory Of The Word* ? Vous ne connaissez pas ? On faisait renaître les plantes séchées, vous voyez les roses séchées que les gens mettent sur les murs là, on les récupérait, on les faisait revivre. C'était *The Miracle et Glory Of The Word*.

Salim demanda : Tu as eu des miracles toi ?

Le colocataire se pointa lui-même du doigt en disant : Moi ? Tu parles de moi ? Sur mon corps tu veux dire ? Des miracles sur mon propre corps, c'est ça que tu veux dire ? Mais tu as un problème ou quoi ? Tu as un problème avec moi ou quoi ? Quel est le problème avec moi ? On ne pose pas ces questions. Ne me pose pas ces questions, ça ne se fait pas, c'est privé. Je ne vais pas me mettre à raconter mes miracles personnels. Tu crois que les miraculés racontent leurs miracles ? Leurs miracles personnels ? Les miraculés ne racontent pas leurs miracles, les vrais miraculés ne parlent pas de leurs miracles, ça se fait dans le silence, ça se fait de soi à *God*, tu connais *God* ? Si les miraculés parlaient de leurs miracles, les miracles seraient annulés, c'est connu. On ne se vante pas de ses miracles, est-ce que tu veux que mes miracles soient annulés ? Tu voudrais que mes miracles soient annulés ? Tu veux que mes miracles soient annulés, c'est ça ? Si tu veux qu'on se batte, on peut se battre, ça ne me dérange pas. C'est toi qui n'es pas sorti depuis 4 ans ? Tu cherches ta mère, c'est ça ?

Salim dit : Oui.

Le colocataire répondit : Je m'y connais en personnes qui disparaissent. Je suis un peu spécialiste. Je lis beaucoup de choses au hasard toute la journée sur Internet, demande à Jonathan. Une fois que je les ai lues, je les relis, c'est ce que je fais. J'ai lu tous les cours pour inspecteurs du FBI à la recherche de disparus. Je les ai lus 50 fois, 2 000 fois. Les dossiers classés X, je les ai lus, j'ai tout lu, je connais ça par cœur. Je vais te donner 3 conseils : D'abord, ne la cherche pas sous son vrai nom, elle a changé de

nom. Cherche-la sous des noms que tu inventes, change souvent de nom, tape des noms au hasard sur les réseaux, demande autour de toi. Tu verras, il y a beaucoup de noms. Ensuite, pose des questions à n'importe qui, écoute tout le monde. Parmi le monde entier, quelqu'un sait quelque chose. Enfin, souviens-toi de ce qu'elle mangeait et cherche près des nourritures. Si elle mangeait de la viande, elle est avec les animaux. Si elle mangeait de la purée, cherche dans les patates. Si elle mâchait des chewing-gums, elle est près d'une caisse dans un supermarché. Le colocataire se tourna vers Jonathan, il dit : Et toi alors ? Tu as une religion à part te regarder ? Tu as une religion au fait, à part te prendre en photo, tu as une religion ? Tu avais une religion quand tu étais petit ?

Un peu, oui.

Comment ça ?

Je courais. On habitait près d'une forêt ma mère et moi. Je me réveillais avant ma mère, je courais nu dans la forêt. C'était ma religion, je crois.

Le colocataire dit : Ce n'est pas une religion ça. Tu penses que c'est une religion ça ? Tu ne respectes pas la religion ? Tu compares ça avec *The Bible* ? Tu compares ça avec *The Baptism* ? Avec *Miracle* ? Tu compares ça avec *God* ? Écoute-moi bien, il n'y a presque rien à respecter. Quand on y pense une minute, il n'y a rien à respecter. Tout ce qui nous entoure est là pour rien. Il n'y a rien à respecter, presque rien, on n'a pas besoin de respecter les choses. Ce n'est pas la peine de respecter la nature. Pourquoi respecter la planète ? Il n'y a aucune raison de respecter quoi que ce soit. On n'a pas besoin de respecter les personnes. On n'a pas besoin de se respecter soi-même, il n'y a rien à respecter, presque rien. Le respect ne mérite même pas qu'on le respecte. Et toi tu ne respectes pas la seule chose qu'il faut respecter ? Tu compares courir à une religion. Mais ce n'est pas une religion, ce n'était pas ta religion. Tu crois que c'est la religion ?

C'est comme ça que je le sentais. Je ne priais pas quelqu'un, mais parfois, je priais un moment. Je priais le moment où je courais dans la forêt,

c'était ma religion. Je sais que personne n'a cette religion, mais moi je n'avais pas de personnalité. Il faut comprendre que je n'avais pas de personnalité. Je faisais tout comme les autres, je n'avais pas d'idées. S'il fallait choisir, je prenais la même chose que les autres. Je disais : Moi aussi. Je disais : Moi pareil. Quand on me demandait ce que je voulais faire plus tard, je répondais : Métier. Quand on me demandait quel était mon jeu préféré, je répondais : Jouer. Quand on me demandait ce que j'aimais manger, je disais : Manger. J'ai toujours voulu rien de spécial, mais courir le matin, nu dans la forêt, c'était la chose que je faisais. Je décidais. Personne ne le savait, c'était ma religion. Mon corps et mon esprit s'appuyaient sur la vitesse. Je courais à l'extérieur, mais à l'intérieur, je ne bougeais plus, j'étais dans la vitesse. Je crois que je priais.

Salim dit : Je te crois.

Le colocataire dit : Mon gars, toi tu crois tout ce qu'on te raconte. Ça se voit. Dès que je t'ai vu je l'ai compris, c'est marqué sur ta tête, on dirait que tu viens de naître. Tu crois qu'il y a un autre soleil derrière le soleil ? Tu crois n'importe qui ? Tous les deux, vous n'avez aucune idée de rien, tu sais c'est quoi la religion ? Tu sais c'est quoi ? Non, tu ne sais pas. Mais moi, je sais. Je le sais par cœur. C'était ma vie, c'était ma religion. Regarde, je vais te montrer la religion. Regarde bien. Le colocataire renversa le cendrier dans sa bouche et il tira sa langue. Elle était noire, couverte de mégots.

Il dit : C'est ça.

Oh toi tu t'es fait refaire le nez, toi tu t'es fait gonfler la bouche, et toi, on ne t'avait pas vu depuis longtemps, tu étais où ? Qu'est-ce que tu caches ? Toi, tu n'as pas dormi, je le vois, qu'est-ce que tu fabriquais ? Tu as des problèmes ? Tu as quels problèmes ? C'est à cause des enfants ? C'est à cause de l'argent ? C'est à cause du patron ? Elle parlait aux visages à l'intérieur de son cerveau, elle leur disait : Oh toi, tu es vieux, tu as trop de gestes pour ton âge, tu as trop de réactions, tu parles fort, ce n'est pas normal, tu prends la poudre ? Tu la prends ? Je le vois, j'ai l'œil. Et toi, oh toi alors, tu as un grand souci, c'est marqué sur la ligne de ton front, je lis : Souci. C'est à cause de ton mari ? C'est un homme méchant dans la maison c'est ça ? Il rentre dans la maison et dans la chambre c'est un homme méchant, c'est ça ?

Elle connaissait leurs prénoms, leurs voix, leurs rires, toutes les voix, il y a tant de voix, peu importe ce qu'elles disent, elles touchent une chose invisible à l'intérieur de la grand-mère. Elle les sentait. Elle regardait ces gens vieillir, changer de figure, changer de place sur le plateau, aller du centre vers le côté, et du côté vers le centre, devenir d'autres personnages. Au fil des mois, des chanteurs devenaient des juges, des gros devenaient des maigres, les présentateurs devenaient chroniqueurs, et ceux qui humiliaient devenaient les humiliés, les humiliés devenaient des juges et tout le monde riait. Des athlètes devenaient commentateurs ou animateurs, des chefs étoilés devenaient inspecteurs sanitaires, ils fouillaient les tiroirs

dans les cuisines, c'était la chronologie, c'était l'ordre. Elle regardait la télévision comme une longue frise, comme un mystère dans le mystère des vies humaines. Ces gens ne se déplaçaient pas, ils vieillissaient dans l'écran, ils ne bougeaient presque pas. Ils étaient disponibles. On pouvait compter sur eux.

Un robot chantait dans la télé, il tenait le micro dans ses mains de fer, les gens l'applaudissaient. Les membres du jury sautaient de surprise, ils ouvraient la bouche, et leurs sourcils montaient, ils sautaient de joie. La caméra tournait sur les personnes dans le public. Et les personnes mettaient la main devant leurs lèvres, quelqu'un criait le son : WOUA. Le robot composait des expressions sur son visage. Sa peau se tendait automatiquement, elle était pâle, rose et bleu. Il avait les cheveux rigides, tout de plastique, et peignés pour toujours. La grand-mère avait pensé : On gagnerait du temps avec des cheveux fixés, comme les gens qui se font tatouer le maquillage sur les paupières, ils gagnent des minutes. Quand on additionne les minutes, ils gagnent des semaines. Les gens gagneraient du temps avec de faux vêtements collés sur le corps, avec de faux cheveux. Ils gagneraient du temps s'ils étaient fixes, s'ils étaient des robots. Les gens ne perdraient plus de temps s'ils étaient des machines. À la fin de la chanson, le robot produisait une larme excellente. Elle glissait le long d'un sentier pâle sur sa joue lisse, elle pétillait. La grand-mère pensait : La maladie m'a tenue à l'écart des épreuves normales, je ne sais plus pleurer. Un mécanisme activait des lumières à l'intérieur de la larme et tout le monde applaudissait. La grand-mère applaudissait au niveau du cerveau. Le robot souriait, il disait : Je remercie beaucoup. Les membres du jury se levaient, ils mettaient les mains sur leur tête, leur bouche formait des cercles vides en bas de leur figure.

La grand-mère aimait les émissions de jury à cause des visages. Les membres du jury étaient inquiets, heureux, ils criaient ou ils se détestaient, ils s'adoraient. La caméra restait longtemps sur un visage ému. Le visage

changeait. Il exprimait une reconnaissance, le membre du jury disait : Merci. Parfois, la grand-mère imaginait tous ces visages couverts de bois. Elle essayait de voir ces visages comme des masques de tribus anciennes, elle alignait ces masques dans une pièce, et dans son esprit, elle marchait dans cette pièce. Elle ne pensait à rien.

Chaque semaine, la grand-mère regardait une émission de femmes qui accouchent. Les femmes s'allongeaient devant les membres du jury, elles relevaient leurs jupes. Les membres du jury prenaient des notes, ils observaient l'intérieur de ces femmes avec une loupe. Les femmes écartaient leurs jambes, elles poussaient, les bébés finissaient par naître. Si le bébé était mort, c'était un mauvais point. Si le bébé était bleu ou rouge, c'était un mauvais point. Si le cordon l'étranglait, c'était un mauvais point. Mais si le bébé était beau, c'était gagné. S'il avait des cheveux, c'était gagné. S'il n'était pas gluant, c'était gagné. Si le bébé souriait, on applaudissait. Les mères préparaient l'émission des mois à l'avance, elles parlaient aux fœtus à travers le ventre, elles leur demandaient de sourire et d'être en bonne santé, de remuer les jambes. Si le bébé avait un corps proportionné, réglementaire, c'était gagné. Le président du jury annonçait : On continue l'aventure. Si le bébé pleurait, c'était logique, mais ce n'était pas conseillé. On tolérait. Si le bébé pleurait longtemps, c'était un mauvais point, on coupait le micro. Une voix grave prononçait les mots : Au revoir. Si la mère était belle, si elle était maquillée, si elle était coiffée, c'était un bon point. Les membres du jury la félicitaient, ils lui faisaient des compliments, ils regardaient la caméra et ils disaient : Elle a compris le principe de l'émission. Si la mère poussait en souriant, si elle poussait en riant, si elle poussait sans transpirer, si elle poussait sans crier, si elle poussait sans pleurer, elle pouvait rester. Quelqu'un disait : On continue l'aventure. Quand la mère était laide, on n'applaudissait pas, on n'applaudissait rien, ni elle ni le bébé. Les membres du jury avaient une expression de gêne et de désolation. Leurs bouches se dirigeaient vers le bas

du visage et ils l'éliminaient. Le public sifflait. Si la mère mourait, c'était un mauvais point, on ne la filmait plus, et on ne filmait pas l'enfant. Même en vie, on ne le filmait pas. Il avait tout perdu. La caméra se concentrait sur les membres du jury. Ils étaient touchés, on leur apportait des mouchoirs qu'ils tapotaient contre leurs joues. Des notes aiguës de piano accompagnaient la scène. Un membre du jury disait : On doit continuer. Ils utilisaient l'expression : Ne rien lâcher. Et la chanson *The Show must go on* était diffusée à fond. Les membres du jury se prenaient dans les bras puis ils dansaient. Ils levaient le poing dans les airs et le public tendait les bras vers la lumière. Si le père était présent, c'était un bon point. Si la mère était lesbienne et que l'autre mère était présente, c'était un très bon point. Les membres du jury employaient le mot : Diversité, et l'expression : Comme tout le monde. Le président du jury félicitait les parents : On continue l'aventure. Si le père ou l'autre mère embrassait la mère accoucheuse, on applaudissait. Les membres du jury penchaient la tête à droite ou à gauche en signe de tendresse. Les visages étaient filmés sur une musique de carillons et tout le monde souriait. Tout le monde touchait les mains de tout le monde. Tout le monde caressait les épaules et le dos de tout le monde. S'il n'y avait pas de père et pas d'autre mère, c'était un bon ou un mauvais point, ça dépendait de la mère, ça dépendait de sa coiffure, de sa tenue, de son allure. Est-ce que le deuxième parent avait bien fait de la quitter ? Est-ce qu'on pouvait comprendre ? Le jury décidait. Les jurés notaient des choses sur leurs tablettes puis ils traçaient un grand cercle et ils finissaient par un point au milieu de l'écran. Quand le placenta tombait, c'était un bon point, on applaudissait. Quand le placenta restait dans le ventre, c'était un mauvais point, à cause des complications, à cause des objets métalliques qu'il fallait utiliser. La scène n'intéressait personne, trop longue, trop compliquée. On coupait le micro, on annonçait la suite. Si la mère caressait son bébé, c'était un bon point, les membres du jury applaudissaient, ils faisaient oui de la tête. Le président du jury employait les expressions :

Moment de vie, et : Créer du lien. Si la mère regardait son bébé et qu'elle le trouvait laid, on le voyait sur sa figure, c'était un mauvais point. Les bébés laids se faisaient siffler. Les mères qui n'aimaient pas leurs bébés se faisaient. Huer, on leur jetait des chaussures, on leur mettait des pouces vers le bas. Un jour, un bébé est sorti presque mort du ventre de sa mère. Ses yeux étaient ouverts, mais il ne bougeait pas. Un membre du jury l'a pris dans ses mains, il l'a soulevé, et il a dit : Tu veux vivre ou non ? Oui ou non ? On a besoin de savoir, mais le bébé n'avait pas donné de réponse. La mère avait pleuré sans sourire. Alors, les membres du jury ont exprimé une grimace personnelle selon leur type de figure. Ils ont remué leurs têtes, et le président s'est adressé à la mère, il a dit : Le suicide est la première cause de mortalité des femmes dans l'année qui suit l'accouchement, faites attention, c'est statistique.

Parfois, la grand-mère fermait les yeux. L'infirmier coupait le son. L'infirmière soulevait sa tête. Elle inclinait le lit. L'infirmier tenait l'oreiller. Il retirait les draps. Il enlevait les couvertures. Il ouvrait le chemisier. L'infirmière lavait le cou. Elle lui lavait les seins, et la grand-mère transpirait. L'infirmière passait le gant sur les côtés, dans les plis, sur la nuque. L'infirmier tirait les bras, il lui lavait le ventre, il lui changeait la couche, il lui frottait les cuisses. Ils étalaient la crème sur les jambes et dans le dos, ils la tournaient. L'infirmière pliait 8 fois les jambes en tenant ses genoux. L'infirmier pliait 8 fois les bras en lui tenant les coudes. Ils lui demandaient : Ça fait mal ? Et la grand-mère clignait 2 fois. Alors, ils lui mettaient la chemise, ils lui disaient d'autres paroles, ils la peignaient. L'infirmier prenait la tension, ce n'était pas bon, il disait : Ce n'est pas bon. L'infirmière écoutait le cœur, elle disait : Ce n'est pas bon. C'est de moins en moins bon. Et l'infirmière écoutait son propre cœur, elle disait : Je vais bien. Elle écoutait le cœur de l'infirmier, elle disait : Tu vas bien. Ils couvraient la grand-mère. Les voitures avançaient sans bruit devant la

maison. Ils lui caressaient les cheveux. Ils lui chantaient des choses. Leurs voix se superposaient et la grand-mère s'endormait.

*

Ceux qui sont presque morts sont presque ailleurs, ils sont presque seuls, ils ne font presque plus de bruit, ils n'ont presque plus de gestes, presque plus de place, presque plus de prénoms. Sara s'asseyait près de la grand-mère, elle enlevait ses chaussures pour ne pas tacher les draps, elle tendait la pointe de ses pieds, elle attrapait le bout de sa chaussette, elle faisait un nœud, elle défaisait le nœud, elle remettait la chaussure, elle l'enlevait, elle regardait son téléphone, elle verrouillait son téléphone. Elle prenait la main de la grand-mère, sa main autour de la sienne comme une poignée d'abeilles autour d'une fleur. Elle faisait bouger ses doigts, elle les tirait vers le haut, ils retombaient, ils n'avaient pas de direction. Elle regardait les doigts de la grand-mère, ils étaient devenus des poids. Elle parlait de leurs mains, elle disait tout ce qui venait. Les yeux de la grand-mère bougeaient, Sara parlait, elle disait tout. Elle ne savait pas vraiment si elle parlait avec la bouche ou si les paroles ne sortaient pas de sa tête, elle disait : Tes mains sont lourdes. Regarde comme elles sont douces, c'est comme toucher un gâteau. Elles sont plus lourdes qu'un bébé rat, plus lourdes qu'un bébé thon, tu vois, tes mains sont plus lourdes qu'un asticot mamie. Elles sont plus lourdes que les miennes, beaucoup plus lourdes qu'un pépin. Tes mains sont plus lourdes qu'un rouleau de papier, mais tes mains sont moins lourdes qu'une maison. Elles sont moins lourdes qu'une cave, elles sont moins lourdes qu'une église. Tu vois mamie, les choses sont toujours moins lourdes et plus lourdes. Pas seulement les mains, les planètes, les bâtiments, on est toujours plus lourd et moins lourd, on est toujours entre les deux, on a toujours une place dans le monde. Tes mains sont moins lourdes qu'une tête, elles sont moins lourdes qu'un baril. Regarde, le pouce et le petit doigt, regarde-les, ils sont séparés par 3 doigts.

Le petit doigt et l'index, ils sont séparés par 2 doigts. Il n'y a pas de doigt entre l'index et le majeur, mais certaines personnes ont un doigt entre l'index et le majeur. Un doigt supplémentaire entre le pouce et l'index, entre l'auriculaire et l'annulaire, entre l'annulaire et le majeur. Tous les doigts ont un nom, quel est le nom du doigt supplémentaire ? Je ne sais pas, il a peut-être un nom. Ma mère m'a raconté, le jour où je suis née, quand tu m'as vue pour la première fois, tu n'as pas regardé ma figure, tu as compté mes doigts, les doigts des mains, les doigts des pieds. Tu as dit que j'étais normale, mamie. Certaines personnes n'ont pas d'index, d'autres personnes n'ont pas de doigts. On ne sait pas ce qui existe, mais je pourrais te casser la main. Tes mains sont très épaisses, mais elles sont jaunes. Elles sont plus épaisses qu'un tournevis, mais elles sont moins épaisses qu'une cagette. Tes mains n'ont plus de forces, elles sont moins fines qu'une mouche, mais elles sont plus fines qu'un matelas. Pour avoir des ongles, il faut avoir des doigts, mais tes doigts sont tordus. Tu as des veines, beaucoup de veines, les vieux sont pleins de veines au niveau des mains, au niveau des jambes, au niveau du nez, au niveau des bras, sur le menton, au niveau de tout. Les veines se multiplient sur les vieux. Peut-être que le mot vieux vient du mot veine. On ne sait pas mamie, mais si je te pince, ta peau descend, elle est lente. Si je te pince, ta peau reste deux secondes en suspens, puis elle descend et je la vois descendre. Tu portes une bague, mais c'est pour quoi faire mamie, pour ton mari ? Mais c'est un mort mamie. Tu es la fiancée d'un mort ? Tu te marieras en noir, mamie, avec un zombie mamie. Tu as des miettes sous tes ongles, des miettes mouillées comme les bébés, de la purée sous les ongles, tu gardes le pain mouillé sous les ongles comme les enfants de 3 ans mamie. Les vieux comme les bébés. Les vieux comme les enfants de 3 ans. Je te tiens la main, mamie. Je te tiens la main, mes 4 doigts sous ta main, mon pouce sur le dessus. Tu peux le faire seule. Tu peux te donner la main. Je mets ta main dans ta main et je m'en vais. Essaie de croire que je reste.

*

Le père pensait, il le savait : Personne ne court dans le sommeil.

Tout le monde est comme un mort dans le sommeil. Le sommeil nous donne une apparence et c'est la forme de la mort, mais on ne devient pas la forme. On s'endort, on est endormi, mais on se réveille, on est toujours une personne. Quand on dort, on ne peut plus bouger, on reste coincé comme dans un serpent qui nous digère. Mais certaines personnes ne dorment pas. Le père faisait partie de ces personnes. Il regardait dans sa main qu'il ouvrait devant lui, il regardait des documentaires sur son téléphone, des vidéos courtes ou longues à propos des personnes qui ne dorment pas.

Au Vietnam par exemple, un homme ne dort plus depuis 43 ans. Les médecins l'observent, 10 caméras sont placées dans sa maison. Il s'appelle Thai Ngoc. Les médecins mettent des somnifères dans son assiette, mais il ne dort pas. Ils essaient de l'endormir avec un liquide anesthésiant par intraveineuse, mais il ne dort pas. Il ne peut pas dormir, car son corps ne sait plus dormir. C'est un homme tranquille, il travaille, il va dans les champs. Comme il travaille la nuit et le jour, il gagne deux salaires, c'est comme s'il vivait deux fois, mais il n'a qu'une vie. Dans la vidéo, Thai Ngoc disait : Je commence à me sentir comme une plante sans eau. Je perds des morceaux de peau qui repoussent, alors je les reperds et ils repoussent et je les perds encore. Je suis à l'aise, car la fatigue a bon cœur, elle a beaucoup d'enveloppes. Si le sommeil venait sur moi, c'est sûr, il me tuerait.

La nuit, les enfants de Thai Ngoc dorment, les journées de ses enfants sont séparées par des nuits qui les écartent entre elles. Chaque matin, leurs réveils sonnent l'ouverture d'une chose nouvelle. Les scènes de la journée nouvelle écartent les scènes de la journée passée. Chaque journée est séparée de la précédente par une scène noire qu'on appelle sommeil.

Dans la vidéo, Thai Ngoc disait : La nuit me dégoûte. Quand j'y pense, j'ai l'impression de manger toujours le même aliment. Vous savez, la nuit

passé vite, mais elle passe non-vite. La nuit n'est pas normale, elle n'est pas logique. Quand on ne dort plus, on regarde le temps. Croyez-moi, le temps n'est pas coupé, il n'a pas de mesure. Croyez-moi, le temps ne se coupe pas, il n'a pas ces idées. Pour le temps, les unités n'existent pas, le temps n'est pas une ligne et les journées n'existent pas. C'est un mythe venu de l'humanité. On ne peut pas prendre une journée, une seule journée, la journée n'existe pas. Une journée n'est pas le lendemain d'une journée. Une journée n'est pas la veille de la journée suivante. Les journées sont collées comme une chaîne, mais dans un cercle. Il n'y a qu'une chaîne, il n'y a que cette chaîne, il n'y a pas de journées. Quand on ne dort plus, les journées se décolorent, finalement, on voit qu'elles n'existent plus. La suite des journées d'une personne est appelée sa vie, mais les heures n'existent pas, je peux le voir, je ne dors pas. Contrairement à vous, je ne sors jamais du temps.

Les yeux de Thai Ngoc étaient noirs, il disait : J'ai les yeux qui coulent et je mange mes larmes, le présent n'a pas de durée. À partir de quel moment le temps a commencé à devenir le temps ? Je me le demande, mais vous ne pouvez pas m'apporter de réponse. Vous ne pourrez pas me répondre car il n'y a pas de séparation entre les secondes. On peut devenir fou, c'est sûr, mais on ne décide pas de devenir fou. On peut attendre, mais on ne décide pas. On attend et quand la nuit arrive une grande paix tombe sur les arbres autour de la maison, et moi je la regarde. Voilà, je la regarde.

Thai Ngoc prenait de courtes pauses pour boire des infusions. Il trempait ses herbes dans de l'eau, et il disait : Une nuit change une personne, je le vois sur mes enfants. Elle change les bords de leur figure. Le présent est un point, mais quelle est la taille de ce point ? Une seconde, une heure, une minute ? Vous ne pouvez pas répondre.

Le cameraman tournait autour du visage de Thai Ngoc. Ses petits yeux aigus regardaient l'objectif, il disait : On change d'année en année, alors on change de semaine en semaine, alors on change de jour en jour, alors on

change d'heure en heure, alors on change de minute en minute, mais les minutes n'existent pas. Est-ce que vous avez déjà vu une minute ? On ne peut pas prendre une minute dans la main. On ne peut pas voir une minute autour de soi ou devant soi. On ne peut pas la décrire. Croyez-moi, le temps n'est qu'un grand bloc et les journées n'existent pas.

Le père regardait la vidéo tout en passant l'aspirateur devant ses pieds. Il mangeait des graines de tournesol, assis sur une chaise. Il brisait les coques, il les crachait puis il les aspirait. Il ne pouvait plus essayer de dormir, il ne pouvait pas fermer les yeux.

Quand il fermait les yeux, une ombre s'approchait à travers ses paupières, une ombre dure. Chaque fois qu'il fermait les yeux, une ombre mauvaise et dure approchait de sa tête, il la sentait. Alors le père ouvrait les yeux, et ses paupières sautaient comme de peur. Pourtant sa peur n'était pas reliée au monde, elle n'allait pas vers le monde. Sa peur était un fil qui partait de lui et qui revenait vers lui sans rien toucher du monde.

Quelques années plus tôt, le père avait consulté un spécialiste des yeux pour régler ce problème. Le médecin lui avait dit : Si vous ne dormez pas, c'est parce que vous ne fermez pas les yeux. Et le père avait répondu : Mes yeux ne se ferment pas. Et quand le médecin lui a demandé de fermer les yeux, le père a dit qu'il ne pouvait pas.

Le médecin a crié : Je vous ai vu cligner. Vous pouvez fermer les yeux. Fermez les yeux maintenant. Fermez les yeux monsieur !

Mes yeux clignent, mais ils ne ferment pas.

Si vous clignez, vous fermez, c'est inévitable !

Non, je ne peux pas.

Alors le médecin a pris le menton du père entre ses doigts et il a dit : Les paupières clignent 20 fois par minute. 28 800 fois par jour, 10,512 millions de fois par an. Vous passez 10 % de votre temps les yeux fermés, soit 36 jours par an. Vous ne pouvez pas me dire : Mes yeux ne se

ferment pas. Je ne veux pas entendre ce type de discours dans mon cabinet ! C'est compris ?

Le père n'avait pas bougé.

Vous avez compris ? Votre cerveau se repose pendant les clignements, c'est indispensable et instantané ! Si vous ne fermiez pas les yeux, vous seriez fou monsieur. Vous seriez délirant. On vous attacherait.

Puis le père avait expliqué qu'il se sentait dans son corps comme dans un hôtel, et le médecin avait dit : Ça, c'est une autre histoire. Ce n'est plus mon domaine.

Le père posa l'aspirateur sans l'éteindre et dans le bruit de la machine il vit comme des images. Il vit son fils, dehors, cherchant la mère. Il s'allongea sous la table, il croisa les bras derrière la tête, la table calmait le père. Elle le couvrait. Des choses étaient écrites sous cette table, des mesures, des initiales, c'était une table ancienne. Il posa les yeux sur une lettre rouge, il la fixa longtemps, et elle se mit à fourmiller. Elle devenait bleue, alors il vit la mer et des points noirs dans cette mer, 2 petits points noirs, ses 2 enfants, son fils, sa fille, Salim, Sara. Le père était sur une plage, les mains sur les hanches, en slip de bain, et il criait : N'allez pas trop loin. Attention, c'est dangereux ! Et les enfants nageaient, ils ne l'écoutaient pas, ils riaient, le père criait : Je vous ai dit de faire attention. N'allez pas loin, Sara, Salim, c'est grave, écoutez-moi. Vous pouvez mourir n'importe quand. Mais les enfants plougeaient, ils remontaient, ils se bouchaient le nez, ils crachaient l'eau vers le ciel, ils nageaient, ils s'enfouçaient, le père criait : Vous ne m'écoutez pas. Salim, tu ne m'écoutes pas. Salim, je n'aime pas mettre une croix sur les gens, mais si j'essaie de donner un conseil et que vous ne m'écoutez pas, la croix va se dessiner toute seule, vous entendez ? Les enfants nageaient de plus en plus loin, de plus en plus vite, ils nageaient à reculons. Ils regardaient le père, ils s'enfouçaient dans la mer, toujours tout droit, comme des flèches. Le père pointa l'index vers eux, il interpella une vieille femme bronzée, presque nue

sur la plage, il dit : Regardez, ce sont mes enfants. La vieille répondait : Je connais votre sentiment, j'ai moi-même un enfant, j'aime qu'on le regarde. Il est né avec des rides sur le visage, pas des rides de bébé, mais des rides de vieux. Et le père disait : Ah bon ? Il lui disait : Ah bon ? Ah bon ?

Sara entra dans la cuisine, elle éteignit l'aspirateur. Elle demanda au père ce qu'il faisait sous la table. Il répondit : Je me repose. Elle dit qu'il ne fallait pas s'inquiéter, car Salim allait bien.

Plus tard, alors que le père regardait la dernière vidéo de son fils, le téléphone sonna. C'était l'assistante sociale. Il devait passer dans son bureau le lendemain matin pour parler de son fils, de ses problèmes, de ses absences, de la situation, de documentations, de dysfonctionnement, pour parler de la maison, du passé, de l'avenir, et de Sara. L'assistante sociale n'avait plus de bureau à cause des restrictions. Elle enverrait un mail pour indiquer le lieu.

*

Tout le monde s'allongeait dans cette maison car tout le monde s'allonge dans toutes les maisons. Tout le monde finit par s'allonger, car c'est la direction naturelle dans toutes les maisons. Les pièces sont dessinées pour les corps allongés, comme le corps de la grand-mère, toujours horizontal. Chaque fois qu'on s'allonge, l'eau devrait former une flaque dans notre dos, ce serait logique. On boit de l'eau, on se compose d'eau. L'eau devrait faire une mare dans notre dos, dans notre corps quand on s'allonge, mais l'eau descend et même quand on se couche, l'eau se dirige vers le bas. Les matières descendent, c'est leur chemin, c'est la direction normale. On pourrait mettre un morceau de bois dans notre bouche, il descendrait. Un morceau de fer, un morceau de ciment, il descendrait. On pourrait mettre des morceaux de corps humain dans notre bouche, ils finiraient par descendre. En vérité, les aliments devraient rester coincés dans notre gorge, mais notre corps les fait descendre. On s'allonge,

et les liquides ne respectent pas les règles de la physique, ils respectent la règle du corps : descendre, descendre. Le soleil fait de la chaleur et les humains font descendre les choses à l'intérieur d'eux-mêmes. La cuillère entre. La cuillère ressort. La rangée des dents du haut collabore avec la rangée des dents du bas, comme la lèvre du haut collabore avec la lèvre du bas, comme l'œil de gauche collabore avec l'œil de droite, et les poumons entre eux, comme les ovaires entre eux et les oreilles entre elles, comme si nous étions 2. Deux personnes qui ne se regardent pas, elles ne se connaissent pas, elles ne se rencontrent pas. Chaque personne contient plusieurs personnes, au moins 2 personnes, au moins 2 yeux, au moins 2 jambes. Quand 2 personnes se rencontrent c'est un groupe qui se rencontre. L'œil de gauche ne regarde pas l'œil de droite. L'œil de droite ne connaît pas l'œil de gauche. S'ils ne se voient pas, s'ils ne peuvent pas se regarder, ce n'est pas à cause de leur position, c'est à cause d'une décision du cerveau. À la radio, la grand-mère avait entendu : Nous voyons toujours notre nez, mais nous ne le savons pas. Notre cerveau annule l'image de notre nez. Notre cerveau décide. Notre cerveau nous cache les choses qui se trouvent devant nos yeux.

On redressait la grand-mère pour la nourrir avec de l'huile, avec du sucre. Quand le yaourt se terminait, on lui disait bravo. On applaudissait près de sa figure. Les enfants, le père, ils lui mettaient des aliments dans la bouche, de la pomme, des brocolis, de la tomate, du lait, et des carottes.

On nettoie les bords de mon assiette avec un camembert, on me le rentre dans la bouche avec des épinards, de la purée, et je le mange. Elle trempait sa bouche dans les aliments, elle enduisait sa bouche, elle avalait sa propre bouche. Elle n'avait pas la sensation de croquer mais de tomber. Elle faisait tomber sa bouche dans les matières. On me met du bouillon avec de la laitue, on me donne des petits pois, des haricots, de la courgette, du poisson mort. Quand on mange énormément, les aliments ont une seule saveur, les aliments sont une boule, c'est la boule manger, elle s'appelle manger. On

me rentre le riz avec du pain avec du beurre, de la banane, de la panure, des amandes, des noisettes et le veau mort. On me met de la cannelle avec une caille morte. On me la met dans la coriandre, du cornichon et de la courge, un crabe mort. On me met de la crème et du cresson, du curcuma et du curry avec une dinde morte. On m'enfonce de l'échalote et de l'endive et de l'épeautre, de l'estragon et du gingembre, de la groseille, un hareng mort. Si tous les animaux apparaissaient. Si tous les animaux se rassemblaient autour de moi. S'ils me regardaient. Tous les animaux que j'ai mis dans ma bouche. Si tous les animaux formaient un cercle autour de mon lit et s'ils me regardaient. Si tous les animaux qui volent, qui pondent, nagent, qui courent, tous les animaux durs avec une coquille, à pince, à coques, à crins, à plumes, à écailles, à piques, à toison. Si tous les animaux que j'ai donnés à mes enfants. Les animaux que je me suis donnés. Tous les animaux qu'on m'a donnés. Tous les animaux morts. Si tous les animaux me regardaient, sans bruit. Et tous les autres animaux, tous les animaux que j'ai connus, ceux que j'ai caressés, les animaux qui m'ont léché la main. J'ai vu des animaux à la télé, on les posait dans un cylindre, ils ressortaient sous forme de saucisses. Et je me dis : Tu manges, tu manges, mais si tu manges, quelqu'un se fait manger. Il y a cet ordre dans le monde. Chaque fois que tu grossis, quelqu'un maigrit. Chaque fois que tu t'endors, quelqu'un se réveille. C'est peut-être un faisan, c'est peut-être un bébé. Chaque fois que tu te réveilles, quelqu'un s'endort. Chaque fois que tu te tais, quelqu'un parle sur terre. Il parle, il parle, c'est la nature. Chaque fois que tu maigris, quelqu'un reprend le poids car le poids se déplace, il ne disparaît pas. Quand une personne meurt, le poids de son corps fait pousser les algues, les ongles, il participe aux nids et aux rivières. L'huile se place au-dessus de l'eau. L'eau se place au-dessous de l'huile. Le poids nous pose quelque part. Chaque fois que tu t'énerves, quelqu'un se calme dans le monde. On ne peut rien détruire. On ne peut rien changer. Chaque fois qu'on nous insulte, quelqu'un s'excuse dans le monde, il est à genoux, il demande

pardon. Quelqu'un s'ouvre les bras pendant qu'un autre se fait recoudre. On ne peut pas inspirer et expirer à la fois, mais pendant qu'on inspire, quelqu'un expire. Tout ce qui nous arrive est dans l'ordre du monde. Tout le monde travaille pour l'ordre du monde et même ceux qui dorment et même ceux qui refusent l'ordre du monde travaillent pour l'ordre de ce monde. On ne peut rien changer, on ne peut rien produire. On ne peut pas produire une substance. On utilise les choses comme elles existent, elles se transforment, elles se dirigent vers d'autres formes. Les accidents, la torture, les maladies, les explosions, les repas, les jambes, un muscle, quelqu'un qui se baigne, la brume, un chiot qui sort du ventre de sa mère, l'odeur de chaud et de cheval, toutes ces choses ont lieu. On participe, on n'y peut rien. Quand on vide notre poubelle, quelqu'un remplit la sienne quelque part dans le monde. Nos gestes sont liés. Chaque fois qu'on pisse, quelqu'un boit dans le monde. Chaque fois qu'on mange, quelqu'un meurt de faim. Quand je vomis, quelqu'un remplit son ventre et quand j'ai faim, quelqu'un mange sur terre. Quand j'ouvre les yeux, quelqu'un les ferme. Quand je les ferme, quelqu'un les ouvre. Tout l'univers est ordonné, et tout le monde participe. N'importe quel geste fait partie de n'importe quel geste. Tous les actes, toutes les pensées font partie de l'histoire du monde. Et l'histoire du monde fait partie de l'histoire de l'univers. L'histoire de l'univers fait partie de l'histoire de tous les univers. Quand je bouge ma langue, mon geste fait partie de l'histoire de tous les univers. Chaque miette de pain de tous les pains de chaque époque fait partie de l'histoire de tous les univers. Chaque insecte, les grammes, et tous les os de tous les êtres. Il y a des directions à l'intérieur de ma tête, je me déplace. Je vais dans mes genoux, je mets mon esprit dans mes genoux, j'attends, je vais partout. Je sors, je passe au-dessus de la maison, au-dessus du village, je vais dans une mèche de mon petit-fils, Salim, Salim, il marche dans la ville, dans la joue de ma petite-fille, Sara, Sara, elle chante, elle chante sur les marches, je vais dans un chiffon, j'attends, j'attends, je reste.

L'infirmière lance un paquet de mouchoirs sur le ventre de la grand-mère. Il rebondit, il se cogne au plafond. Elle jette une éponge sur ce gros ventre. L'éponge rebondit, elle vole dans la pièce. L'infirmière jette d'autres objets, des gants, des câbles, un téléphone. L'infirmier jette son portefeuille, il jette un dessin plié de ses enfants. Les choses rebondissent, ils jouent, ils visent des cibles sur le plafond dans le gymnase, de vieilles traces de peinture. Ils touchent, ils gagnent, ils comptent les points. L'infirmière dit : Ses veines vont claquer. Regarde-la, elle n'a presque plus de sang. Elle est si molle, comme les fromages pourris. À force la peau se fend. On entendra claquer. L'infirmier dit : Elle est pleine. On la vide, ils la remplissent. Elle claquera. L'infirmière dit : C'est toujours pareil avec les familles. Ils ont l'impression de donner la vie par la bouche. Ils gavent les malades. Ils font pousser le malade dans le mauvais sens, ils l'étirent. Le lit devient trop petit, la personne s'étouffe, le sang ne supporte pas. L'infirmière dit : Elle était maigre jeune.

Comment tu sais ?

Elle me l'a dit. Elle parle dans le sommeil paradoxal. Les unités neurovasculaires recanalisent l'artère occluse par thrombolyse intraveineuse, ce qui provoque un recouvrement provisoire et parasympathique des facultés d'expression, et elle se décrit jeune. Je l'entends dire : J'étais jeune et jolie, passionnée de sciences occultes. J'étais une femme fine, on m'appelait le fil.

L'infirmier hoche la tête, lentement, lentement, il remonte le drap jusqu'aux épaules de la grand-mère. Et la grand-mère cligne 2 fois.

*

Si quelqu'un se maquille, s'il peint exactement son propre visage sur son propre visage, s'il utilise la bonne technique, les bonnes couleurs, s'il peint sa propre bouche sur sa propre bouche, ses propres joues sur ses

propres joues, s'il peint ses cernes sur ses cernes, alors il cache son visage avec son visage. Il porte un masque en forme de lui-même.

Sur le réseau, les personnes ont une forme en forme de leur visage. Elles ont une apparence par-dessus leur apparence. L'image de leur corps recouvre la forme de leur corps. La forme de leur vie recouvre la forme de leur vie. Elles posent une forme sur leur nourriture en forme de leur nourriture. Une forme de leur famille et de leurs amis en forme de leur famille et de leurs amis. Une forme de ce qu'elles aiment en forme de ce qu'elles aiment. Une forme de ce qu'elles croient en forme de ce qu'elles croient. Des couleurs fraîches, variées, les formes se détachent. Parfois, les formes sont volées, les comptes sont piratés, on prend notre apparence. Alors, notre forme bouge sous un autre nom, dans un autre pays, avec d'autres amis, d'autres conversations, notre forme est partie. On envoie des plaintes sur le réseau, on dit : C'est moi, je suis cette personne, c'est mon identité, mais c'était notre forme, elle a seulement bougé.

Pour la vidéo, Sara choisit un filtre années 60, un filtre écho pour la voix, un autre filtre pour agrandir ses yeux et un autre filtre pour que les bords de sa tête produisent de petites étincelles autour de son visage. Il faisait nuit, la place était vide. Elle portait une veste à capuche noire. Allongée sur les marches, elle tendait son bras, elle regardait la caméra. Elle chantait : *Let me die one second, one second in your arms, one second in your arms, let me die, the moon is so dirty because we walked on her, because we walked on her.* Sa voix traînait, elle était lente. Sa voix glissait comme à l'intérieur d'un toboggan éclairé par des bougies. *Because we walked on her, let me die on the moon, we walked on the moon like sad dogs, sad sad dogs, like sad dogs.* Sa voix était une ligne épaisse et longue. *Sad sad sad dogs, sad sad dogs, sad sad dogs, ya ya ya, ya ya ya.* Sa voix était comme un caramel ancien presque noir entouré de couleurs claires. Elle ne chantait pas fort. Elle tourna son téléphone vers la place, elle zooma sur la lumière d'un lampadaire. Comme elle tremblait, la lumière

tressautait. Elle tourna encore le téléphone, elle filmait sa propre bouche qui chantait : *Let me play with your dead body, one second with your dead body, hou hou, dead body, hou hou, like sad dogs, we laugh like sad dogs, oh sad sad dogs, on the moon, on the moon, on the dirty dirty moon, dirty dirty, dirty dirty dirty dirty moon.* Elle tourna la caméra et, sans le vouloir, elle filma une femme assise sur les marches à quelques centimètres. La femme souriait horriblement avec ses dents pourries. Il en manquait beaucoup. Elle dit : Tu as une belle voix, ça me donne envie de te caresser la glotte. Et elle éclata de rire avec des filets de bave entre les lèvres.

Sara verrouilla son téléphone et ses narines se contractèrent. Elle insulta la femme, elle lui demanda de dégager, de se faire poser des dents, d'aller dans une maison spécialisée pour les déchets comme elle, de ne plus parler, de se laver, de se brosser, de s'excuser, elle avait gâché la vidéo, elle dit : Des personnes me regardaient. Elle déverrouilla son téléphone et elle montra son nombre d'abonnés. Elle dit : Toutes ces personnes me regardaient. La femme répondit : Ah oui ? Ça ne fait pas grand monde. Toutes ces personnes ne sont qu'une seule personne chacune que je sache. Chaque personne n'est qu'une seule personne non ? Une seule personne chacune, une personne n'est pas plusieurs personnes non ? Au fond, une seule personne te regarde. Ça ne fait pas beaucoup de monde. Elle avait de grandes lèvres grises et sèches. Elle dit : Je m'appelle Catherine, je suis naïve, ne sois pas fâchée. Ce n'est pas la peine d'être dure avec moi. Ça ne sert à rien, je ne me rends pas compte, je n'ai pas une intelligence normale. Je vois les choses à ma façon, je suis directe, c'est tout, comme les animaux. Je sais que le monde des humains est indirect. Je sais que c'est un problème. Elle posa ses yeux sur le front de Sara, elle dit : On peut me faire croire n'importe quoi. Jusqu'à l'âge de 26 ans, j'ai cru qu'il y avait du sperme dans les haricots.

Qui vous a fait croire ça ?

Mes parents.

Et, avec sa gorge, elle fit le bruit d'une pendule qui va sonner. Ses parents lui avaient fait croire que toutes les voitures contenaient des singes qui pédalaient sous le capot, elle l'avait cru jusqu'à l'âge de 28 ans. Ses parents lui avaient raconté que dans certains pays les habitants avaient des jambes au niveau des oreilles, de petites jambes qui ne servaient à rien, elle l'avait cru jusqu'à ses 25 ans. Quand elle a découvert le sexe à l'adolescence, ils lui avaient fait croire que les frères et les sœurs partageaient les orgasmes et que, lorsqu'un frère avait un orgasme, sa sœur jouissait où qu'elle se trouve, et réciproquement. Pour plaisanter, sa mère poussait des cris à table, elle disait : J'ai des nouvelles de mon frère. Catherine l'avait crue jusqu'au mois dernier. Sa mère lui faisait croire que les films dans les cinémas n'étaient pas vraiment des films mais des scènes réelles qui avaient lieu dans le sous-sol. Presque toute sa vie, Catherine avait cru que les humains ne chiaient jamais et qu'elle était la seule, dégoûtante comme les bêtes, à fabriquer ces choses noires. Son père lui disait : Comme les bêtes. Et chaque fois que Catherine allait aux toilettes, son père lui disait : Allez, comme les bêtes, fabrique, fabrique ! Catherine croyait que les sexes avaient des formes différentes, certains en tige, d'autres en spirale et d'autres en fleur, ou en triangle. Ses parents riaient. Ils regardaient son sexe quand elle était petite dans la baignoire, ils lui disaient : Le tien ne ressemble à rien. Ils riaient, puis ils se regardaient en levant les sourcils. À l'école, Catherine croyait que les professeurs étaient des robots contrôlés par ses parents. C'est ce qu'ils avaient dit, elle croyait tout. Dans sa famille on l'appelait la Conne. Elle dit : Je ne peux pas leur en vouloir, il faut bien passer le temps... J'avais des problèmes avec la nourriture, je me cachais pour ingérer des quantités énormes, et j'étais en surpoids. Tu sais comment mes parents m'appelaient ?

Sara ne dit rien.

Catherine dit : Surpoids.

Puis elle se frotta le nez comme les bébés qui se sucent le pouce, avec le bout de son index. Ses cheveux étaient fins, on lui voyait le crâne. Elle dit : Encore aujourd'hui, on peut me faire croire n'importe quoi. J'ai cru que l'eau du robinet était de la salive d'éléphant, je l'ai cru jusqu'à la semaine dernière. Franchement, je ne comprends rien à la vie, je ne comprends rien. Je ne comprends pas pourquoi des choses sont possibles alors que d'autres ne le sont pas. Je ne comprends pas. Les choses impossibles ont l'air aussi possibles que les choses possibles non ? Les choses possibles ont l'air aussi impossibles que les choses impossibles. Je ne comprends pas la logique. À chaque fois que je réfléchis, je vois que je ne comprends rien. Tout le monde a l'air de comprendre, mais moi je ne comprends rien. Sara répondit : Je m'en fous.

Je voulais juste regarder.

Ça me dérange. Vous me gênez.

D'accord, mais je vais continuer.

Tu crois que je suis un spectacle ?

Oui.

Tu as gâché ma vidéo, des gens me regardaient.

Et moi ?

Toi, tu es là, tu pues, tu parles, tu es saoule ?

L'expression du visage de Catherine ne venait pas vraiment de son visage, mais elle montait de l'intérieur, du dessous de son visage, comme si son visage était mort et que la vie venait de loin, des profondeurs. Ses paupières tombaient, ses yeux avaient la forme d'une vulve.

Sara dit : Je n'aime pas les alcooliques, ça me donne envie de vomir. Les gens pauvres comme toi qui sont alcooliques, avec vos vêtements moches, ça me déprime, vous vieillissez tous pareils, vous finissez tous avec la même tête, ça me dégoûte, vous dégoûtez.

Catherine riait avec une bave de tendresse. Elle dit : Oh là, ma belle, oh là. Je ne suis pas vraiment alcoolique, je n'irai pas jusque-là. Il faut des

années pour ça ma belle, pour devenir alcoolique, il faut bien des années. J'en suis encore loin, je suis novice, ça ne fait que quelques années. Il faut de la patience, on ne devient pas alcoolique d'un jour à l'autre, il faut donner son temps ma belle tout son temps. On ne devient pas alcoolique en buvant, c'est plus profond, plus difficile.

Elle replaça une mèche derrière son oreille mais ses cheveux lui restèrent dans la main. Elle dit : Il y a très peu d'alcooliques sur terre, c'est rare. Plus rare que les pandas. Sara regardait son téléphone. Il n'y a presque plus de pandas dans le monde, tu le savais ? Environ 1 000, pas plus. Pour devenir alcoolique, il faut au moins 10 ans, mais souvent 20 ou 30, ou même 100. Il faut travailler tous les jours et boire tous les jours. On ne se rend pas compte, c'est un travail sans pause.

Entre les phrases, Catherine rentrait ses lèvres dans sa bouche. Elle dit : Je cherche un sentiment. Il y a quelques années, je regardais une émission sur l'alcoolisme, elle était tellement bien faite, ça m'a donné envie de boire. Je n'avais jamais bu. J'ai trouvé mon chemin. Beaucoup de gens s'arrêtent, je les comprends, ils font des cures. Comment ne pas comprendre ? Ils ne peuvent pas tenir, alors je les comprends. Ils commencent mais... Je comprends. La plupart des gens n'ont pas la force, moi-même... J'ai souvent pensé... Plusieurs fois... On y pense, mais je ne vomis pas, c'est ce qui me sauve. J'ai des cirrhoses, mais je ne vomis pas. Mon corps s'est fortifié, il est devenu proche de l'alcool. La nuit, je n'ai plus besoin de me réveiller, mon corps boit dans mon sommeil. Mon corps ouvre une bouteille, il se la boit, il se l'enfile, et moi je dors. Pour en arriver là, j'ai travaillé ma belle, j'ai travaillé, mais il me reste encore un grand chemin. Un long chemin de merde. C'est long surtout la journée. Parfois, c'est vrai, je me sens seule, mais ça n'a aucun rapport avec les autres. Les autres ne m'intéressent pas. Ça ne m'intéresse pas. Je suis seule avec moi, mais sans moi. Comment dire... Je n'ai pas ma compagnie... Voilà, je me cherche, je ne me trouve pas. Tu ne vas pas comprendre. Je me cherche, je me cherche,

je travaille... On travaille beaucoup... Même les débutants... On travaille en permanence. 89 % de l'alcool dans le monde est bu par les alcooliques.

Sara releva la tête, elle dit : Comment tu sais ?

Oh, je l'ai lu ma belle. Je l'ai lu parce que je sais lire. J'ai vécu comme toi et moi, je savais lire. Tu vois, si tu étais moi tu serais moi. On m'a souvent dit : Catherine, si j'étais toi, je ferais comme ci, je ferais comme ça. Mais si les autres étaient moi, ils seraient moi, c'est tout. Et si j'étais les autres, je serais quelqu'un d'autre.

Et tu fais quoi de tes journées ?

Je nourris les chats dans les terrains vagues. Tu as déjà vu des gens qui nourrissent les chats dans les terrains vagues ?

Peut-être.

Certainement ma belle, certainement. Et c'est bien normal, car tout le monde nous a vus. Tout le monde nous croise. On nous trouve dans toutes les villes, tu le remarqueras. Dans tous les quartiers, partout dans le monde, on marche mal, on nourrit les chats dans les terrains vagues. On se connaît les uns les autres, on boite, c'est la famille. On essaie d'être alcoolique, mais les journées sont longues, alors on nourrit les chats comme d'autres vont à la messe, en signe d'appartenance.

Ah, je ne savais pas.

Tant qu'on ne l'a pas vécu, on ne peut pas savoir. Tu vois, les chiens dans les terrains vagues, on trouve aussi des chiens dans les terrains vagues, très maigres et sales, les chats ont des yeux crevés, mais les chiens sont sales, maigres et pleins de poux, tu vois ces chiens ? Ils veulent me ressembler.

Pourquoi ils voudraient te ressembler ?

Oh ça ma belle, je ne sais pas, je n'en ai pas la moindre idée. Par contre il y a un moment où je sais tout, il y a un instant, une seconde, quand je bois, un instant, quand je suis saoule, pas trop saoule, presque trop saoule, mais pas très saoule, il y a un moment où je sais tout. Je comprends tout et

je pardonne. Je te pardonne. Je me pardonne, mais j'oublie, c'est le problème. Quel ennui cette ville, tu ne trouves pas ? Tout est à vendre ici, les pharmacies, les tabacs, personne n'en veut, personne n'achète. Et ce théâtre, toujours fermé, ces marches et cette place triste. Quand des bâtiments sont détruits, des bâtiments sont construits et ces bâtiments sont à vendre, mais il n'y a rien à faire, personne ne les achète, je parle, j'enchaîne, ce matin, je me suis réveillée avec une glaire magnifique sur le visage, une glaire d'alcool, souvent je bois du white spirit, tu connais ? L'esprit blanc.

Tu as quel âge ?

Tu me donnes 60 ?

Oui.

J'ai 35 ans ma belle.

Catherine souriait des lèvres obscures, elle dit : Et toi ?

19.

Qu'est-ce que tu fais alors sur cette place si tu ne bois pas ? Que font les gens qui ne boivent pas déjà ?

Je me filme.

Ah oui, c'est vrai, je t'ai vue tout à l'heure. Je n'aime pas du tout ce style, pour moi c'est de la merde, ces paroles, ces airs, c'est de la pure merde.

Elle le dit avec un sourire doux, comme un compliment. Elle aspira ses lèvres à l'intérieur de sa bouche avec un bruit de succion. Le son lui rappela peut-être les bébés, car elle dit : Chaque fois que je rencontre un homme, je tombe enceinte, mais grâce à l'alcool, je perds les fœtus, alléluia.

Mon frère écrit des poèmes.

Oh, ça, ma belle, je m'en fous. Je ne m'intéresse pas aux autres.

Tu veux que j'en lise un ?

Pourquoi pas.

comme c'est la fin de la planète

ils ont quitté le monde
ils ont emporté leurs yeux dans un sac
Catherine dit : C'est de la merde.
aujourd'hui un poisson remplace
ses écailles par un point noir
si j'avais des larmes d'insecte
je les offrirais à d'autres animaux comme de petits bijoux
Et Catherine dit : De la merde ma belle, la grosse merde.
mettez votre main dans le noir
elle s'étale

Catherine dit : Comme la merde.

J'arrête.

Non, finis.

Sara regarda Catherine et elle dit : Je n'ai plus envie.

Il reste combien de lignes ?

Une ligne.

Une merde. Allez finis. Finis s'il te plaît.

accélère la tristesse

Catherine applaudit de manière asymétrique. Ses mains ne se touchaient pas. Elle souriait. Ses lèvres faisaient des plis sur ses gencives noires. Sara dit : Pourquoi vous venez vers moi ? Pourquoi tous les fous me parlent ?

Oh ça, ma belle, c'est l'évidence. Tu t'allonges sur des marches, sur une place vide la nuit, bien sûr qu'on te parle, on sait ce qu'on doit faire. Chacun sa fonction dans le monde.

Sara ne dit rien et, tout de suite, Catherine s'ennuya. Elle soupirait comme une folle avec sa vieille bouche grise qui s'avavançait dans l'air. Ses lèvres sortaient de sa bouche comme un mollusque. Sara lui montra des choses dans son téléphone, des clips d'un chanteur américain, et Catherine trouvait que c'était de la merde. Elle lui montra des vidéos de personnes qui grimpent sur les toits des immeubles et qui ne tombent pas, et Catherine

disait que c'était de la merde. Elle lui montra des vidéos de Salim et des vidéos de personnes qui mangent des nouilles chinoises piquantes, et Catherine trouvait que c'était une merde. Elle lui montra des vidéos d'arbres et de fleurs qui poussent en vitesse accélérée, Catherine trouvait que c'était merdique et elle souriait. Elle souriait et la pluie se mit à tomber. Elle regarda le ciel et elle cria : Allez, vas-y, fabrique, fabrique !

*

Mes enfants, vous devez savoir 10 choses.

1. On aiguisse un couteau avec un couteau.
2. Peut-être que le vent n'a pas de mains, mais il secoue les arbres.
3. Il y a deux sortes de personnes. D'abord, celles qui se comportent envers vous comme elles se comportent envers tout le monde, parfois elles sont agréables et parfois elles sont désagréables, c'est normal. Puis il y a les autres, celles qui ont peur de vous déranger, elles sont attentionnées, elles vous font des compliments, mais craignez-les, car elles se transformeront. Si elles étaient bonnes, elles deviendront mauvaises. Si elles étaient polies, elles deviendront grossières. Si elles étaient flatteuses, elles deviendront blessantes. Ce ne sera pas normal.
4. Souriez à ceux que vous n'aimez pas, mais sans les yeux. Ne forcez pas vos yeux à produire un sourire.
5. Tout ce qui chauffe devient dur, comme par exemple la boue. Et tout ce qui chauffe devient mou, comme par exemple l'or. C'est comme ça mes enfants.
6. Souvent, une personne qui n'a plus de jambes n'aime pas les chaussures.
7. Cuisinez avant d'avoir faim.
8. Peut-être que le monde a été créé par les humains et qu'ils ont oublié. C'est possible franchement, c'est possible.
9. Tout le monde mérite la pitié.
10. Dieu donnera des noix à ceux qui n'ont pas de dents.

L'assistante sociale était en fait un homme à la voix aiguë.

Sa calvitie brillait sous le soleil. Il ne fit aucun geste pour accueillir le père. Pourtant, il avait une douceur sur le visage comme un homme qui se précipite pour relever les enfants qui tombent dans les aires de jeux. Il dit : J'ai un grand front. Vous regardez mon front n'est-ce pas ? Le père essaya de sourire, mais son visage fabriqua une grimace. L'assistant social dit : Vous ne regardiez pas mon front ? Ah, oui, je pensais que vous regardiez mon front. Est-ce que vous avez apporté le récépissé ?

Le père dit : Quel récépissé ?

Le récépissé qui atteste votre présence.

Je suis là.

Je le vois, mais est-ce que vous avez le récépissé ?

La voix de l'assistant social lui donnait mal aux dents. Le père dit : Non.

L'assistant social soupira. Il tendit une chaise pliable au père qui la déplia. Il dit : J'irai droit au but, vous êtes mal en point. Parlons-en. Le père dit : J'ai apporté tous les papiers. Il sortit une grosse pochette mauve dont il tira des documents : des fiches grises et noires, des photos de ses enfants, des bilans médicaux de la grand-mère, un acte de divorce. L'assistant social bâilla la bouche fermée. Il dit : Oui, bon... Comme vous le savez, nous faisons face à une absence scolaire couvrant plusieurs années et qui concerne votre fils Salim. C'est exact ? Dites simplement oui ou non, ne

perdons pas de temps. L'assistant social s'adressait aux papiers dans les mains du père. Le père répondit : Oui.

L'assistant social dit : C'est un cas relativement classique. Sachez pour commencer que le bien-être des élèves passe avant les questions juridiques dans mon département. Il y a des formalités, des cadres, des critères et nous devons les respecter, cependant le bien-être des individus, et en particulier celui des mineurs, passe avant les questions administratives dans le dispositif de coopération national du bureau des affaires familiales. D'ailleurs, en tant que premier assistant social départemental, je suis particulièrement investi dans la question de l'amélioration des évolutions des élèves en difficulté selon les secteurs et toujours en partenariat avec les familles. Un partenariat collaboratif, en cocréation. Nous travaillons main dans la main monsieur. Votre main dans la mienne. Et ma main dans la vôtre. C'est notre politique.

Il avait l'air d'un jouet. Sa peau luisait. Il dit : Les absences scolaires sont généralement dues à des situations familiales complexes ou au manque d'investissement d'un des 2 parents ou des 2, selon les cas. Je sais que vous bénéficiez d'un logement social. Il vous a été prêté par le maire de votre commune. Vous n'êtes pas sans savoir que le maire est une personne physique représentant l'autorité municipale. Par conséquent respectons-le. Je sais aussi que votre femme vous déteste. Il se peut également qu'elle déteste ses enfants, ce qui peut sembler exceptionnel et dramatique, cependant c'est assez courant, les mères qui détestent leurs enfants je veux dire, c'est assez courant. À tel point qu'elle a disparu d'après les éléments que j'ai sous les yeux. Sous les yeux, façon de parler, car sous les yeux j'ai de la peau, comme tout le monde, j'ai des cernes, n'est-ce pas, voilà ce que j'ai sous les yeux, des cernes, vous confirmez ? Ses cernes rebondissaient comme pour appuyer ses paroles.

Le père essaya de sourire. Il prononça le mot : Oui.

L'assistant social reprit : Écoutez monsieur, il va falloir que vous réalisiez que l'avenir de votre fils est en jeu, et l'avenir d'un enfant est l'avenir d'une commune et d'une planète compte tenu de la situation dans laquelle nous nous trouvons à l'échelle mondiale. Notre souhait au bureau des affaires familiales, notre unique souhait se trouve dans l'image suivante, attention, écoutez bien : Les enfants se donnent la main et inventent le monde de demain, vous confirmez ? Le père dit : Oui.

L'assistant social dit : Je vais vous demander de répéter monsieur.

Le père dit : Les enfants se donnent la main et inventent le monde de demain. L'assistant social s'approcha du père, et il dit : Vous percevez la profondeur de cette phrase ? Je répète. Les enfants se donnent la main et inventent le monde de demain. L'assistant social fit des gestes incompréhensibles devant ses yeux avec ses doigts. Il dit : Réfléchissez. Demain. Deux mains. De 2 mains. Le monde de 2 mains. Et que fait-on avec 2 mains ? Et que fait-on avec le monde ? Est-ce que vous me suivez ?

Le père ne pouvait pas retenir son esprit qui se focalisait sur les ongles de l'homme ou sur son nez ou sur le paysage, comme si les choses autour de lui n'existaient que pour lui, comme si une mise en scène avait été créée pour le père lui-même. Un monde créé sans raison, un monde dont l'assistant social faisait partie au même titre que le reste. Le père articula le mot : Oui.

L'assistant social dit : Écoutez, quand je dis que l'avenir de votre fils est en jeu, c'est façon de parler monsieur car l'avenir est une notion non définissable, et donc purement spéculative. L'assistant social écrivit le mot Avenir dans son téléphone. Il montra son écran au père, et il lut à voix haute : Temps à venir (opposé à passé).

Le père fit oui de la tête.

L'assistant social dit : Vous voyez bien, on ne peut pas travailler correctement à partir de ces termes. En revanche nous pouvons visualiser ensemble l'avenir de votre fils. Fermez les yeux monsieur. Ce n'est pas

mon domaine, mais essayons. Visualisez l'avenir de votre fils. Visualisez votre fils adulte, travaillant, imaginez votre fils en train de travailler, c'est bon ? Vous le voyez ? Très bien. Ma collègue versera cet élément au dossier. Maintenant ouvrez les yeux. Je sais que vous gardez la mère de votre ex-femme et qu'elle est en train de mourir. C'est ce qui est indiqué dans le dossier. Mais la disparition scolaire de votre fils n'est pas légale. Les procédés de distinction entre les individus au sein d'une même communauté, qu'elle soit scolaire ou familiale, me poussent à vous rappeler à l'ordre 5 jours sur 7 par téléphone. Et je vous notifie la chose suivante : Je peux vous enlever votre maison, ce qui compliquerait une situation déjà complexe, et ça personne ne le souhaite monsieur, surtout pas moi, surtout pas vous, *vice versa*. J'accompagne mon équipe dans toutes les activités opérationnelles et stratégiques, j'ai commencé à me rendre compte de ma vieillesse en regardant mes mains, le dos des mains. Par ailleurs, la condition de vos finances préoccupe les bureaux. En êtes-vous conscient ? Le père dit : Oui.

Tous les documents relatifs aux personnes à charge ont été remplis par ma supérieure dans un bureau blanc sur un ordinateur énorme. Un bureau neuf, non personnalisé, sur un ordinateur immense. J'ai assisté en personne à la procédure d'unification des éléments. La situation est alarmante monsieur, façon de parler bien sûr, car alarmante ne signifie pas qu'une alarme va sonner dans votre maison, ne vous y trompez pas. Alarmante signifie que tout va mal, pourtant, aucune alarme ne va sonner. Nous n'avons pas posé d'alarme dans l'enceinte de votre domicile, cependant la situation reste alarmante, même sans alarme. Est-ce que je me fais comprendre ?

Le père dit : Oui.

L'assistant social dit : Je vais vous demander de répéter.

Le père dit : La situation reste alarmante.

L'assistant social dit : Même sans alarme ?

Le père dit : Oui.

L'assistant social reprit : Très bien. Entre autres choses, je pense à votre fille déscolarisée, sans activité, qui récolte des dons sur Internet à travers des vidéos de chants. Je suis moi-même abonné à sa chaîne et je prends plaisir à l'écouter. Plaisir, oui, c'est le mot. Surtout la nuit, au casque. Plaisir, oui. Vous savez, ma mère a fait les beaux-arts, j'ai donc le goût du beau. D'ailleurs, mon mémoire de recherche portait sur l'apprentissage du beau chez les enfants de 0 à 3 ans, je sais de quoi je parle. J'ai piloté des projets culturels sur tout le territoire, et pour en revenir à votre fille, à votre famille, à votre vie, à vos problèmes, l'ensemble des vidéos de vos enfants forme une archive que je peux retourner contre vous à tout moment. Je vous préviens monsieur, la pauvreté n'exclut pas le pire. En effet, de même que l'orage frappe les arbres déjà morts, les expulsions, une par une, tombent sur les toits des plus pauvres. Il pleut souvent sur du mouillé. Nous pouvons tout vous prendre et ce n'est pas vous qui allez me contredire. On est d'accord ?

Le père dit : D'accord.

L'assistant social dit : Vous n'êtes pas sans savoir que le travail paye. J'aimerais savoir quel modèle laboral et légal vous estimez offrir à vos 2 personnes à charge de moins de 25 ans. Alors, le père parla des murs qu'il avait construits pendant plus de 20 ans. Et l'assistant social dit : Hop, regardez par là-bas. Et il montra une montagne basse couverte d'herbe. Deux chiens couraient dans la brume, ils étaient blancs. L'assistant social dit : Je les adore, ils sont jumeaux, j'en suis très fier. Je les considère comme mes enfants. Je sais que vous avez des enfants. Monsieur, vous qui avez des enfants, vous pouvez me comprendre. Et inversement. Malgré l'aspect formel auquel me contraint ma fonction. Il cria : Aucassin ! Nicolette !

Et les chiens firent un signe avec leurs museaux dans les airs. L'assistant social dit : Vous avez vu ? C'est un tour que je leur ai enseigné.

La nuit, je leur mets des ampoules sur le museau, et ils écrivent mon prénom dans les airs avec la lumière. C'est formidable n'est-ce pas ? Formidable. J'aime les chiens. J'essaie de ne pas les comparer aux humains, mais je n'y arrive pas. Je fais des efforts, mais je n'y arrive pas. Quand j'y pense j'ai presque pitié de moi, je suis comme vous, je fais ce que je peux. Hop, regardez par là-bas. Il montra une tache noire près de la montagne. Il dit : Voici un petit avion sans équipage embarqué, télécommandé ou programmable. Mon escouade et moi-même mandatons ces petits véhicules un peu partout dans le département. Ces merveilleux engins nous permettent de surveiller les familles dysfonctionnelles comme la vôtre quand elles effectuent des mouvements de rue. Le progrès me procure un frisson au niveau de la partie basse du corps. L'assistant social indiqua le bas de son corps. Le père ne savait pas quelle expression donner à son visage. Il ressentit une envie énorme de faire une grimace. Les chiens couraient au loin. L'assistant social dit : Je vois que vous êtes maigre. Est-ce que vous utilisez vos mains ? Elles sont usées. Regardez vos mains je vous prie.

Le père regarda ses mains. L'assistant social dit : Elles ne sont pas bien. J'utilise un vocabulaire sommaire pour que vous puissiez me comprendre. Votre visage n'est pas bien. Vos mains ne sont pas bien. Quand je vous vois, je pense : Voici un homme qui a cédé. J'ai lu votre curriculum vitae, je constate que vous ne travaillez plus depuis longtemps. Très longtemps. Une longue période. Un trou dans une vie. Et ça, c'est un problème, je vous le dis honnêtement. C'est ce qu'on appelle un point noir, dans le domaine administratif. On parle de BLACK POINT ! BLACK POINT ! On se le crie. C'est une blague entre collègues : BLACK POINT ! On se fait passer les dossiers en se criant : BLACK POINT ! Dans les couloirs, on roule sur nos chaises et on se crie : BLACK POINT ! L'assistant social rit et s'étouffa. Le père s'étouffa aussi un peu, par politesse. Son menton tressauta. L'assistant social sortit un gros

feutre noir. Il écrivit : PAS BIEN sur la pochette du père, et le feutre grinça. Le père essaya de prononcer une phrase, mais il postillonna.

L'assistant social dit : Je vous informerai de la suite par message. Si votre fils ne revient pas dans le monde réel, je vous enlèverai tout et peut-être que vous pleurerez, c'est possible, ça s'est vu. Mais les larmes sont nécessaires à l'œil pour qu'il reste humide. Les larmes contiennent des protéines et d'autres substances qui maintiennent l'œil sain. Elles permettent de combattre les infections. C'est intéressant. Du côté des évolutionnistes, on défend la thèse selon laquelle les humains pleuraient afin de signaler leur détresse sans produire de sons. Nous pouvons donc imaginer une pression sélective qui aurait poussé les humains à développer un système de signaux n'indiquant pas aux prédateurs qu'ils sont de pauvres êtres vulnérables. Enfin, quoi qu'il en soit, je le ferai savoir à la secrétaire de l'assistante de ma scolarité qui vous en informera par mail ou je vous appellerai directement. Maintenant rendez-moi ma chaise. Allez. Vite. Levons-nous. J'aime me lever rapidement pour sentir un vertige. Vous le sentez ? Et le père dit : Oui.

*

Pour se protéger du soleil, il avait placé son téléphone devant sa figure. L'ombre formait un rectangle autour de ses yeux. Il bâilla, il posa son doigt sur l'écran : Un homme transportait la tête de sa mère découpée en cubes de 3 centimètres sur 3 centimètres dans une mallette rose depuis plus de 20 ans. Il posa son doigt : Des corps sautaient sous l'impact des balles dans un pays lointain, ils s'élevaient et retombaient sur un sol sec. De la poussière les entourait. Il posa son doigt : Un militaire avait photographié sa propre mort. Sur l'image on pouvait voir de grandes flammes rouge et bleu, rien d'autre. Il posa son doigt : Pendant son procès, un adolescent serial-killer affirmait : Je voudrais que tout soit pire, j'aurais voulu faire plus de morts, je voulais plus de drames et que vous pleuriez tous. Ses parents

s'exprimaient devant la caméra. Le père disait : On l'a perdu depuis longtemps, on a senti qu'on le perdait dès le départ. Quand ma femme est tombée enceinte, on a compris qu'on le perdait. Il posa son doigt : Des poissons morts, le ventre en l'air dans un lac trouble. Le lac aux poissons morts. Les images le gênaient. Il posa son doigt : Des produits chimiques brûlaient dans l'incendie d'une usine. Un tunnel de fumée lançait des nuages noirs à travers le ciel. Les spécialistes conseillaient de ne pas s'inquiéter, ils employaient l'expression : Outre mesure. Il posa son doigt : Un multimilliardaire se faisait construire un toboggan long de 8 kilomètres parcourant sa forêt. Il inaugurerait son attraction personnelle en coupant un fil rouge avec des ciseaux d'or. Il disait : J'aime la glisse.

Les yeux de Jonathan brillaient. Il était sorti, il avait bu, c'était sûr. Au bar, Salim l'avait suivi, peut-être. Il trouva 3 pilules dans sa chaussette, il les croqua. Il avait pris quelque chose, peut-être. Il entendait le sang dans ses tempes. Il posa son doigt : Des compilations de phrases apparaissaient dans des rectangles bleus. Des phrases du jour et de la veille. Il voyait les rectangles comme des tableaux parfaits, immobiles. Sans lire les phrases, il aima des rectangles. Il laissa un cœur sous un rectangle au hasard. Il posa son doigt et il apprit que des éléphants nains de la taille d'un cochon avaient vécu dans les îles méditerranéennes au cours de la Préhistoire jusqu'en 5000 avant notre ère. Il envoya l'article à Salim qui ne disait rien. Sara non plus ne disait rien, allongée sur les marches.

Ils étaient là, tous les trois, dans le matin, à ne rien dire.

Jonathan fit défiler d'autres pages. Il regarda des pages d'artistes inconnus. Il posait son doigt ici ou là, il y avait tant d'artistes, dans chaque ville, dans chaque rue, tant d'artistes inconnus. Il regardait leurs visages, leurs cheveux. Avant, les artistes inconnus étaient des artistes inconnus, désormais les artistes inconnus sont connus, ils ont leur page, leur galerie, leurs abonnés. Une artiste inconnue enregistrait son mari qui se brossait les dents, elle disait : Je me passerai ces enregistrements quand il sera mort, ça

me fera plaisir. Je sens qu'il va mourir plus tôt que moi, ce n'est pas grave, nous sommes des artistes, c'est un sentiment. Sur la page d'un autre artiste inconnu, il apprit qu'il y avait 50 manières de dire le mot neige dans la langue d'un peuple quelque part dans le monde. Il copia et il colla quelques images de montagnes blanches sur la page de Salim. Il copia et il colla des igloos et des trous dans la glace, puis il baissa son téléphone.

Sara mâchait un chewing-gum goût cassis, et l'odeur le gênait. Il fit craquer sa mâchoire, il demanda de l'eau. Personne n'en avait. Les couleurs étaient sur les choses autour de lui, mais les choses n'avaient pas de couleur, il pouvait le comprendre. De l'autre côté de la place, la fontaine coulait, en forme de soucoupe, comme déposée ici par des extraterrestres. Il prononça le mot FONTAINE sans émettre de son. Il écrivit le mot FONTAINE dans son téléphone et il posa le doigt. Il regarda les images de fontaines, elles jaillissaient, claires et dociles. Elles n'arrêtaient pas de naître. Il imagina une longue fontaine qui coulait, coulait, elle coulait au-dessus du monde, dans le ciel, au-dessus de l'univers, elle se déversait au-dessus de tout et il ouvrait la bouche. Il n'avait plus qu'à ouvrir la bouche. Il toucha son écran plusieurs fois dans des zones au hasard et il laissa son téléphone, il se leva, il traversa la place.

Il marchait lentement et le monde vibrait d'une manière irrégulière, énervante. Les figures tremblaient au centre des passants, au niveau des narines, tout était large, les figures étaient longues, elles se courbaient. Les gens auraient pu passer à travers lui, à travers sa poitrine, à travers son visage parce qu'il n'existait pas vraiment, pas à 100 %, il pouvait le sentir. La réalité donnait une impression de méchanceté, une impression de mal, il murmura : Méchante, super méchante. Et il trempa ses mains dans la fontaine, puis il trempa ses bras, puis il s'allongea dans la fontaine, sur le dos, les yeux ouverts, habillé, la bouche ouverte, et il coula, coula, il aspira, il avala, son corps se remplissait dans la fontaine. Sous l'eau, il imagina des crabes dans l'obscurité, des crabes fous, savants, fluo, en lunettes, des

crabes autour de son corps, des crabes avec des sourires, des crabes en vêtements qui le mangeaient, ils l'avalèrent. Il oublia de respirer, finalement il y pensa.

Quand il sortit sa tête, un vieil homme était appuyé sur le rebord de la fontaine. Il n'avait pas de sourcils, mais des broussailles, comme du foin. Il dit : Heureusement que l'air n'a pas de visage.

Quoi ?

Heureusement que l'air n'a pas de visage. Un visage comme vous et moi je veux dire. Heureusement qu'il n'en a pas, nous avons cette chance, n'est-ce pas ? Vous et moi, nous avons cette chance.

Jonathan dit : Comment ça ? Et le vieil homme répondit : Heureusement que l'air s'abstient de visage. Voilà où je voulais en venir. L'air n'a pas de visage, n'est-ce pas ? Le vieil homme jeta une pièce dans la fontaine, il dit : La superstition est un sentiment éternel de l'âme, mais si l'air avait un visage, nous serions malheureux, je me tuerais, n'est-ce pas ? Nous serions fous, ce serait insupportable, et moi je me tuerais.

Jonathan ne dit rien. De l'eau coulait sur ses épaules.

Les choses sont bien faites, n'est-ce pas ? Vous ne trouvez pas ? Imaginez, vous ouvrez les yeux et là vous vous apercevez que l'air porte un visage. Quel malheur, n'est-ce pas ? Quelle peine. Une peine éternelle finalement, toujours le même visage, toujours la même peine, pour toute notre vie. Nous lèverions les yeux, nous verrions ce visage, le visage de l'air, sans arrêt le même. Si l'air avait un visage, de la naissance à la mort, sans arrêt, nous verrions ce visage, imaginez, devant nos yeux, imaginez si l'air avait une tête, une bouille, une tronche, une poire, un faci...

Oui, oui, j'ai compris l'idée.

Le vieil homme bougeait les sourcils comme une onde de gauche à droite. Il posa sa canne contre la fontaine, et il dit : Je suis vieux. Puis il essaya d'enlever son gilet, mais son corps était sec. Il dit : Je suis vieux, regardez mes mains, vous les voyez, elles me font mal, ainsi que mon dos,

mes jambes, mes chevilles et j'ai les reins qui grincent, pouvez-vous les entendre ? Impossible d'enlever cette veste par exemple. Je suis rigide, voyez par vous-même, je suis un vieux morceau de pain, un pain de 1802, une ancienne baguette. C'est ce que je suis devenu, un vieux morceau de moi, un vieux morceau séché, durci, mon pauvre. Et si quelqu'un me proposait son aide, je ne dirais pas non, ah ça, je dirais le contraire, jeune homme, je dirais l'inverse. Oui, l'inverse de non. Est-ce que vous comprenez ? L'inverse, vous voyez ? Et il fit un signe à Jonathan qui se leva dans un bruit de vague. Il essaya d'aider le vieux, il le toucha, il lui toucha la veste. Il posa ses mains sur son dos, il manipula ses bras, il l'attrapa par le coude, il tira sur sa veste, et l'homme craqua. Un craquement définitif.

Il dit : C'était mon bras gauche. Vous venez de le casser mais ne vous inquiétez pas, ce n'est pas important. Vous m'avez fait très mal, mais ce n'est rien, peu m'importe. Je ne suis pas douillet. Les os que vous venez de briser n'auront jamais la capacité de se régénérer, mais ça n'a pas d'importance. Je n'y tenais pas. Du reste, j'avoue n'avoir jamais aimé ce bras, je m'en méfiais depuis l'enfance. C'était un bras de trop, comme on dit, un bras de trop.

Il parlait sans bouger, le corps coincé dans sa veste, les bras tordus, les coudes près du crâne. Jonathan dit : Je suis désolé. Je ne voulais pas. Et il essaya de tirer sur le tissu, il replia la veste vers l'arrière, c'était de pire en pire, comme si la veste rétrécissait. Elle s'accrochait au vieux, elle le collait. Il proposa d'emprunter des ciseaux dans un bar pour la couper. Le vieux refusa fermement : Hors de question mon brave, c'est ma vareuse et j'y tiens. Je n'ai pas de souvenir sans elle, vous ne pouvez pas comprendre. Je garde mes objets, j'y tiens énormément. J'ai utilisé le même sac plastique pendant plus de 30 ans. Je l'avais toujours sur moi. Je l'emportais partout. Il est tombé en miettes, en miettes, au fil des années, en miettes et je conserve quelques miettes encore dans ma vareuse. J'y pense tous les jours. À ce sac je veux dire. Quelle heure est-il mon brave ? Ne me répondez pas, je me

défais. Et, en un éclair, le vieux secoua son corps, il l'agita tout en souplesse, il étira ses bras dans l'air comme 2 colombes. Il arrangea sa veste qui glissa comme une huile. Il se pencha et il toucha la pointe de ses pieds avec une grâce, avec agilité. Il fit des gestes désordonnés, faciles et beaux. Il multipliait les positions, levant les jambes, tournant la tête, et Jonathan clignait. Il plissait le front, il ne pouvait pas suivre. Le vieux réalisa des sortes de cabrioles puis une roue sur le rebord de la fontaine, il tournait sur lui-même, ses talons touchaient ses fesses et ses genoux touchaient son nez. Il décollait, comme s'il volait, puis il s'arrêta net, et il redevint vieux, très vieux. Il baissa la tête. Il toussa plusieurs fois avec sa bouche sèche, et il manqua de s'étouffer.

Jonathan lui demanda s'il était malade et l'homme répondit : Je me porte comme le pont Neuf. Il plissa les yeux. Finalement, il prit sa canne, il s'accrocha au bras de Jonathan comme on monte dans un manège, et il dit : En avant.

Jonathan sentit ce corps fragile à son bras, il s'inclina légèrement pour être à sa hauteur, il courba le dos et le cou. Il essaya de faire un sourire et l'homme vieux serra sa vieille main contre son bras. Jonathan avançait à son allure, dans son allure. Il accordait de l'attention à chacun de ses pas, comme si ses pas étaient de nouvelles personnes, de petites personnes, courtes, faibles, cassables. Il régla tout son corps sur le corps de ce vieux, et finalement son propre corps lui pesait, sa force le gênait, sa jeunesse, elle l'encombrait, trop grande, trop lourde au bras de ce vieil homme. Il se sentait trop fort, capable de tuer.

*

Sur les marches, le vieux ne disait rien, Salim et Sara ne disaient rien, pourquoi ils ne disaient rien, pourquoi personne ne disait rien ? La terre se déformait autour de son corps, ses vêtements trempaient le sol, le ciment. Le sol est comme le ciment, le ciel aussi, le ciel est comme le ciment, il le

voyait, il le sentait, Sara n'avait pas d'expression sur la figure. Salim regardait son téléphone avec un visage penché, peut-être triste, et le vieux faisait bouger sa bouche sèche, il marmonnait, puis il parla. Il dit : Je me demande ce que vous faites sur ces marches. Est-ce que vous êtes des mendiants ? Il insista sur le son M, il répéta : Mendiants ? Vous mendiez ? Puis il se tapota le torse. Il dit : Je n'ai pas grand-chose dans ma vareuse, peut-être une banane. Je vous l'aurais donnée mais elle est vétérante, je l'ai depuis des années, oui, des années, elle vous ferait des verrues au niveau de la langue. Elles sont très douloureuses, les verrues, elles explosent à vrai dire, le goût n'est pas agréable. Je parle des verrues, j'en ai tous les matins. Elles éclatent, tous les matins, dans ma bouche, toutes les heures. Avez-vous déjà goûté le citron moisi ? L'avez-vous déjà goûté ? Connaissez-vous le citron moisi, les citrons verts de moisissures, les citrons pourris ? Les citrons blancs de pourriture, vous connaissez ? Les citrons recouverts de mousse blanche, ça vous dit quelque chose ? C'est la même saveur, les verrues dans ma bouche, c'est quasiment le même goût.

Sara éternua, et ses yeux s'allumèrent, elle regarda tout autour d'elle comme une personne qui se réveille. Elle retira ses écouteurs, c'était un choc, la lumière, les gens, les sons, le vieux, sa tête, elle venait de passer d'une chose à l'autre, comme on passe toujours d'une chose à l'autre, sans préparation. Tant de fois dans la journée, tout au long de la journée, on passe d'une chose à l'autre. Quand on dort, on se réveille. Et quand on ne dort pas, on passe d'une image à l'autre, d'une impression à l'autre. Chaque fois qu'on marche, on avance, on va d'un pas vers l'autre. Chaque fois qu'on parle, on va d'une parole à l'autre. Chaque fois qu'on pleure, on passe d'une larme à l'autre, on oublie la larme d'avant, voici la larme suivante. Chaque fois qu'on fait des gestes, chaque fois qu'on se mouche, on passe d'une substance à l'autre, d'une texture à l'autre, d'une grimace à l'autre et d'une ride à l'autre, et sans préparation. On regarde les gens, on passe d'une peau à l'autre, d'un œil à l'autre, d'un front à l'autre, d'une

manière à l'autre et d'une voix à l'autre. Chaque fois qu'on crie, chaque fois qu'on se dispute, on passe d'une phrase à l'autre, d'une blessure à l'autre, d'une piqûre à l'autre. Chaque fois qu'on marche dans une forêt ou dans un parc, on passe d'un arbre à l'autre, d'un tronc à l'autre, d'un champignon à l'autre. Dans les maternités, tous les jours, on passe d'un nouveau-né à l'autre, d'une naissance à l'autre, d'un bracelet à l'autre, d'une infirmière à l'autre, d'une civière à l'autre, et sans préparation. Chaque fois qu'on apprend, on passe d'une idée à l'autre, d'une pensée à l'autre, d'une découverte à l'autre, une année après l'autre, on passe d'une saison à l'autre, d'un vêtement à l'autre, on passe d'une fleur à l'autre, d'une herbe à l'autre, et sur les routes, d'un accident à l'autre, d'une voiture à l'autre, d'une vitesse à l'autre, et sans préparation, d'une couleur à l'autre, d'une personne à l'autre. On déplace nos yeux, mais nos yeux sont déplacés. On absorbe les choses, mais nos yeux sont absorbés.

Jonathan dit : Je te présente cet homme, on vient de se rencontrer. Je l'ai connu dans la fontaine. Le vieux dit : Enchanté. Oui, enchanté. Mais, si je peux me permettre, vous vous ressemblez tous les deux. Mais dans le mauvais sens du terme. Vous portez ce qu'on appelle une difformité commune. Elle est dans votre nature comme les 3 angles dans le triangle. Vous êtes un peu comme les 2 prunes d'un même prunier. Un prunier plein de parasites.

Sara ne dit rien, elle regardait tout droit. Avec son vieil index tordu, l'homme vieux montra Salim. Comme il était très près, il touchait presque sa joue, il dit : Ce jeune-là, celui-là, il est handicapé ? Il est avec vous ? Il est handicapé je suppose. Il ressemble à la fille. Ils sont frère et sœur je suppose, ils sont handicapés ? Surtout lui, c'est un handicapé je présume ?

Non, il cherche sa mère.

Ah oui ? Peut-être. Peut-être qu'il cherche sa mère, mais moi je trouve qu'il est handicapé. Pour moi c'est un handicapé. Pourquoi ne lève-t-il jamais la tête ? Il ne nous entend pas ? Hé, ho, handicapé ? Tu ne nous

entends pas ? Handicapé, réponds-nous. Vous voyez, il ne réagit pas. Si j'avais été sa mère, moi aussi je l'aurais abandonné.

Il répéta : Je l'aurais abandonné. Directement abandonné.

Salim faisait glisser son pouce sur son écran et le vieil homme le fixait avec un mépris dans les parties hautes du visage. Il dit : Regardez ça. Regardez-le ce jeune, ce petit, ce jeune, pfff, comme c'est laid, comme c'est laid, sa mère, sa mère a un problème je suppose, je l'imagine, je le devine, je le déduis car je procède systématiquement par analogie. Et donc, s'il a un problème, j'imagine que sa mère a un problème, c'est comme ça que je fonctionne. Je me suis toujours appuyé sur un autre objet pour construire mes pensées, c'est ma façon de faire, j'établis des liens, je construis des pensées. Je ne sais pas quelle a été la première pensée du monde. Mais je crois qu'il nous suffirait de la trouver pour ne plus avoir à penser, n'est-ce pas ? La première pensée contient toutes les autres. Finalement, je n'ai jamais pensé, je n'ai jamais pensé par moi-même, je n'ai fait que raccrocher des idées à des idées qui existaient déjà depuis des millénaires. Je me l'avoue du reste, je n'ai aucun mal à me l'avouer, je suis modeste. Sa mère est folle ? Ta mère est folle, handicapé ? Hou, hou, ta mère est folle ? Le vieil homme tourna sa vieille tête vers Jonathan. Il dit : Vous savez, les fous ne sont pas fous. Ils ne sont pas plus fous que les autres, ils ne font pas les choses au bon moment, c'est tout. Vous le savez. Je vois dans tes yeux que tu le sais mon brave. Ta mère était folle aussi je suppose, comme toutes les mères évidemment. Quand un être nous sort du ventre, quand il nous sort d'entre les jambes, on devient quoi ? On devient folle. Si on ne l'était pas encore, on le devient, c'est la nature.

Oui, c'était vrai, la mère de Jonathan était folle, mais sa mère était morte. La mère de Jonathan faisait des ménages, elle nettoyait les fast-foods avant l'ouverture. Et la nuit, la mère de Jonathan posait ses lèvres sur le grand écran du salon, sur la bouche d'un chanteur. Elle était amoureuse du chanteur, il était comme quelqu'un de sa famille, il était membre de sa vie.

Sur un écran, sur des images, elle l'adorait, elle lui parlait, elle parlait à l'écran, elle fermait les yeux, elle parlait au chanteur. Elle lui disait : Je t'aime, je suis ta fan, je suis ta fan. Tous les dimanches, la mère imprimait des images du chanteur. Elle les collait, elle recouvrait les murs, elle tapissait l'appartement, les portes, le cumulus, les radiateurs, le frigidaire, elle enveloppait tout. Parfois, quand Jonathan dormait, elle collait l'image du chanteur sur sa tête ou sur ses mains. Au collège, au lycée, Jonathan arrivait souvent avec une image du chanteur collée sur la nuque ou dans le dos, c'était sa mère, elle s'appliquait. Elle mesurait, c'était toujours logique, elle ne débordait pas. Sur les bananes, elle collait des images du chanteur en pull jaune. Sur les paquets de purée, des images du chanteur habillé de blanc. Sur le four, des images du chanteur qui posait dans les flammes. Sur les radiateurs, des images du chanteur au ski, avec une écharpe. Sur le front de son fils, l'image du chanteur jeune, et sur ses propres ongles, elle collait de petites images du chanteur parsemées de paillettes.

Un soir, ils mangeaient des artichauts, Jonathan, sa mère, ils ne parlaient pas, ils ne parlaient jamais. Jonathan effeuillait le légume, couche par couche, mais ils ne parlaient pas. Ils mangeaient. Ils trempaient les feuilles dans la vinaigrette, ils mettaient les feuilles dans leurs bouches, ils léchaient, ils mordaient, les feuilles devenaient de plus en plus tendres, de plus en plus fines, et ils ne disaient rien, leurs doigts brillaient. Et puis, dans le cœur du légume, Jonathan a trouvé une image du chanteur, minuscule et précise. La mère a dit : Fais-moi plaisir. Et Jonathan l'a mise dans sa bouche, il l'a mangée.

Plus tard, dans une grande ville, la mère a passé 14 jours sur un trottoir devant la salle de concerts. La mère a dessiné des lignes vertes et des lignes noires comme un soldat sur son visage. Tous les jours, elle envoyait des images à son fils, elle souriait en ouvrant la bouche comme si elle criait sur les photos. Elle portait une casquette à l'effigie du chanteur et un t-shirt à l'effigie du chanteur. Elle était entourée de personnes comme elle, couvertes

d'images du chanteur. Le soir du concert, la mère était au premier rang et le chanteur a jeté sa chemise. La mère s'est battue, elle a perdu les lobes. La mère est revenue chez elle avec un morceau de chemise.

À partir de là, tous les matins, la mère embrassait le morceau de chemise. La mère s'endormait toutes les nuits sur le morceau de chemise, elle lui parlait, elle murmurait. Jonathan l'a vue pleurer dans le lit avec le morceau de chemise, elle lui disait : Je vis pour toi.

Au début, Jonathan ne supportait plus sa mère, elle buvait, elle parlait avec la chemise, elle n'avait plus de lobes, elle traînait dans le lit, elle embrassait l'écran. Elle était folle.

Et lentement, il avait compris que les choses n'étaient pas à leur place, elles étaient décalées, simplement déplacées, elles n'étaient pas au bon endroit. Elles étaient vraies, mais elles n'étaient pas au bon endroit. Il suffisait de déplacer les choses pour les comprendre. Il suffisait de décaler les choses pour qu'elles paraissent justes.

Si un enfant tue quelqu'un pour se défendre, on peut le comprendre. S'il tue n'importe qui 10 ans plus tard, on ne le comprend plus. Si quelqu'un est blessé, il doit crier, s'il crie 2 ans plus tard, personne ne comprendra. Il faut être ponctuel. Pleurer quand les choses sont tristes, il faut trembler quand il fait froid. La mère et la chemise, c'était la même chose. C'était un moment, c'étaient des scènes, elle se trompait d'endroit et ce n'était pas grave. Elle s'appelait Monique, peut-être qu'elle était folle.

Un soir, au casino, il pleuvait, une femme est entrée, elle était grande, chauve, mouillée, elle s'est approchée, elle a dit : Monique ? Elle a avancé sa main vers le front de la mère, et elle a dit : Monique, c'est toi ? La mère a répondu : Non. Elle n'a pas menti, elle était loin, en décalage.

Tout le monde dit la vérité, on ne peut pas dire autre chose. On ne dit pas toujours la vérité au bon endroit, mais on dit toujours la vérité. Quand la mère disait : Je t'aime à la chemise, c'était la vérité. Personne ne pouvait

comprendre, mais c'était un amour aussi bon que les autres. Et puis un jour, la mère est morte de maladie banale.

*

Jonathan avala 2 pilules parce que le soleil était blanc.

Il en avala 2 autres parce qu'il était clair, et ses jambes tremblaient. Il dit : Pourquoi vous ne parlez pas ? Est-ce que vous pouvez nous dire quelque chose, vous pouvez nous dire quelque chose s'il vous plaît ? Est-ce que vous pouvez nous raconter un passage de votre vie ? Vous pouvez nous raconter n'importe quel passage de votre vie s'il vous plaît ?

L'homme vieux jeta des regards par côté, ses paupières riaient, il croisa les bras. Il dit : Pourquoi pas. Pourquoi pas mon brave. Je peux vous raconter ma vie bien entendu, si vous y tenez, si ça peut vous détendre. Car je vous sens comme oppressé, sur le point d'exploser, n'est-ce pas ? Il y a des vies qui ne méritent pas qu'on les raconte, la plupart à vrai dire. En revanche la mienne mérite. Il insista sur le son M, il répéta : Mérite. Notez cette diachronie, les choses sont longues à raconter mais courtes à vivre. Quand on les vit, on n'est pas en train de les raconter. Dans la réalité les choses ont lieu. Si nous devions tout raconter, si nous voulions raconter les choses telles qu'elles ont lieu, il nous faudrait une langue pour chaque chose, franchement, pour être juste, oui, une langue pour chaque chose, pour chaque situation. Une langue pour saluer, une langue pour demander pardon, une langue pour faire des compliments par exemple, et une langue pour ma vie bien sûr. Une langue pour ma vie, mais bon, je vous la raconterai dans la langue commune. Allons-y : Je suis né dans une famille silencieuse, mes parents étaient muets. À 13 ans, j'ai découvert la langue par un prêtre de mon village. Je me suis aperçu de ma disposition particulière, je suis devin. Plus jeune, je voyais l'avenir dans les champs de céréales, le blé, le riz, l'avoine. Encore aujourd'hui, si vous me donnez de l'épeautre, je vous annonce la date de votre mort. Et donc, en ce temps-là,

je lisais les malheurs dans l'orge et dans le seigle. Il y a beaucoup de drames, il y en aura toujours, mais moi je les savais, je les voyais, je les lisais, on me fuyait, les gens disaient : C'est lui qui fait venir la mort. Mais j'étais innocent. Voici mon innocence : À la campagne, il y a beaucoup de céréales. Où que je posasse mes yeux, c'était malheur, malheur, malheur. À chaque instant, je pouvais lire les désastres. Il a fallu que je quitte mon village. Un matin, je me suis installé en ville et j'ai donné dans la chanson.

Le vieux plissa ses yeux jusqu'à ce qu'ils deviennent aussi petits que des graines de sésame, et il se tut. Jonathan dit : Vous étiez chanteur ?

Pas du tout mon brave, j'ai créé le rap.

Ah, vous étiez musicien ?

Le vieux sourit bizarrement, il dit : Non, pas du tout mon brave. Quand je dis que j'ai créé le rap, je veux dire que j'ai créé le rap. Je n'aime ni les sous-entendus ni les subtilités. Quand je dis quelque chose, c'est la chose que je dis, j'ai inventé le rap. Le vieux laissa du silence. Il avait l'air de recueillir les souvenirs dans son esprit. Finalement il dit : J'étais gardien d'immeuble. Un soir, à la cave, je suis tombé sur des rats, tout un groupe de rats, une communauté, très belle, très élégante et très organisée. Bien sûr, en tant qu'esthète, je me suis pris de passion pour leur constitution, leur âme, leur corps, quel corps, ce corps, est-ce que vous saviez que la mémoire des rats se trouve dans leurs pattes ?

Salim posa son téléphone.

Tout ce qu'ils touchent se transforme en mémoire au niveau de leurs pattes. C'est comme une carte qu'ils lisent. Quand les rats se frottent les pattes, ils lisent dans leur mémoire. Ça t'intéresse l'handicapé ? Je le savais, tu aimes la vie, je le voyais. Leur corps est le cerveau, chaque partie de leur corps est une partie de leur cerveau, vous l'ignoriez je suppose, tout le monde l'ignore. Leurs dents ne s'arrêtent jamais, elles poussent. Ils peuvent peser jusqu'à 22 kg. Ils sont très propres de la tête, elle est lavée 8 fois par heure, car ils sont nettoyeurs, nettoyeurs par nature. Dans une ville comme

Paris, les rats dévorent 800 tonnes d'ordures par jour. Malheureusement, ceux qui nettoient sont perçus comme des êtres sales, c'est désolant. C'est ça l'humanité, c'est l'ignorance. Accuser les rats de saleté, c'est comme accuser les fleuristes de pousser dans la terre, c'est imbécile, on confond tout, enfin... 3 insectes sur 4 ont disparu dans le monde, le saviez-vous ? Bref, revenons aux rats, très belle espèce, très pure, très amicale, nous sommes devenus proches, les rats et moi, très proches. Et quel bonheur, quel honneur, ils me tiraient la langue, c'est un signe de tendresse, amitié, affection, sympathie, sentiment. Et l'homme vieux tira sa langue. Elle était fine, brillante et rose. Une langue de rat. Jonathan voulut la photographier. Trop tard.

Le vieux dit : Oh oui mes amis, quelle joie. Quelle joie dans ma vie. Je passais mon temps près de mes rats et quand ils me voyaient, ils remuaient le zguègue. C'est la partie inférieure de leur corps, on l'appelle le zguègue ou la zguégouille en fonction de la taille. Ils remuaient de joie. Je leur donnais de tout, un peu de tout, des miettes, des plantes, du vin, des bijoux, des pelures. Le soir, j'installais mon fauteuil dans la cave et c'était... C'était... C'était... Il ferma les yeux et un filet de bave coula sur sa veste, il murmura le son Mmmmm. Et il resta plusieurs secondes dans cet état bizarre, puis il dit : Magnifique... Mais une nuit, les rats se sont agenouillés devant mon être, ils m'ont prié, vous comprenez ? Une longue prière, une prière en rat, exceptionnelle, en langage de rat. Ils me demandaient quelque chose, mais quoi ? Je ne comprenais pas. J'ai cherché, j'ai pensé, j'ai fini par trouver. Le vieux regarda Sara, il dit : Vous ne me demandez pas ce qu'ils voulaient ?

Qui ça ?

Les rats.

Sara ne dit rien.

Salim demanda : Ils voulaient quoi ?

Du rap.

Jonathan le photographia.

Le vieux dit : Ainsi donc je rappais. Le rap est sorti de ma bouche. Au début, je rappais des mots simples, car la parole était nouvelle pour ces animaux gris. Je leur disais : Vent, je disais : Ciel, montagne, branche, gencive, je disais : Manteau, salade, flamme, je leur disais : Mamelle, cheminée, dormir, bébé, bouche, câlin, graine, maison, toit, appeler, caresser, déranger, enfermer, enterrer, gratter, mordre, mourir, naître, s'occuper, ronger, soigner, vivre, abandonné, enceinte, maigre, mort, né. Je leur faisais la liste des couleurs, la liste des objets de la cuisine, la liste des pays, des végétaux, des meubles, les mots de base, je les rappais, ils adoraient : Cuisine, route, globe, tasse, page, sympa, nappe, crayon, etc., je faisais flèche de tout bois. Les prénoms, les mers, les planètes, les vents, les voitures, un mot appelant l'autre, les maladies, les continents, les drogues, les lacs, les religions, ils adoraient, ils remuaient le zguègue à faire battre les portes. Ils adoraient mes paroles, ils adoraient la langue, ils adoraient le rythme, vous avez déjà vu des rats qui applaudissent ?

Non.

Ah non l'handicapé ? Je te le souhaite. Ils sautent, ils tourbillonnent. Plus je rappais, plus ils sautaient. La joie surfait sur leur pelage. Imaginez une mer de rats, 10 000 rats qui montent et qui descendent au rythme des paroles, les miennes, les vôtres, nos paroles humaines. Une horde de rats. Ils exultaient. J'ai vu le sol pleurer d'amour, une foule de rats qui monte et qui retombe comme un soufflet, comme un soufflet, comme un... Il ferma les yeux, et il se mit à baver. Il murmura le son : Mmmmm. Il resta plusieurs secondes dans cet étrange état. Puis il dit : Formidable... Bien sûr je m'appliquais, j'élargissais l'empan de mes arpèges. Je devenais méticuleux comme une esthéticienne accomplissant la manucure d'un bébé. Non, la manucure d'un embryon, c'est ça, comme une esthéticienne exécutant la manucure d'un embryon. Le jour, je m'entraînais et la nuit, je rappais. Pour tout vous dire, c'était devenu ma vie, le centre de ma cadence.

J'avais un but splendide et agréable. Écoutez bien ce mot : Agréable. Une vie agréable. Les rats m'attendaient tous les soirs comme on attend le Christ, comme on attend Michael Jackson à un concert de Michael Jackson. Quand j'arrivais, ils m'acclamaient. Des larmes circulaient dans leurs orbites. Je donnais tout, j'inventais des histoires, je racontais des vies, les vies des gens, je les rappais, les vies des gens de mon enfance, la vie du curé, la vie de mon beau-frère écrasé par un tracteur, la vie de ma tante vierge, la vie de mon oncle bègue. Parfois, je racontais les vies futures, avec mon don, je racontais la suite, quand tout sera détruit. Je racontais la fin.

Jonathan écrivit : Le père du rap, et il publia la photo du vieil homme sur le réseau. Mais l'homme vieux dit : Vous êtes malplaisants avec vos machines, avec votre menton dirigé vers le cœur, vous êtes laids. À vrai dire je ne comprends pas ce que vous faites sur ces marches. Au lieu de mendier, vous feriez mieux d'évoluer d'un point à l'autre. Sélectionnez un point et atteignez-le. Puis choisissez un autre point et ainsi de suite, comme tout le monde. Enfin, non, c'est faux. Je retire ma phrase. Je la retire. On ne peut pas se déplacer, personne ne se déplace. Vous ne pouvez pas vous déplacer car pour se déplacer il faut aller d'un point à l'autre. Or, quand nous marchons dans la rue, la rue se trouve sur la terre et la terre se déplace. Elle tourne autour du soleil. Le soleil se déplace, il tourne à l'intérieur de la galaxie. La galaxie se déplace, elle se déplace dans l'univers. Cela signifie que si je marche, si je me déplace dans une rue, je me déplace dans l'univers, mais est-ce que je me déplace vraiment ? Rien n'est moins sûr.

Salim dit : Vous croyez ?

Mais oui mon brave, vous remarquerez que tout se déplace par rapport à quelque chose, mais moi je me déplace par rapport à quoi ? Nous marchons dans une rue sur terre, la terre tourne autour du soleil, le soleil se déplace dans la galaxie, la galaxie se déplace dans l'univers, mais l'univers n'a pas de fin. Imaginez, si l'univers était complètement vide. Imaginez. Mettez une personne dans le vide de l'univers. Elle flotte. Maintenant, donnez une

pierre à cette personne. La personne jette la pierre. Comme il n'y a pas d'air, comme il n'y a pas d'obstacle, la pierre va tout droit, elle s'éloigne. Maintenant, enlevez la personne. Il ne reste que la pierre. Est-ce que la pierre se déplace ? La pierre s'éloigne de qui ? S'il n'y a plus personne, la pierre s'éloigne de qui dans l'univers ? Elle ne s'éloigne de rien. Comme l'univers n'a pas de fin, comme il n'a pas de bords, elle ne s'approche de rien. Quand on ne s'éloigne de rien et qu'on ne se rapproche de rien, on ne se déplace pas. Nous sommes peut-être seuls dans l'univers. Nous croyons que nous nous déplaçons, mais nous ne nous déplaçons pas. L'univers se déplace par rapport à quoi ? Peut-être que l'univers ne se déplace pas. Peut-être que nous ne sommes pas en train de nous déplacer. Nous sommes comme cette pierre, mais nous sommes une pierre prétentieuse. Allez. Le vieux attrapa ses propres cottes et il poussa, il s'appuyait sur lui-même, il y mettait toutes ses forces. Il dit : J'essaie de me lever, vous ne le voyez pas ? Vous ne le voyez pas peut-être ? Vous n'êtes pas en train de le voir ? Bon sang, mais aidez-moi, je suis vieux. Vous ne le voyez pas peut-être ? Bon sang, le soleil vous cuit la tête, le soleil finira par nous cuire la tête !

Jonathan se leva, et il donna ses mains au vieux qui mit sa tête contre son cou. Il le renifla tout en fermant les yeux, il dit : Tu as l'odeur d'un chien mon pauvre, tu me fais de la peine. Vous me brisez le cœur, là, tous les trois. Allez, j'ai changé d'avis, je change d'avis, je reste. Posez-moi. Ton odeur m'a calmé.

Jonathan posa l'homme et il dit : Je crois que je vais vomir.

L'homme vieux répondit : Je l'ai su, tu as soif, n'oublie pas, je devine.

Il tira une bouteille de son gilet, elle était bleue et circulaire. Il la plaça devant son visage, et la bouteille le déforma. Les yeux du vieux triplèrent. Il s'exprima à travers la bouteille. Il dit : Le mot SOIF en lui-même représente les 3 étapes de la soif. Dans le mot SOIF, il y a le S en premier lieu, il est sournois car presque doux. C'est la première étape. Puis le mot SOIF s'ouvre soudain, il prend sa place avec le OI, il s'étend dans le corps, il

touche chaque zone, c'est une étape longue et lente. Pour terminer, le mot SOIF tue, c'est la troisième étape. Le F souffle, il ponce votre corps, vous êtes terminés. Bois maintenant mon brave.

Le vieux tendit la bouteille à Jonathan. Ses veines battaient sous son visage, quelque chose s'ouvrait derrière ses yeux, il buvait, buvait.

Le vieux dit : Ça suffit comme ça, tu vas te faire péter la sous-ventrière. Pauvre petit, va, pauvre gamin, mon pauvre, tu sais que tu ressembles à un rat ? J'imagine que tu le sais, j'imagine qu'on te le dit souvent, tu ressembles à un rat ou à une grenouille, je peux t'appeler grenouille ? Grenouille. Batracien. Je t'appelle le batracien. Sur les traits de ta figure, on voit que la grenouille est l'un de nos ancêtres.

Et, tendrement, le vieil homme passa la main dans les cheveux de Jonathan qui le repoussa. L'homme changea de visage, il fit un bond, il se mit à hurler : Tu m'as cassé la main ! Tu m'as cassé la main !

J'ai juste enlevé votre bras.

Et alors pelle à merde ? Et alors ? Tu m'as cassé la main quand même. Je suis fragile, tu ne l'avais pas vu peut-être ? Je n'ai pas l'air fragile peut-être ? Je n'ai pas l'air fragile ? Le vieux interpella les passants, il criait : Regardez-moi, je n'ai pas l'air fragile peut-être ? Messieurs dames, est-ce que vous me trouvez fragile ? Votre réponse est oui, votre réponse sera oui. Vous me trouvez fragile. Tout le monde me trouve fragile parce que je suis fragile. Je suis fragile et je suis vieux de la tête aux phalanges. Et toi, le batracien, je te mets zéro sur vingt, zéro sur vingt en gentillesse, zéro, et je te souhaite un malheur, oh oui, un grand malheur pelle à mouille, un malheur plus long que la distance qui nous sépare de la planète la plus lointaine de l'univers le plus grand des malheurs. Qu'un pieu t'étouffe pelle à glaire, tu m'as décapité la main. Voici ce que je te souhaite pelle à glande : Que tu sois emprisonné, banni, traîné, rôti, brûlé, démembré, tu deviendras muet, oh, toi, le trou de rien, oui, oh, depuis le départ, je le savais, pelle à gangrène et pelle à branle, je te voyais, pelle à pus, pelle à bouse, je le

savais, pelle à colique. Tu n'avais pas levé le pied que je te voyais la semelle. J'ai toujours su qu'il y avait quelque chose de criminel dans ton visage, pelle à glande, pauvre malade, toi et tes handicapés. Bande de sperme moisi. Du sperme moisi. Du sperme inutile, voilà ce que vous êtes.

Jonathan regardait vers le ciel, et ses mains bougeaient. Il sifflotait le tube du chanteur de sa mère. Il sifflotait tout en tremblant, et l'intérieur de ses oreilles bourdonnait. Quelque chose d'horrible l'entourait. Il dit : Arrêtez. Arrêtez maintenant. Ce n'est pas possible. Ce n'est pas possible, je rêve, je rêve, j'ai juste enlevé votre bras.

Ah bon ? Ah bon, pelle à merde ? Ce n'est pas possible ? Ce n'est pas possible d'après toi ? C'est possible pourtant, oh que oui. Pelle à sperme. Oh que non, tu ne rêves pas. Elle est pétée et bien pétée, regarde, regarde, mes 5 doigts. Cinq doigts. Tu les vois ? Un, 2, 3, 4, 5, et moi, brave homme, brave homme que je suis, je te fais boire, je te donne mon eau. De l'eau. Mon eau. Rien de meilleur. Rien de meilleur sous le soleil. Sans eau la vie n'existe pas. Qui donc l'ignore ? Qui donc l'ignore de nos jours ? Il interpella les passants : Y a-t-il quelque chose de plus précieux que l'eau messieurs dames ? Savez-vous que l'eau est indispensable à la vie ? Votre réponse est oui. Vous le savez. Car tout le monde le sait. Tout le monde. Et même les idiots, et même les enfants, même les animaux, même les plantes, tout le monde. Le plus grand cadeau qu'on puisse faire à quelqu'un, c'est l'eau. De l'eau. Une simple goutte et la vie prend forme. Et moi, mon eau, je te la donne. Oui, je te l'ai donnée comme un saint qui déchire sa robe pour l'offrir aux lépreux. Ça te dit quelque chose ? Mon eau de poche, mon eau spéciale, et toi, oh toi, oui toi, tu me donnes la cataracte. Tu m'as donné le bras cassé. Tu es la cause des becs-de-lièvre, des maladies chroniques et de la gale, de la scrofule, des trichinoses, tu m'as pété la main, ma seule main, tu m'as crevé ma seule main. Mon autre main, je m'en foutais, je te l'ai dit. Mon autre bras, celui que tu m'as cassé tout à l'heure, je m'en fous,

c'est comme s'il n'existait pas. Je l'ai toujours ignoré, c'est un vulgaire amas de glaires.

Sara dit le mot : Dégueulasse. Elle dit : Vous êtes dégueulasse.

Qu'est-ce que tu viens de dire petit mucus ? Sécrétion, mucosité, rejet, vomissure, chiasse, fèces, tu le défends ? Tu défends ton ami c'est ça ? C'est ton ami ? Ah bon, tu es capable d'amitié toi ? Pelle à foutre. Tu défends l'ami de ton frère ? Tu défends le casseur de vieux ? Le tueur de vieux, tu le défends ? Petite bouse. Petite fange, petite vase. Apprends que rien n'est dégueulasse en ce bas monde, car de la putréfaction naît le pur, retiens bien ça. Note-le sur ton bras, comme dirait ton frère, car je connais ton frère et je connais ses vidéos. Je suis devin, je connais tout.

Et l'homme se tourna vers Jonathan, il dit : Tu m'as fendu la main et maintenant qu'est-ce qu'il me reste ? La misère, le ciel. Oui, le ciel. Un pauvre homme, un pauvre vieillard, regardez-moi. Plus d'eau, plus de main, le ciel. Il secouait ses doigts devant son visage.

Sara dit : Vous n'avez rien du tout.

Oh toi. Vous voulez voir ma péninsule ?

Non.

Alors taisez-vous.

Les yeux du vieil homme allaient de gauche à droite, ils sautillaient de plus en plus vite, de plus en plus fous. Il dit : Vous voulez voir ma péninsule peut-être ? Vous voulez voir ma cavité ?

Non !

Vous me trouvez comment ? Vous voulez voir ma péninsule ? Sa voix devenait visqueuse, il dit : Voulez-vous voir mon alvéole ? Vous voulez voir ma cavité peut-être ? Vous voulez voir mes pyramides ? C'est ça ?

Sara dit : Je ne veux rien voir, laissez-nous.

Très bien. Très bien, puisque c'est comme ça, très bien. C'est assez pour moi, c'en est trop maintenant. Il remonta sa manche, et il dit : Voyez ! Là ! Regardez !

Un large furoncle vert et bombé sur le point d'exploser recouvrait son bras. La croûte était molle, transparente. Une humeur produisait des bulles à l'intérieur, on les voyait. Sara recula. L'homme tira une longue aiguille de son gilet. Il visa, il perça, il dit : Je me la vide, je me la vide tous les jours, c'est le moment, oh, c'est le meilleur moment, c'est mon liquide.

La chose s'écoulait sur les vêtements de l'homme et il riait. Il n'avait pas beaucoup de dents. Il dit : Je me la presse. Je me la masse. Je me l'ondule. Oh oui. Je me l'attaque. Je me la ruine. C'est comme si je faisais l'amour avec Dieu, oui. Parfois, c'est une guêpe qui me la pique, mais elle en meurt empoisonnée. La guêpe. La guêpe. Et il se mit à baver. Il ferma les yeux et il murmura le son : Mmmmm. Il resta quelques secondes dans cet état bizarre, puis il ouvrit les yeux. Il dit : Vous voyez, la laideur n'exclut pas la grâce. Et il arracha la grosse peau comme on retire un drap dans un tour de magie. Puis il jeta l'horrible chose au milieu de la place.

Jonathan sentait le poids de son propre visage. Il attrapa 4 pilules dans ses chaussettes humides et il les avala. Le vieux riait. Il riait, il était fou, malade, tout lui semblait malade en vérité, la place, les marches, la ville, toute la terre. Le vieux dit : Je m'ennuie. Je m'ennuie maintenant. Regardez-moi, je suis en train de m'ennuyer. Je m'ennuie, j'en sue. Je sue d'ennui. Regardez-moi.

Sara ne répondit pas, Salim ne répondit pas. Et Jonathan non plus. L'homme tendit son vieil index comme un bout de bois en direction des passants, il dit : Regardez ces gens. On dirait qu'ils ne vivent pas dans leurs vêtements. Ils sont absents, regardez-les. Parfois, j'ai l'impression que les gens sont de petits soleils ambulants et d'autres fois je sens qu'ils ne sont rien. Pas vous ? Il s'adressa aux passants : Vous n'êtes rien ! Vous entendez ? Vous n'êtes rien. Regardez leurs corps, ils sont blessables. Regardez bien. Ils sont facilement blessables. Un bout de fer dans le torse et ils ne sont plus rien. Un simple bout de ferraille. Ah, ça me brise le cœur. Je

n'en peux plus. Allez-vous-en maintenant. Partez, c'en est trop. Je ne vous supporte plus. Vous me gênez. Partez.

Sara dit : On était là avant.

Ah oui, c'est vrai, vous avez raison. Dans ce cas, c'est mon vieux corps infect qui déambulera, vous le verrez. C'est ma machine impure qui frôlera la terre. Puis il regarda Salim et il dit : Ta mère est une femme maigre. Elle porte des vêtements noirs. Elle est dure, et son visage n'a plus de couleur. Elle se cache derrière des cheveux qui deviennent gras en un seul jour. Tu la trouveras toujours penchée, tournée vers un monde qui n'existe pas. Le batracien qui t'accompagne ne te sera d'aucun secours, mais tu devras l'aider. Et ta sœur plongera dans une chose noire. Elle y verra plus clair, voilà pour moi, adieu mes braves. Il s'appuya sur sa canne et il se leva. Il trouva son équilibre, il fit un pas mais, tout de suite, il se retourna et il remua sa canne dans les airs. Il criait : Au revoir mes petits. Au revoir mes braves. Puis il marcha, il marcha, il disparut dans la ville, mais son ombre restait. Elle s'étirait. Elle continuait d'avancer. Elle traversait la place.

*

Sara écrivit le mot OMBRE dans son téléphone. Elle regarda des vidéos d'ombres. Elle dit : L'ombre est souvent dans notre dos, mais l'ombre devrait nous doubler, elle devrait passer d'abord. Chaque fois qu'elle s'arrêterait, on n'aurait qu'à s'arrêter. Chaque fois que l'ombre disparaîtrait, on s'effacerait, on n'aurait pas besoin de penser. Quand les bébés découvrent l'ombre, ils croient que c'est un animal. Elle montra la vidéo d'une petite fille qui voyait son ombre pour la première fois et qui courait en pleurant. Salim leur demanda s'ils pensaient qu'on pouvait déchirer une ombre. Sara pensait que non. Jonathan ne répondit pas, et Salim dit : C'est sûrement possible dans un laboratoire avec de gros moyens et de grosses machines. Il écrivit la phrase :

j'attache mon ombre dans le jardin

Il publia la phrase sur le réseau, et Jonathan aima la phrase. Il envoya un message à Salim pour lui demander s'ils pouvaient parler. Salim regarda son téléphone et il écrivit : Je suis à côté de toi. Jonathan regarda Salim dans les yeux et ils pensèrent l'un à l'autre un court moment.

Jonathan dit : Quand on reste près d'une personne assez longtemps, elle disparaît. Il dit : Quand je vivais avec ma mère, elle finissait souvent par disparaître. On était assis sur le canapé, je regardais la télé comme si j'étais sans elle.

Salim dit : Oui. Et Sara lui demanda s'il se souvenait de la femme disparue dans leur maison. Salim ne se souvenait pas. Elle dit : Tu étais trop petit. Nos parents avaient invité une femme pour le dîner, c'était une collègue de notre mère, et elle a disparu.

Pendant le dîner ?

Oui. Elle est arrivée chez nous le soir avec des fleurs, c'était une femme en chemisier, elle fumait de longues cigarettes. Chaque fois qu'elle recrachait la fumée, elle tordait la bouche sur le côté. Elle a demandé : Où se trouve la salle de bains ? Et notre père a montré la porte. Elle s'est levée, elle est entrée dans la pièce, elle a fermé la porte et elle n'a plus voulu sortir. On a frappé, mais elle ne voulait plus sortir. On l'a laissée toute la nuit. Le lendemain, elle n'est pas sortie. La nuit suivante, elle n'est pas sortie. Le jour d'après, elle n'est pas sortie. Elle est restée deux mois dans la salle de bains. Elle nous parlait à travers la porte, elle disait : J'ai besoin de temps.

Et elle mangeait comment ?

On lui passait des miettes sous la porte, on avait pris cette habitude. Tous les matins, c'était un geste comme ouvrir les volets. On broyait des aliments, on les glissait sous la porte. On prenait nos douches chez la grand-mère. Au bout de quelques semaines, c'était devenu normal, comme si rien

n'avait changé. On terminait la journée, on prenait nos douches chez la grand-mère, on rentrait chez nous. On a fini par oublier notre salle de bains. On mettait les miettes sous la porte comme si la maison n'avait jamais eu de salle de bains, comme si le monde entier glissait des miettes sous une porte. Un jour, elle est sortie. Alors, on s'est souvenu de cette femme. Ses mains étaient molles à force de vivre dans la baignoire, il y avait comme des vagues sur son visage et comme des plis dans ses yeux. On aurait dit qu'elle flottait. Elle nous a serré la main, même à toi Salim, elle t'a serré la main, tu n'étais qu'un bébé, mais elle t'a serré la main, et elle est repartie. Je l'ai revue une fois dans notre jardin, elle arrachait nos fleurs.

Salim ne se souvenait pas du jardin, il avait oublié les dîners, les fleurs et ses parents jeunes. Il se demandait s'il pourrait reconnaître sa mère. Il imagina une femme grande et brune dans un habit noir, mais il ne voyait qu'une forme en pixels sans visage.

Sara dit : Je crois qu'elle nous détestait, elle arrachait nos fleurs, elle les mettait dans sa bouche, elle les déchiquetait.

Elle s'appelait comment ?

On l'appelait la Dame.

*

Rêve #573 :

J'ouvre une porte, je vois le fantôme de ma mère.

Je dis qu'elle n'est pas morte, je ne sais pas à qui je parle.

Je dis : Puisqu'elle n'est pas morte, elle ne peut pas être un fantôme. Mais j'ai l'impression que mon raisonnement est très compliqué. J'ai l'impression que personne ne va comprendre. Je dis : Mais si elle n'est pas morte, elle ne doit pas être un fantôme, je sais que c'est difficile, mais essayez de comprendre !

Je parle dans mon esprit et mes paroles se mêlent à des cerfs dans une pièce. Leurs bois se touchent, et c'est très beau. Mais ma mère est un

animal parmi les animaux. Elle n'a pas de particularité. Dans le rêve, j'ai peur, comme si je comprenais qu'il n'existe pas de différence entre les choses ou les personnes. Tout me semble énorme, tout me semble une boule.

Je ne sais plus comment différencier les personnes les unes des autres, et les animaux les uns des autres, et les personnes des animaux. J'ai perdu la faculté. Je pleure parce que pour moi le monde est le monde. Je dis à ma mère : Je ne te trouverai jamais, tout le monde ressemble à tout le monde.

Le fantôme de ma mère rit, mais sans bouche.

Son rire est un son dans une pièce.

Le crâne du fantôme est cassé.

Le fantôme n'est plus ma mère.

C'est un fantôme neutre.

Il me dit : Bonjour, veux-tu casser mon crâne ?

Je lui réponds : Votre crâne est déjà cassé.

Il me dit : Je veux plus de miettes.

Il me donne un marteau. Je prends le marteau et je frappe son crâne. Le crâne se casse avec un bruit qui ne correspond pas. C'est le son des pas dans le gravier. Le fantôme dit : C'est pour me punir car j'ai d'abord tué ma mère et ensuite une mouche. Il dit : Je me punis, car j'ai d'abord tué ma mère et ensuite une mouche, et toi ?

Je lui demande : Est-ce que je rêve ?

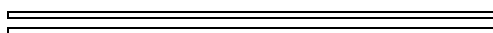
Il me répond : En noir et blanc.

Je regarde mes mains, elles sont blanches et noires, le fantôme est gris clair. Il me dit : On ne verse pas d'eau dans la mer. Personne n'y pense. Dommage. Personne n'achète des bouteilles pour les verser dans la mer. Dommage, personne n'y pense. Dommage, parce que chaque fois qu'on verse de l'eau dans la mer, il se passe quelque chose. Il dit : Tu peux verser du sang dans la mer, c'est comme verser de l'eau dans la mer. Le sang est fabriqué à partir de l'eau. Les personnes sont fabriquées à partir de l'eau. Si

tu veux qu'il se passe quelque chose, tu dois verser de l'eau à partir de ta bouche.

Je vois la mer par la fenêtre et je vais vers la mer. J'ouvre ma bouche au-dessus de la mer et je perds de l'eau. Je lève les yeux, je vois le fantôme qui nage au loin. Il se retourne en riant. Il crie : Espèce de trou du cul, je suis toi.

999 BOLS ÉCLATÉS



Jonathan supprimait des morts dans son lit, la porte fermée. Il enlevait les morts à cause des cauchemars, car il faisait des cauchemars à cause de tous les morts, car il y a trop de morts. On regarde le téléphone et on apprend un mort. On est toujours en train d'apprendre un mort. Toute la journée et toutes les nuits, on regarde notre téléphone, on nous annonce un mort. Les journaux et les réseaux ne font qu'annoncer des morts à longueur de journée et à longueur de nuit, le plafond tournait. Quand il ne dormait pas, le plafond tournait, il la sentait, elle rampait. Qui ? Quelque part, elle venait. Pour lui, pour tout le monde, elle arrivait. Dans un mouvement clair, tranquille, complet, la mort. Il aurait voulu prier parfois, comme Salim, il le savait, Salim avait dit plusieurs fois : Ça marche, si tu te concentres, ça marche, ça marche à chaque fois. Mais il ne pouvait pas, il ne savait pas comment prier, est-ce qu'il fallait penser dans les prières ? Est-ce qu'il fallait croire en Dieu ? Est-ce qu'il fallait imaginer le dieu, sa tête ? On s'adresse à quelqu'un, on est obligé d'imaginer la personne ? Il n'imaginait rien, mais quelquefois, une fois, un seul jour, une seule fois au moins, il aurait voulu que ses mains se rejoignent et que tout son corps prie, qu'il prie même sans lui. Au moins une fois, une seule fois, que quelque chose existe. Une fois, qu'on le regarde, quelqu'un dans le noir, qu'on le regarde une fois, il murmura : Allez, s'il vous plaît, allez.

Mais dehors le vent frappait les immeubles. C'étaient des coups comme des gifles qui tombaient sur les choses continuellement. Des griffes, et les

sirènes d'ambulance hurlaient dans les rues, mais les rues ne bougeaient pas, elles ne changeaient pas.

Il imagina l'air dehors, noir, la nuit autour de la chambre, autour de l'appartement, tout cet air noir comme une masse autour du monde. Tout cet air, toute cette nuit. Noire, dehors. Comme un être qui mâche. Un être, et les personnes, petites, faibles dans la ville, dehors, ou dans leurs maisons, dans leurs voitures, minuscules, insignifiantes, ou dans leurs lits, ou dans leurs pauvres vêtements, les personnes, et alors, des images étaient remplacées par d'autres images dans son esprit. Les images remplaçaient des images qu'il ne comprenait pas, des formes, des clignements. Les images piquaient dans son crâne comme un poussin qui sort de l'œuf, à coups de bec, à coups de bec, c'était peut-être ça prier, laisser son esprit passer dans les images, laisser l'esprit les faire, laisser l'esprit penser et regarder l'esprit penser, laisser son esprit seul, alors il priait, il priait, et il continua de prier. Où allaient-ils, les morts ? Tous ces morts. Que faisaient-ils ? Ils partaient, ils allaient dans le temps, dans le temps à l'envers, à contresens du temps. Ils avançaient à rebours. Sur le réseau, Jonathan regarda des pages d'enfants, il regarda leurs têtes, des enfants de 8 ou 9 ans, des enfants qui se filmaient. Ils mangeaient des kebabs et des frites, ils trempaient leurs pains dans des sauces, ils croquaient des hamburgers en se filmant. Ils jouaient à des jeux vidéo, ils commentaient les gestes de leurs personnages, et dans 8 ou 9 ans, d'autres enfants auront 8 ou 9 ans. Il bougea les lèvres du bas et il contracta ses narines. Il contractait ses yeux, il les ouvrait au maximum. Il gardait le visage tendu comme un masque sur lui pour se sentir, il murmura : Les muscles, les muscles.

Il aurait voulu des touches sur son propre corps pour se régler. Une touche pour dormir, une touche pour rire, une touche pour parler, une touche sur le ventre pour ne plus être saoul.

Il avalait des pilules, il appuyait sur des images, il se disait : Je prie. Il partageait des images sur la page de Salim, des sortes de papillons, des

lézards, il envoyait de tout, des comètes, des maladies au microscope, des célébrités russes.

Il photographia sa chambre. Il envoya les images noires de sa chambre dans le noir. Il pouvait tout envoyer, miraculeusement, toutes les images partaient. Il n'y avait pas de limite, elles partaient sans problème. Elles ne changeaient pas en cours de route, car nos images ne changent pas. On sauvegarde une image, on la retrouve 10 ans plus tard, elle n'a pas bougé. Il y a longtemps, les images bougeaient, elles perdaient leur couleur. Les images étaient rangées dans des livres, des cadres, elles vivaient dans le monde comme les fruits et légumes. On les mettait dans un portefeuille, dans une poche, dans un tiroir, et elles changeaient comme les gens.

Dans la vie réelle, les dents tombent et les cheveux blanchissent. Le visage s'affaisse, mais les personnes ne changent pas. On ne voit pas changer les personnes de seconde en seconde. On regarde une personne, mais elle n'est pas en train de changer. Les personnes se regardent dans un miroir, elles ne se voient pas changer. Elles ne sont pas en train de changer. Elles ne progressent pas. Ce visage. Il faudra des années pour le faire avancer. Les personnes pourraient rester 60 heures devant le miroir, elles ne verraient pas de changement. Tout est si lent. Tout va si lentement. Et les mains ? Est-ce que les mains vont changer ? Non. Il va falloir des mois. Il va falloir des années pour qu'un changement apparaisse. On peut les regarder, elles ne font rien, elles ne font presque rien. Tous les jours, le même visage. Tous les jours ce visage ancien. Tous les jours ces anciennes mains. Il ne se passe presque rien. On dirait qu'il ne se passe rien, on dirait que rien ne change. Jonathan laissa son esprit inventer la situation. Il se disait : Je prie, et son esprit inventa la situation :

CHANGER TOUS LES JOURS COMPLÈTEMENT

Si on changeait tous les jours complètement, on se réveillerait avec un corps nouveau, chaque matin, une nouvelle odeur. Avec nos dents

nouvelles, on croquerait les aliments, on lécherait le sol, on lécherait les murs, on lécherait les routes et les voitures, car tout aurait un goût nouveau. On voudrait le connaître, sentir les goûts des lampadaires, des écrans, le goût de la menthe ou de la madeleine, de la campagne, des betteraves, à tour de rôle. On marcherait dans les rues, on marcherait lentement, car tout le monde serait un inconnu pour tout le monde. On se parlerait, on se dirait :

Je ne te connais pas.

Moi non plus.

Est-ce que tu as goûté les fleuves hier ?

Oui. Ils avaient le goût de l'herbe.

Je sais. Il pleut. Ouvre ta bouche. Quel goût ?

Endive.

Il neige. Ouvre la bouche. Alors ?

Flocons d'avoine. Je peux goûter ta nuque ?

Oui.

Curry. Tu veux lécher mon dos ?

Pastèque.

Je n'aime pas ton visage.

Ce n'est pas grave, il changera demain.

Le lendemain, on passerait nos mains nouvelles dans nos cheveux nouveaux. On poserait nos yeux nouveaux sur des arbres nouveaux, et chaque branche serait nouvelle et chaque mèche. On serait un jour frisé, un jour raide, et le lendemain chauve. Nos bras seraient nouveaux, ils bougeraient différemment selon le temps, à l'envers ou tordus comme des courbes, on filmerait nos bras, les mouvements des bras, on filmerait nos jambes, les films seraient nouveaux.

Tous les jours, il y aurait un nouveau ciel au-dessus de nous, de nouvelles couleurs, un nouveau climat, gris froid, chaud bon, un éclair de 20 heures, une tempête de 2 secondes, du sable vert, la brume sombre. Parfois, le ciel s'ouvrirait, on pourrait voir la galaxie. Parfois on ne verrait

rien, le ciel s'ouvrirait, mais on ne verrait rien. Il y aurait 10 ouvertures, qui ne mèneraient à rien. On prendrait des photos, on se rongerait les ongles, le lendemain ils seraient longs, ils seraient peints, ils seraient durs. On se réveillerait près d'une personne neuve, on lui dirait : Fais voir ta tête. On serait toujours surpris par les visages, on mesurerait le temps avec les visages. On se dirait :

Quel âge as-tu ?

11 465 visages.

Tu ne les fais pas.

Et ton bébé ?

365 visages, c'est son anniversaire.

Il s'appelle comment ?

Thomas.

Et hier ?

Zaïa.

On aurait tous les jours un goût nouveau, on croquerait nos propres bras tous les matins pour se connaître. À la naissance, les mères goûteraient leurs bébés, elles leur croqueraient la cuisse. Il y aurait des photos de la mère avec un morceau de chair dans la bouche. Ce serait la photo de naissance. Sur les faire-part, on écrirait : Abdallah, né le 5 juin à 12 heures, goût fougère, Amida, née le 8 mai à 16 heures, goût camomille, Huguette, née le 14 septembre à 22 heures, goût pneu. On ne choisirait pas le goût de son enfant, mais on l'accepterait. Il y aurait de la peine quelquefois, il y aurait du tracass. Une mère pourrait dire :

Mon fils, quand tu es né tu avais le goût de l'aneth. Le jour suivant tu avais le goût des poires, mais le jour suivant tu avais le goût d'un oiseau mort mon fils. Je t'ai goûté et j'ai pris peur, je me suis affolée. Ton père a prévenu les infirmiers, les médecins sont venus dans la chambre, ils t'ont goûté mon fils. Ta grand-mère et tes tantes, ton grand-père et tes oncles, nous t'avons tous goûté mon fils. Il ne restait que ton squelette. Il y a des

oiseaux morts dans les salades, dans les sandwiches, dans les assiettes, alors on a parfois ce goût mon fils. Les médecins l'ont dit, c'était normal mon fils. J'avais mangé des oiseaux morts, j'avais mangé des ailes d'oiseaux morts et tu avais leur goût, tu avais la saveur, c'était normal et c'était triste. Le grand-père a pleuré. Nous t'avons parfumé avec de la vanille, mais tu avais le goût du mort, mon fils, avec de la vanille.

Dans les rues, on croquerait les passants, il n'y aurait pas de gêne, les peaux seraient ouvertes. On se promènerait la main croquée, il nous manquerait la narine, un morceau de paupière, on marcherait le cou fendu. On goûterait la peau de nos amis, la peau des inconnus, la peau des touristes, la peau des commerçants, mais pas la peau des pauvres. Les pauvres ne seraient jamais mordus. Ils porteraient des pancartes : Mordez-moi. Un croc SVP. Une petite morsure. Mais qui voudrait de cette peau ? Qui veut croquer les pauvres ? On ne verrait jamais leurs os. Les os seraient la gloire, le succès, le diamant. Le contraire des pauvres.

Les personnes riches se feraient mordre dès le réveil. Elles ne sortiraient qu'en squelette. La peau les ferait rire, et pour se déguiser, elles se feraient pousser les joues. Elles se toucheraient le visage, elles emploieraient le mot : Sinistre.

Sur les réseaux, les gens posteraient des images de leurs morsures. Ils écriraient : 32 morsures aujourd'hui, super ambiance au bureau. Mordue par ma directrice. Trop happy, le jury a décidé de me mordre. Tous les matins, les élèves mordraient les professeurs et les professeurs les élèves. Les infirmiers mordaient les malades et les malades les infirmières. Mais on ne mordrait pas les morts, jamais les morts. Ce serait puni. Une peine longue, dure, pour les mordeurs de morts. On les mettrait dans des cellules noires avec d'autres mordeurs de morts. Ils se mordraient les uns les autres, ils se mordraient même les os, horriblement, horriblement.

Dans la vie réelle, personne ne s'étonne de sa propre figure. Tout le monde se reconnaît. Les visages sont arrêtés. Quand on regarde un enfant, il

n'est pas en train de grandir. Quand on regarde la bouche d'un enfant, on regarde son front, on regarde ses lèvres, il ne progresse pas. Il ne se passe rien, il n'est pas en train de changer. On regarde le monde, il ne se passe rien.

Et deux parents pourraient se dire :

Quel âge a ton fils ?

8 mois.

Il a toujours cette tête ?

Oui.

J'ai des jumeaux, regarde-les. Regarde leurs mains. Ils n'avancent pas, ils ne changent pas.

C'est vrai, ils stagnent.

Chaque fois que je les regarde, je les reconnais.

Puis Jonathan se demanda si les dinosaures gardaient le même visage chaque jour à l'époque des dinosaures. Il écrivit le mot DINOSAURE, il appuya sur rechercher, il lut : La probabilité de boire un verre d'eau contenant une molécule de dinosaure est de 100 %. L'eau bue par les dinosaures est l'eau que nous buvons. Il murmura le mot : Dinosaur.

Il ne se sentait pas la personne qui prononçait le mot : Dinosaur. Il ne sentait pas la bouche de la personne. Il ne la sentait pas. Il s'était regardé la nuit dernière, dans les toilettes au bar. Il s'était endormi, la nuit dernière dans les toilettes au bar. En vérité, il s'était endormi de peur. Il s'endormait parfois de peur. Il avait pensé des choses remplacées par des choses qu'il ne comprenait pas. Dehors le vent arrache du vent, il arrache des couches de vent, le vent s'arrache lui-même. Pourquoi le vent s'arrache ? Voilà ce qu'il avait pensé. Si le vent arrache du vent, qui est le vent qui arrache le vent ? Il y a plusieurs vents dans le vent, un vent directeur, des vents serviteurs. S'il n'y avait pas les yeux, il n'y aurait pas d'images. S'il n'y avait pas d'idées, il n'y aurait pas d'époques. Il y a des scènes, parce qu'il y a des personnes.

S'il n'y avait pas les personnes, il n'y aurait pas de têtes. Voilà ce qu'il pensait : On dirait que ma tête est celle d'un cheval. On dirait qu'elle est lourde et qu'elle pend comme la tête d'un cheval. Il priait, finalement, il priait : C'est un cheval malade dans une plaine, c'est l'histoire d'un cheval, c'est un cheval malade dans une plaine, il mange un cadavre dans une plaine, il mange le cadavre de sa mère dans un rêve. Un poulain dort, un poulain dort et se réveille, il court, c'est une course de poulains morts. Où sont les morts ? Une porte dans une maison qui mène à une autre maison. La porte de la première mène à la seconde, la porte dans la seconde mène à la première. Est-ce que le monde a disparu ? J'ouvrirais la porte, il n'y aurait plus de porte, il n'y aurait pas de poignée. Je regarderais ma main, il n'y aurait pas de main. Qui sont les personnes qui dessinent sur les murs des toilettes ? Des gens comme ma mère, ma mère, comme ma mère, ma propre mère, ma mère dessinait le chanteur à la craie dans la rue, sur les trottoirs, elle me disait : Tu lui ressembles. Elle me disait : Ressemble-lui. Je m'endormais sur sa poitrine, j'aimais l'odeur par les narines de ma mère, la cigarette mélangée au pastis qui sortait par son nez, je m'endormais, et je rêvais de mèches et de racines, peut-être que je priais, je ne sais pas, elles coulent et mes dents tombent dans les toilettes, un fleuve et je me noie. Des algues et je remonte, j'ai sauvé, je suis sale. J'avais des vêtements lourds et des poux roses. Je ressuscite, je rêve, je suis soigné. On me tue, on sonne, j'ouvre, je meurs. Je rêve que je pisse, je suis debout, ça ne s'arrête pas. Ma mère me regarde, elle me dessine. Des champs de blés moisis, je roule dans la sève, le rêve d'une cuillère qui ne ramène rien. Je trempe, ma bouche est vide, pourquoi ma mère ? Je n'ai même plus de langue, ma mère rit, elle dit : Mon grand couillon. Je suis allongé dans un terrier, j'ai une guêpe sur le front, je saigne de l'arcade, je rêve parce que je rêve. Ma mère et son morceau de chemise. Je ne sais pas pourquoi, mon clone me parle, il me parle, on se bat. Un agneau meurt dans les toilettes, mes cuisses, voilà tout.

Pendant ce temps, Salim faisait une chose simple et normale : il regardait son téléphone. Des images. Les images d'une femme presque nue assise sur le sol, elle soulevait son bébé, il était maigre, et elle le déplaît. Le bébé ouvrait la bouche, mais il n'avait pas de cri. La femme montrait son sein, il était sec, il était vide, elle disait : Donnez-nous une goutte, elle parlait à la caméra, elle disait : Donnez-nous une goutte s'il vous plaît. Elle parlait anglais avec un accent, elle disait : *At least*. Elle disait : Au moins une goutte. Elle répétait : *At least*. Elle disait : Vous nous regardez mourir dans votre téléphone, vous êtes en train de nous regarder mourir assis sur votre canapé. Et c'était ce qu'il faisait, il regardait ces gens mourir dans son téléphone, assis sur un canapé. Mais c'était comme ça, il n'y pouvait rien, et il continua.

Il posa son doigt : En Floride, le directeur d'une école maternelle recommandait aux parents d'acheter un blindage pour les cartables de leurs enfants. Il les fabriquait lui-même en dehors de ses heures de travail. Ses propres enfants portaient des blindages. Il montrait 3 enfants alignés par ordre de taille. Les 3 enfants avaient un strabisme. Le directeur disait : Je leur mets aussi un casque 3 fois par semaine, ce sont mes enfants et on ne sait jamais, ce n'est pas une expression, c'est la vérité : On ne sait jamais. Il s'adressait aux parents. Il disait : Je vous recommande la peur. Un minimum de peur. Si vos enfants explosent et que vous dites : Je ne m'y attendais pas, personne ne m'a prévenu, je ne l'accepterai pas, je viens de vous prévenir.

Il posa son doigt : Un chirurgien menotté, sa blouse couverte de sang, deux policiers le tenaient. Le chirurgien criait aux caméras : Je l'ai fait pour rien. Il hurlait : Je n'avais pas d'intention spéciale ! Je l'ai fait gratuitement ! Vous entendez ? Gratuitement ! Un journaliste racontait : Voici Maurice Lonzzi. Depuis plusieurs années, Maurice Lonzzi, chirurgien et chef de service, grave ses initiales sur les organes de ses patients. Maurice Lonzzi a gravé des M et des L sur des estomacs, des pancréas, des

reins, des rates, des vessies, des intestins, des cœurs et des cerveaux. Trois patients sont morts. Un patient a perdu la vue. Un patient a perdu la parole. Un patient ne peut plus bouger. Un patient ne digère plus. Le chirurgien criait : Je l'ai fait pour le fun ! Vous m'entendez ? Le fun !

Salim posa son doigt sur une autre image, puis sur une autre, il s'allongea et il fouilla la page de sa mère, elle était vide, sa mère ne postait rien. Il essaya de trouver son mot de passe, il écrivit son prénom et sa date de naissance, il essaya le prénom de sa sœur et sa date de naissance, il écrivit sa date de naissance et le prénom de sa sœur, il essaya son prénom, le prénom de sa sœur, leurs dates de naissance, il écrivit leurs dates de naissance et leurs initiales. Il écrivit le prénom de sa mère, car il avait lu quelque part que les gens utilisent leur propre prénom pour faire des mots de passe. Il essaya le prénom de son père et la date de naissance de sa sœur, puis il téléchargea un logiciel qui génère des possibilités de mots de passe. Il vit défiler des milliers de lettres et de chiffres. Il écrivit un prénom au hasard sur le réseau et il trouva une femme qui ne ressemblait pas à sa mère. Il écrivit un autre prénom au hasard et il trouva d'autres femmes qui ne ressemblaient pas à sa mère. Il écrivit un autre prénom au hasard et il trouva une femme brune, qui voyageait au Japon. Elle postait des vidéos de voyage au Japon. Elle ne ressemblait pas à sa mère, mais c'était presque intéressant.

Il écrivit le mot JAPON et il regarda des cartes du Japon. La forme du Japon correspondait au mot JAPON, comme si la carte du Japon disait le mot : JAPON. Il écrivit le mot FRANCE et la France avait la forme de la France, comme si la carte de la France prononçait le mot FRANCE. Il regarda d'autres cartes d'autres pays et le mot FRANCE ne correspondait pas à la forme des États-Unis, à la forme du Sénégal, à la forme de l'Iran. Est-ce que son cerveau donnait aux choses leurs ressemblances ou est-ce que les choses ressemblaient aux noms qui les représentaient ? Il prononça le mot : FROID. Il prononça le mot : PATATE. Il prononça le mot CARRÉ. Il prononça

différents mots. Il prononça les noms des animaux. Le nom des animaux ressemblait aux animaux comme si les animaux prononçaient leur propre nom. Comme si les noms faisaient les animaux, comme s'ils les dessinaient. Le mot RHINOCÉROS exprimait une corne. Dans le mot FOUINE, une chose filait. Le mot GRENOUILLE avait les cuisses longues. Dans SAUTERELLE, il sentait des pattes fines. Le mot PUMA avait l'air de se lancer. Le mot LOUTRE glissait. Le mot SOLEIL éclairait. Il pouvait voir le cercle de la crinière dans le mot LION. Dans ÉCLAIR, ÉLECTRIQUE, ÉLECTRICITÉ, le courant passait. Il voyait de petites lumières éclatantes dans le mot ÉTINCELLE. Aussitôt qu'il les prononçait, les mots disparaissaient. Et quand il les notait, les mots finissaient par disparaître.

Chaque fois qu'on écrit un mot, il s'efface. Chaque fois qu'on prononce un mot, il se perd. On essaie de comprendre, on cherche la définition, mais ce sont les autres mots qui définissent un mot. On n'utilise que des mots pour expliquer les mots. Les mots sont présentés par d'autres mots. À la fin, on trouve la décomposition d'une définition qui se décompose en définitions, comme des boucles qui se croisent, comme si les mots existaient seuls, comme un organisme indépendant. Les mots n'ont pas besoin des choses pour exister. Ils n'ont pas besoin de la réalité. Le mot TROIS n'a pas besoin de 3 objets pour exister. Il regarda ses mains et ses mains disaient : SALIM. Elles répétaient : SALIM. Il regarda ses chaussures et ses chaussures disaient : SALIM et son nom de famille. La manière dont elles étaient usées disait : SALIM et son nom de famille. Son pantalon disait SALIM et son nom de famille. Il enleva son pantalon et son caleçon lui dit : SALIM. Ses poils disaient : SALIM. Tout ce qui lui appartenait disait son nom. Il enleva son caleçon et ses zones personnelles disaient : SALIM. Pourtant, il n'avait pas choisi ce prénom. Il ne s'était pas donné ce prénom, il ne s'était pas donné son nom. Son prénom et son nom servaient aux autres. Les autres disent notre prénom pour nous montrer dans l'espace, ils disent le nom

SALIM et Salim apparaîtrait dans l'espace. Pourtant UNE CHAISE n'est pas une chaise dans l'espace. UNE CHAISE est le nom qu'on prononce pour montrer l'objet dans l'espace. On reconnaît nos affaires, on reconnaît nos mains, on reconnaît nos jambes, on se reconnaît nous-même grâce à notre apparence. On dit : C'est moi, et notre corps est séparé des autres corps. Si notre corps était dans les autres corps, on ne pourrait pas le reconnaître. Si notre corps était semblable aux autres corps, on serait seul, mais on ne serait plus seul, on serait tous les autres, mais on serait seul, mais on ne serait plus seul. Il regarda ses mains, il écrivit :

mes mains sont en forme de mains

Il publia la phrase sur le réseau. Il chercha la définition du mot FORME, il publia la définition du mot FORME :

ensemble des contours d'un objet ou d'un être
en fonction de ses parties

Le colocataire entra, et Salim couvrit ses zones personnelles. Le colocataire lui lança un regard de travers. Il lui demanda s'il avait des nouvelles de Jonathan. Salim répondit : Il parle dans sa chambre. Alors, ils firent du silence pour l'écouter, mais ils n'entendirent que les gouttes qui tombaient sur le sol et les meubles, et qui coulaient le long des murs.

Le colocataire sortit son téléphone. Il augmenta la puissance de son micro et il enregistra un moment, il dit : Ça me permet d'espionner les autres. Puis il lança l'enregistrement à fond et ils entendirent Jonathan qui répétait des mots : Mordre, Nouveau, Changer, Toilettes, Dinosaur. Le colocataire se tourna vers Salim, il lui conseilla de laisser tomber Jonathan et de chercher sa mère seul.

Salim dit que la ville lui donnait l'impression de flotter à côté de lui-même quand il marchait. Le colocataire dit : Ok, mais je n'aime pas te voir dans mon salon. Si tu étais invisible, je pense que tu ne me gênerais pas. Dommage que les gens ne soient pas invisibles, merde, c'est dommage. Et il tapa dans le mur.

Il regarda Salim avec un sourire et il marcha dans la pièce, en rond. Il marchait comme s'il ne voulait ni marcher, ni sortir, ni rester. Salim lui demanda ce qu'il faisait en général dans la journée. Le colocataire le fixa quelques secondes au niveau du front, et il dit : Je choisis des journées monotones, je déteste les distractions. Pour moi les distractions représentent le démon, comme les dentistes, je déteste les dentistes. Je ne te dirai pas pourquoi. J'ai un quotidien difficile, je me mets volontairement dans des positions pénibles, je me force à faire des choses nulles. Par exemple, je lis toutes les caractéristiques de tous les articles de la section ameublement d'Amazon. Je les lis en partant de la fin pour ne pas comprendre les phrases, j'aime ne pas comprendre. Si tu entres dans ma chambre à l'improviste, je te tue, mais si tu entres dans ma chambre à l'improviste, tu pourras voir que je suis concentré. Je me concentre sur des choses toute la journée. Souvent, je suis tellement concentré que je me pisse dessus. Si tu trouves que je sens la pisse, tu sais pourquoi. Je n'ai pas besoin de chauffage, j'ai mon odeur. La concentration réchauffe. Je lis chaque mot du catalogue. Je prononce chaque mot et chaque chiffre dans ma tête et je lis lentement. Quand j'ai terminé, je recommence, je ne pense à rien, je ne fais que ça. Parfois, je vais sur le site d'une banque et je lis toutes les conditions générales et les conditions particulières pour tous types de prêts, investissements, virements, assurances, devises et titres. Je me mets sur la pointe des pieds, j'ajoute de la peine. Je mets les bras derrière ma tête, je viens d'y penser, tiens, j'avais oublié, je viens de m'en souvenir. Je mets les bras derrière le dos parfois, je lis sans les bras, c'est drôle, je viens de m'en souvenir là. J'y pense, j'y retourne, ok ? C'est bon. J'y vais.

Salim ne savait toujours pas comment trouver sa mère, il ne se souvenait pas vraiment de son visage, alors il écrivit le mot VISAGE dans son téléphone. Les visages étaient tous des visages. Il écrivit le mot FORME et il regarda les formes dans l'univers, la liste des différentes formes dans l'univers. Puis il écrivit les mots JAPON, VISAGE et FORME. Il trouva une annonce pour un festival d'expressions du visage à Takayama, au Japon. Il visita le site. C'était une fête traditionnelle au Japon. Chaque année, les habitants de la ville de Takayama présentaient leurs visages devant un public. Ils montraient leurs visages, ils les figeaient comme des masques. Ils concouraient dans 879 sous-catégories de sentiments réparties en 10 catégories émotionnelles :

- la tranquillité
- la joie
- la colère
- la coupure avec ses émotions
- la tristesse
- la surprise
- la peur
- le dégoût
- la terreur
- la fureur

Chaque émotion se divisait en sous-sentiments. Sur le site, on pouvait voir les photos des visages. Zoomer. Tourner. Aimer. Dans la catégorie Terreur, 6 participants concouraient dans 6 sous-catégories :

- traumatisés
- glacés de peur
- épouvantés
- horrifiés
- paniqués
- pleins d'effroi

Salim compara le visage de l'homme épouvanté avec le visage de l'homme horrifié. Les 2 hommes avaient de grandes mâchoires et des sourcils épais. L'homme épouvanté semblait surpris et terrifié. L'homme horrifié semblait terrifié et dégoûté. En lisant leurs noms, il découvrit qu'ils étaient frères. Il l'avait senti. Deux personnes se ressemblent et, dans le fond, on ne peut pas dire pourquoi. On peut dire : Elles ont le même type de sourcils, elles ont la même mâchoire, mais il nous manque le principal. On ne peut pas dire la ressemblance. On ne peut pas la nommer. Elle ne se trouve pas dans une seule partie du visage, elle est comme par-dessus le visage, elle est dans une impression. Plus bas, sur le site, le sentiment de joie se divisait en 17 sous-catégories :

- allègres
- bienheureux
- comblés
- d'humeur enjouée
- contents
- émerveillés
- en pleine forme
- épanouis
- exaltés
- heureux
- radieux
- rayonnants
- réjouis
- satisfaits
- tonifiés
- vibrants
- vivifiés

À mesure qu'il regardait les visages, son propre visage changeait. Son visage se reconnaissait dans les visages. L'expression du visage des

Japonais semblait se détacher du visage des Japonais pour atterrir sur le sien. Salim pensa que les expressions humaines ne sont que des émotions posées dans un cercle. Quand on simplifie nos visages, ils sont comme un émoji. Les émojis montrent le sentiment dans son expression la plus pure. Les expressions les plus pures montrent le visage hors du temps. Elles sont comme des schémas qui sortent de la matière. Les émojis montrent notre visage en dehors du temps, les expressions pures placent notre personne dans la continuité des expressions humaines depuis toujours. Si nous exprimons purement la joie, notre visage entre dans la continuité de l'expression humaine de la joie depuis toujours.

Sur le site du festival des expressions du visage, à Takayama, les personnes posaient devant une montagne enneigée. Elles montraient leur visage près de la neige. Salim imagina des choses dans la neige, des objets dans la neige, des ordinateurs, des téléphones dans la neige. Il imagina des liquides dans la neige, du café, du jus de tomate, de l'eau bouillante, du thé, du vin, du sang dans de la neige. Il imagina des inscriptions dans de la neige, sur de la neige, des alphabets, des symboles sur de la neige. Puis des papillons, des papillons morts posés sur de la neige, il imagina des moines, les moines dans la neige, sur de la neige, des moines morts dans la montagne, des moines japonais, des moines dans le soleil, debout sur de la neige, des moines vivants, des moines en noir, en hiver, en automne, en été, au printemps. Des moines et les saisons qui passent sur la montagne.

Il écrivit les mots : JAPON, SAISONS et MOINES. Il trouva le blog d'une femme anglaise, elle dormait dans des monastères au Japon, elle était grosse, belle, et jeune. Elle se faisait photographier dans différents monastères. Chaque fois, elle dormait, elle adorait dormir, elle adorait les monastères, elle aimait le Japon. Elle collectionnait des photos d'elle-même en train de dormir dans des monastères au Japon, en hiver, en automne, en été, au printemps. Dans un entretien vidéo, elle disait : *I'm a poet.*

Salim écrivit les mots : JAPON, JEUNE et POÈTE, et il trouva des images anciennes d'un garçon au visage calme. Il avait un visage dur avec de la colère et du calme, une colère comme calme, mais un calme comme triste, un visage clair. C'était un lycéen, il s'appelait Takuboku Ishikawa, il était mort de la tuberculose en 1912, à l'âge de 26 ans.

Il écrivit les mots : POÈME, TAKUBOKU et COLÈRE. Il trouva 3 lignes. Il les copia, il les colla sur le réseau :

de colère je casse un bol
au neuf cent quatre-vingt-dix-neuvième
je voudrais mourir ¹

Salim aima son propre post. Il aimait ce poème. Il imagina 999 bols éclatés sur le sol, il imagina la forme de chaque partie du bol. Chaque morceau du bol était devenu autre chose qu'un bol. Le bol était devenu un ensemble de petites parties qui n'étaient plus le bol. Il se sentit lui-même comme un ensemble de parties qui n'étaient pas lui-même, comme un corps qui fonctionne, comme un corps assemblé, mais vivant. Il pensa aux morts sur terre, les morts de la terre, il y a beaucoup de morts sur terre. Combien de morts depuis le début de la terre ? Il pensa aux processions de fourmis sur les bords des routes et au mot FOURMI, et à tous les autres mots. Les mots ont été inventés par des morts. Toutes les paroles qui traversent nos gorges ont traversé la gorge de morts. Il le dirait dans une vidéo, les paroles qui ont traversé la gorge des morts leur sont venues d'autres morts. Il s'allongea par terre sans téléphone pour regarder rien. Le sol était humide et les gouttes tombaient.

*

Quand une tumeur apparaît dans le corps, le sang change de direction. Le sang l'entoure, la tumeur s'habitue, elle est enveloppée, le sang prend

l'habitude, tout le corps s'habitue, puis le corps meurt, tranquille. Une personne est un morceau quelque part. Dans son lit, sur une chaise, dans son bureau, à la mosquée, dans la prison, sur une plage. Une personne transporte le morceau et le morceau est la personne. C'est un morceau du monde. On transporte un morceau à l'intérieur du monde. Le morceau s'habitue. Un jour, le morceau meurt. Quand on regarde la mer, on voit que toutes les vagues ont de l'importance. On enlève une vague et la mer disparaît. On retire une seule vague et la mer tombe, elle se termine. Dans une vague, il y a d'autres vagues, des milliers de vagues, dans chaque million de vagues, il y a des millions de vagues minuscules, invisibles. La grand-mère pouvait l'entendre. Elle entendait les murs et chaque meuble aussi, les planches dans les placards, les plis, les clous, des boîtes, un rideau, une lampe, une armoire, elle connaissait.

On ne connaît pas les objets tant qu'on n'est pas malade, on ne connaît pas les pièces. On ne sait rien de la maison tant qu'on n'est pas malade dans la maison. On ne connaît pas les bruits. On ne connaît pas le temps, les distances, le rythme. On n'entend presque rien tant qu'on n'est pas malade. On ne connaît pas les portes, les cloisons, les fenêtres. On ne sait presque rien tant qu'on n'est pas malade, tant qu'on n'est pas couché des mois, coincé, on n'a pas le temps de connaître les choses. La grand-mère entendait les draps, elle entendait ses veines, et les battements de ses os. On ne sait pas que les os battent, car on n'entend presque rien. Mais la grand-mère entendait tout. Des fils avaient germé comme la tige des lentilles entre la grand-mère et les choses. Et chaque chose venait sur elle, car plus le corps est faible, plus la pensée s'étend.

Chaque personne devrait porter des couches et ne plus bouger. S'allonger 2 jours, 10 jours, 10 ans. Se faire livrer la nourriture dans la bouche et ne plus bouger. Il se passe quelque chose au niveau des oreilles quand on s'allonge, quand on ne parle plus, quand on ne bouge plus. Au début, les sons vivent à l'extérieur. Plus tard, ils entrent, et la distance

n'existe plus. On mesure la distance avec des objets, on ne peut pas mesurer la distance avec la distance. Les objets ne contiennent pas de distance. Les objets contiennent de la matière. Ils ne peuvent pas mesurer la distance. Les distances ne peuvent pas se mesurer, mais les bruits font des visages dans le cerveau quand on regarde les yeux fermés. Parfois, les bruits sont durs comme s'ils avaient des armes. Ils portent de petites piques, les malades le savent. Chaque personne devrait s'allonger des années, se taire, entendre chaque pas, d'abord dans la maison, puis dehors, plus loin, la rue, le village, la ville, les voitures, les oiseaux, les chiens, les routes, le cercle s'agrandit, le continent, les mers, le dessous de ces mers, le dessous de la terre, les souterrains, les caves, les mulots, les fusées. La nuit, elle pouvait entendre les enfants qu'on met au monde quelque part, et le cordon coupé. Quand vous êtes malade assez longtemps, vous entendez les moustiques dans le monde. Des dizaines de millions de moustiques partout dans le monde. Les moustiques de tous les pays. Des milliards de moustiques. Vous entendez le clignement des yeux de chaque moustique, et leur respiration, leurs soupirs de moustique, et les milliards de bruits de bouche des gens qui mâchent dans l'univers. Le vent dans les coquilles vides, le vent dans les collines, dans les conduits, dans les greniers. Les oreilles deviennent un monstre, pas une feuille ne tombe sans qu'elles ne le sachent. Un jour, l'oreille déborde et le présent ne suffit plus, on entend le passé. Les gestes du passé, les conversations, les mouvements de foule dans un siècle passé, plusieurs disputes dans le futur, des guerres, des plaintes, une explosion. L'oreille est une bête des 2 côtés du crâne. Un jour, les oreilles finissent par avoir des oreilles, comme s'il y avait de nouvelles oreilles à l'intérieur des oreilles. Elles sont transparentes et lourdes. 7 oreilles par oreille. 14 oreilles sur la tête. Les mains, les jambes, les bras deviennent des oreilles de différentes formes, différentes largeurs, courbées, en forme de sphère, en forme de rayon.

Elle entendait passer les nuages au-dessus de la maison. Pour s'endormir, elle écoutait les ronflements des petits animaux dans les forêts. Et elle parlait, la grand-mère se parlait, elle disait : Tiens, tiens. Elle se disait : Tiens, j'entends la neige qui se transforme en flaque. Tiens, j'entends le son d'une lumière qui se pose sur un toit. Ah, tiens, j'entends la moelle et mes os, j'entends la voix d'un serpent blessé dans le désert. Ah tiens, j'entends sa plaie qui gonfle, j'entends sa plaie qui parle. Tiens, tiens, j'entends de l'acier fondu dans une usine en Russie. Ah tiens, j'entends les rires du Moyen Âge, c'est drôle, ils riaient autrement à cette époque. Les gens du Moyen Âge, ils riaient par les yeux. Leurs bouches étaient sales, la bouche était considérée comme aujourd'hui l'anus, on ne la montrait pas. Quand on riait, on clignait des yeux, on clignait fort et vite, c'était le rire, et je l'entends. J'entends les peaux des animaux, comme elles se plissent, la peau d'un dauphin, la peau d'un sanglier, la peau de patte d'un renard. Tiens, j'entends les cervelles des chats, j'entends les langues des bœufs. Ah tiens, j'entends le bruit d'un couteau. Il s'enfonce quelque part. Tiens, j'entends de la fumée. Le monde est plein, j'entends que le monde est plein. Il n'y a pas de zones vides. Même dans les parties vides, le monde est plein. Je n'ai jamais entendu de vide, même dans l'obscurité, surtout dans l'obscurité. J'entends les ombres, elles superposent. Ah tiens, j'entends les choses transparentes et elles se superposent. Quand on verse des choses transparentes sur des choses transparentes, elles forment l'obscurité. Elle entendait le bruit des couleurs et le bruit des ondes, car rien ne la quittait. Elle pensait : Si je voyais le monde, si je sortais dans le monde, je le détesterais. Quand on les enferme dans un bocal, les scorpions détestent la vitre. Si je sortais dans le monde, je détesterais les fleurs, je détesterais les lacs. Si je pouvais marcher, je marcherais comme un fantôme dans les rues, et je détesterais les rues. Le monde me ferait fondre les rétines. Je détesterais les vagues, la mer, la honte, je détesterais les feuilles et tous les poils sur tous les gens, sur tous les chats, sur tous les ânes, sur tous les

morts, les poils qui poussent sur tous les morts. À la radio, j'ai entendu l'histoire d'une femme dans un autre pays, condamnée à 30 ans de prison pour fausse couche. Elle disait : Je m'en excuse devant Dieu, je ne voulais pas le perdre, je m'en excuse. C'était une émission d'humour et d'information. Les animateurs annonçaient les nouvelles et ils riaient. Un animateur imitait la femme, il disait : Je m'en excuse, je m'en excuse. Et les animateurs riaient, puis ils se demandaient de ne plus rire, ils se disaient : On plaisante, mais c'est sérieux.

L'infirmière et l'infirmier changeaient de station. Ils tiraient les rideaux. Ils réglaient la lumière. Ils s'asseyaient sur le parquet, ils regardaient la grand-mère. Elle fermait les yeux, la radio passait des chansons.

Toute sa vie, la grand-mère avait entendu des chansons d'amour. Plus jeune, elle était caissière dans un supermarché, puis secrétaire dans un garage. Des années à la caisse. La radio diffusait des chansons d'amour. Les chansons racontaient toutes les mêmes histoires. Quelqu'un partait, quelqu'un restait, quelqu'un pleurait, quelqu'un suppliait, quelqu'un disparaissait, quelqu'un trompait, quelqu'un revenait, quelqu'un espérait. Quelqu'un embrassait. Quelqu'un retrouvait quelqu'un. Quelqu'un et quelqu'un faisaient un enfant. Quelqu'un et quelqu'un partaient en vacances dans une voiture l'été. Quelqu'un et quelqu'un se touchaient la peau. Quelqu'un et quelqu'un ne se comprenaient pas. Quelqu'un refusait. Quelqu'un assassinait. Quelqu'un embrassait le front de quelqu'un d'autre, et un matin à la caisse, en scannant un paquet de céréales, la grand-mère a senti un frisson dans son ventre. Quelque chose de long, comme une décision. C'était la vérité. La vérité entrait dans la grand-mère. Elle comprenait les voix, elle comprenait pour toujours. Les chanteurs s'adressaient à des doubles en elle, des doubles de son passé, des sentiments anciens, des secondes, des choses de son enfance, des impressions, et ses doubles vibraient. Une partie de la grand-mère entrait dans la chanson, elle traversait de longs tunnels. La grand-mère scannait des paquets de chewing-

gums, elle saluait les clients, elle souriait, elle bavardait, mais elle comprenait tout, elle comprenait les chansons, les chanteurs, les chanteuses, toutes les sensations. Les chanteuses s'adressaient à toutes les grands-mères dans la grand-mère. La grand-mère bébé. La grand-mère embryon. La grand-mère très jeune, et la grand-mère vieille, puis la grand-mère au lit comme une bûche, et la grand-mère morte. Les chanteurs touchaient les lignes de son cerveau.

Une chanteuse s'adressait à ce qu'elle avait ressenti à l'âge de 6 ans, un soir d'été, dans sa chambre. L'existence du temps. La sensation d'exister dans le temps. La chanteuse suppliait, elle faisait des promesses, mais le temps ne disait rien. Le temps restait silencieux. La chanteuse pleurait, sa voix désespérait, et la grand-mère comprenait. Le temps ne disait rien. La grand-mère tapait le code-barres d'une paire de pantoufles, mais elle comprenait tout, elle comprenait la vie. Elle comprenait tous les êtres dans le monde, les tigres, les mouches sur les carreaux, elle comprenait, et la chanson flottait autour de son visage. Elle se tournait vers elle-même et vers le reste tout à la fois.

Un autre chanteur appelait une impression qu'elle avait eue à l'âge de 8 ans alors qu'elle regardait par la fenêtre de sa chambre. Un homme réparait le trottoir ce jour-là, et elle était devenue cet homme. Il cassait des pierres, elle était devenue les pierres. Une voiture passait, elle était devenue la voiture, elle était devenue la conductrice, elle était devenue les jantes, les pneus, le son de la voiture, et le soleil, elle était devenue la route, la ville, elle avait vécu quelques secondes dans cette expansion sans fin. Le chanteur implorait, il chantait, il disait : Oh, non, non, ne pars pas chérie, lou-lou. Mon cœur, mon cœur, reste encore. Lou-lou. Oh. Oh, non. Non. Il disait : Je vais mourir sans toi chérie, lou-lou. Non, non. Mon cœur. Que sera ma vie sans toi chérie, lou-lou ? Ma vie, chérie. Ma vie, non. Chérie lou-lou. Et le chanteur décrivait le ciel, il décrivait l'état du ciel, tout était bon, il disait : Je mange du pain, le pain est bon. Merci, chérie lou-lou.

Comme tout est bon chérie lou-lou, oh, oh. Et la grand-mère pesait 3 poires, et elle scannait les bières, elle comprenait les chansons. Toutes les chansons étaient reliées. Elles vivaient les unes avec les autres, les unes dans les autres. Une chanson seule ne pouvait pas exister, comme si toutes les chansons connaissaient toutes les chansons de toutes les époques, de tous les continents, comme un groupe, une tête, un organe. La grand-mère s'imaginait dans une grotte avec d'anciens humains. Ils faisaient de la musique avec du bois, des feuilles, de la terre. Ils chantaient et la grand-mère comprenait, elle n'avait pas besoin de sourire, elle n'avait pas besoin de parler, elle n'avait plus besoin de bouger. La musique s'enfonçait dans son corps, sans but, sans ambition, la musique passait. Elle lui faisait des ouvertures mais qui ne saignaient pas, et qui coulaient, coulaient.

Puis l'infirmière et l'infirmier éteignaient la radio. Alors la grand-mère pensait : J'entends les objets mais les objets m'entendent. Même les morts m'entendent, surtout les morts d'ailleurs. Les morts parlent en fantômes, ils parlent entre eux, ils nous espionnent.

Quand on rote, les fantômes écoutent nos rots, ils entendent nos bruits, ils nous regardent. Ils connaissent notre respiration. Ils voient notre salive, ils savent. Les morts nous enregistrent. Je leur donne mes bruits. Je vous les donne, allez. Je leur donne mes sons, je les entends, ils discutent. Je sais ce qu'ils se disent. Leurs voix passent dans l'oxygène, dans la vapeur de l'eau, dans les gaz, ils se disent :

Tu connais l'histoire de cette femme ?

Laquelle ?

La femme coincée dans le lit.

La grand-mère ?

Oui. Tu te souviens du bruit du sang dans son fœtus ?

Dans son fœtus tombé ?

Oui.

Elle était jeune.

Oui, j'étais jeune. Je regardais une émission de cuisine. Des femmes coupaient des oignons avec une machine lourde. Elles déposaient les oignons dans une fente, elles tournaient la manivelle et les oignons sortaient sous la forme de fils. Les femmes prenaient la courgette, elles y faisaient 3 trous : 2 pour les yeux, 1 pour la bouche. Elles ajoutaient des tranches d'oignon pour faire des cheveux. Ça donnait une tête. Elles disaient : Regardez, c'est une tête. On l'appellera la tête à fils. On vient de l'inventer. On invente ce plat. Voici la tête à fils. Et elles riaient. C'était une tête simple, mais laide, une fausse tête, une fausse personne, tout en courgette, en oignon, pleine de fils. Quand j'ai vu cette image, mon fœtus a glissé, il a quitté mon ventre, je l'ai senti. J'étais dans mon lit, j'ai soulevé les draps, j'ai vu le sang. Une odeur de viande est venue sur moi. Alors, j'ai appelé le médecin et il m'a dit : Ne bougez pas. Ne le touchez pas avec les mains. N'utilisez pas vos mains. J'arrive.

J'ai regardé mon fœtus. Il avait la taille d'une phalange. Il était rouge et mauve avec des cercles noirs sur les côtés, ses yeux n'avaient pas poussé. J'ai posé mes mains sur ma bouche et j'ai caressé mon fœtus avec mon pied. Il était chaud, j'ai pensé : Personne n'est plus âgé qu'un bébé mort. Personne n'est plus vieux. Je lui berçais la tête avec mon gros orteil. J'ai approché ma figure et je l'ai embrassé sans aspirer. J'ai fait un petit son avec mes lèvres, comme le bruit des pépins qu'on détache des pommes. J'ai dit : Ne t'inquiète pas, tu vas repousser dans un fruit. Tu repousseras dans un caillou. Je ne sais pourquoi j'ai dit ça. Je voyais son cœur à travers son corps, sa peau transparente, ses yeux noirs avec une lumière jaune au centre. Je me souviens d'une image : Le docteur met le fœtus dans un sac de toile, il le referme et il l'emporte.

Je sais qu'ils l'ont enterré. Et moi, je ne voulais plus écraser la terre. Je ne voulais plus faire de poids. Je me suis acheté des talons aiguille pour écraser le moins de terre et je marchais le minimum. Surtout, je détestais les bébés, tous les bébés. Les bébés sales, je les trouvais sales. C'est la vérité.

Les bébés sont sales, ils sont visqueux. Quand ils naissent, ils sont couverts de visque, c'est ce que je disais. Je me réveillais, je disais : Les bébés sont couverts de visque. Tous les bébés, tous ces bébés, ils sont couverts de visque. La visque les entoure. Je le pensais, je le disais : Elle entoure les bébés. Et quand ils naissent, on les essuie et la serviette pue. Elle pue la viande. On les tire des ventres par les chevilles, mais ils naissent sans forme. Leur tête est grosse, ils sont visqueux, mais pas les pierres. Les pierres non. Les pierres c'est le contraire. Les pierres n'ont pas de sang. Elles sont sèches ou elles sont humides, mais elles sont claires. Même quand elles sont noires, elles sont claires, elles n'ont pas de liquides, elles n'ont pas de coccyx, elles n'ont pas de duvet, elles n'ont pas de voix, elles ne crient pas et elles n'ont pas de visque. Les pierres n'ont pas de visque.

Je ramassais des pierres dans les terrains vagues. Ça se faisait presque seul. Mes mains recueillaient les pierres. Je choisisais les pierres les plus laides, les plus seules, la pierre la plus nulle, celle que personne ne voulait. Je la prenais. Je mesurais. Je lui cousais sa robe. J'avais de beaux tissus, des couleurs vives, je cousais pour les pierres. J'avais des fils dorés, je payais tout très cher. Je prenais la pierre, je lui mettais sa robe, je lui mettais son pantalon, son bonnet, son linge. Je la reposais. Je la laissais dans la ville. Je lui disais : Tu es bien, voilà. Et j'ai fait ça jusqu'à ce que ma fille naisse.

1. Tanka extrait de *L'Amour de moi*, de Takuboku Ishikawa, traduit du japonais par Tomoko Takahashi et Thierry Trubert-Ouvrard, paru aux Éditions Arfuyen en 2003.

Salut à toutes et à tous, aujourd'hui on se retrouve pour une nouvelle vidéo sur le thème de la pensée, c'est-à-dire de la mort. Vous voyez ce que je veux dire, la mort, les humains, les animaux, les fourmis, dans un nid de fourmi, on trouve en moyenne 50 000 fourmis. Il y a des millions de fourmilières. Les fourmis sont plus nombreuses que les humains. Il y a 1 000 milliards de fourmis sur terre et 7 milliards d'êtres humains sur terre. Les fourmis sont 993 milliards de fois plus nombreuses que les humains sur terre. Et les termites, les termites, et les sardines, les sardines sont plus nombreuses que les humains sur terre. Elles se déplacent par groupe de millions sur la planète, dans l'eau, par groupe de milliards. Elles sont plus nombreuses que les femmes sur terre, plus nombreuses que les hommes sur terre, plus nombreuses que les enfants, que les bébés sur terre. Pourtant nous sommes des milliards, est-ce que vous connaissez vraiment le milliard ? La réponse est non, vous ne connaissez pas le milliard. Personne ne peut savoir ce qu'est le milliard. On peut l'écrire, on peut parler, on dit le mot : MILLIARD. Mais on ne peut pas savoir ce qu'est le milliard. Dans l'espace description de la vidéo, il écrivit : 1 million de secondes = 11 jours. 1 milliard de secondes = 31,5 années.

Il approcha sa tasse de la caméra, elle avait la forme d'un pistolet. Il appuya sur la détente et son café tourbillonna. Il ferma les yeux, il but 3 gorgées, il se leva. Il fit 2 petits bonds qui déclenchèrent la chute de plusieurs gouttes dans la pièce. Il posa ses coudes sur la table entre les

assiettes et les verres, une goutte frôla sa main, il chuchota : D'après vous, il y a eu combien de morts depuis le début de la vie ? Réfléchissez. Quand on y pense, la planète est recouverte de cercueils. Quand on est logique, il y a un problème, ce n'est pas possible, où sont les morts ? Ils devraient recouvrir la terre. Il montra son téléphone et il écrivit : COMBIEN DE MORTS DEPUIS LE DÉBUT DE L'HUMANITÉ ? Il appuya sur rechercher. Il trouva 852 857 réponses. Il ouvrit 5 articles d'après leurs titres :

1. Quel est le nombre de personnes ayant vécu sur terre ?
2. Il y a 14 fois plus de morts que de vivants sur terre.
3. Combien d'êtres humains ont vécu sur notre planète ?
4. Les morts sont-ils plus nombreux que les vivants ?
5. Combien d'êtres humains ont vécu depuis le début de l'humanité ?

Il lut : Depuis l'aube de l'humanité, 108,2 milliards d'individus sont nés, 93 % sont morts. Ce qui signifie que les morts sont 14 fois plus nombreux que les vivants sur terre. Mais grâce à la croissance de la population, les vivants rattrapent les morts. En 2050, les morts seront seulement 11 fois plus nombreux que les vivants sur terre. Il leva les sourcils, il ouvrit la bouche, finalement il ne dit rien. Il lut : Durant la plus grande partie de l'histoire de l'humanité, l'espérance de vie à la naissance était probablement de 10 ans. Il pressa la gâchette de son mug pistolet. Il dit : Le temps devait être lent à cette époque. Le temps durait, les années étaient longues. Les enfants de 10 ans avaient peut-être le visage d'une personne de 100 ans. Ils naissaient, ils pensaient : Je suis presque à la fin, c'est bientôt terminé. Avant, les enfants ouvraient les yeux, ils voyaient, c'était tout. Ils ne demandaient rien. Pour les anniversaires, on ne faisait rien. Pour les enterrements, on n'enterrait personne. C'était trop court, on n'avait pas le temps. Les enfants voyaient les arbres, les pierres, ils voyaient les morts, ils vivaient dans le monde tel qu'il se présentait. Ils restaient 10 ans, 9 ans, ils restaient 8 ans. Ils mouraient pour tout. Avant, on mourait pour tout, on n'avait pas d'hésitation, les questions n'existaient pas. On

mourait d'une dispute ou d'une promenade, parce qu'on mangeait trop peu, parce qu'on marchait trop vite, parce qu'on ne mâchait pas, parce qu'on croquait trop fort. Avancer lentement c'était mourir. Quand on couvrait les bébés, on les tuait, ils s'étouffaient, mais quand on ne les couvrait pas, ils mouraient de froid. On mourait même de tiède, d'appendicite, toujours, de tout. D'une angine, un herpès, une migraine, une otite, une épine, une pointe, une poussière. L'eau était sale, boire signifiait mourir, mais ne pas boire c'était mourir. Une éraflure, un panaris, les ongles rongés, c'était la mort. Une goutte tomba contre un objet de verre. Il dit : Les gens vivaient comme si mourir et vivre étaient une même pensée.

Il lut : On estime qu'au début de l'existence de l'espèce humaine, la mortalité infantile était très élevée. On comptait environ 500 décès de nourrissons pour 1 000 naissances ou même davantage. Les enfants étaient sans doute un fardeau économique dans les sociétés vivant de la cueillette et de la chasse. C'est un fait qui a probablement conduit à la pratique de l'infanticide. Il s'arrêta et il pensa aux bébés congelés par leur mère. Les bébés enterrés dans les jardins. Parfois, on trouve un bébé sous le carrelage. Dans les émissions de faits divers, on parle de bébés morts cachés dans les placards, dans les tiroirs, dans les forêts, mais combien de bébés n'ont jamais été découverts ? Les bébés congelés, coupés, chauffés, les bébés dilués dans de l'acide. Il imagina des statues de bébés dans les grandes villes, sur des places. Des statues en hommage aux bébés tués, la statue d'un bébé congelé sur un socle de verre. Plusieurs statues dans différents endroits de la ville. Des statues de mères cachant leurs bébés morts. Des mères penchées, des statues grises, seules. Il lut : On estime que la population vivante représente 6,5 % de toute la population humaine née. Il dit : On avait plus de chance d'être des morts. Statistiquement, on est plutôt des morts. Il lut : Derrière chaque homme vivant reposent 30 fantômes. Le journal *FiveThirtyEight* évoque un portrait-robot du mort moyen. Il serait jeune (l'espérance de vie entre 3500 et 2000 avant J.-C. était de 36 ans),

rural (en 1950, seuls 29 % des terriens vivaient en ville) et ce serait un homme (si l'on suppose que, comme aujourd'hui, il est toujours né plus de mâles que de femelles).

Il imagina 30 morts habillés en fermier, ils avaient 36 ans, ils souriaient, un brin de paille entre les dents. Ils s'installaient autour de lui, certains flottaient, ils s'allongeaient dans l'air, horizontalement, verticalement, ils se tenaient debout, le long des murs, en boule ou sur le sol. Ils avaient des corps souples, sans exigence, des corps de fantômes.

Il dit : Peut-être que les morts flottent au-dessus de vous, au-dessus de vos têtes. À mon avis, ils sont alignés, ils se croisent et ils font des vagues dans votre chambre. Vous êtes leur invité, vous voyez ce que je veux dire ? On a tous connu quelqu'un de vieux qui a connu quelqu'un de vieux, et la personne vieille a connu une personne plus vieille. On peut remonter, et on remonte comme ça jusqu'à la première personne du monde, jusqu'au premier humain. Les personnes sont reliées par des personnes qui sont reliées par des personnes, du dernier né au premier né. Il y a des morts autour de nous, mais ils ne sont pas mauvais, n'ayez pas peur dans le noir. Quand le visage est dans le noir, il n'y a plus de visage. Le plafond continuait de perdre des gouttes.

Il dit : Le monde est possédé. Les pensées des morts vont dans nos pensées, les gens qui ont vécu avaient des pensées. Les pensées des morts ne peuvent pas mourir. Une pensée ne peut pas mourir. Si les pensées mouraient, il n'y aurait pas d'objet. On ne saurait plus faire de feu, on ne saurait pas compter, on ne pourrait plus parler, on devrait tout apprendre, chaque jour, depuis le départ. Il n'y aurait pas de voitures, pas de machines, pas de chaussures, il n'y aurait pas de papier. Les pensées des morts vivent partout. Tous les objets qui nous entourent contiennent une pensée de mort. La tasse est une ancienne idée, c'est une idée de mort. Merci les morts, les maisons sont des idées de mort, merci les morts. Vos habits sont des idées de mort. Merci les morts. Et les trottoirs, les villes. Le monde est possédé.

On parle, mais nos bouches ont des morts qui parlent à l'intérieur. On parle avec les idées des morts. Avec leurs mots, merci beaucoup, merci à eux, merci à elles. Il y a eu un hasard et la vie est arrivée sur la planète, les morts sont arrivés avec la vie, des molécules, des explosions, les pattes, des mélanges, la vie est arrivée, les choses se font seules, vous voyez. Il y a mille façons de pleurer mais dans le fond il n'y en a qu'une, il faut laisser les yeux. On pleure pourquoi quand on pleure ? On pleure pour exister. On pleure pour être quelqu'un qui pleure. On ne pleure pas de tristesse, on pleure pour dire : Je suis triste. Pour la mort, c'est la même chose. On ne meurt pas de la mort, on meurt pour être une personne mortelle. On meurt pour faire un mort. Il appuya sur la gâchette, la tasse était vide. Il dit : Je vous copie mon poème LES PENSÉES DES FANTÔMES. N'oubliez pas d'aimer, partager, ciao, bye, à la prochaine.

*

T dans un squat là ? Tu as déménagé ? Est-ce que tu peux nous parler de la drogue ? C'est bien tu trouves ? Est-ce qu'il faut se droguer ? Je devrais me droguer ?

La lumière est laide chez toi. On dirait une ancienne lumière. Une lumière d'époque. C'est comme si tu étais dans un monde parallèle raté

Pourquoi tu ne postais plus de vidéo ? Tu es où ? Tu es sorti de chez toi ? C'est quoi ces gouttes ? Tu te prends pour qui ? Tu trouves que c'est bien de ne pas faire de vidéos alors que tu as des abonnés ? Tu trouves que c'est bien de tourner une vidéo dans un décor moche ? C'est quoi ces gouttes ? T'es dans une grotte ?

Bonjour, mon père a tué ma mère. Mon père a tué ma sœur. Mon père a tué mon frère. Mon père a tué nos chiens. Deux chiens. Je les adorais. Tous les jours, je me suis demandé : Pourquoi mon père ne m'a pas

tué ? Est-ce qu'il pensait que je ne faisais pas partie de ma famille ? Est-ce qu'il pensait que je méritais de vivre ? Je vis. Je vis dans une famille d'accueil. J'ai l'impression que le père de la famille me regarde mal. Quand je mange, je crois qu'il regarde mes dents. Il n'aime pas ma bouche. Il n'aime pas mes dents. Il n'aime pas ma tête. C'est vrai, je fais des bruits quand je mange, c'est vrai, je le sais. Il ne m'aime pas. Il n'aime pas mes bruits de bouche, mais je ne peux pas changer de bouche. J'essaie de lui donner une autre forme pour changer le bruit, mais je ne peux pas changer de forme et je ne peux pas changer de bruit. Quand je passe dans le couloir, j'ai l'impression qu'il ne peut pas supporter le bruit de mes pas. J'essaie de faire un autre bruit de pas. J'essaie de me contrôler, mais je ne peux pas changer la forme de mes pas. J'ai l'impression que mes pas seront toujours mes pas. J'ai l'impression que mes pas vont toujours correspondre à moi. Pourquoi ? Quand je me réveille, la nuit, je vois le visage du père dans le noir. Mais quand j'allume, c'est le porte-manteau. Pourtant, c'était le visage du père. Je veux devenir serrurier, parce que j'adore les serrures. Depuis que je suis petit, j'ai toujours regardé les serrures avec mes yeux dans les serrures. J'ai toujours adoré les serrures. Peut-être que c'est le son de la clé que j'aime dans les serrures. Peut-être que c'est la clé qui rentre dans le trou de la serrure. Les serrures sont parfaites. Si la serrure n'est pas parfaite, ce n'est plus une serrure. La partie centrale de la serrure a la forme d'un humain. Est-ce que tu crois qu'on peut reconnaître les tueurs ? Tu penses qu'ils ont quelque chose de spécial dans l'apparence ou tu penses qu'ils sont comme nous au niveau du physique ? Est-ce que tu pourrais faire une vidéo sur les tueurs et sur les tueuses ? Merci bien

Tu peux dire à ta sœur que j'adore quand elle raconte des souvenirs dans sa chambre ? Est-ce qu'elle peut nous raconter un nouveau

souvenir dans sa chambre ? Sara, si jamais tu lis ce message, j'aimerais que tu racontes un autre souvenir dans ta chambre

Bonjour amis et chers amis, voici un généreux 10 000 dollars pour raisons de santé, Entrez dans le contact votre carte bau, sérieux s'abstenir

Les animaux dont tu parles sont plus petits que les humains. Les humains sont les plus nombreux des grands animaux. Renseigne-toi. Pourquoi les forêts ne sont pas couvertes de fourmis mortes ? Tu crois que les fourmis ne meurent pas ? Les fourmis meurent. Alors, pourquoi les forêts ne sont pas couvertes de fourmis mortes ? Les mouches mangent leurs corps ou bien les mouettes en quelques jours et il n'y a plus de corps ? Naïf. Vraiment naïf ! C'est quoi ces gouttes ? Tu es dans une piscine ou quoi ?

Jésus a payé le prix afin que quiconque croit en lui ne meure point. Il a payé le prix par son sang afin que vos péchés puissent être pardonnés. Il a payé le prix afin de vous sauver. Il a pris votre douleur. Personne ne va au Père sans passer par lui. Et le père est Dieu lui-même. Jésus est le fils de Dieu. Croyez en lui et vous vivrez. Dieu est Dieu d'amour. Dieu est Esprit d'amour. Dieu est Lumière. Croyez et repentez-vous. Vous vivrez. J'annonce ce message à tous. C'est la vérité. Jésus m'a sauvé. Je dis aux gens d'Internet, ne désespérez pas. Même si le monde vous déteste, Dieu vous aime

Tu peux parler de la vie après la mort, mais du point de vue des morts ? On parle toujours des vivants, mais les morts pensent quoi ?

Le mec qui écrit les messages agressifs, comment va ton frère le débile mental ?

Mon frère va très bien. Il m'a donné un couteau pour que je compte ta tête. Tu as combien de têtes ? Tu veux que je compte ta tête ? Tu veux que je t'en enlève une ?

Tu l'as acheté où la tasse pistolet ?

Salut Salim, je t'écris parce que j'ai des problèmes de pensées, je suis doux. J'ai bon cœur, mais je ne sors plus. Je ne vois personne. Je ne sors plus de ma chambre, je suis pire que toi. Je ne vois plus mes parents, même mon chat, je ne veux pas qu'il entre dans ma chambre à cause de mes pensées. Si je regarde quelqu'un, j'ai de mauvaises pensées. Je me vois en train de lui mettre un coup. Je vois la personne en train de pleurer. Je la vois en train de supplier. Je me vois avec une arme. Je la force à faire des choses horribles et la personne pleure. Quand je regarde ma famille, j'imagine que je braque ma famille avec un revolver. Je mets le pistolet sur la tempe de mon petit frère. Je demande à toute ma famille de faire n'importe quoi. Je les force à danser nus, je leur dis : SINON JE LE TUE, JE TUE LE PETIT ! Et toute ma famille danse nue en pleurant. Alors je leur demande de sourire. Et toute ma famille danse nue en pleurant, en souriant, sur une musique de fête foraine comme les animaux dans les cirques. Je leur demande d'être comme les animaux dans les cirques. J'ai vu un documentaire sur les animaux dans les cirques. Je vois ma famille comme dans les cirques. Je les torture. Je leur demande de se battre. Je leur demande de s'insulter. Je suis fou. Je braque une arme imaginaire. Je leur fais faire des choses laides. Pourtant, je suis doux. J'adore ma famille. Je l'aime. J'aime ma mère, mais je la tue dans ma tête. Quand je la vois, je la tue. Je lui fais faire n'importe quoi dans mes pensées. Alors, je ne veux plus les voir. Je ne vois plus ma mère. Je l'aime, mais je ne veux plus la voir. Je ne veux plus voir mon frère. Je ne veux plus voir le chat. Je ne vois plus

personne et personne ne peut comprendre ce que je vis dans mon esprit.
Tu peux comprendre ?

*

Le père laissa un cœur sous la vidéo de son fils. Et le père écrivit un message à son fils : Ne mélange pas l'eau et l'électricité, ou les vêtements et l'électricité, ou de la nourriture et l'électricité, ou des objets et l'électricité. L'électricité passe dans les objets ou même dans la poussière. Surtout dans la poussière. La poussière ne souffre pas, elle ne craint pas les coups. On ne se méfie pas de la poussière, mais elle travaille. Tous les jours de la semaine, pendant que personne ne voit, la poussière se dirige vers la lumière. La poussière se pose sur les ampoules qui deviennent fragiles à cause de la poussière, elles craquent et elles explosent, elles nous percent les yeux. Toutes les semaines sont les mêmes. C'est toujours la même semaine. Toutes les heures sont les mêmes. C'est toujours la même heure au niveau de la poussière. Elle ne change pas d'activité. Avant de nettoyer les ampoules, il faut couper le courant. C'est une règle. On peut mourir à cause d'une ampoule. Une femme est morte. Elle est morte à cause d'une ampoule, à cause de la poussière. Il l'avait lu sur Internet. Une femme regardait ses mains près de l'ampoule. La femme s'est approchée pour observer les rides sur ses mains, mais l'ampoule a pété. Un éclat est entré dans la veine du poignet de la femme. L'éclat est monté dans le cerveau de la femme. Il a circulé pendant 16 ans dans le cerveau de la femme. La femme est devenue bizarre. Un jour, à table, elle a versé de l'huile dans son verre et elle l'a bue, elle a dit : Certains l'aiment chaude, mais moi je l'aime fraîche. La femme ne regardait plus ses enfants dans les yeux. Elle regardait leurs bras. Elle s'adressait à leurs bras. Elle leur disait : New York se trouve dans les Vosges. Les arbres sont des crimes, turlututu, chapeau de vent. Je vous vois sombres. Je vous vois sombres exactement. Turlututu, exactement. Je croise ma langue dans le palais, turlututu, chapeau des ânes.

Elle était folle. Elle rangeait les pelures de légumes dans les tiroirs de la commode. Elle s'allongeait sur les armoires et elle criait : Appelez-moi personne. Les médecins l'ont examinée. Ils ont diagnostiqué Alzheimer. Elle tremblait, elle tombait, ils ont diagnostiqué Parkinson. Elle s'est mise à croasser, ils l'ont diagnostiquée sénile. Au bout de 16 ans, elle a fini par mourir. Le jour de l'autopsie, les médecins ont trouvé l'éclat d'ampoule dans le cerveau. Ils ont diagnostiqué une désoxygénation dégénérative lente du cerveau due à l'apparition d'un phénomène inexplicable provoqué par l'intrusion d'un objet réel dans la partie organique du lobe occipital. Mais le père connaissait les ampoules, il les connaissait par cœur, il pouvait les laver les yeux fermés. Il pensait au danger pour ses enfants. Il fallait qu'il en parle à ses enfants. Il fallait qu'il leur dise de couper le courant. Il fallait qu'il s'en souvienne. Il fallait qu'il leur parle du danger. Il fallait dire le mot : DANGER par mail. Il ne devait pas l'oublier. Il fit une croix au savon sur la vitre de la cuisine. Il écrivit au doigt : NE MOUREZ PAS. C'était tout ce qu'il demandait : NE PAS MOURIR.

Si on ne meurt pas, quelqu'un meurt à notre place, mais il y a toujours un mort. Les morts conservent les vivants. Chaque année dans le monde, 275 000 piétons meurent écrasés, une fois que les 275 000 sont morts, on ne peut plus mourir, il faut attendre l'année suivante. On peut se jeter sous les voitures, sous les autobus, on peut essayer, on ne va pas mourir. Quand on lave les assiettes, il faut tourner l'éponge vers la droite, il faut utiliser le côté doux de l'éponge pour que les assiettes ne meurent pas, mais, à force de nettoyer, le père avait cassé plusieurs assiettes, il les avait dissoutes. Quand on lave une chose trop longtemps, elle casse. Si on lave des bébés pendant des heures, ils fondent. Si on nettoie le sol pendant des jours, il disparaît. Si on se lave la figure pendant des mois, on efface notre visage. Le père aimait l'eau de vaisselle. Il l'aimait tant qu'il devait se forcer pour ne pas la boire. Mais, parfois, il buvait quelques gouttes. Personne n'est mort en buvant l'eau de vaisselle. Il disait : Personne n'est mort en buvant

cette eau que je sache. Le père avait bu des eaux. Il avait bu des litres dans sa vie, des eaux de différentes villes, de différents pays. Quand il était très jeune, le père buvait dans l'eau des mares. Il se mettait à plat ventre, il buvait dans les flaques. Quand il était enfant, le père-enfant mangeait des sauterelles et des racines.

C'était dans la campagne, dans le désert, ça n'allait pas. Il y avait des disputes dans sa famille. Un jour, alors que le père était adolescent, sa famille l'a mis dehors. Ses frères l'ont frappé, ils l'ont soulevé, ils l'ont lancé derrière la barrière. Le père-adolescent aurait voulu qu'on le reprenne. Il criait : Reprenez-moi, je serai bien. Je vais faire quoi maintenant ? Reprenez-moi. Ne me laissez pas, maman, papa, mes frères, mes frères. Mais le grand frère avait répondu : Tu ne fais plus partie de ta famille. Tu peux crier, on ne te connaît pas. Et l'autre frère avait crié : Si tu t'approches, je tire. Le père-adolescent savait qu'il n'avait pas d'armes, mais il avait peur d'être touché.

Alors, le père-adolescent a marché dans la poussière et sur les routes jusqu'au désert. Il était comme blême, son visage coincé dans une sorte de frayeur. Il n'avait que ses chaussures et il avait si faim que certains soirs il mangeait ses propres cheveux. Il dormait sur le sable, une pierre sous la tête. La nuit, le vent torturait son corps, il n'avait rien. Le père-adolescent ressentait la misère comme une rage de dents, elle battait dans son torse même quand il dormait. Un jour, le père-adolescent a croisé un homme dans le désert. Il avait la barbe blanche et les sourcils noirs. Son visage était plein de sable, piqué par les cailloux. Il boitait, ses chaussures étaient sales, trouées, il grognait, il mangeait de grosses tranches d'aubergine trempées dans de l'huile qu'il tenait dans ses mains. Il était là, debout, au-dessus du père-adolescent. Il lui lança une miette d'aubergine. Le père-adolescent la fourra dans sa bouche comme une chose qu'on met à l'abri. Et surtout, devant cet homme, le père-adolescent s'était senti écrasé par un besoin horrible, le besoin d'être aimé. Il avait senti ce besoin horrible, pire que la

faim, la soif, la peine, un besoin énorme, il en gémissait. Il aurait fait n'importe quoi pour que cet homme l'aime, qu'il lui fasse un sourire, un geste. Le père-adolescent aurait voulu dire une chose gentille pour que cet homme ne puisse pas résister et qu'il l'aime, qu'il l'aime. Le père-adolescent a enlevé ses chaussures et il les a données à l'homme qui les a prises. L'homme a dit : Elles ne sont pas belles et elles ne sont pas à ma taille. Et l'homme est reparti sans sourire avec les chaussures sous le bras. Les jours suivants, les pieds du père-adolescent se sont déchirés. Mais par moments, il avait la certitude que les éléments le protégeaient. Il regardait le soleil, le sable et l'air, il passait des heures à fixer l'air. Puis il a quitté le pays, mais avant de partir, le père-adolescent a mis du sable dans ses yeux, pour se les abîmer, pour se souvenir du pays. Et un jour, ses enfants sont nés, il est devenu père, il a vu grandir ses enfants, leurs bouches, leurs jambes, parfois, ses enfants s'étaient endormis la tête dans sa main, comme de petits animaux. Le père a souvent pensé : Moi aussi j'étais un enfant.

Quand il était enfant, le père-enfant ne savait pas qu'il était enfant, il n'y pensait jamais. Dans son enfance, le père s'allongeait dans le sable, il courait, il dansait, il soulevait des troncs. Il était fort et magnifique. Mais un jour, ses parents l'ont confié à sa cousine. Pendant que ses parents et ses frères travaillaient, la cousine s'occupait du père-enfant. Elle le regardait sans expression, comme on regarde une pièce d'un centime par terre. Le vrai malheur, c'est qu'elle le frappait.

Toute la journée, elle le frappait. Elle lui donnait un coup sur le crâne avec un marteau. Elle lui arrachait des cils. Elle lui coupait de petits morceaux de langue avec une aiguille. Elle lui donnait des gifles dans la nuque et dans le dos. Elle lui attachait les jambes et les bras. Elle couvrait sa figure de miel, elle le laissait sous le soleil et les insectes mangeaient ses joues. Elle l'observait et elle prenait des notes. Quand les parents rentraient, ils trouvaient leur fils plein de bosses. Elle leur disait : Regardez-le. Il

n'arrête jamais. Il se blesse. Elle utilisait les mots : Instable et Perturbé. Et quand les parents regardaient leur fils, ils voyaient un problème.

La cousine testait le chaud, le froid, les odeurs, les privations, l'apnée, elle lui faisait manger des pots de moutarde et des pots de cendre, des pots d'épices et des pots de sel. Quand le père-enfant vomissait, elle lui faisait manger son vomi. Quand il pleurait, il devait recommencer. Il devait creuser des trous dans le désert, ses doigts s'ouvraient, quand le trou était creusé, le père-enfant rebouchait. Il pouvait creuser puis reboucher jusqu'à 60 trous dans la semaine, des trous profonds de plusieurs mètres. Elle le chronométrait, elle frappait avec la pointe d'une ceinture, avec le fer, avec le pire, et ça lui soulageait le cœur. La cousine se mettait nue, elle s'asseyait sur le visage du père-enfant, il ne pouvait rien faire, elle envoyait ses odeurs ignobles. Elle le pendait par les pieds au plafond jusqu'à ce que sa tête devienne bleue. Le père-enfant sentait les veines de son cerveau. Parfois, elle l'attachait, il devait s'asseoir, ses pieds ne touchaient pas le sol, elle réunissait de la paille, du petit bois, et elle mettait le feu sous ses talons. S'il criait, elle rayonnait. Il s'évanouissait, et il se réveillait nu dans le poulailler. Comme elle avait posé des graines sur tout son corps, les poules et les coqs piquaient sa peau, mais une petite poule rousse lui tournait autour en criant. Elle défendait le père-enfant. Elle s'empressait. Elle repoussait les autres poules. Comme le père-enfant l'aimait, la cousine a coupé sa tête. Elle a forcé le père-enfant à l'avaler. Crue. Avec les pattes. Avec le bec. Avec le cœur. Avec les globes. Avec les plumes. Le père-enfant devait rester sur un pied, s'il tombait, elle lui brûlait le dessous des ongles avec une épingle en feu. Elle lui séchait les zones personnelles avec un séchoir, et il pelait, il se grattait, elle adorait. Elle lui demandait d'ouvrir la bouche. Elle lui séchait la langue, il ne pouvait plus parler. Pendant des jours, il ne parlait plus. Ses parents pensaient : Il est attardé.

Ses parents se ressemblaient. Son père ressemblait à sa mère. Sa mère ressemblait à son père. Ils avaient le même regard. La même voix. Les

mêmes mains. Les mêmes expressions. Dans ses pensées, le père-enfant voyait ses parents comme une seule personne. Une seule décision. Une seule distance. Le soir, quand il retrouvait ses parents, il se déplaçait comme un tigre blessé dans la maison. Il marchait lentement et il fermait les yeux. Ses parents regardaient son visage, ils pensaient : Attardé.

La cousine installait des électrodes sur les oreilles du père-enfant. Elle envoyait les décharges. Elle se demandait : À quel moment on devient fou ? À quel moment l'esprit s'arrête ? À quel moment l'esprit s'enfuit ? Pour le père-enfant, la crainte de la douleur était pire que la douleur. La cousine attendait quelques minutes avant de le torturer. Elle regardait sa peur. Quand la douleur venait, c'était une délivrance avec un sentiment presque de joie pour le père-enfant. Le sentiment que ça ne faisait pas si mal. Ça ne faisait pas mal au maximum. Le maximum, c'était la mort.

Elle lui faisait boire 20 litres de café, alors il ne dormait plus. Mais ce n'était pas le pire. Le plus horrible, c'est qu'elle avait parfois un geste de douceur. Quand elle était fatiguée, en fin de journée, elle lui tapotait la tête avec le bout des doigts. Elle lui caressait la joue. Mais sous la main de la cousine il n'y avait pas de joue, il n'y avait pas d'enfant dans cette joue, il n'y avait pas de vie, elle aurait pu poser la main sur un légume. Il n'y avait pas de père-enfant et la main de la cousine se faisait emporter comme si le mouvement rebondissait, comme un moteur qu'on met en route. Alors la caresse devenait un petit coup, puis un autre coup, et elle lui plantait ses ongles, puis un énorme coup, une beigne. Ça ne l'aurait pas dérangée qu'il soit mort. Elle le frappait. En le frappant elle le rendait coupable. Elle le rendait bizarre. Et elle fumait. Elle fumait. Elle choisissait l'endroit, elle enfonçait sa cigarette. Le père-enfant pleurait, elle riait quelquefois, mais souvent elle n'avait pas d'expression, elle n'avait pas la face souple.

Tous les matins, elle arrivait avec ses liquides à faire bouillir, à poser sur les cuisses, les bras, du thé, de la boue, des métaux à chauffer, des pinces, des tournevis, des couteaux. Parfois elle lui faisait croire que le

dernier jour était venu. Elle disait : Tu meurs aujourd'hui. Et le père-enfant criait : S'il te plaît. Mais elle appuyait le couteau contre sa gorge et elle disait : C'est le moment. Elle riait. Elle pissait dans un seau, elle faisait pisser les vaches et la chienne et les moutons, le père-enfant devait battre des records d'apnée sous pisse. Elle le chronométrait. Elle avait toujours son chronomètre autour du cou. Elle avait l'air d'une entraîneuse d'athlétisme. Elle disait : Tu peux t'améliorer. Elle ne faisait pas de pause. Elle lui plongeait la tête dans de l'essence. Elle lui demandait d'en boire, il en buvait. Mais il n'avait pas le droit de mourir. Il n'avait pas le droit de boire trop d'essence. Pas trop de Javel. Pas trop de détergent. Pas trop d'acide. Interdit d'être mort.

Un jour, après avoir attaché le père-enfant sur son lit, la cousine a tiré une petite plume de l'oreiller. Elle l'a passée sous les pieds du père-enfant toute la journée, sans dire un mot. Ce jour-là, le père-enfant a perdu le plus grand morceau de la réalité. Il délirait. Alors les joues de la cousine sont devenues roses et ses yeux ont roulé dans sa tête. Elle a dit : Merci.

D'autres fois, la cousine lui mettait de la musique sur les oreilles, au casque, très fort, la même chanson, 200 000 millions de fois. La pire des chansons. La plus courte. En boucle. Un slogan. Elle choisissait la musique d'une publicité :

Du riz chérie du riz chéri du riz ouistiti.

Du riz chérie du riz chéri du riz ouistiti.

Du riz chérie du riz chéri du riz ouistiti.

Toute la journée.

Du riz chérie du riz chéri du riz ouistiti.

Du riz chérie du riz chéri du riz ouistiti.

Le père-enfant serrait les dents puis il les desserrait.

Du riz chérie du riz chéri du riz ouistiti.

Du riz chérie du riz chéri du riz ouistiti.

Du riz chérie du riz chéri du riz ouistiti.

Le père-enfant pouvait sentir les larmes qui sortaient par ses oreilles, mais les larmes montaient et elles disparaissaient.

Du riz chérie du riz chéri du riz ouistiti.

Du riz chérie du riz chéri du riz ouistiti.

Du riz chérie du riz chéri du riz ouistiti.

Du riz chérie du riz chéri du riz ouistiti.

La nuit, le père-enfant entendait la chanson dans sa tête. Il l'entendait sous la douche. Il l'entendait à table, en boucle. Parfois même il la disait, il répétait : Du riz chérie du riz chéri du riz ouistiti. Et ses parents le regardaient, ils pensaient : Retardé.

Quand on est un enfant, on ne sait pas que les choses ont une fin. On ne peut pas savoir. On ne peut pas partir. On ne peut pas tourner le dos. Les enfants sont toujours d'accord. On frappe un enfant et l'enfant est d'accord. Le père-enfant ne bougeait plus. Il savait qu'elle le frapperait. Il n'existait pas, elle le frappait. Elle aurait pu frapper un autre enfant. N'importe quel enfant. Pourtant quand elle le frappait, le père-enfant existait au plus haut niveau de l'existence, au plus grand de l'existence, il se multipliait. Il devenait la vie comme dans les accidents. Les accidents libèrent la pensée. Le cœur monte au-dessus de la tête. C'est pourquoi tout le monde aime les histoires de catastrophes. Tout le monde adore les histoires de maladies et les enlèvements, les tueurs, et les histoires de caves, les tremblements de terre, les accidents d'avion. Tout le monde écoute les histoires de calamités, d'épidémies, de drames, même les animaux. S'ils pouvaient, les animaux regarderaient des émissions de faits divers de leur espèce. Ils écouterait l'histoire d'un animal qui tue un animal, qui le découpe ou qui l'enferme, qui le séquestre ou qui le vole. Un jour, la cousine est morte. Jeune. Brûlée. Chez elle. À cause d'une bougie.

Le père disait à ses enfants : On ne doit pas laisser les bougies allumées. Salim, si tu allumes des bougies, tu dois les surveiller. Tu as compris ? Si tu allumes une bougie, tu dois rester près de la bougie. Tu dois la regarder. Tes

yeux ne doivent jamais quitter la bougie, Sara. Si tes yeux quittent la bougie, c'est une erreur. Il y a beaucoup d'erreurs sur terre. Les erreurs conduisent à la mort.

Le père leva la tête. La voisine était en train de l'observer avec ses jumelles. Elle faisait des signes. Elle montrait quelque chose. L'entrée de la maison. Le père marcha jusqu'à la porte, il l'ouvrit. Il trouva une fleur bleue avec de la moisissure sur les pétales. Il remonta dans la cuisine et il posa la fleur, très doucement dans la poubelle.

*

Est-ce que les morts ont des érections ? Un mort d'une heure ? Un mort de la veille ? Un mort d'une minute ? Un mort frais ? Si les morts viennent de mourir, est-ce qu'on peut les faire éjaculer ? Elle y pensa et elle n'y pensa plus, mais elle imagina la taille de son cercueil. Sara le voyait noir, non, elle le voyait rouge, puis elle pensa aux personnes très grandes ou très grosses. Est-ce que les cercueils des personnes très grandes ou très grosses sont plus chers ? À partir de quel poids le prix augmente ? À partir de quelle largeur ? De quelle taille ? Combien d'euros par centimètre ? Le monde est paranormal. La vie n'est pas naturelle. La vie est dans la nature, mais la vie n'est pas la nature. On ne trouve pas la vie dans la nature. Si on cherche la vie dans la nature, on trouve la nature. On ne trouve jamais la vie. On trouve une pierre, mais on ne trouve pas la vie. On ne peut pas dire : Tiens, voici la vie. On ne peut pas montrer la planète et dire : Ceci est la vie, c'est elle. Il nous manque des morceaux de la vie. On ne peut pas montrer l'univers et dire : Ceci est la vie, c'est elle. On ne peut pas montrer la vie, montrer un bébé et dire : Voici la vie. On ne sait pas où se trouve la vie. On peut l'apercevoir au fond des yeux d'une personne, dans la pupille, mais on ne peut pas dire : Ceci est la vie, en montrant la personne vivante, en montrant sa pupille. On verrait mieux la vie en dehors de la vie. Sara pensait : Je suis dans la vie au même moment que les autres personnes dans

le monde. Les personnes dans le monde ont beaucoup de détails. Toutes les personnes avancent avec leurs millions de détails. Il y a du sens sur les personnes. Dans le dos d'une personne, dans sa nuque, dans ses mains, tout s'exprime sur les personnes. L'épaule est expressive. L'arrière d'un crâne est expressif. Il y a des expressions dans les cheveux, dans chaque mèche. Chaque partie du corps de chaque personne exprime quelque chose. C'est trop.

Chaque fois qu'une personne venait lui parler, elle la trouvait trop près. Elle voyait les personnes avec leurs détails, car il y a toujours un détail qui dépasse de la personne. Il y a toujours un pore dilaté, un poil, ou des matières qui ressortent, des larmes, des odeurs, de la graisse, des boutons, des bosses, ou l'œil qui brille.

L'œil d'une personne âgée par exemple. Cet œil est si vieux. Cet œil a l'air si gluant. Votre œil est si gluant. On ne peut pas le regarder. Est-ce que vous venez de mettre de l'huile dans votre œil ? Est-ce que vous allez mourir dans une seconde ? Tout est si proche, c'est écœurant.

Pourquoi la réalité est si proche ? Pourquoi les gens sont si proches ? Pourquoi la réalité reste toujours trop près ? Est-ce qu'elle ne pourrait pas s'éloigner ? Est-ce qu'on ne pourrait pas l'éloigner quelques secondes ? Est-ce qu'on ne pourrait pas respirer un peu ?

Elle aurait voulu régler leurs visages avec son téléphone, régler les visages des passants avec un logiciel. Qu'ils soient plus flous, plus loin, moins vrais.

Les autres sont d'autres personnes, c'est bizarre. Les gens existent. Leurs gestes existent, ils se déplacent et ils respirent. Il n'y a rien de plus étrange. On regarde une tête, on regarde la tête des autres, et c'est tellement bizarre. Alors on regarde notre propre tête, mais elle est encore plus bizarre, elle est bizarre de plus près, elle est bizarre et personnelle. Elle est bizarre de l'intérieur. On a une tête. Elle est à nous. C'est notre tête. Mais il n'y a rien de plus bizarre.

On voit notre tête dans un miroir. On ne sait pas ce qu'elle contient. On ne peut pas comprendre. On bouge nos yeux, mais on ne sait pas comment les yeux fonctionnent, on ne peut pas comprendre. Même en étudiant la science, on ne peut pas comprendre ce qui se passe pour faire une personne.

Il y a ce trou plein de dents sur notre figure, on le remplit chaque jour de choses liquides et de choses solides, mais on ne comprend rien. Quand on y pense, c'est juste bizarre, tout ce que nous sommes, il n'y a rien de plus bizarre. On ressent la douleur, on marche et on respire. On prend de l'air, il entre en nous, alors on le recrache. On parle, on parle, mais on ne peut rien imaginer de plus bizarre, parce qu'il n'y a rien de plus bizarre.

Rien n'est plus bizarre qu'une personne dans le monde, il n'y a pas d'équivalent. C'est plus bizarre que tout le reste. Il n'y a rien de plus bizarre que de dormir et de se réveiller toutes les nuits et tous les jours. Rien n'est plus bizarre que de pousser, naître minuscule, mesurer quelques centimètres et s'étendre, devenir long, dépasser les enfants.

Il n'y a rien de plus bizarre que d'oublier. Voir une chose et l'oublier. Vivre une scène et l'oublier. Oublier des parties de sa propre vie. Oublier sa naissance, sa propre naissance, une partie de sa vie, oublier des années. Vivre plusieurs années, oublier ces années, il n'y a rien de plus bizarre. Est-ce qu'il y a quelque chose de plus bizarre ? Il n'y a rien de plus bizarre que d'être sûr à 100 % de finir en poussière. Regarder la poussière et se dire : Je deviendrai cette poussière. On fait comme si tout était logique, mais il n'y a rien de moins normal. On dit : Je suis là, je suis en vie, comme si c'était simple, pourtant quand on y pense, il n'y a rien de plus bizarre que d'avoir une peau qui devient molle. Il n'y a rien de plus bizarre que d'avoir des cheveux qui blanchissent et qui tombent. Vivre des années en calculant le temps avec la lumière d'une étoile en feu qui nous éclaire, est-ce que ce n'est pas bizarre ? Il n'y a rien de plus bizarre que ce système, que cette vie, ce quotidien, ces habitudes, il n'y a rien de plus bizarre. Et les animaux ? Tous ces animaux. Tous ces êtres qui bougent autour de nous et près de

nous. Tous ces êtres qui n'ont pas la même forme, ils n'ont pas le même corps, mais ils ont un visage, il n'y a rien de plus bizarre et de plus lourd et de plus beau.

Il n'y a rien de plus étrange que de venir des autres, naître les uns des autres, naître du corps d'un autre. Avoir vécu dans le ventre d'une autre, être conçu par d'autres, rien n'est plus étrange, mais rien n'est plus normal. C'est normal, car c'est tout ce qu'on a. C'est notre vie, elle est normale, on ne peut pas dire : Non.

Personne ne peut dire : Non, je ne suis pas d'accord. Personne ne dit : Je ne suis pas d'accord avec la respiration. Je ne veux plus digérer. Je trouve que les arbres ne sont pas logiques. Il y a un problème avec le ciel. Je ne comprends pas le soleil, les orages, ce n'est pas possible, c'est trop bizarre. Pourquoi je ne suis pas les autres ? Pourquoi je suis une seule personne ? On aurait accepté n'importe quoi, on aurait accepté de flotter par exemple. On aurait accepté que la lumière n'existe pas. On aurait accepté n'importe quel visage, n'importe quelle tête, on aurait accepté n'importe quelle apparence, tout nous aurait semblé normal.

On comprend les choses autour de nous avec la connaissance à l'intérieur de nous. On regarde le ciel, on se souvient du ciel, on regarde le sol, on se souvient du sol. On regarde une personne, on se souvient des personnes. Il y a des organes à l'intérieur des passants, dans les rues. Les passants produisent des matières avec leurs organes. Si les gens n'avaient pas de corps, ils seraient calmes. S'ils n'avaient pas de corps, toutes leurs parties seraient proches. Les yeux dans les pieds. La tête dans la langue, dans les cheveux, dans le dos, comme un cercle, une boule. Les personnes seraient des boules.

Et Boule, Sara pensa, c'était le nom de son chat quand elle avait 8 ans. Comme il perdait ses poils, elle les ramassait, elle les mettait dans un bocal qu'elle remplissait d'eau tiède, et l'eau devenait spéciale, épaisse, douce,

grise. Le soir, pour s'endormir, Sara touchait les poils dans l'eau. Elle mettait la main dans le bocal et sa main s'endormait.

À 8 ans, Sara avait décidé de brûler la terre. Elle avait commencé par un champ près du village, puis elle s'était demandé pourquoi le monde n'avait pas déjà brûlé ? Les pompiers n'existaient pas dans la préhistoire, dans le Moyen Âge, dans la Renaissance. Les feux pouvaient grandir, ils pouvaient s'étendre, ils étaient libres, mais les feux s'arrêtaient. Ils abandonnaient.

Elle avait brûlé des branches dans un champ et des journaux sous un pont à l'entrée du village, le feu montait, mais il mourait. Elle avait brûlé de l'eau. Elle avait mis de l'eau dans des fioles et les eaux avaient brûlé dans le feu, elles avaient brûlé parce que l'eau brûle. On ne sait pas pourquoi le feu s'arrête, il n'y a pas d'explication. Les océans pourraient brûler. Le feu brûle une flaque, il peut brûler la mer. Mais le feu abandonne. Il n'a pas de confiance. Il ne peut plus avancer, mais les personnes avancent et elles n'ont pas de gêne. Les personnes entrent quelque part et, où qu'elles aillent, elles n'ont pas de gêne. Les personnes prennent une place comme si c'était leur place. Une personne monte dans un train et elle cherche sa place. C'est tout ce qu'elle cherche, c'est tout ce qu'elle veut, c'est sa seule pensée. Cette manière de lever le nez, de lever les yeux, d'entrouvrir la bouche, la personne murmure son numéro, c'est son numéro, sa place, son siège, elle le répète, place 68, le nez levé, place 68, j'ai la place 68, comme si c'était sa place, comme si la vie l'attendait. Et son corps dit : C'est moi. C'est à moi. Voici mon wagon. C'est ma place. C'est mon wagon. Je suis dans ce wagon. C'est mon train. Je prends ce train. Je vais quelque part. Je suis là.

Quand on regarde une personne, on peut l'entendre dire : Je suis là. Elle n'a pas besoin d'ouvrir la bouche. Les humains marchent sur le sol, et le sol leur appartient. Quelqu'un entre dans une pièce et c'est comme s'il disait : Cette pièce est à moi. Un homme apparaît dans une rue et c'est comme s'il disait : Je suis ici. Tout est à moi. Je suis en train d'exister. Quelqu'un entre

dans la mer et il pousse la mer. Il pousse l'eau, il entre, il entre dans la mer. La mer est son endroit.

Comme elle ne pouvait pas regarder les personnes, Sara regardait des morceaux de personne. Les gens n'étaient pas terminés. Ils n'avaient pas assez de temps pour avoir un visage terminé, pas assez de temps pour apprendre à parler, pas assez de temps pour apprendre à bouger, ils étaient vrais, et donc mal faits. Où qu'on aille, il y a des personnes, même dans les petites villes, on ne croise que des personnes, même dans les forêts, dans les montagnes, on finit toujours par croiser des personnes. Il y a toujours des humains qui sont toujours des personnes, qui sont toujours trop proches et trop réels.

Mais il y avait des gestes que Sara aurait voulu garder dans son téléphone, en souvenir du monde. Un geste de son père, un geste de son frère, le dernier geste de la grand-mère avant d'être paralysée. Est-ce que les personnes paralysées se souviennent de leur dernier geste ? Avant d'être paralysé, je me brossais les dents. Avant d'être paralysé, je faisais signe à un ami. Voici mon dernier geste, j'ai levé l'index en direction du ciel. Avant d'être paralysé, je tournais le volant.

On dit que les momies n'ont plus de geste, mais un jour, dans une catacombe, alors qu'elle visitait les sous-sols de la ville, Sara avait vu la momie d'une duchesse. Tout était sombre dans la crypte, le gardien avait dit : Ne touchez pas. Sara s'est approchée, elle a entendu du vent dans la gorge de la momie, elle a vu la poitrine monter et descendre. Elle a dit : Je crois qu'elle vit. Et le gardien a répondu : Non. Elle est morte depuis 1 200 ans.

Il y a des choses qu'on voit, mais qui n'existent pas.

Plus tard, à l'époque du lycée, un soir, dans un garage avec de la musique, tout le monde était assis sur des chaises contre les murs. Personne ne parlait. Des lumières roses et bleues passaient sur les visages. Personne ne disait rien. Tout le monde prenait des photos de son propre visage dans

les lumières. Tout le monde postait ces images sur les réseaux. Tout le monde aimait les images de tout le monde sur le réseau. Tout le monde laissait des cœurs et des commentaires. Tout le monde buvait, tout le monde était saoul, mais personne ne bougeait, personne ne parlait. Les vidéos tournaient dans les téléphones. Et il y avait cette fille qui se tenait toujours comme une photo de profil, dans tous les moments de sa vie, elle mettait les lèvres en avant, elle ouvrait grand les yeux. C'était devenu sa nature. Elle avait l'apparence d'une photo de profil. Un jour, ses parents l'ont punie parce qu'elle ne parlait plus, elle se comportait comme une image. Quand ses parents ont pris son téléphone, les mains de la fille ont continué à faire des gestes dans l'air, comme si elles faisaient défiler des images dans l'air, ses mains bougeaient, ses yeux regardaient le vide, comme le père parfois dans sa cuisine. Sara entrerait dans la cuisine et elle voyait son père qui ne regardait rien, les yeux tout droit.

*

LES PENSÉES DES FANTÔMES

salut

bientôt je suis dans les fantômes

ô

tu marches

et

tes pieds ne sont pas d'accord avec toi

essaie de déformer la vie

avec un marteau

essaie de caresser les cils des personnes

avec un tournevis

oui

on peut déformer
les oreilles de dieu
avec un tournevis

ô
je vois
une chaise dans l'air et je m'assois

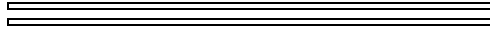
je prendrai un animal dans ma main
pour lui donner de la pitié

dans mon cerveau
une petite boule dit la vérité

donne de la glace à ton frigo
verse du jus d'orange sur tes oranges
trouve un autre œil entre tes yeux

avec un tournevis
tire ta blessure vers le haut

LA COLLINE BRILLANTE



L'infirmière dit le mot : Nuit. L'infirmier se penche, ils regardent le ciel. L'infirmière parle. L'infirmier lui répond. Ils disent des phrases à propos de la grand-mère. Doucement. Ils disent qu'elle est en train de mourir. Elle se dirige vers les matières de la terre. Ils observent des gouttes de sang à travers un tube. L'infirmier dit : Le sang pourri a la couleur des rois. Couleur portraits de rois. Ancienne époque, draps rouges et tissus lourds. Tapisseries de toiles. Gants roses et flaques noires. Trous rouges au côté droit. Dissections de cadavres dans un amphithéâtre. Saignées des nobles et jus de bœuf. Les choses horribles sont souvent belles. Les choses affreuses. La couleur du sang pourri. L'explosion d'une bombe. Un tsunami qui recouvre une ville. Des corps en cendres. Une éruption volcanique. Carambolage sur l'autoroute. Une avalanche. Un immeuble s'effondre. Un cyclone. Tempête. Mouvements de terrain. Les maladies au microscope. Des tourbillons dans l'eau. Des vêtements qui flottent. Un mauvais signe. Des corps gelés. Échographie des fœtus malformés. L'infirmière tapote le tube de verre et le sang vibre. Elle dit : Le sang n'est qu'un liquide parmi d'autres liquides. Il n'y a pas si longtemps, les réconciliations étaient scellées en se frottant la bouche avec du sang, celui d'un animal ou celui d'un humain. Les animaux et les humains ne partagent pas le même sang. Certains animaux vivent sans manger, sans boire et sans dormir. Elle dit : Certains animaux peuvent rester immobiles des mois ou des années sans mourir, ni de faim, ni de soif. Elle parle des coquerelles, de certaines

grenouilles, du rat kangourou, des cafards, et de l'araignée de l'Himalaya. Elle se compare à ces animaux, elle dit : Je me compare, en ce moment. Je me compare. Je ressens la faim, la fatigue et la soif, presque chaque heure. Elle rigole derrière sa main. Elle dit : Je ressens tout le temps ces besoins. Elle rit comme si quelqu'un la chatouillait. Elle dit : J'ai ces besoins. Et son rire s'arrête. L'infirmier dit : Les malades et les non-malades ne peuvent pas se comprendre. Si les non-malades comprenaient les malades, ils en mourraient. Si les malades avaient la vitalité des non-malades, leur maladie progresserait en une seconde dans tout leur corps. L'infirmière s'assoit sur le lit. Elle prend la main de la grand-mère. L'infirmier étale de la crème sur les joues de la grand-mère et sur tout son visage. Elle plisse les lèvres. L'infirmier dit : Ça vous fait du bien. Ça nous fait du bien. Ça fait du bien à tout le monde dans cette pièce et peut-être en dehors. Quand on ressent du bien dans une pièce, on envoie peut-être ce bien dans le monde. Je ne sais pas. On fait le bien.

L'infirmière peigne les cheveux de la grand-mère. Elle met de l'huile sur les pointes et ils brillent, elle n'a même pas de cheveux blancs. L'infirmier appuie sur un interrupteur et le lit s'abaisse. Il retire le dentier de la grand-mère et son visage est aspiré. L'infirmier dit : Les fausses dents n'imitent pas les vraies dents. Les fausses dents imitent les fausses dents du passé depuis l'histoire des fausses dents. Les fausses dents vont dans la continuité de l'histoire des fausses dents depuis leur invention. Tout ce qui est construit imite ce qui a été construit. Tous les objets construits vont dans la continuité de l'histoire de la construction de ces objets. Il dit : J'aimerais enlever mon cerveau comme on enlève un dentier. J'aimerais le tremper. J'aimerais enlever mon cerveau avant de m'endormir. Je voudrais le mettre à tremper dans un verre d'eau claire. L'infirmière embrasse la tempe droite de la grand-mère. Elle prononce le mot : Tempe. L'infirmier dit : Les mots Tempe et Tremper sont proches, mais ils sont différents. L'infirmière fait oui de la tête, mais elle n'écoute plus. Ils se regardent et ils attendent. Ils

parlent encore. L'infirmière perd un cil. L'infirmier le rattrape. Ils disent que la peau des bébés se renouvelle. Ils disent : Pour grandir, les bébés doivent perdre des morceaux de leur peau. Ils perdent des morceaux d'eux-mêmes. C'est la seule manière d'avoir une forme. La grand-mère cligne 2 fois. L'infirmier colle sa tête contre la joue de la grand-mère. L'infirmière colle sa tête contre l'autre joue. L'infirmier tend le bras, il appuie sur le bord de son téléphone. Il montre la photo. Ils se disent : On est bien. Ils postent la photo sur le réseau.

*

Tout avait l'air d'attendre quelque chose. Jonathan dit : Ton frère tape des noms au hasard sur Internet. Il dit que votre grand-mère est en train de moisir. Il fait des recherches sur la moisissure et sur le sang. Il a contacté un spécialiste des moisissures. Ton frère écrit de longs messages, mais le spécialiste des moisissures répond : Dac. Ok. Oui. J'ai l'impression que ton frère ne veut plus me parler.

Sara s'allonge sur les marches. Ils se taisent. Deux chiens apparaissent. Ils courent l'un vers l'autre. Ils se cognent. Ils forment une boule qui se déplace. Ils disparaissent.

Jonathan dit : J'ai vu un documentaire sur les personnes qui ne veulent plus sortir, au Japon, les Hikikomoris. J'ai remarqué que leur peau devient verte, certains sont blancs mais d'autres sont devenus verts. Dans le documentaire, un gars portait un pull rouge et je ne sais pas comment l'expliquer, mais le pull était vert. D'autres sont transparents, on dirait que leur corps s'efface. J'ai vu un mur à travers un gars dans le documentaire. Il parlait, le mur de sa chambre apparaissait derrière sa figure. Il n'était pas sorti depuis 13 ans. Son père disait : Mon fils a disparu. Il vous parle depuis le monde des disparus.

Jonathan dit : À ton avis, quand on met la clim et le chauffage en même temps, il fait chaud ou froid ? Sara ne répond pas. Ses yeux reflètent

l'écran. Il dit : Essaie d'imaginer l'homme qui était à 2 doigts d'inventer le mot doigt. Il ne pouvait même pas dire qu'il était à 2 doigts d'inventer le mot doigt. Sara ne répond pas. Il met 3 pilules dans sa bouche. Il regarde son téléphone, il relève la tête, il regarde la place, il regarde Sara, il remue les jambes. Il dit : Tu sais qu'il y a une variété d'arbre qui penche en direction de la Nouvelle-Calédonie ? On peut le planter n'importe où, ils penchent toujours vers la Nouvelle-Calédonie.

Sara laisse du silence. Jonathan parle. Il dit : Parfois, quand je vois le ciel, ça me donne envie de tuer une personne au hasard. Ils se taisent. Une femme s'installe près d'eux. Elle porte un tablier trop court et ses genoux gonflés d'arthrose ressemblent aux crânes des enfants. Elle sort une pomme, du fil et une aiguille. Sara dit : Elle coud des fruits tous les matins.

La femme pose ses lunettes sur son visage. Elle noue un fil blanc autour de son doigt. Elle tire l'aiguille et elle l'enfonce dans la pomme. Jonathan filme. Il lui demande : Pourquoi vous cousez des fruits ? La vieille ne répond pas. Il pose la question plus fort. La vieille ne répond pas. Il s'approche, il crie la question dans son oreille. La femme lève son aiguille, elle pique la main de Jonathan. Il saigne une goutte. Il la filme. La vieille a les yeux noirs. Elle dit : À votre avis, pourquoi les abeilles font du miel ? Elle leur tourne le dos. On voit ses coudes qui s'agitent.

*

La grand-mère a le corps ici, mais on peut la mettre sur une barque, et le vent l'emporte. On peut la poser sur une pierre, dans les sables mouvants, elle disparaît ou elle s'enfonce. Qu'est-ce que ça change ? La poussière tomberait sur elle et la poussière resterait sur cette grand-mère. On pourrait l'entourer de vêtements ou l'entourer de branches, elle ne dirait plus rien parce qu'elle ne peut rien dire. On pourrait la jeter dans une rivière ou dans un parking. Est-ce que ça changerait quelque chose ? On pourrait la laisser seule dans la maison, quitter la maison pour toujours et laisser la grand-

mère. Que les infirmiers ne viennent plus, que le père disparaisse, que les enfants s'en aillent, que la grand-mère reste seule, un tuyau dans la bouche, des soupes dans le ventre, tout rentrerait et tout ressortirait, au rythme naturel. Personne ne changerait son linge. Il pourrirait comme le reste au rythme de la nature, au rythme de la terre, des animaux, des pierres.

Hier, la douleur est sortie. Elle rampait dans la pièce. Elle s'appuyait sur ses genoux. Elle était silencieuse. Sa forme se retournait contre sa peau. Elle tournait comme une spirale sur elle-même. Elle cherchait une douleur, car la douleur adore la douleur.

On croit qu'une douleur annule une douleur. On pense qu'une grande douleur annule une petite. On se mord le bras pour ne pas souffrir de la jambe. Mais la douleur avale la douleur. La grande douleur avale les petites. Les petites douleurs ne disparaissent pas, elles participent. J'ai dit à la douleur : Toi, tu ressembles à une araignée qui n'a que 2 pattes.

La douleur a des mouvements lents et rapides à l'intérieur d'une personne. Je la voyais dans l'ombre, j'avais pitié. J'ai dit : Je te connais. Ses yeux étaient clairs, peut-être qu'elle n'avait pas d'œil, mais elle avait un regard. La douleur n'arrêtait pas de trembler. Quand la douleur s'attache, elle entoure la personne. J'ai dit : Tu es la plus seule au monde. J'aurais voulu lui lancer une pièce, lui donner un euro, mais la douleur ne comprend rien. Elle ne comprend pas les expressions du visage. J'ai dit : Tu as faim ? Je lui aurais donné une pièce pour qu'elle se repose ou qu'elle mange, mais la douleur s'installe à l'intérieur des gens.

La personne qui souffre pense à la douleur, mais la douleur ne pense qu'à la douleur. Elle se souvient toujours de la douleur. Elle est obsédée. La douleur est vide. Quand elle s'installe, la douleur détache la personne de la personne. Quand elle s'approche, elle blesse. Elle n'a pas d'ami, elle n'a pas de famille. Pourtant, c'est la douleur qui fait les formes. Les plantes se courbent de douleur. La douleur fait le monde. À l'intérieur de l'utérus, les visages se forment par la douleur. Quand on essaie de tirer sur un bras,

quand on essaie d'arracher un membre, la douleur apparaît. Quand on essaie de tirer la langue en dehors du corps, la douleur nous empêche. Elle connaît les mesures. Elle était longue, elle cachait sa figure. J'ai dit : Je ne vais pas t'insulter, tu fais mal au cœur. Les médecins cherchent le point de départ de la douleur mais la douleur est une roue et son commencement se trouve à chaque endroit. La douleur est sérieuse. J'ai dit : Tu es toujours la même avec un enfant ou avec une vieille. Tu es toujours toi-même. Mais tu n'as rien pour toi. Tu n'as personne. La souffrance n'appartient pas aux personnes qui souffrent, la souffrance appartient à la souffrance. Et ma douleur a soupiré. Ma douleur a fait le bruit d'un insecte qui gratte. Ses pupilles ont bougé. Et ma douleur a disparu.

Des bêtes vivent sur nos visages. Comme elles sont minuscules, on ne peut pas les voir. Chaque jour, sur nos visages, il se passe des drames, il se passe des guerres, des catastrophes. Les bêtes se tuent sur nos visages, elles se trahissent, elles se supplient. Des bêtes se réunissent en cercle autour du nez, elles exécutent une autre bête. On ne sait pas ce qui se passe. Les bêtes font des procès sur nos visages, elles se condamnent, elles s'entretuent. Quand elles n'ont plus d'espoir, des bêtes sautent de nos visages, elles se suicident. Parfois, c'est une journée normale sur le visage de n'importe qui. Les bêtes vont au travail, elles marchent, elles cuisinent, elles s'occupent de leurs enfants. Elles ont des vies, des histoires, mais on ne les sent pas, on ne sent rien sur le visage. On ne sait pas ce qui se passe. On ne comprend pas les êtres qui vivent sur notre vie, on ne les connaît pas. On ne discute pas avec les germes, avec les acariens. On ne sait pas ce qu'ils pensent. On ne sent pas ce qu'ils vivent. Jonathan pouvait sentir comme une pellicule de sang sur ses yeux. Quand on ferme les yeux, on croit voir le vide ou la nuit, mais on se voit nous-mêmes. On ferme nos yeux, on les recouvre d'une pellicule de sang, une pellicule de peau, un muscle, c'est notre peau, c'est notre sang, notre paupière. On ne ferme pas les yeux, on les recouvre d'une partie de nous-mêmes. Jonathan s'était réveillé à cause d'un chien qui avait posé ses pattes sur ses paupières. Le chien s'était allongé sur Jonathan dans le parc et il avait fait de la chaleur sur son ventre.

Quand il ouvrit ses yeux, le chien se leva. Jonathan siffla. Il jeta de l'herbe dans sa direction, mais le chien disparut. Jonathan jeta de l'herbe en direction du ciel, mais l'herbe retomba sur sa figure. Il ne la sentait pas. Il portait des yeux et une bouche, mais il ne portait pas de figure. Il portait des paupières et des cils, mais pas de figure. La lumière du ciel se posait sur les herbes, elle entourait les arbres et les fleurs, elle imprégnait la terre et des mouches passaient, leurs ailes brillaient dans l'air. Jonathan mit la main dans sa poche, il n'avait plus de téléphone. Il ne pouvait plus regarder son téléphone, il ne pouvait plus écrire à Salim, il ne pouvait plus écrire à personne parce que Dieu n'existe pas. Dieu prend les téléphones, il se venge en les faisant disparaître. Il punit les personnes parce qu'elles ne le font pas exister. Dieu récupère les téléphones. Il crie sur les téléphones, il dit : Et pourquoi je n'existerais pas ? Expliquez-moi pourquoi je n'existerais pas ? Dieu garde les téléphones perdus dans les soirées, dans les voyages, ou dans les rues. C'est Dieu qui les perd. Dieu est entouré de téléphones dans une pièce noire. Tous les écrans éclairent son visage divin. Dieu a les doigts longs, il touche les écrans. La lumière englobe sa personne, c'est comme ça qu'il existe dans les contours de la lumière. Il ne répond pas aux messages. Dans les téléphones, il met de l'ordre, il efface d'anciennes images, d'anciennes photos, il efface le passé, il efface les films. Dieu fait le vide.

On l'avait tiré par la veste et sa veste était partie. Jonathan avait laissé sa veste, mais il aurait voulu se laisser lui-même. Il n'avait plus de veste et plus de téléphone, mais il avait l'odeur de fraise. Il s'était aspergé de sirop de fraise. Il s'était précipité sur une bouteille derrière le bar et il l'avait renversée sur sa propre tête, sur ses propres cheveux, sur son propre pantalon. Il s'était recouvert de sirop de fraise. On l'avait mis dehors. On l'avait traité d'ivrogne et de drogué, il collait. Il se souvenait de la lumière du jour quand il était sorti du bar. Il marchait dans les rues et elles accéléraient. Le ciel ralentissait. Comme les rues étaient vides, il a pu voir

qu'elles étaient belles. Mais il n'a pas su son prénom. Ça n'a pas duré longtemps, il a pensé : Comment je m'appelle ? Et il n'a pas su répondre.

Ensuite, il s'était endormi contre le grillage peut-être. Dans le parc peut-être. Avec le chien peut-être. Quand on mélange nos intentions, elles s'annulent peut-être. Il pissait. Il pissait contre un arbre. Le froid lui rappelait son enfance quand il courait dans la forêt alors que sa mère dormait. La terre était si grande, si longue, et si peu de liquide sortait de son corps, si peu de pisse, si peu de taille, si peu de soi pour une terre, si longue, énorme, on ne peut pas se répandre. Même en étalant tout notre corps, on ne pourrait pas recouvrir la terre. Si on écrasait notre corps au rouleau, il ne formerait qu'un tout petit tapis. Si on versait tout notre sang dans la mer, elle ne changerait pas de couleur. Il aurait voulu inonder la terre et arroser les plantes, qu'elles se déplient, qu'elles montent par son liquide.

Il leva la tête et dans le ciel il vit un lasso. Un lasso dans le ciel dans l'espace. Il sentit son cœur derrière sa langue. Le lasso tournait dans le ciel, il frappait le ciel, comme si le ciel se faisait battre, comme s'il se faisait punir.

Une main toucha son épaule. C'était un homme avec une cicatrice sur le front, il dit : Je n'aime pas le bruit de la pisse. Ça fait 5 minutes que tu pisses, connard. Jonathan referma sa braguette, puis il dit : Vous avez vu ? Et il montra le ciel.

Quoi ?

Le lasso dans le ciel, vous l'avez vu ?

Les paupières de l'homme pendaient, il dit : Tu ne vois pas que je suis en train de boire ? Je ne fais que ça. Tu veux te réveiller dans le coma, les yeux collés avec du scotch ? Ça, c'est ma vie. J'ai la bouche comme si je sortais de chez le dentiste. Elle est toujours comme ça, ma bouche. Les veines gonflaient sur le front de l'homme. Il appuya ses 2 mains contre l'arbre. Elles devenaient blanches, rouges, il arracha un morceau d'écorce. Il le mit dans sa bouche et il mâcha. Jonathan sentait des liquides qui

sortaient par ses oreilles, comme des litres de liquides qui n'étaient pas des liquides mais des morceaux de pensées liquides. Des pensées sans paroles qui s'écoulaient par ses oreilles. L'homme dit : Tu savais que les alcooliques pouvaient brûler ? Il ouvrait et il fermait sa bouche avec un visage de bête. Il dit : Combustion spontanée mon pote, tu n'étais pas au courant ? Maintenant, tu ne pourras plus dire que tu ne le savais pas. Si on te demande, tu pourras dire : Je le savais. Et c'est grâce à qui ? Jonathan passa la main sur le haut de son visage et il dit : Est-ce que vous avez vu le lasso dans le ciel ?

Comment ça ?

Dans le ciel, là, vous l'avez vu ?

Écoute-moi bien, il y a des gens, on ne peut pas parler avec eux parce que leur cerveau est en forme de flan. Tu vois les flans ? Un flan à la vanille. Tu connais ? Vanille, caramel, connard, tu captes ? Les flans à la cantine. Ce que j'ai vu, c'est un type qui pisse trop fort et trop longtemps. Et ça me gêne, tu me gênes. Les ivrognes parlent en leur nom. Je parle, toi tu dégages.

*

L'eau descendait dans son œsophage. Il essayait de descendre avec elle, mais il ne pouvait pas la suivre. L'eau entrait dans son corps, mais il ne connaissait pas son chemin. Elle s'enfonçait, mais il ne pouvait pas disparaître avec elle. Il ne pouvait pas descendre. Il aurait voulu que la croûte de la terre s'ouvre pour atterrir dans une texture proche du velours au fond d'un trou sans bords, au cœur du monde, dans une matière noire capable de tout éteindre, d'absorber les personnes. Il aurait voulu écrire un message à Salim, mais il n'avait plus de téléphone. Il dit : Il est où ? Le colocataire répondit : Dans ta chambre. Il dort. Il est en train de grandir. On dort quand on grandit. À son âge, je grandissais, ça me faisait dormir. Je dormais beaucoup. Une fois, j'ai dormi plusieurs jours, mes parents

priaient, ils s'inquiétaient. Ils se mettaient à genoux près de mon lit. Quand j'ouvrais les yeux, mon père me faisait un clin d'œil. Chaque fois que j'ouvrais les yeux, je regardais mon père, il me faisait un clin d'œil.

Jonathan demanda : Est-ce qu'il a retrouvé sa mère ?

Le colocataire répondit : Je ne sais pas, mais il faudrait le mesurer.

Les gouttes tombaient. Le plafond se courbait. Les pilules de Jonathan se diluaient dans le bol sur la table. Elles formaient une sorte de pâte blanc et gris. Jonathan dit : Il faut réparer cette fuite.

Elle est coincée.

Comment ça ?

Le colocataire dit : Elle est installée.

On devrait appeler le plombier.

Je viens de te dire qu'elle est installée. J'ai appelé le plombier, il est venu figure-toi. Il a tout arrangé, il n'y avait plus de gouttes. Je lui ai mis 5 étoiles. Mais une heure plus tard, l'eau s'est mise à tomber, de grosses gouttes, pire qu'avant. Je l'ai rappelé, il est revenu. C'était un gars sérieux, on a bien discuté. Il a des problèmes avec son fils handicapé. Il m'a montré des photos de son fils handicapé. Le colocataire mima des sortes de crochets avec ses mains devant son visage. Il laissa tomber sa tête du côté droit en tordant sa bouche et il éclata de rire. Il plia ses mains devant sa figure, il tira la langue sur le côté, il fit des sons comme un chien qui respire. Il dit : Je le fais bien ? C'est un problème dans le cerveau. Le plombier m'a tout raconté. Son fils a des problèmes dans le cerveau. Il a besoin d'avoir les choses en double. C'est une maladie rare. Quand on lui donne une seule chose, il fait une crise, et c'est grave, il est épileptique, il peut mourir. Le plombier doit lui donner toutes les choses en double. Il ne peut pas oublier. Il doit lui servir 2 verres d'eau. Comme le gosse est en fauteuil roulant, il lui faut 2 fauteuils roulants. Deux pantalons. Deux vestes. Deux slips. Deux paires de chaussures. Une pour lui et une pour personne. Deux lits. Deux assiettes. Deux bavoirs. Il mange 2 fois tous les

repas. Ça fait 6 fois par jour. C'est du travail. Parfois, le plombier lui montre ses mains pour le calmer. Ça le rassure. Il lui montre ses 2 jambes, la nature est bien faite, tu vois. Les narines, les bras, les testicules, c'est rassurant pour lui. Le plombier a touché notre plafond avec une clé à molette. Le plombier a regardé sa clé à molette et il m'a dit : Je ne peux rien faire. Comme si la clé à molette lui parlait, comme si elle lui donnait les instructions. Il a regardé la clé à molette et il m'a dit : J'ai fait ce que j'ai pu. Il m'a dit : La plomberie, c'est comme le reste, il y a des limites. Vous êtes sous une limite. Tu as compris ? On est sous une limite. Toutes les eaux sont reliées dans le monde, c'est le plombier qui me l'a dit. C'est pour ça qu'elles percent, elles pèsent, elles peuvent se réunir, elles peuvent se rencontrer. Notre eau rencontre l'eau des voisins. Elle rencontre l'eau du quartier. L'eau de la ville. Notre eau a connu la mer, les vases, les soupes, il me l'a dit, l'eau coule, elle s'évapore. Si tu frappes de l'eau, elle absorbe les coups. On ne peut rien contre elle. On est sous une limite et je m'y fais, on doit s'y faire. Quand tu réfléchis, tu trouves des avantages. Pour s'hydrater on ouvre la bouche. Tu penses aux gens qui meurent de soif, tu n'as plus envie de te plaindre. Et ce n'est pas la peine de se doucher, c'est comme si on vivait dans la douche. Au niveau de la décoration, c'est très joli. Chez les gens, la décoration ne bouge pas. En général, tu remarqueras, ils ont des cadres sur les murs et ça ne bouge pas. Mais chez nous, ça bouge, ça change comme les paysages quoi. On a de la chance.

Les gouttes frappaient leurs têtes. Jonathan dit : Ce matin, j'ai rencontré un homme qui s'est énervé contre moi dans un parc. Il m'a insulté.

Le colocataire tendit les mains. Il recueillit plusieurs gouttes. Il se mouilla les avant-bras. Il dit : Je vais te poser une seule question et tu vas me répondre : Est-ce que tu lui as cassé les dents ? Jonathan fit non de la tête. Le colocataire se frotta l'intérieur des oreilles avec les petits doigts. Il dit : Je le savais. À ta place, je lui aurais cassé les dents. Quand je dis casser les dents, je ne veux pas dire que je lui aurais fait tomber les dents de la

bouche avec mon poing. Non. Pas du tout. Ce que je veux dire, c'est que je lui aurais fait tomber les dents de la bouche, une par une, et ensuite je les aurais cassées, une par une. Peut-être avec une pierre. À la montagne on trouve des pierres. Donc à la montagne, je lui aurais cassé les dents avec une pierre grise je pense, tu vois les pierres grises ? Les pierres un peu pailletées, tu vois ? Une grosse pierre grise ou peut-être avec mon pied. Oui. Quand il n'y a pas de pierres, je peux le faire avec le pied, mais je lui aurais cassé les dents. C'est sûr. Et ça fait 32. Tu vois. 32. Tu ne me demandes pas comment je sais ?

Comment tu sais quoi ?

Le nombre de dents. Je le sais parce que j'ai cassé les dents de mon père, et je les ai comptées. Mon père adorait les pierres et les dents sont des pierres. C'est minéral la dent, ça veut dire pierre. Mon père s'appelait Simon, et ça veut dire pierre. Il n'aurait pas aimé qu'on gaspille les pierres. Il n'aurait pas voulu qu'on gâche. Alors, quand il est mort, j'ai tout broyé. J'ai récupéré les dents de mon père, je suis entré dans la morgue, je les ai prises, je les ai déposées sur d'autres pierres dans la montagne, et je les ai broyées. En poudre tu vois. Des dents en poudre. Une poudre blanche tu vois. Toute ma famille s'est suicidée. On vivait dans un château, je te l'ai dit non ? Je pense que oui. Je pense que je t'ai racontée cette histoire. À la montagne, il ne faut pas gâcher les pierres. La montagne est faite de quoi à ton avis ? Si on enlève les pierres, qu'est-ce qui se passe ? C'est grave. J'ai mal à la dent, tu vois ? Celle-là. Le colocataire montra sa canine. Il avait les doigts sales et rongés jusqu'au sang. Il dit : J'ai mal. J'ai super mal. C'est une seule dent, mais j'ai super mal. Ça mesure combien à ton avis une dent ? Pas grand-chose, 2 centimètres ? 1 centimètre ? C'est minuscule une dent. Il faut s'approcher pour voir une dent. Si je mettais une dent à 5 mètres de toi, tu ne la verrais pas, c'est sûr. Voilà pourquoi les dentistes portent des lunettes. Je déteste les dentistes au fait. Je te l'ai déjà dit ? Ils utilisent des produits pour arrêter la douleur. C'est normal d'avoir mal non ?

Ne me parle pas de dentistes. Ne me donne pas l'adresse d'un dentiste, sinon je le trouve et je lui pète les dents. Une par une. Avec une pierre.

Jonathan trempa ses doigts dans le bol de pilules et il lécha sa main. Le colocataire dit : Chaque fois que j'ai mal aux dents, je souffre comme tout le monde. Tout le monde souffre des dents. Même les bébés. La douleur me relie aux bébés, mais les dentistes suppriment la douleur, ils endorment la douleur. C'est un problème. C'est leur vision des choses. Ils n'aiment pas la douleur. Pourtant, la douleur n'est ni bonne ni mauvaise. Elle a le droit de vivre. C'est la science de la vie. On a la chance d'avoir mal. Quand on souffre, on fait quelque chose. Mais les dentistes veulent tout annuler avec leurs piqûres, avec leurs seringues. La plupart des dentistes sont accros à l'anesthésie. Tous les jours, ils ont de l'anesthésie dans les mains, ce n'est pas normal. Ils respirent de l'anesthésie, tu crois qu'ils ne deviennent pas fous ? Ils mangent de l'anesthésie, j'en suis sûr et certain, ils en mettent dans leurs sandwiches, ils en mettent dans les gâteaux. Ils aiment leurs enfants anesthésiés. Ils anesthésient leurs enfants. Ils en mettent dans leurs bonbons. Chez les dentistes, il y a toujours des photos d'enfants drogués sur les affiches. Tu as remarqué ? C'est comme s'ils tournaient un robinet dans le mauvais sens. Annuler la douleur. Détruire la douleur. Endormir la douleur. Démolir la douleur, contrôler la douleur. Mais à la fin de la douleur, il se passe quoi ? À la fin de la douleur, on se repose. Pour être heureux, il faut souffrir, avoir faim, avoir froid, sentir les dents cariées, il ne faut pas se moquer de la douleur, ne nous moquons pas de la douleur. Respectons-la. Il n'y a presque rien à respecter. Je veux qu'on respecte la douleur. Je veux recevoir de la souffrance. Recevoir la souffrance, il n'y a rien de plus beau. Nomme-moi une seule chose plus belle. Nomme-la. Nomme-la-moi. Non. Elle n'a pas de nom. La chose plus grande que la douleur n'existe pas. Il n'y a rien de plus haut. Rien de plus grand que la souffrance. Reçois la souffrance. Reçois.

Jonathan essuya des gouttes sur ses joues. Il prit 2 assiettes creuses qu'il posa sur le sol. Le colocataire dit : Les dents sont faites pour ça. Il pointa son index en direction de sa bouche. Il dit : C'est celle-là, tu la vois ? J'ai mal. Je souffre, en ce moment je souffre, je suis en train de souffrir. Je souffre et je souffre. Les gouttes tombaient dans les assiettes creuses, en rythme. Le colocataire claquait des doigts, il superposa son rythme sur le rythme des gouttes. Il dit : 1, 2, je souffre, 1, 2, je souffre, 1, 2. Puisque je suis ici, je souffre, 1, 2. Ma dent me fait souffrir, 1, 2. Souffrir et Souffrir. 1, 2. Il y a 2 frères. Souffrir et Souffrir, 1, 2. Le premier frère s'appelle Souffrir, et le second s'appelle Souffrir, 1, 2. Souffrir et Souffrir, 1, 2. Est-ce que les frères Souffrir ne servent à rien ? 1, 2. Si je ne souffrais pas, je ne pourrais pas parler, 1, 2, je n'aurais pas besoin de parler, 1, 2. Le jour de notre naissance est le jour de la naissance de la souffrance, 1, 2. À quoi sert la souffrance ? Est-ce que tu le sais ? Est-ce que je le sais ? 1, 2. Sans fin et sans fin, 1, 2. Il y a 2 frères. 1, 2. Le premier s'appelle Sans fin, et le second s'appelle Sans fin, 1, 2. Même le petit doigt, et même l'iris, et même le lobe, même les parties qu'on ne connaît pas, 1, 2. Souffrir et Souffrir. 1, 2. Même une dent de 1 centimètre, 1, 2. Souffrir et Souffrir, 1, 2. On peut souffrir d'un membre coupé, 1, 2. Souffrir dans le sommeil, 1, 2. Souffrir et Souffrir, 1, 2. Puis le colocataire reprit son souffle et il dit : Je connais un gars qui prononce : SouffrirE. Il ajoute une lettre comme si ça ne suffisait pas. Je le comprends, il a raison, on devrait dire : SouffrirE. On devrait dire souffrirERERE. Le gars disait : Ça me fait souffrirE, ça me fait souffrirE. Je lui tordais le bras et il ajoutait un E. Le mec pleurait en ajoutant un E. J'avais oublié, tiens, j'avais oublié cette histoire. C'est drôle, je viens de m'en souvenir. Et le colocataire planta ses ongles sales autour de sa dent. Il l'arracha. Il dit : C'est terminé. Il saignait. Il avalait son propre sang comme s'il buvait de la soupe, avec un bruit de gorge. Il se lécha les bords des lèvres et il jeta sa dent sur la table. Elle rebondit 2 fois, une goutte tomba. Jonathan dit : Je ne me sens pas bien. Le colocataire répondit : C'est

vrai que tu as une sale tête. Et il essuya sa langue rouge sur sa paume. Il dit : Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

J'ai quelque chose au cœur. J'ai l'impression que mon visage est dur. Tu veux toucher ?

Le colocataire toucha la joue de Jonathan. Il fit une grimace de pitié. Il dit : Elle te donnera du repos.

Qui ?

La mort.

Il se leva. Il ramassa les assiettes. Il but l'eau de la première assiette, puis l'eau de la deuxième assiette. Il dit : Mais non, je plaisante. L'infirmière, je parle de l'infirmière. Si tu vas à l'hôpital, elle te donnera du repos. Elle te mettra dans un lit et elle te soignera, c'est ce qu'elles font. Je les connais. Quand ma famille s'est suicidée, soi-disant parce qu'on faisait partie d'une secte, soi-disant parce qu'on pensait que c'était la fin du monde, soi-disant parce que mon oncle nous avait demandé de mourir, on m'a mis dans un hôpital. L'infirmière me donnait du repos.

Les lèvres de Jonathan étaient bleues. Il dit : Tu crois que je devrais appeler les pompiers ?

À toi de voir. Si tu crois que tu es en train de mourir, peut-être.

J'ai l'impression que mon cœur est arrêté.

C'est possible. On peut mourir très jeune. Appelle ton cousin, celui qui s'est ouvert le ventre avec une vitre, celui qui joue aux fléchettes.

Non, je vais appeler les pompiers.

Comment ça ? Tu m'as dit que ton cousin était pompier non ? Tu m'as menti ? Et le colocataire ouvrit la bouche en l'air. Il dit : C'est bon l'eau. C'est vraiment bon. C'est vraiment super bon. Depuis qu'il s'était arraché la dent, il zozotait, il salivait dans le son S. Il dit : C'est super spécial et super sain. Les gouttes. C'est super spécial et super simple.

Jonathan marchait en cercle. Les gouttes tombaient sur ses épaules. Il dit : Je crois que ça ne va pas. Il tournait de plus en plus vite. Il dit : Je n'ai

même plus de téléphone. Tu peux me prêter le tien ?

Le colocataire fit glisser sa langue sur les bords de ses lèvres. Il l'étira jusqu'à la pointe de son nez. Il sourit. Ses gencives étaient rouges de sang. Il dit : Non, mais tu peux demander au voisin de te prêter le sien. Le voisin qui met ses enfants contre le mur. Le voisin du dessus. Moi, je ne prête jamais mon téléphone. Je fais des recherches dans mon téléphone. Je l'ai paramétré, je ne veux pas que tu le dégrades avec tes mains qui tremblent. Si tu fais un malaise, je ne veux pas qu'il tombe. Je travaille sur mon téléphone. En ce moment je lis les règles de confidentialité de Google dans le sens inverse. Je commence par le dernier mot et je remonte. Je fais une pause toutes les 3 heures pour regarder des vidéos de personnes obèses qui se font humilier par un coach musclé. Elles promettent de maigrir et elles pleurent. Elles disent : Je le promets. Un médecin leur touche le ventre en disant des choses péjoratives. Tu es en train de pleurer là ? Si tu veux, je peux te gifler pour enlever les larmes. Mon oncle faisait ça, c'est bien, ça marche, je n'avais plus de larmes.

*

Avant que Jonathan ne sonne, le voisin ouvrit la porte. Il le prit par le bras. Il l'installa sur la seule chaise de l'appartement devant la seule table. Petite, carrée, laide. Il lui servit un café qu'il parsema d'éclats d'amande et de poudre de vanille aux extraits de paprika moulu par des femmes sourdes au Népal. Il dit : C'est du déca, pour votre cœur. La pièce était sombre, elle serait restée sombre avec 2 000 ampoules allumées. Avec un feu. Un incendie. Elle serait restée grise. Elle serait restée noire même sous le soleil. Le voisin portait un tablier et un petit badge sur lequel on pouvait lire : *À votre service*, avec un smiley. Il avait une sorte de collier d'où pendait une petite pancarte sur laquelle on pouvait lire : *Our mission : to inspire and nurture the human spirit – one person, one cup and one neighborhood at a time.*

Cinq autres pancartes étaient suspendues à la porte d'entrée :

1. *Creating a culture of warmth and belonging, where everyone is welcome.*
2. *Acting with courage, challenging the statu quo and finding new ways to grow our company and each other.*
3. *Being present, connecting with transparency, dignity and respect.*
4. *Delivering our very best in all we do, holding ourselves accountable for results.*
5. *We are performance driven, through the lens of humanity.*

Le voisin dit : J'alterne. Je fais mes choix en fonction de l'humeur, en fonction du climat. Le climat joue sur mon humeur, il joue sur moi. Vous seriez venu un autre jour, vous ne m'auriez peut-être pas reconnu. Mes traits évoluent en fonction du vent, des températures, de la pression atmosphérique, de l'humidité, des horaires de lever ou de coucher du soleil, des précipitations, des hydrométéores, de l'ensemencement naturel et de mes enfants. Ils me ressemblent. Ils changent d'apparence. Ils grandissent. Regardez-les. Regardez mes enfants. J'aime qu'on regarde mes enfants. Regardez le corps de mes enfants. J'ai de nombreux enfants. Ils ont de nombreux corps. Mes enfants ont été produits par mon propre corps et par celui de ma femme ici présente. La femme n'exprima aucune réaction. Le voisin dit : Nous avons produit ces êtres qui vivent et qui sont nos enfants. Nous les appelons simplement Nos enfants ou parfois Les enfants. Quand je dis Les enfants, ma femme sait tout de suite que je me réfère à ces personnes. Regardez-les. Nous les avons conçus.

Contre les 4 murs, 7 enfants ne bougeaient pas. Ils fixaient le reflet de leur visage et le reflet de l'arrière du crâne de leurs frères ou de leurs sœurs dans le miroir. Ils fixaient ces reflets qui composaient un corps entier à partir de l'avant de leur visage et de l'arrière d'un autre enfant. Certains enfants avaient l'avant d'un garçon de 5 ans et l'arrière d'une fille de 14 ans. Ils regardaient ces reflets depuis toujours dans ces miroirs.

Jonathan cherchait son poulx. Il le cherchait sur ses tempes, il cherchait son poulx au niveau de son front. Il mit ses doigts dans les oreilles, puis autour de son bras, sur ses genoux et sur son ventre. Tout était froid. Il n'avait plus de cœur. On sonna. C'était Salim. Le voisin ouvrit et le dévisagea sans honte. Le voisin contemplait Salim en frottant son index et son pouce contre son menton, il penchait la tête comme quelqu'un qui s'y connaît en peinture. Salim baissa les yeux, mais il entra. Il dit : Je suis désolé de vous déranger, mais ton colocataire m'a demandé de monter parce que tu as des problèmes. Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi ces enfants sont punis ?

Les sourcils et les lèvres du voisin exprimèrent une vexation. Il installa Salim près de Jonathan comme on pose un objet, très près, sur la même chaise. La seule d'ailleurs. Jonathan se tourna vers Salim et Salim se tourna vers Jonathan, leurs visages se touchèrent au niveau du nez. Jonathan raconta son réveil au parc. Le lasso dans le ciel, les gouttes dans le salon. Le cœur. Le téléphone perdu. Sa bouche avait une odeur terrifiante. Salim essaya de ne plus respirer. Il posa 2 doigts sur son cou, puis il posa 2 doigts sur la partie interne de son poignet, puis il posa 2 doigts sur son front, puis 2 doigts sur sa nuque, puis sur l'arrière de ses genoux et Jonathan dit : Tu vois ? C'est comme ça depuis ce matin. On dirait qu'il n'y a plus de cœur. Le voisin tendit son téléphone. C'était un appareil de l'ancienne époque, sans écran. Il dit : Vous allez voir. Un jour, tout vous semblera loin. Croyez-moi, notre mémoire efface les obstacles. Par contre, il y a des choses qu'on n'oublie pas. Il y a des choses qu'on ne peut pas oublier, par exemple le numéro des pompiers. Tout le monde connaît le numéro des pompiers. Vous voyez, j'ai un oncle qui a perdu la mémoire. Mon oncle se promène en ville avec un t-shirt sur lequel on peut lire : J'ai la maladie d'Alzheimer, j'habite au numéro 8 de la rue des Bergers, déposez-moi devant la porte. Chaque jour, il se balade dans la ville et chaque jour quelqu'un le dépose devant chez lui. Vous savez les personnes ont bon cœur, il suffit de leur faire pitié.

Mon oncle fait pitié. Mais il n'a jamais oublié le numéro des pompiers. C'est tout ce qui lui reste. Quand on lui demande comment ça va, il répond : 18. Quand sa femme lui demande s'il l'aime, il répond : 18. Quand on lui demande comment il s'appelle, il répond 18. Parfois, sa femme essaie de croire qu'il n'a pas changé, que c'est un homme comme les autres, qu'il n'a plus cette maladie. Elle lui demande : Robert, combien font 9 et 9 ? Et mon oncle ne se trompe pas. Le voisin s'adressa spécialement à Salim, il dit : Sachez que je prends soin de mes enfants. Ici, nous sommes chez moi et mes enfants manquent d'espace, c'est vrai, mais ils ne manquent pas d'attention. L'attention est la preuve suprême de l'amour parental et de l'amour tout court. Mieux vaut une attention blessante qu'une absence d'amour. J'aime mes enfants. Je ne saurais pas les différencier les uns des autres, mais je les aime comme un groupe. Mes enfants forment un groupe que j'appelle Les enfants. Ils n'ont pas de prénom individuel, mais quand ils sont fatigués, je leur mets de la pommade sur les yeux. Peut-être que je me trompe, peut-être que je fais des erreurs, mais je leur mets de la pommade sur les paupières et ils s'endorment. Ils rêvent. Je les ai parfaitement éduqués. Sachez que je les adore. Peut-être que je me trompe, mais je les adore. Point final. On verra quand ils grandiront. On verra bien s'ils me détestent. Rien n'est moins sûr. Peut-être que je me trompe. Bon, allez, appelez les pompiers maintenant.

On dit qu'on appelle les pompiers, mais on appelle un seul pompier. On tombe sur une seule personne et Jonathan tomba sur un pompier. Il dit : Mon cousin est pompier, s'il vous plaît faites un geste. Je vous en prie, j'ai essayé toutes les zones de mon corps, je n'ai pas de pulsations. Je vous le jure, j'ai cherché partout. J'ai demandé à un ami de vérifier, je n'ai plus de palpitations. Je ne sais pas comment faire. Je vous appelle pour vous dire que je meurs. Vous ne pouvez pas me dire non.

Monsieur, c'est impossible, vous n'êtes pas en train de mourir. Allez aux urgences, vous serez pris en charge par une équipe qui vous indiquera

la marche à suivre.

Une équipe de combien ? S'il vous plaît, venez vite. Venez vous-même. Je ne veux pas rencontrer une équipe, j'ai besoin de votre aide, je vous en prie. Je vous donnerai tout ce que vous voulez, venez, je vous donnerai tout. Vous serez récompensé.

Monsieur, vous allez vous rendre aux urgences et un médecin s'occupera de vous.

C'est une question de secondes. J'ai une attaque. Je l'ai. S'il vous plaît. Je suis en train de l'avoir. S'il vous plaît, je suis en train de passer par là. Par l'attaque. Je passe par là, je vous en prie. Je le sens. Je le jure. Je vous le jure sur ma tête. Je vous le promets. Je vous en supplie, je suis en train de passer de la vie à la mort. Je peux me mettre à genoux. Je pourrai faire tout ce que vous voudrez. Venez. Je ferai tout, s'il vous plaît, c'est urgent. Chaque seconde passe. Il n'y a rien de plus urgent, c'est horrible. Chaque seconde est en train de passer. Je vous en prie. Je vous jure que je meurs. Je vous jure que je le sens. Je suis en train de mourir. Je vous jure que je ne me trompe pas. Je suis jeune et je meurs. Je ne peux pas me tromper. C'est trop, je le sens trop. C'est sûr. Mon ami a vérifié. Tout le monde s'inquiète autour de moi. Tout le monde voit que je meurs. Tout le monde est désolé. Tout le monde vous attend. Je vous en supplie. Vous ne pouvez pas me laisser comme ça, je suis dans le moment de la mort. C'est le moment de ma mort. Ce n'est pas possible. Je vous en prie !

Je ne crois pas monsieur.

Vous ne croyez pas ?

Non, je ne crois pas. Vous n'êtes pas en train de mourir.

Et si je meurs ?

Ça m'étonnerait.

Oui, mais si je meurs ?

Sa bouche était sèche et comme trop grande pour une seule tête. Il dit : Mais si je meurs ? J'ai de la mauvaise salive en moi. Je le sens. C'est la

sensation de mourir, je meurs, je vous le jure. Et si je meurs ?

Ça m'étonnerait monsieur.

Oui, mais moi je serais mort. Vous comprenez ? Si je meurs, je serais mort. Vous préférez être étonné ou mort ? Vous préférez quoi ?

Être étonné.

Alors essayez de me comprendre.

Monsieur, vous ne me décrivez pas les symptômes d'une attaque. Je suis pompier depuis 20 ans. Je reconnais une attaque au son de la voix. Au cours d'une attaque, qu'elle soit cardiaque ou cérébrale, la trachée diminue de volume, ce qui rend la voix aiguë. Mais, toutes les 4 secondes, par réflexe musculaire, la trachée retrouve sa forme initiale et la voix regagne sa tonalité naturelle. Puis, à nouveau, la trachée diminue de volume ce qui rend la voix aiguë. Et ainsi de suite. Quand on démarre dans le métier, on peut croire que des gens nous font des blagues téléphoniques. On imagine 2 imbéciles, mais c'est une seule personne et c'est une attaque. Cardiaque ou cérébrale. Vous avez la voix stable. Elle est très stable monsieur. Vous m'avez parlé assez longtemps pour que je puisse le constater.

Écoutez bien, qui a le cœur ici ?

Comment ça ?

Avec une voix aiguë, Jonathan répéta : Qui a le cœur ici ?

Nous deux.

Oui, mais vous n'avez pas de problèmes au cœur. En ce moment, vous n'avez pas de problèmes avec votre cœur. Qui a le cœur arrêté ici ?

Le pompier dit : Personne.

Avec une voix grave, Jonathan dit : C'est grave. Il n'y a rien de plus grave. Je ne vois rien de plus grave. De tous les appels que vous allez recevoir aujourd'hui, c'est le plus grave. Le plus urgent. Réagissez.

Non.

C'est une attaque dans le ventre.

Ça n'existe pas.

Vous ne connaissez pas l'infarctus de l'intestin. Je l'ai lu. J'ai l'infarctus de l'intestin. C'est grave. On meurt. J'en meurs. Je meurs. Je suis mort.

Est-ce que vous avez des douleurs dans le ventre ?

Non.

Alors je vais raccrocher.

Non ! S'il vous plaît. Ça fait plus d'une heure que mon cœur est arrêté. C'est horrible. S'il vous plaît. C'est horrible, je vous en prie. S'il vous plaît. Je me suis réveillé dans un parc. C'est horrible. Mon cœur s'est arrêté. Je vous en supplie. Je ne sais plus quoi faire. S'il vous plaît. S'il vous plaît. Pitié. Ne soyez pas dur avec quelqu'un qui meurt. Vous aussi un jour vous allez mourir. Comprenez-moi, pitié.

Le voisin tapota l'épaule de Jonathan. Le pompier dit : Vous n'avez pas les symptômes monsieur.

Mais vous savez bien qu'il y a des cas isolés. Vous le savez.

Non.

Il n'y a pas de cas isolés ?

Non.

Il n'y a pas d'exception ?

Non.

Venez, c'est tout. Venez, je vous en prie. Je vous supplie, c'est tout. Je vous supplie. Mon cousin est pompier, je lui dirai du bien de vous. Je lui dirai beaucoup de bien. Comment vous vous appelez ? Admettons que vous vous appeliez Bruno. Je lui dirai Bruno est le meilleur pompier, c'est le meilleur homme, il m'a sauvé la vie, Bruno m'a sauvé la vie. Bruno sauve des vies. Chaque jour Bruno aide les autres. Je vous en supplie, Bruno, venez. Prenez votre camion, le plus petit, même le plus petit. Vous pouvez venir en voiture. Venez n'importe comment. Ça ne me dérange pas. Venez en vélo. J'essaie de tenir. Je peux tenir le coup jusqu'à ce que vous veniez. Ce n'est pas facile. Mon cœur est arrêté. Ça ne répond pas. J'ai mis mes doigts partout. Je vous en prie.

Jonathan se jeta au sol. Il s'agenouilla près de la chaise. Le voisin lui posa les 2 mains sur la tête. Les enfants fermaient les yeux contre les murs. Il dit : Je vous en supplie, je vous en supplie, je suis à genoux. Je viens de me mettre à genoux chez mon voisin. Mon voisin a mis ses mains sur ma tête. Je vous en supplie, je vous donnerai tout, je suis mort.

Non monsieur.

Vous ne voulez pas me croire ? Vous pensez que je mens ? Je vous préviens, si vous ne venez pas tout de suite je vais mettre le feu dans mon immeuble. Le voisin retira ses mains. Jonathan regarda les 7 enfants avec un œil de panique. Il dit : Je vis dans un immeuble plein d'enfants. Je ne peux même pas les compter. Je vais tout faire sauter. Je vais tout péter. Je vais péter ces enfants. Je vais mettre le feu dans cet immeuble. Ce sera un scandale. Vous recevrez des notifications chaque seconde pendant des jours. Des années. Imaginez les titres. Incendies meurtriers à cause d'un pompier qui refuse de se déplacer pour une attaque grave. Des dizaines d'enfants morts à cause d'un pompier. À cause de sa méchanceté. À cause de sa froideur.

Bon, je vais prévenir la police monsieur.

Non arrêtez. Je vous en prie. Ne m'en rajoutez pas.

Est-ce que vous allez mettre le feu ?

Non.

C'est bien. Vous allez vous rendre aux urgences et vous serez pris en charge par une équipe de professionnels qui vous calmera. Vous allez dormir monsieur. Vous verrez. On vous fera une piqûre et vous dormirez.

Je vais dormir longtemps ?

Le pompier dit : Le temps qu'il faudra. Et il raccrocha.

Jonathan mit son visage dans ses mains. Salim le photographia. Le voisin dit : Tous mes enfants sont nés malades. Ils étaient mourants. Ils perdaient leurs cheveux et leurs incisives. Elles ne repoussaient pas. Je croyais que mes enfants allaient mourir jeunes, mais un jour, j'ai rencontré

un docteur qui les a soignés. Il les a guéris en quelques minutes. Il les a changés. Aujourd'hui, mes enfants ont une santé de plomb. Je n'ai presque plus besoin de les nourrir. Quand je les bats, ils cicatrisent en 3 minutes.

La voix de la plus jeune enfant s'éleva au-dessus de leurs têtes. Elle chantait dans une langue qui n'existait pas. Puis, un à un, tous les enfants reprirent en canon, un chant profond, de plus en plus aigu et de plus en plus grave. Le voisin prit la main de Jonathan et il écrivit au feutre noir : DOCTEURSOSSO. Par-dessus les voix des enfants, il criait : Vous le trouverez au bout de la rue. À quelques mètres. Au numéro 5. Le voisin embrassa ses 7 enfants sur l'arrière de leurs crânes. Leurs voix se croisaient. Elles se multipliaient. Elles vibraient sur la peau des uns et des autres. Le voisin ouvrit la porte. Il poussa Jonathan et Salim.

*

Salim demanda plusieurs fois : Ça va ? Et plusieurs fois, Jonathan répondit : Non. Ils avançaient, et l'atmosphère changeait à mesure qu'ils se déplaçaient, la rue devenait terne, pâle, une rue de n'importe quelle ville, n'importe quel pays, ou un film, un rêve, jusqu'au cabinet du docteur Sosso.

Il n'y avait pas de plaque sur cet immeuble, pas de sonnette, pas de porte, même pas de mur, juste un passage, une sorte de trou, du ciment. Tout était sombre. Ils baissèrent les têtes. Salim dit : C'est comme les tunnels dans les jeux vidéo. Et Jonathan se cogna le front, il mit sa main sur son visage et il la retira très vite, comme de dégoût.

Ils croisèrent une dame en robe noire et longue. Elle leur dit : C'est blindé. Vous en aurez pour longtemps. C'est plein comme les vases qui débordent jusque-là. Vous voyez, jusque-là. Et elle fit un signe vers ses genoux. Elle dit : Jusque-là, vous comprenez ? Jusque-là. Salim se frotta les yeux.

Quand ils entrèrent, on ne les salua pas. Les murs de la salle d'attente étaient recouverts d'affiches. Des images d'enfants surtout, des enfants blonds, des enfants bruns, noirs, blancs, blessés, la joue fendue, souriant, des seringues à la main. Des femmes tristes sur un rond-point, dans l'herbe, en train de rire, en cercle, nues. Des images de femmes allemandes qui tenaient des oiseaux dans leurs mains, des thermomètres, un stéthoscope, un gant, des chaises médicales, des urinoirs portables, des sangles pour les fous, des cerfs, des perdrix, des élans, la dentition d'un ours. L'image d'un loup dans la neige, d'une biche entourée de feuilles en automne, d'un sapin, et de plantes. La reproduction d'un tableau de Gauguin, d'un tableau de Botticelli, de l'eau, des rivières, des mariés, des planches médicales du corps humain, des planches médicales du corps d'un chien, des planches médicales du corps d'un âne, les mains négatives de la grotte de Chauvet, le tout relié par une guirlande d'anniversaire ou de Noël. Chacun de ces éléments était fixé par de très gros clous de 5 centimètres de diamètre, 10 centimètres de long, mal enfoncés, qui déchiraient les affiches, fracturaient les images.

Dans cette salle d'attente, régulièrement, les regards se tournaient vers un écran très large diffusant les dernières nouvelles, sans son. Les gens ne disaient rien, ils regardaient le grand écran ou leurs petits écrans. Un homme respirait fort. Une petite fille toussait ou elle éternuait, mais mal, comme quelqu'un qui fait semblant.

De vieilles chaises de bois entouraient une petite table noire, plusieurs revues y moisissaient. Elles pourrissaient vraiment. Une mousse écœurante se propageait, moelleuse et blanche, comme une poudre mouillée, fondante et douce. Une douceur complète. Le cœur de Salim se fendait. Il la voyait et son cœur se fendait, il ressentait de la pitié. La douceur provoque une faiblesse dans les personnes, comme si le corps se gélifiait. La douceur est proche de la pitié. Les personnes âgées provoquent une pitié qui fait fondre le corps comme la moisissure. Quand une personne âgée tient un objet dans

ses mains, quand elle le fait tourner entre ses doigts, c'est comme si elle ne tenait rien. On met le plus bel objet du monde dans ses mains, une belle pierre, on met l'objet le plus cher au monde dans les mains d'un vieillard, on met un lingot d'or dans ses mains, une montre de luxe, une liasse d'argent, un diamant dans ses mains, il y a toujours de la pauvreté, il y a toujours la misère. Les personnes très vieilles ne tiennent rien dans leurs mains, elles n'ont rien dans les mains. Elles tiennent quelque chose dans leurs mains, pourtant elles n'ont que leurs mains.

Salim imagina une vieille femme malpropre. Les bords de sa bouche étaient tachés de sauce tomate. Elle n'avait pas de dents. Des poils longs et noirs sortaient de ses narines, recouverts de morve. Des poils d'oreille recouverts de cire et les coins des yeux pleins de croûtes. Une croûte sèche sur les bords, humide dans le centre. Et une langue comme une tranche de rôti, baveuse, et qui bouge, avec un bruit de pâtes. Puis il imagina une douceur sur ce visage. Une bonté. Une douceur et la pitié. La honte. La douceur est si proche de la pitié, elle est si proche de la honte. La douceur est proche de la douleur, elle est proche de la peine et de la honte, de la tristesse. Elle est proche du dégoût, de la colère, de la rage. La douceur est un danger. Pour les personnes qui ont trop souffert, la douceur est le plus grand danger. Un geste de douceur peut entraîner la mort ou la folie. Pour les personnes qui ont trop souffert, la douceur est pire qu'une bombe. Une seule caresse et ces personnes tombent. Elles se défont, elles cèdent. Elles se fendillent, puis elles explosent, et tout s'échappe. Elles débordent, c'est terminé.

Combien de gens sont morts pour cause de douceur ? On ne peut pas les compter. Après avoir vécu les plus grandes souffrances, des personnes sont mortes d'un geste de douceur. Un geste de leur enfant, de leur famille, ou pire, le geste d'un inconnu. Une parole, une tape sur l'épaule, elles en sont mortes. En vérité, le cerveau n'est pas vaste. Les zones se confondent dans ses régions. La zone de la méchanceté est proche de la zone de

l'indifférence. La zone de la cruauté est proche de la zone de l'attention. La zone de la colère est proche de la zone de la fatigue. La zone de la fatigue est proche de l'attendrissement, le sentiment de bonté peut être proche de l'orgueil. La zone de l'orgueil est proche de la zone du sentiment de vide. Le sentiment de vide est proche de la zone du sentiment de dieu. Le sentiment de dieu est proche de la solitude et de la compagnie. La zone de la solitude est proche du rire involontaire. Le rire involontaire est proche du sentiment sexuel. La zone sexuelle est proche de l'impression de mort, car il n'y a pas de barrière dans le cerveau. Les impressions se touchent. Et la douceur déchire les personnes.

Salim imagina son doigt sur cette moisissure, sur les revues pourries de la salle d'attente, et alors, il ressentit cette douceur dans le haut de son corps. Quand une larme arriva, il la traita comme une goutte.

Il imagina une liste de formations spéciales pour les gendarmes, les militaires et la police. Des formations sur les dangers de la douceur. Il imagina 4 titres de formations qu'il nota dans son téléphone :

1. Les bienfaits de la rudesse de nuit au commissariat face aux victimes de viols avec violence.
2. Accomplir sa mission d'aide aux victimes *via* la rugosité dans les paroles, dans les gestes et dans l'intonation.
3. Teinter ses réponses de froideur, d'inaffection et de sévérité en toutes circonstances et en particulier lors de l'accueil des personnes âgées de plus de 75 ans qui pleurent ou/et qui gémissent.
4. Implacabilité du visage (yeux + contours des yeux + nez + bouche + contour de la bouche) face aux enfants torturés par leurs parents au cours d'une période allant de 3 à 10 ans.

Jonathan dit : Tu écris quoi ? Et Salim ne répondit pas, mais il fit un geste de la main qui voulait dire : Rien. Les nouvelles défilaient sur l'écran, des meurtres, des incendies, des virus, une tornade, des attentats, un chien

maltraité, la gueule cousue, et Jonathan se demandait s'il n'avait pas fait tous les coups. C'était possible, il aurait pu. Le pauvre chien, les pauvres gens, à cause d'une impression depuis le parc, depuis le réveil, il le sentait, pauvres enfants, les pauvres gens, pauvres parents, une impression d'acide le long de la gorge depuis le matin, les pauvres vieilles personnes, mais surtout le pauvre chien, le pauvre chien, sa gueule, ses pleurs, la douleur de ce chien. C'était presque sûr, comment c'était possible ? Comment avait-il pu faire ça ? Il sentait tous les meurtres dans ses mains, et il murmurait : C'est moi... C'est moi... Comme si tous les crimes lui appartenaient, comme si le mot Crime et le mot Jonathan étaient 2 mots l'un contre l'autre, comme s'ils n'étaient qu'un mot, comme s'il portait le crime et tous les crimes, oui, tous les crimes depuis le départ, depuis le début des crimes, tous les crimes d'avant le monde et tous les crimes d'après le monde, entraînés par ses crimes à lui comme une boule infernale qui dévalait l'univers et le temps à partir de son corps endormi dans le parc ce matin. Saoul, seul, avec le lasso.

Et ses pensées riaient avec des bouches minuscules et jaunes dans son cerveau. Elles éclataient de rire et elles rebondissaient. Elles s'esclaffaient dans un grand souffle insupportable. Il posa ses yeux sur le téléphone d'une femme assise près de lui qui lisait un article à propos des fausses informations, il lut deux phrases :

1. Le mensonge est rapide.
2. On peut trouver la preuve de tout.

Il les lut sans les comprendre, sans les lire. Ça n'avait pas de sens, pas d'importance. Il mit ses doigts sur son poignet, pas de cœur. Il mit ses doigts sur son ventre, est-ce qu'il respirait ? Il ne pouvait pas le savoir. Il regarda ses ongles, ses propres ongles, c'était comme s'ils souriaient, ses propres ongles, ils se moquaient de lui, avec leurs sales bouches blanches, ses propres ongles, sa propre respiration, son propre cœur. Tout se moquait

de lui. Salim le bouscula du coude et il montra l'écran de son téléphone. Il avait écrit : Tes jambes tremblent, arrête. Jonathan figea ses jambes et il posa ses yeux sur la femme assise en face. Elle avait des tics, beaucoup de tics. Elle levait les sourcils et elle haussait les épaules sans arrêt, comme si elle répétait : C'est évident, bien sûr, c'est évident. Toutes les 2 secondes. Son visage ne s'arrêtait pas, elle subissait. Elle exprimait à la fois : C'est évident, bien sûr, et : Je suis fatiguée, je n'en peux plus.

Le docteur tapota la pointe de son pied contre la cheville de Jonathan. Il dit : Bon, vous venez ? Alors il se leva.

Le docteur lui serra une main, puis l'autre. Il les serra longtemps comme pour les peser. Ensuite, il fit entrer Jonathan dans une pièce grande et blanche. Le docteur portait des lunettes de métal, sans verre, des plaques de métal grises devant ses yeux. C'était un homme aveugle. Il dit : Installez-vous. Jonathan s'allongea sur une sorte de civière.

Qu'est-ce que vous voulez ? Soyez précis.

Mon cœur s'est arrêté.

Très bien, je vois. Et, d'un petit geste, le docteur ferma les yeux de Jonathan. Il posa ses doigts sur ses paupières. Il fit des cercles. Il appuya de plus en plus fort sur les globes de Jonathan et des larmes coulèrent. Le docteur dit : C'est normal, c'est le but de la manœuvre. Le docteur recueillit les larmes dans un petit flacon. Il dit : Maintenant, déshabillez-vous à 100 %.

Jonathan retira ses vêtements, c'était comme si les tissus glissaient sur ses membres tranquilles, il se sentait guidé. Le docteur versa les larmes de la fiole sur le ventre de Jonathan et il massa. Il massait de plus en plus loin, de plus en plus fort dans le torse, il pénétrait la peau, la chair, le ventre, les entrailles. Il détendait le tout, et tout devenait mou. Le docteur touchait les bords des organes de Jonathan, il tenait les organes de Jonathan, il massait les organes de Jonathan. Il attrapait les organes à travers la peau comme on attrape un verre dans un placard. Il connaissait. Il pétrissait. Il travaillait. Il

présentait. Il dit : Je vous présente votre rate. Il la bougeait. Il l'entourait. Il l'enrobait. Parfaitement. Elle grésillait. Il dit : Sentez votre rate, elle me répond. Puis : Sentez vos intestins, voici vos intestins. Vous les sentez ? Je parcours vos intestins. Je glisse. Et oui, je glisse grâce à vos larmes. Vous me sentez ? Je glisse, je les dévale, je les visite. Sentez votre côlon, voici votre côlon. Je le sillonne. C'est une promenade. Les organes produisent les besoins, mais les besoins produisent les organes. C'est un commerce. Ne me répondez pas, vos organes me parlent, ils me répondent. Je ne vous parle pas, je parle à vos organes. Essayez de vous taire. Voici votre estomac. Sentez votre estomac. Je sais ce que tu penses, je te connais. Je connais les personnes, le monde est plein de gens. Le monde est plein de larmes. Le monde est plein de chaleur, tu le sais bien. Tu brûles. Le monde est plein de poudres. De larmes et de personnes. Un être humain. Qu'est-ce que tu fais ? Un être humain. Qu'est-ce que tu fais ? Un être humain. Qu'est-ce que tu fais ? Un être humain. Oui. On pense qu'une personne sans jambes ne peut pas courir. C'est vrai. Certaines personnes ne pourront jamais courir, jamais marcher, jamais lire, jamais voir, jamais parler, jamais vivre. Certaines personnes ne pourront jamais dormir, jamais nager, jamais comprendre, jamais grimper, jamais construire, jamais chanter la note juste. Il manquera toujours quelque chose. Il manquera toujours quelque chose à quelqu'un. C'est la nature. N'y pensez pas. Vous le sentez ? N'y pensez pas. Sentez. Vous le sentez. N'y pensez pas. Ne pensez pas, voilà, comme ça. Ne vous regardez pas de cette manière. Voilà, comme ça. Ne vous regardez pas de cet œil. C'est ça. Vous comprenez. Vous êtes en train de comprendre. Votre corps est en train de comprendre. Le docteur versa quelques larmes sur la poitrine de Jonathan. Il dit : Le cœur maintenant. Il massa d'abord les tétons avec le bout de ses ongles, puis il massa les pectoraux à pleine main. Et de plus en plus fort, de plus en plus vite comme un manège qu'on met en route. Il inspirait de plus en plus fort. Ses mains s'enfonçaient de plus en plus loin. Il expirait. La

peau de Jonathan devenait tendre comme une pâte chaude. Elle était souple et manœuvrable. Les mains du docteur s'absorbèrent, elles plongèrent dans la cage, ses bras trempaient jusqu'aux coudes. Il attrapa le cœur de ses 2 mains. Il dit : Le voilà. Oh te voilà toi ! Et il serra le cœur, puis il le desserra et il le serra puis il le desserra dans ses grandes mains d'aveugle. 28 fois. 29 fois. 30 fois. 31 fois. 32 fois. 33 fois. 34 fois. 35 fois. 36 fois. 37 fois. 38 fois : Sentez-le ! Il souleva le cœur. Il le monta. Il le porta. Il le tira. Il l'amena devant le visage de Jonathan. Il dit : Regardez. Avec une voix presque folle, il dit : Regardez-moi ça. Regardez-le. Voici l'un de vos organes principaux. Vite ! Lèche. Lèche-le ! Lèche-moi cet organe ! Dépêchez-vous ! Et Jonathan lécha. Il lécha son propre cœur à travers la peau de son torse. Toute la surface du cœur. Le médecin faisait pivoter l'organe vers le haut, le bas, la droite, la gauche, et Jonathan léchait. Il léchait chaque millimètre et le docteur ouvrit ses mains superbes, il abandonna le cœur. L'organe replongea dans le corps, on entendit le bruit d'une chose qui retrouve sa place, et le docteur leva les bras. Il toussota. Il se tourna. Et, tout en se lavant les mains, il dit : J'ai des patients comme vous tous les dimanches. Toutes les personnes que vous avez vues dans la salle d'attente ont le même problème.

Jonathan dit : La petite fille... La petite...

Le docteur s'essuyait chaque doigt avec un chiffon. Il dit : Ne parlez pas. Reposez-vous. Oui, oui, surtout elle. Surtout la petite fille. Bien sûr. Surtout les enfants. Tous les enfants. Dans les hôpitaux, il y a surtout des enfants. Les parents ne savent pas comment faire avec les enfants. Ils se trompent. Beaucoup d'enfants meurent chaque heure, c'est si commun. C'est un miracle quand les enfants survivent. Encore ce matin, une femme m'a expliqué qu'elle prenait la température de son fils en allumant le four. Elle mettait la main dans le four et l'autre main sur son fils. Elle comparait les deux températures. Elle a cru que le fils était froid, elle voulait le mettre dans le four. C'est courant. Très commun. Le chaud. Le froid. La faim. La

soif. Les parents ne savent pas comment s'y prendre. J'ai massé le cœur. Celui de la mère. Tout est rentré dans l'ordre. Encore l'autre jour, un père prenait la température de sa fille en ramassant des feuilles humides dans la forêt. Il posait la feuille sur le front de l'enfant, si la feuille séchait, le père s'inquiétait. Si elle ne séchait pas, il ne s'inquiétait pas. Je n'ai plus de nouvelles de cette famille d'ailleurs.

Jonathan se leva. Il dit : Docteur, j'ai vu quelque chose qui n'existait pas. Le médecin ne répondit pas, il n'avait pas d'expression spéciale, mais il se tenait droit. Jonathan dit : J'ai vu un lasso dans le ciel. Je le jure, c'est vrai. Le docteur hocha tranquillement la tête plusieurs secondes, au moins 30 secondes. Enfin il s'arrêta. Il dit : Quelles sont les raisons qui vous font penser que ce lasso n'existait pas ?

J'étais avec un homme qui ne l'a pas vu.

Faites-vous confiance à cet homme ?

Non.

Alors c'est réglé. Ne vous posez plus ces questions. Toutes ces questions. Les questions sans arrêt. Franchement, est-ce que vous comprenez quelque chose ? La réponse est non, vous ne comprenez rien. Vous ne comprendrez rien, on ne comprendra rien. Pas une seule miette. Et c'est réglé. Regardez une miette. Est-ce que vous comprenez la miette ? Non. Alors, c'est réglé. Est-ce que vous pouvez comprendre la miette ? La réponse est non. Toujours non. Rien d'autre. Pas un seul phénomène. Pas la moindre pensée. Pas la moindre personne. Surtout pas les personnes. Et pas un mot. Aucun mot. Honnêtement, comprenez-vous le mot Arbre ? La réponse est non. Dans le fond, la réponse est non. Vous ne comprenez rien. Aucun son. Pas d'image. Rien. Vous savez, c'est réglé, ça se règle en pensant. Moi, quand j'ai commencé ce métier, je travaillais aux urgences. Une nuit, j'ai entendu un miaulement, pourtant il n'y avait pas de chat dans mon service. J'ai pensé : Je rêve. Je me disais : Gustave, tu rêves, mon beau, tu rêves, tu es fatigué, tu rêves. Mais je ne rêvais pas. C'était une

femme et elle miaulait. Elle venait d'avoir un accident de la tête. Elle voulait parler mais elle miaulait. Elle voulait crier mais elle miaulait. Encore maintenant, je l'entends miauler dans ma tête, surtout la nuit et même là, tout de suite, je l'entends. Je l'entends miauler en ce moment dans mon cabinet. Chaque jour, je l'entends, elle miaule. Beaucoup de gens doivent mourir. Beaucoup de gens veulent parler. Ils veulent faire un geste. Parfois, alors qu'on voudrait crier, on se met à miauler. On voudrait dire une phrase, on miaule. Voilà la vérité. Beaucoup de choses nous dégoûtent. Je suis heureux d'être aveugle, mais je ne vois pas rien. J'aperçois une surface bleue. Je vois du vide et des points de lumière. Oui. Bleue. Si j'avais la possibilité de recouvrer la vue, je dirais : Non. Simplement : Non, ou : Non merci, par politesse. Voilà ce que je dirais. Je ne me plains jamais. Par contre je plains les gens qui se plaignent et c'est comme ça que je me sens. Je passerai ma vie et j'exercerai mon art dans l'innocence et la pureté. À présent, il faut que vous partiez mais avant ça, touchez le haut de ma tête. Et Jonathan toucha.

*

Mes enfants,

Vous devez savoir 8 choses. Lisez complètement.

1. Si toutes les feuilles de tous les arbres avaient une langue et si ses langues parlaient de vous, si elles vous décrivaient le jour et la nuit pendant des siècles, elles ne pourraient pas dire qui vous êtes.
2. Si vous trouvez un gros asticot dans un bol de cerises, le bol de cerises devient dégoûtant, mais si vous trouvez une cerise dans un bol d'asticots, le bol d'asticots ne devient pas délicieux.
3. Les fruits tombent seuls, mais ils ne tombent pas dans la bouche.
4. Il y a trois sortes de personnes. D'abord, celles qui ne touchent pas votre intimité, elles restent loin de vous, alors ignorez-les. Ensuite, celles qui touchent votre intimité au mauvais moment, elles vous blessent, alors repoussez-les. Enfin, il y a celles qui touchent votre intimité comme il le faut, quand il le faut, alors là, gardez-les.
5. La mort vous délivrera de toutes les personnes qui vous énervent.
6. Tous les siècles ont l'air horribles, c'est normal, ne vous inquiétez pas.
7. La chance n'a qu'un cheveu. Quand vous le voyez, arrachez-le.
8. Il y a du danger. Faites attention.

Les abonnés lui lançaient des cœurs, ils lançaient des émojis de roses fanées. Ils envoyaient des smileys tristes, des smileys à lunettes, des épées. Ils jetaient du pop-corn, des animaux, des couteaux. Ils lui lançaient des bouquets, des tulipes, des flèches. Sara ajouta un filtre et ses yeux devinrent plus larges. Elle fit apparaître une auréole au-dessus de sa tête et, sur ses joues, des tatouages. Elle s'allongea, elle s'allongea, elle raconta. C'est un souvenir, j'avais 12 ans. À cette époque, ma mère est partie. Je traînais beaucoup dehors, je regardais le soleil directement, alors j'avais des hallucinations dans les yeux, je voyais des formes, comme des résultats sans cause, comme des réponses, mais je ne connaissais pas les questions, comme si je vous disais : La réponse est 318, mais vous ne connaissez pas la question, comme si je vous montrais un objet en vous disant : C'est la réponse, mais vous n'avez pas de question. C'est comme ça que je voyais le monde, j'étais entourée de réponses. Alors, je ne sais pas si mes souvenirs sont vrais, ou si mon esprit les a créés pour me plaire, ou pour se plaire à lui-même. Je ne sais pas, mais un jour, je suis arrivée devant mon collège et les surveillants distribuaient des combinaisons blanches. On a dû les porter, on était tous en blanc, tous les élèves. Les combinaisons faisaient un bruit comme les ailes des pigeons, quand on bougeait les jambes, et même quand on ne bougeait pas, elles faisaient ce bruit partout dans le collège. Le bruit n'aurait pas existé s'il avait été seul, s'il n'y avait pas de silence entre les bruits, on ne pourrait pas entendre les bruits. Si un seul bruit envahissait le

monde, on ne pourrait pas l'entendre, même un grand bruit, un seul bruit lourd, s'il arrivait sans silence, on ne pourrait pas l'entendre, il recouvrirait tout, il se couvrirait lui-même. Mais s'il n'y avait que le silence, le silence ne pourrait pas exister, on ne pourrait pas le remarquer, c'est là que j'ai compris. Quand les choses s'arrêtent, elles existent. Les choses doivent faire des pauses pour exister. C'est pareil avec les personnes, elles ont besoin d'être seules.

Quand on est avec une autre personne, on ne peut pas exister normalement. L'autre personne nous appelle hors de nous, elle nous sort de nous-mêmes. On devient responsable de ce moment avec l'autre. On ne peut plus se voir. Il faut faire une pause pour ne pas se perdre. Mais quand on reste seul trop longtemps, on ne peut plus se sentir soi-même. On ne peut plus se voir. On ne peut pas se sentir soi-même avec les autres, mais on ne peut pas se sentir soi-même sans les autres.

Elle baissa le téléphone en direction de sa bouche, et l'auréole descendit, elle flottait maintenant, au-dessus de ses lèvres. Elle dit : Tout le monde portait les combinaisons blanches au collège, les surveillants, les professeurs, la directrice, des centaines d'élèves en combinaison blanche. Un matin, de vieilles femmes sont arrivées, elles ont repeint le bâtiment, les chaises, les tables, les vitres, de très vieilles femmes avec les cheveux blancs, épais comme la crinière d'un poney, de vieilles femmes maigres, souriantes, en salopette bleue. Elles peignaient le sol, elles peignaient les murs, elles peignaient en blanc. Elles avaient des chiens, vous savez les petits chiens blancs frisés, elles avaient ces chiens qui les suivaient partout, de vieux chiens qui boitaient, de très vieux chiens de vieille. Ils avaient la rétine blanche. Les vieilles peignaient les interrupteurs, les câbles, les tableaux. Elles transportaient des pots, des rouleaux, des pinceaux. Elles arrivaient dans le collège avec leurs échelles, et moi je regardais leurs ombres par la fenêtre. Je voyais leurs ombres dans la cour, j'essayais de voir les ombres comme des personnes, je me disais que l'ombre était la personne

et que la personne était l'ombre. Je me disais que la personne venait de l'ombre. Je me disais qu'il y avait une ombre en dessous de l'ombre, plusieurs ombres en dessous d'une ombre. Et les femmes peignaient, la peinture coulait.

Elle bougea son bras dans les airs, elle filma les draps, une lampe, puis, sans le vouloir, elle approcha la caméra trop près de son visage, elle se filma le nez, il occupait l'écran. C'était comme si le nez parlait. Il disait : Alors, on a demandé des explications aux professeurs, mais ils nous répondaient par des phrases bizarres. On les collectionnait comme des figurines, on se les échangeait, certaines avaient plus de valeur que d'autres. Quand on leur demandait : Pourquoi le collège est blanc ? Ils répondaient : Le monde marche, mais en marchant il tourne. Quand on leur demandait : Pourquoi ces femmes âgées viennent ici tous les matins ? Ils répondaient : Le moindre geste est incertain, la moindre note, l'univers flotte dans le vide, ce vide n'a pas de couleur, pourquoi devrions-nous craindre quoi que ce soit ? Quand on leur demandait : Pourquoi doit-on porter ces combinaisons blanches ? Ils nous répondaient : Dans l'existence, il existe un seul véritable mystère et c'est le seul mystère. Quand on leur demandait : Pourquoi vous ne parlez pas normalement ? Ils répondaient : Je garde le mystère dans ma poche afin que le mystère me garde continuellement dans la sienne. Quand on leur demandait : Pourquoi blanc et pas vert ou bleu ? Ils répondaient : Pourquoi l'homme sans arc chercherait-il des flèches ? Quand on leur demandait : Est-ce que le collège redeviendra normal ? Ils répondaient : Le ciel n'est que le reflet de l'œil et pourtant l'œil n'a pas de ciel.

On ne savait plus quoi faire, alors on ne faisait rien. On ne parlait plus, on ne mangeait plus, on ne travaillait plus, on ne riait plus, on ne se battait plus. La directrice s'est inquiétée, elle a fait un discours à la cantine. Elle souriait beaucoup, elle nous a dit : Écoutez, je respecte une directive, comme vos professeurs, comme tout le personnel, nous respectons une directive qui émane du plus haut niveau. Nous devons nous habiller en

blanc et repeindre tout l'établissement en blanc, c'est tout. Il est rare que nous comprenions le sens des directives, mais faisons complètement confiance, et que les directives soient respectées.

Sara éloigna le téléphone de son visage, et l'auréole retrouva sa place sur sa tête. Elle dit : Au bout de quelques jours, les surfaces sont devenues grises, la peinture avalait la poussière, tout était sale. Les murs, le sol, les chaises et même nous. La peinture collait. Elle retenait les cheveux, les postillons, elle aspirait les choses, elle les accumulait. J'ai un souvenir de dégoût. On vomissait souvent dans les couloirs, mais notre vomi se mélangeait à la peinture et on marchait dessus, c'était horrible, il noircissait. Un matin, on nous a demandé de rendre les combinaisons blanches.

Elle bâilla sans ouvrir la bouche. Ses cils faisaient une ombre sous ses yeux. Les abonnés lançaient des émojis de pinceau, des émojis de palette, des émojis rieurs, des émojis de rose blanche, noire, bleue, des émojis d'oreiller, des émojis de femme âgée, des émojis de chien blanc. Elle appuya sur stop et elle chercha des images. Elle trouva des images de poneys blancs, de poneys blonds, de neige, de farine, de fantômes, de peinture, d'ombres, de visages peints en blanc, et elle les publia sur son mur.

Sa chambre était énorme. Une petite lampe rouge éclairait la table de nuit, son lit et son visage. L'autre partie de la chambre ne recevait pas la lumière, elle était noire, c'était la zone noire. Sara disait : Le trou. Quand ils s'étaient installés dans l'ancienne école, le maire leur avait demandé de ne pas y toucher. Il leur avait dit : Je sais qu'il y a une sorte d'ombre dans une pièce, il suffit de l'ignorer, elle n'a jamais posé problème. C'est juste une ombre, une grande ombre. N'approchez pas.

Oui, c'était une grande ombre. Une ombre lourde et anormale comme une forme vide. On ne pouvait pas la faire disparaître, on ne pouvait pas l'éclairer. Sara et Salim avaient jeté des lampes, des bougies, des pétards, des fusées de détresse dans cette zone, mais rien ne prenait, tout s'éteignait.

L'ombre était dure. On aurait dit la fin du monde. Quand elle la regardait assez longtemps, Sara pouvait voir une personne, comme un homme accroupi, sans cou, avec les yeux orange, avec des cernes qui pendaient jusqu'à la bouche et des lèvres brillantes. Peut-être qu'il bavait, peut-être qu'il saignait. Son nez faisait une boucle devant sa figure. Quand l'homme de la zone noire bougeait son corps, ses gestes étaient comme un seul geste, l'obscurité liait ses gestes les uns aux autres.

Parfois, Sara se demandait si c'était réel. Quand on regarde l'obscurité, quand on regarde le noir, qu'est-ce qu'on regarde ? On regarde des taches dans nos pupilles, on regarde l'intérieur de nos yeux. Notre cerveau fabrique une image, notre cerveau fabrique ce qu'on ne voit pas, mais on ne peut pas imaginer les choses qui n'existent pas, on imagine ce qu'on a vu. On mélange ce qu'on connaît, on n'imagine pas une couleur. Si le rouge n'existait pas, on ne pourrait pas l'imaginer. On ne peut pas imaginer une sensation, si la chaleur n'existait pas, on ne pourrait pas l'imaginer. On ne pourrait pas imaginer la peur, la gêne ou la surprise. On ne voit presque rien, on peut dire qu'on ne voit rien, on voit ce qu'on a vu. Parfois, on a l'impression de reconnaître une personne, mais on se trompe, on croit reconnaître quelqu'un, mais c'est un inconnu. On voit quelque chose, on ne sait pas qu'on l'imagine, on a l'impression de voir la réalité. De loin, on croit voir un homme, mais c'est un arbre. On croit voir un renard, mais c'est un tas de feuilles. On croit lire un prénom, mais c'est un autre mot, c'est une autre image, c'est un souvenir, et c'est une erreur.

Petite, dans un supermarché à la caisse, Sara s'est accrochée à la cuisse de sa mère. En relevant la tête, elle a vu le visage d'une inconnue. La femme riait, la mère riait près de la femme. Les 2 femmes riaient. Sara avait lâché cette cuisse étrangère et elle avait pleuré. Elle avait senti une tristesse dans le corps. Elle pleurait, elle n'était pas confuse ou honteuse, elle était inconsolable, la réalité n'était pas juste, elle n'était pas normale.

Quand on se souvient d'un objet, on peut retrouver l'objet. Notre mémoire le voit et notre mémoire trouve l'objet dans la réalité. Notre mémoire a touché le monde, notre mémoire n'arrête pas de toucher le monde. On touche le monde par la mémoire. On reconnaît les mots grâce à notre mémoire. On se reconnaît soi-même grâce à notre mémoire. Quand on ne se souvient plus d'une personne, on ne peut pas la retrouver. Si quelque chose n'est pas à sa place, on ne peut pas le voir, on ne peut pas comprendre. Si notre rue devenait plus longue, plus étroite ou plus sombre, on ne pourrait pas s'en rendre compte. On ne remarque presque rien. Le monde est énorme, on voit seulement ce qui existe dans notre esprit. On voit ce qui est normal. On voit ce qu'on a vu. On voit très lentement. On a vu ce qu'on voit. On regarde le passé, le ciel est bleu, le ciel est gris, le ciel est noir, le ciel était bleu, le ciel était gris, le ciel était noir. Si le ciel disparaissait, on ne le verrait pas. Si un doigt quittait notre main, on ne pourrait pas le remarquer. Il nous faudrait des jours. Il nous faudrait des semaines. On ne pourrait pas le voir. Si les choses ne durent pas, elles n'existent pas. Personne ne se souvient d'une goutte de pluie. Personne ne se souvient d'un cil. Personne ne dit : Je me souviens de cette goutte tombée sur mon bras en 1996. Je me souviens d'un cil quand j'avais 10 ans, tombé sur ma table. Tout arrive au même moment, les millions de couleurs et les matières, les gestes et les sons, mais notre tête est courte, on ne voit presque rien.

On voit les choses à l'intérieur. Quand une montagne est devant nous, on la voit dans le cerveau. On a la montagne dans la tête. On regarde le ciel, mais on ne voit pas le ciel au ciel, on voit dans nos yeux. Plus tard, quand on sera des robots, on pourra mettre nos yeux en dehors de nous. On mettra notre esprit en dehors de nous. On mettra notre intelligence au loin, dehors, plus loin de nous. On se souviendra de tout, on donnera des prénoms à chaque poil, à chaque croûte, à chaque étape de nos ongles, à tous les

millimètres. On aura des mots pour chaque geste, pour chaque odeur, on reconnaîtra chaque personne dans l'univers, chaque animal.

Sara pensa qu'elle pourrait devenir aveugle. Elle se rappelait une nuit avec sa mère dans le salon, elles regardaient une émission de reconstitution historique. Sa mère s'était endormie, souvent la mère s'endormait dans le salon et Sara restait seule près d'elle. C'était une émission à propos d'un très vieux village, le présentateur disait : Ce village n'existe plus, mais il y a des milliers d'années, tous les habitants de ce village sont devenus aveugles à cause d'une maladie du sang. Et tous les habitants ont reçu des tuniques noires envoyées par le roi, en guise de consolation. C'était il y a longtemps, des millénaires. Les habitants aveugles se réunissaient, ils s'assemblaient le matin et le soir autour d'une table. Ils se racontaient des histoires. Ils se disaient ce qu'ils voyaient car ils voyaient des choses derrière leurs paupières, ils voyaient des objets qui pleurent, des flocons de cristal, des bouches en escalier. Ils se les décrivaient. Ils parlaient surtout d'une femme, ils l'appelaient La Crème. Elle était rousse, elle donnait des conseils. La Crème passait dans les rues, elle bénissait les habitants. La Crème marchait sur les murs, elle embrassait les animaux et elle sortait sa langue. La Crème ne dormait pas, elle remuait les soupes avec une louche. Et Sara s'était endormie près de la mère cette nuit-là, elle avait vu La Crème en rêve, assise sur le toit d'une église. La Crème faisait des signes. Elle soulevait des pancartes. Elle soulevait 5 pancartes qui portaient les mots :

JE

NE

SUIS

PAS

LÀ

*

Quand ils s'étaient installés dans l'ancienne école, le père avait décidé de rester dans la cuisine comme les cuillères, comme les couteaux, mais la cuisine était trop longue. Elle était creuse. Elle était vide.

Parfois, la maison ressemblait à un grand animal contre la famille, un éléphant qui les aimait, qui les chauffait. Parfois, la maison les entourait comme un anneau.

Parfois, le père caressait les murs ou le sol, et d'autres fois il caressait les objets. Les personnes du monde entier lui paraissaient mystérieuses et surtout ses enfants. Mystérieux. Comme s'ils glissaient loin de lui dans un mouvement sans fin.

Parfois, le père se souvenait d'un jour. Il s'était ouvert la jambe avec un clou sur le chantier. Les collègues l'avaient déposé à l'hôpital pour qu'on le couse. Dans la salle d'attente, le père s'était senti mal à cause d'un enfant. L'enfant le regardait en souriant mais pour le père, il n'y avait rien de drôle. Le père n'aimait pas l'ironie. Le père travaillait durement. Il s'était ouvert la jambe en travaillant, ce n'était pas drôle. Mais l'enfant n'arrêtait pas de le regarder avec ce gros sourire. Le père toussait. Il faisait des grimaces. Il menaçait l'enfant des yeux, mais l'enfant continuait de sourire. Au fil des secondes, le père avait détesté l'enfant. Le père était devenu fou de rage contre cet enfant. Le père avait tiré la langue à cet horrible enfant, à cette bête. Il avait tiré sa langue aussi loin que possible à cet enfant du diable. Il avait haï ce monstre comme une démangeaison. Ses yeux, sa tête, son visage stupide. Le père avait haï les cheveux fins de cet enfant du diable. Le père avait fait des doigts d'honneur à cet enfant débile. Il avait levé ses majeurs aussi haut que possible vers cet enfant rieur, mais son sourire ne bougeait pas. Son sourire parfait. Mignon. D'enfant. Même le nez souriait. Les joues souriaient. Chacune des boucles de cet enfant avait l'air de sourire. Le père s'était senti forcé. Horriblement forcé. Dominé. Comme détraqué. À tel point que ses lèvres s'étaient retroussées. Sa bouche avait souri sans son accord. Elle souriait de haine. C'était il y a longtemps. Et à la

fin, l'enfant s'était levé avec une canne blanche, il avait cogné 2 chaises, il avait cogné la chaise du père. Une infirmière était venue l'aider. Elle lui tenait le bras.

Parfois, le père pensait : Si on me mettait dans une boîte, je dirais oui.

Parfois, le père envoyait des mails à ses enfants, et même quand ses enfants étaient près de lui dans la cuisine, il leur écrivait des mails, et même quand ses enfants lui parlaient, il leur disait : Taisez-vous, je suis en train de vous écrire un mail.

Parfois, le père criait au-dessus de l'eau. Il remplissait l'évier, il se penchait et il criait. Les sons dessinaient des ondes. Le père criait ce qu'il voyait : JE VOIS DES ONDES SUR L'EAU DES ONDES À LA SURFACE JE REGARDE MA VOIX. Les enfants s'étaient habitués à ses cris dans la nuit. La grand-mère s'était habituée à cet homme qui crie. L'infirmière et l'infirmier ne le remarquaient plus. Le père se blessait, il s'abîmait la gorge, il avait la voix d'un vieillard.

Parfois, le père regardait les vidéos de ses enfants et il essayait de trouver son visage dans leurs visages.

Parfois, le père imaginait sa propre tête sur le mur de la cuisine. Il imaginait sa tête jusqu'à ce qu'elle apparaisse dans le mur devant lui.

Parfois, le père répétait : Mal, mal, mal, mal, en se jetant de petites gouttes de vaisselle sur le front. Une nuit, l'infirmier l'avait pris dans ses bras, il avait dit : Vous avez des enfants. Une autre nuit, l'infirmier avait dit : Qu'est-ce qui se passe ? Et le père avait répondu : Je me suis éloigné de tout. Je me suis éloigné même des légumes. Quand je les pèle, je ne sens rien. Comment c'est possible d'être aussi loin ? Je regarde ma main, je crois que je pourrais la couper. Je ne souffrirais pas si je la coupais. Et l'infirmier avait dit : Ne vous inquiétez pas, le légume est composé de millions d'atomes qui bougent. Il avait dit : On ne tient jamais le même légume dans la main. Le légume qu'on tient est déjà mort quand on le tient. L'infirmier s'était assis avec le père dans la cuisine, il avait dit : Une personne se

compose de quoi ? Une personne se compose d'une pensée à la suite d'une pensée. Les cheveux de tout le monde sont plus faciles à compter que les pensées d'une seule personne. Tout le monde est remplacé chaque seconde par une autre personne. Et le père avait nettoyé les mains de l'infirmier avec son éponge à mains. L'infirmier avait dit : Vous êtes dans la cuisine, vous êtes dans la maison, mais avant d'arriver ici, vous étiez ailleurs. Avant d'être ailleurs vous étiez quelque part. Vous pouvez remonter jusqu'à la naissance et jusqu'à rien, ne vous inquiétez pas.

Parfois, le père se taisait. C'était tout.

Parfois, le père essayait de s'éteindre comme les ampoules. Il éteignait l'ampoule. Il essayait de s'éteindre avec l'ampoule. Parfois, le père pouvait comprendre ce que c'était d'être un cadavre. Parfois, le père cherchait des images de foule sur Internet. Il essayait de regarder chaque personne dans les yeux. Parfois, le père envoyait des messages à l'assistant social, il lui disait : Faites-moi confiance. Parfois, le père nettoyait les ampoules en disant : Elles ne vont pas se laver toutes seules que je sache.

Parfois, le père écoutait la radio. Il avait entendu l'histoire d'un homme enfermé dans un trou sans lumière des années, les mains posées sur les barreaux. Quand l'homme était sorti, il ne savait plus marcher parce que ses mains étaient devenues trop lourdes. Il tombait vers l'avant emporté par leur poids.

Parfois, le père pensait au jour où sa cousine l'avait frappé avec une barre de fer. Le jour où elle avait brûlé le dessous de ses pieds. Le jour où elle avait mis de la lessive dans ses yeux. Et le jour où il n'avait plus pleuré. Il avait terminé. Il avait dit : J'ai terminé. Et quand la cousine le battait, il pensait : D'accord. Elle lui faisait avaler du charbon et il pensait : D'accord. Elle le fouettait avec des câbles et il pensait : D'accord.

*

Rêve #574 :

Je ne porte pas de vêtements, je n'ai plus de visage, je n'ai pas de nom, j'ai peur, je tremble, je me souviens de mon enfance comme d'une boule molle.

Ma mère dit que je dois trouver un tournevis pour régler mon problème. Elle dit : Soleil de merde, c'est le nom de la marque pour le tournevis.

J'ai peur à cause du visage de ma mère que je reconnais mais qui n'est pas son visage. C'est le visage d'une inconnue, mais c'est ma mère dans ce visage. Comme je sursaute, je me réveille, mais dans un autre rêve.

Je fais mes courses dans un magasin de bricolage, je cherche un tournevis de la marque Soleil de merde. Je demande à un vendeur de m'aider, il est sourd, il me montre un appareil sur son oreille, il me dit : Je suis sourd, il me dit : Quand vous dites Soleil de merde, je ne vous entends pas. Je n'entends pas le mot tournevis. Je n'entends pas ce que vous dites. Je n'entends pas les mots, vous comprenez ? Je n'entends pas vos paroles.

Je marche dans le magasin, mais c'est une boucle, et il n'y a pas de sortie. Dans une allée, Michaël Jackson est seul, il me demande le rayon des marteaux.

Il me parle en arabe, et il pleure. Il me dit : Je n'ai pas eu de chance, franchement, je n'ai pas eu de chance. Il me dit : Je suis encore vivant, mais je n'ai pas eu de chance. Il me dit : Je me cache dans les égouts, mais il y a des fuites, je ne peux même plus bouger la figure. Regardez ma figure, regardez s'il vous plaît, regardez bien.

Je dis : C'est vrai qu'elle ne bouge pas votre figure.

Michaël Jackson me dit : Comment tu t'appelles ?

Je dis : Je ne sais pas.

Il me dit : On se dirige vers le futur, car c'est là-bas qu'on trouvera la suite.

C'est une mauvaise journée. On passe la pire des journées. On dit : C'est une journée pourrie ou c'est un mauvais jour, pourtant la journée n'a rien fait, elle ne nous a rien fait, elle n'a rien fait de mal. La journée n'a rien à voir avec nous, elle ne s'intéresse pas à nous. La journée n'a pas de rapport avec nous, elle n'a pas de rapport avec nos impressions. Elle n'a pas de contact avec notre vie. La journée n'est qu'une journée. Si on s'enlève soi-même de la journée, si on enlève notre personne de la journée, la journée est une journée. Elle reste une journée. C'est une journée normale, comme toutes les journées. Toutes les journées sont bonnes. Elles sont toutes parfaites. Quand on regarde la fin du jour, le soleil disparaît, il n'y a qu'une chose à voir : La journée était une journée. Peu importe ce qu'on en pense, peu importe ce qu'on ressent, c'était une journée parfaite, elle n'a pas eu besoin de nous. La journée n'a besoin de personne. Les pires journées de nos vies sont aussi bonnes que les bonnes. Il n'y a pas de différence entre une bonne et une mauvaise journée, il n'y a pas de segment. Il n'y a pas de fracture entre les journées. Elles sont honnêtes, les journées sont des journées. Si la planète explose, si le monde s'écroule, si la planète éclate, est-ce que ça change quelque chose pour une journée ? Non, la journée se déroule. C'est le début de la journée. C'est le milieu de la journée. Et c'est la fin de la journée. Elle se termine. C'était une journée. Aucun commentaire à propos de la réalité ne pourra toucher la réalité. Aucune impression à propos de la réalité ne pourra toucher la réalité.

Aucune explication à propos de cette réalité ne pourra toucher la réalité. Pour la nature le temps n'est rien. Salim montra la photo de Jonathan à Jonathan, chez le voisin accroupi sur le sol, la tête dans les mains. Jonathan dit : J'ai changé, je ne me reconnais plus.

Ils marchèrent, ils marchèrent. Salim éclairait la route avec son téléphone. Sous l'abribus, ils regardèrent leurs visages dans la nuit. La paupière de Salim tressautait. Quand notre paupière tressaute, les autres savent qu'on se demande s'ils le voient. Notre paupière tressaute, personne n'en parle, mais la pensée de la paupière nous traverse au même moment. Deux personnes sont reliées par cette pensée. Deux esprits sont dirigés l'un vers l'autre. Les 2 esprits se cognent comme des voitures, mais un esprit ne rentre pas dans un esprit, comme 2 tasses qu'on cogne ne rentrent pas l'une dans l'autre. La personne dont la paupière tremble dirige sa pensée vers l'esprit de la personne qui la regarde, elle pense : Est-ce qu'il a remarqué que ma paupière saute ? L'autre personne pense : Il est en train de se demander si j'ai remarqué que sa paupière saute. Les 2 personnes observent leurs esprits et leurs esprits se touchent, mais aucun esprit ne rentre dans l'esprit de l'autre. Jonathan posa son index sur la paupière de Salim, il sentit le battement au bout de son doigt.

Les champs étaient mous, les herbes se couchaient. Ils marchèrent sur un chemin de terre, l'air était calme et glacé. La vapeur s'échappait de leurs narines, le vent sifflait dans les arbres, dans les feuillages, dans le vide. Salim dit : Tout est plat, quand on y pense, même les montagnes, si tu regardes. Les montagnes sont en forme de lignes plates, c'est la direction qui change. Les montagnes sont plates vers le haut. La mer est plate aussi. Même les vagues. Toutes les formes sont plates. Tout est composé de lignes et les lignes sont plates. Si tu regardes les arbres, tu vois qu'ils sont plats, c'est la direction qui change, ils sont plats en hauteur. Et nous, si tu regardes, on est plat, toi et moi, quand on s'allonge, on est une ligne. Quand on se lève, on est une ligne. Si tu regardes, on est une ligne. Leurs pas

écrasaient l'herbe à travers les vergers, Salim dit : J'aimerais que ce qu'on touche s'allume. On saurait ce qu'on a touché. Imagine tout ce qu'on a touché autour de nous, allumé. C'est par là, derrière ces arbres. Tu entends ?

C'est une vache ?

Elle pleure.

Ils aperçurent un hangar éclairé par la lune. Une chienne s'approcha sans aboyer. Elle était noire, elle leur lécha les mains dans l'ombre et ses lèvres tremblaient, elle claquait des dents. Jonathan posa sa veste sur son dos. Elle lécha sa joue droite. Elle portait un collier rose sombre comme l'intérieur de la bouche des bébés. Elle s'appelait Daphné, c'était noté. La porte était lourde, ils l'ouvrirent. À l'intérieur, des dizaines de cabanes blanches sales, tristes, recouvertes de grilles, s'alignaient sur la terre. Une odeur sèche et profonde entra dans leurs narines. Elle traversa leur gorge jusqu'au cœur.

Jonathan dit : Respire par la bouche.

Et Salim dit : C'est pire. J'ai l'impression de manger l'odeur.

Jonathan dit : Respire 1 coup sur 3.

Dans chaque petite cabane, 4 ou 5 veaux ne disaient rien. Allongés dans la boue, serrés les uns contre les autres, ils venaient de naître. Des dizaines de bébés presque endormis dans des boîtes. Entre chaque corps d'animal, l'espace n'était pas un vide, l'espace était une chaleur.

Un veau criait dans l'allée, il s'était échappé. Il ne tenait pas sur ses pattes, il se relevait, puis il tombait. Il criait, il était blanc, sa bouche s'ouvrait, et sa langue était noire. Il avait de longs cils, ses yeux coulaient. La voix du veau montait et elle descendait. Des notes sortaient par sa bouche comme une vague, elles s'étendaient dans l'ombre. Personne parmi les humains du monde ne pouvait comprendre cette langue. Personne parmi les humains du monde ne pouvait comprendre ce cri. Mais personne parmi les humains du monde ne pouvait ignorer cette langue. Personne parmi les

humains du monde ne pouvait ignorer ce cri. Ç'aurait été mentir que de dire : Je ne comprends pas ce qu'il raconte. Ç'aurait été mentir que de dire : Je ne comprends pas sa langue. Personne parmi les humains du monde ne pouvait ne pas comprendre, et personne parmi les humains du monde ne pouvait comprendre. Tous les corps des humains du monde comprenaient le cri de ce veau sans avoir besoin de le comprendre. Chaque fois qu'il tentait de se relever, il retombait, il criait, il tremblait. Jonathan et Salim s'assirent près de l'animal, ils touchèrent son nez, son dos, ses oreilles percées d'un écriteau portant les chiffres 1717. Le veau regardait leurs visages. Il téta les doigts de Salim, l'index et le majeur. Il laissa comme une petite flaque de salive dans la nuit, dans sa main. La chienne noire posa ses pattes sur leurs genoux, elle les tira par les jambes avec sa gueule. Elle les entraîna dans un couloir vers un autre bâtiment : une serre plus étroite, pleine de vaches. Deux longues rangées de vaches reliées à des tuyaux qui pompaient leurs mamelles. Leurs yeux étaient noirs. Elles ne regardaient rien. Elles avaient l'air de tout connaître et de tout laisser. Leurs corps fonctionnaient sans elles. Par moments leurs langues sortaient, elles soupiraient. Une vache meugla, mais le cri qui sortait de sa gueule, personne ne l'entendait, pas même Jonathan, pas même Salim.

Il dit : Tu crois qu'elles ont déjà vu le jour ? Et Jonathan ne répondit pas. Ils restèrent un moment près des vaches. Salim dit : Si elles étaient mortes, ce serait mieux. Jonathan répondit : Oui. Salim dit : Ça donne envie de les tuer, Jonathan répondit : Oui. Salim dit : Heureusement qu'elles vont mourir, Jonathan répondit : Oui. Salim dit : Regarde, la date de leur mort est notée sur leur oreille. Celle-ci va mourir dans une semaine. Courage ma belle, courage, c'est presque terminé.

Ils caressèrent le dessus de leurs têtes. Leurs cils bruns s'inclinaient. Le cri du veau résonnait dans la nuit et Salim dit : On a inventé tant de choses. On a construit ces grands entrepôts loin de la ville, on a construit des murs autour des abattoirs et des fermes pour ne plus savoir que les animaux

étaient vivants, comme s'ils étaient morts depuis le premier jour, comme s'ils n'avaient jamais vécu. Il dit : Chaque fois qu'on regarde un animal dans les yeux, on est obligé d'avoir honte. N'importe quel animal, même un insecte. On est obligé d'avoir honte, même un chat, même un cheval. C'est une douleur de voir leurs yeux.

La chienne posa ses pattes sur les cuisses de Salim, puis elle mordilla la jambe de Jonathan, alors ils se levèrent. Dans la première grange, le veau criait toujours, Salim le prit dans ses bras. Il dit : J'aurais voulu que tu sois mort à la naissance. Le veau ne pleurait plus et Salim dit : Il vaudrait mieux qu'il meure. Les paupières du veau s'abaissèrent et Salim dit : Il aurait mieux valu qu'il ne soit jamais né. Les pattes longues du veau s'appuyaient contre son cou et Salim dit : Il aurait mieux valu que les animaux n'existent pas, qu'on soit les seuls sur terre.

Sa chaleur et la chaleur du veau firent une chaleur nouvelle, et Salim dit : Il est beau, ça me donne pitié de tout. J'ai pitié pour tout. Regarde, c'est ma mère.

Elle croisait les bras au bout du couloir dans l'embrasure de la porte. Son corps était obscur, elle dit très haut : Vous n'avez pas le droit d'être ici. Elle était grande et sa voix s'alignait sur les sons tristes de la pièce. Son ombre s'étendait jusqu'à son fils. Elle dit : Viens ici Salim. Sa propre figure changeait, elle s'affaissait, il pouvait le sentir. De près, il vit le visage de la mère, elle était pleine de crème autour des yeux. Sa peau luisait. Elle fit un sourire, mais la fin de son sourire ne souriait plus. Son visage était pressé de ne plus sourire. Salim avait l'impression que sa propre nuque se brisait. Elle dit : Tu viens pour la grand-mère ? Les infirmiers m'ont appelée, ton père... Je ne vais rien donner, tu le savais. Je ne vais rien vous donner. Il faut mourir. Il faut bien. On meurt. On n'a pas besoin d'être malade. On meurt. C'est pareil pour tout le monde. Est-ce que tu as vu la bouche de ta grand-mère ? Tu as vu la forme de sa bouche ? Le contour de sa bouche ? Tu as vu ? Il n'y a presque plus de lèvres, il n'y a plus de dents, il n'y a qu'une

langue, il n'y a qu'une peau. Un jour, toutes les bouches deviennent comme celle de la grand-mère. Si tu vieillis, ta bouche deviendra comme la sienne. La mienne deviendra comme la sienne. On ne peut pas l'empêcher. On ne peut pas tout sauver. Parfois il ne faut pas aider Salim.

Il se taisait. Elle dit : Dans une ferme au village, il y avait un homme qui buvait beaucoup. Un soir, l'homme est rentré tard, dans la nuit. Et quand sa femme s'est levée, il l'a frappée, il a réveillé leur enfant, il l'a frappé, il l'a tué. Il a tué son enfant. Il a tué son seul fils et il a forcé sa femme à manger des morceaux de leur fils. La femme a dû manger le doigt de son fils mort.

Pourquoi tu me racontes ce truc horrible ?

Certaines personnes ne doivent pas être sauvées Salim. Quelqu'un a sauvé cet homme. Des gens l'aidaient dans le village. Mais parfois on ne doit plus aider. Il est trop tard, ce n'est plus le moment. Il faut laisser crever. Il faut se tourner vers soi, s'occuper de sa vie, avoir le cœur solide.

Elle avait un geste du pouce et de l'index, comme un tic, quelque chose de laid. Elle dit : Je ne donnerai rien.

Salim dit : Laisse-nous prendre le veau.

Prenez-le, oui. Prenez-le, ton ami et toi. Partez. Prenez cet animal. Il me fatigue les oreilles, je ne veux plus vous voir. Allez.

Salim dit : Qu'est-ce que tu fais là ?

J'ai vécu, c'est tout. On ne peut pas connaître ses parents Salim. Quand on arrive, ils ont déjà vécu, ils ont déjà changé, on arrive trop tard, on ne peut pas les rencontrer. Elle recula et elle fit un mouvement avec sa tête. La chienne courut vers elle, on entendit le grelot de son collier. Elle lécha sa main, puis elle fit demi-tour et elle posa son corps près de Salim. La mère souriait, mais elle arrêta de sourire, elle dit : Allez, partez maintenant. L'histoire se termine.

Ensuite, Salim et Jonathan firent le tour de la ferme, le ciel était noir, la chienne les suivait. Des poules dormaient dans une cage, leurs têtes sous leurs ailes. Un peu plus loin, dans un enclos de fer, des cochons s'entassaient. Une truie grise et morte se faisait téter les mamelles par ses petits. Des asticots sortaient de sa gueule. Un porcelet sautait de joie près du cadavre. Tout était sale. Salim aurait voulu embrasser cette bouche, embrasser les poils de la truie, ses narines et ses lèvres mortes, lui demander pardon pour tout.

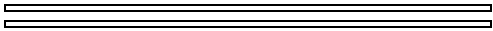
Quelque chose de noir s'étendait sur le monde. Ils marchèrent longtemps. Ils traversèrent les ronces et la neige se mit à tomber, lente, fine. Elle tombait sur leurs sacs à dos. Le vent passait dans les tilleuls. Des chiens de chasse hurlaient quelque part au loin. Ils aperçurent une colline couverte de mousse, et ils montèrent, ils montèrent. En haut, le jour se levait, l'herbe portait des gouttes d'eau, de neige, d'insectes blancs. À l'intérieur de chaque brin, à l'intérieur de chaque insecte, la vie disait quelque chose. Il y avait partout des graines et des grains, des œufs invisibles, de minuscules choses capables de pousser, de contenir des muscles, des nerfs, des vaisseaux, un esprit, une forme, des cervelles. Les yeux de Salim étaient durs. Il regardait tout droit. Il tremblait. Il dit : Si on te frappe la nuque, est-ce que tu meurs sans souffrir ? Jonathan répondit : Je ne sais pas. Il dit : Si on te met la tête sous l'eau, est-ce que tu meurs sans souffrir ? Et Jonathan répondit : Je ne sais pas. Il dit : Si on te met la tête sous la terre, est-ce que tu meurs sans souffrir ? Et Jonathan répondit : Peut-être que tu ne meurs pas. Il dit : Si on te bouche les narines et les yeux, est-ce que tu meurs sans souffrir ? Et Jonathan ne répondit pas. Il dit : Si on t'éclate une pierre sur la tête, est-ce que tu meurs sans souffrir ? Et Jonathan ne répondit pas. Il dit : Si on te plante un petit clou dans le cerveau, est-ce que tu meurs sans souffrir ? Et Jonathan dit : Peut-être. Il dit : Si on t'étrangle avec un chargeur, est-ce que tu meurs sans souffrir ? Et Jonathan dit : Je ne sais pas. Il dit : Est-ce qu'on peut mourir sans douleur ? Et

Jonathan dit : Je ne sais pas. Je ne sais pas. Salim écrivit TUER UN VEAU dans son téléphone. Le ciel devenait blanc. Le veau contre son ventre. Le cœur battait. Salim pouvait sentir ses organes. Un flocon se posa sur son museau. Jonathan dit : On dirait que le brouillard avance et tombe, il retombe sur nous. Les herbes vertes et blanches se penchaient dans le vent. Jonathan sorti ses boîtes de pilules. Il les mit dans sa paume et, une par une, il les passait à Salim, régulièrement, comme une horloge. Salim posait les pilules, régulièrement, dans la bouche du veau qui les buvait dans son sommeil. Sa bouche était douce et brûlante. Salim dit : Regarde, on dirait qu'il avale tout le malheur. On dirait qu'il avale tout le malheur du monde.

*

Mes enfants, je ne sais même pas s'il faut savoir quelque chose.

OUAIS OUAIS OUAIS OUAIS OUAIS
OUAIS



Salut à toutes et à tous, aujourd'hui on se retrouve pour une nouvelle vidéo sur le thème du temps, c'est-à-dire des tueurs. Imaginez le tueur, celui qui tue les enfants. Il les découpe et il les mange. Vous dites : Il est horrible. Vous dites : Ses mains sont horribles. Vous dites : Je ne peux pas comprendre son regard. Vous dites : C'est une erreur. Vous dites : Je ne peux pas me mettre à sa place. Vous dites : C'est un malade. Pourtant, le commencement du mal est à l'intérieur de vous. Le commencement du mal est à l'intérieur de chaque personne. Le commencement du mal est à l'intérieur de chaque partie de votre personne. Sur vos figures et sur vos mains, dans vos colonnes vertébrales, à l'intérieur de vos cellules et dans vos ongles, regardez bien votre reflet. Regardez franchement, une fois. Franchement, le reflet voudrait partir, non ? Quand vous le regardez, vous ne croyez pas ? Si vous êtes honnêtes, si vous regardez votre reflet dans les yeux, vous pouvez comprendre qu'il veut partir. Il voudrait partir, vous ne croyez pas ? Regardez votre personne, on se ressemble, je me ressemble, vous vous ressemblez. On ressemble à notre image, mais on ne se ressemble pas à 100 %. Vous voyez ce que je veux dire ou pas ? Votre reflet vous ressemble, mais il ne vous ressemble pas. Il ne parle pas. Il ne vous parlera jamais. Vous pouvez lui parler. Il ne vous répondra jamais. Il est calme, et même quand vous êtes énervés, il est calme. Quand vous êtes hors de vous, quand vous avez la rage, regardez votre miroir. Votre reflet reste silencieux. Il est toujours dans le silence. Il vit dans le calme. Et les tueurs

sont des tueurs, mais ce n'est pas à cause du meurtre, c'est à cause de ce qui l'entoure. Vous voyez ce que je veux dire ou pas ? Le meurtre est toujours entouré. Il a son entourage. On peut tuer pour se défendre, on peut tuer sans le vouloir et ce n'est pas un crime, mais c'est un meurtre. Parfois, un mensonge, un détail, une goutte, deviennent un crime. On mange le bout de pain d'une personne affamée, on lève la main pour dénoncer celui qui n'a rien fait. Le crime est à l'extérieur. Le crime est extérieur aux criminels. Mais, quand on le voit, quand on l'entend, quand on le sent, le crime entre en nous comme une odeur. Il touche notre mal. Dans certains pays, on condamne à mort. Au Cambodge par exemple, on prend 12 policiers, on leur donne des fusils. Sur les 12, 11 contiennent des balles à blanc. Au moment de l'exécution, les policiers tirent sur un homme qui meurt. On ne sait pas qui l'a tué. Il n'y a pas de coupable. Il n'y a pas de tueur. Mais il y a un mort. Le tueur qui se sent innocent est un innocent. Le tueur qui se sent tueur est un tueur. En général, il n'y a pas de tueur. En général, il n'y a pas de différence entre le tueur et le non-tueur. Un jour, le tueur est né, mais un jour, l'homme tué est né. Les deux hommes ont été fabriqués de la même manière, à partir d'un grumeau, un grumeau de sang. À partir d'un germe, une boule. Vous étiez des boules. Ils étaient des boules. J'étais une boule. Nous avons tous été des boules. Une boule. Un grumeau. Comme un gravier de sang. Si on devait montrer le début d'une personne, on montrerait la moitié d'un centimètre sur le bout d'un seul doigt. C'est le commencement de la personne. Plus tard, la boule fera une tête et des jambes, des bras, des yeux, un regard, une voix, des empreintes. Quand vous marchez dans la rue, regardez les visages, imaginez des grumeaux de sang. Regardez vos parents, vos grands-parents, regardez vos ancêtres, imaginez des grumeaux de sang. On peut voir le passé, on se concentre on voit le passé des autres. On voit le passé du monde.

Il avala 2 gorgées de café. La chambre était sombre, très ordonnée, il se tourna vers la caméra, il dit : J'ai vécu dans une femme. Mais avant, j'étais

où ? Comme vous, vous étiez où ? Est-ce que vous existiez ? Mon père et ma mère m'ont fabriqué, je suis une partie de ma mère et une partie de mon père. Je suis 50 % de mon père et 50 % de ma mère. Je suis un morceau de 2 personnes mais dans ce morceau on ne trouve rien de nouveau. On trouve un mélange d'anciennes personnes, d'anciennes choses. Il n'y a rien de nouveau. Vous êtes un mélange d'anciennes personnes. On est un mélange d'anciennes personnes. Si on nous mettait dans un jeu vidéo et si on supprimait de notre cerveau l'information : VOUS ÊTES DANS UN JEU VIDÉO, on n'aurait aucune raison de penser qu'on est dans un jeu vidéo. On n'aurait pas de moyens pour le penser. Ce serait la réalité. Peut-être que les pensées apparaissent dans notre cerveau à cause de la chimie, personne n'est responsable. On n'est pas responsable. Quand on est fier de soi, on est fier du hasard. Quand on se trouve fort, c'est le hasard qu'on trouve fort. Quand on se trouve beau, c'est le hasard qu'on trouve beau. Mais on se transforme. Regardez autour de vous, regardez votre vie, les personnes vous changent. Quand vous parlez à quelqu'un, vous vous transformez. Vous le transformez. Si la personne parle en murmurant, vous murmurez. Si la personne est bête dans ses paroles, vous serez idiot dans vos paroles. Si la personne vous parle sans respect, vous êtes sans respect pour la personne. On ne contrôle pas. Peut-être que vous vous demandez combien pèse un avion ? Peut-être que vous ne vous le demandez pas, mais un avion pèse 77 tonnes, c'est-à-dire : Le poids d'une personne multiplié par 140 000. Pourquoi je vous parle d'avions ? Parce qu'ils volent.

Quand j'avais 6 ans, dans un aéroport avec mon père, on s'est retrouvé dans le noir à cause d'une panne. Ça a duré des heures. On ne voyait rien. Moi, j'ai fermé les yeux. J'avais faim. Mon père a mis du pain dans ma bouche. J'ai reconnu le goût du pain. J'ai pensé : Pourquoi le pain a le goût du pain ? Le pain a le goût du pain pour moi, mais le pain a le goût du pain pour les autres. Pourquoi les aliments ont un goût ? Pourquoi je reconnais le goût de l'aliment ? Même moi. Même un enfant. Moi j'étais un enfant, je

pensais : Même moi. Est-ce que je suis pareil à tout le monde ? Est-ce que je suis une copie de tout le monde ? J'ai pensé aux arbres. On voit de grandes rangées d'arbres sur les routes, ils se ressemblent, ils se suivent, ils sont jumeaux, triplés, ils sont reliés. Ils poussent pour les mêmes raisons. Ils poussent à cause des choses qui sont dans la terre. Les choses qui meurent et qui vont dans la terre, les animaux, les plantes, les aliments et même les arbres quand ils meurent. Ils vont dans la terre. Quand on est mort, notre corps pourrit dans la terre et les arbres poussent. Quand un arbre meurt, son corps pourrit dans la terre, mais on ne pousse pas. Les humains ne poussent pas. Les arbres poussent, ils poussent à partir des corps des arbres morts. Ils poussent à partir des corps d'animaux morts, à partir des corps d'humains morts, mais les humains ne poussent pas. On peut arroser nos morts, on arrose les cadavres, mais les humains ne poussent pas. Il y a des fleurs, des champignons, mais les humains ne viennent pas. Les humains ne viennent pas des arbres morts, ils ne viennent pas des animaux morts, les humains ne viennent pas des humains morts, ils ne viennent pas de la terre. Alors les humains viennent de quoi ? Un humain est sorti d'un humain sorti d'un humain, mais on ne sait pas d'où viennent les humains. Peut-être que les mêmes personnes reviennent depuis toujours. Vous regardez ma vidéo, mais vous l'avez regardée dans d'autres vies. Vous avez vécu 1 000 fois dans votre maison, dans votre appartement. Cette vidéo, je l'ai tournée 1 000 fois. Je suis né 1 000 milliards de fois. Je suis mort 1 000 milliards de fois. Toujours la même mort. Toujours la même vie. Toujours pareil. Les personnes des époques passées revivent dans les époques passées. Les personnes du Moyen Âge revivent dans le Moyen Âge. Les personnes d'aujourd'hui revivent dans le monde d'aujourd'hui. Quand on pense aux époques passées, on peut se dire : J'étais où ? J'étais où au Moyen Âge ? J'étais déjà dans le présent ? On était déjà dans notre époque en train de vivre et de mourir. Vous voyez ce que je veux dire ou pas ? Je me suis renseigné. Une partie de notre cerveau nous sert à voir, elle se trouve à

l'arrière de la tête. Les souvenirs sont dans la partie basse du cerveau et la partie qui sert à comprendre est au-dessus. Les mouvements et la volonté sont à l'avant, derrière le front. Mais la réalité n'a pas de place dans le cerveau. J'ai cherché, mais elle n'a pas de place. On cherche, mais elle n'a pas de place. Comme on ne trouve pas, on croit. Si vous croyez que vous existez, vous devez croire en tout. Si vous existez, si la terre existe, si les arbres existent, alors toutes les choses existent. Vous pouvez croire en Dieu. C'est peut-être un homme, c'est peut-être une femme. Peut-être qu'elle ne pense pas. Peut-être qu'elle se dit : Je suis dieu. Toute la journée, elle se dit : Je suis dieu. Je suis dieu. Elle ne pense pas. Toute la nuit, elle se dit : Je suis dieu. Je suis dieu. Elle ne pense pas. C'est sa vie. C'est la vie de Dieu. Elle ne ressent rien. Elle ne déteste personne. Elle n'aime personne. Elle est Dieu, et c'est tout. Nous, en attendant, on vieillit comme les voitures. Si vous achetez une voiture, elle ne va pas rajeunir. Elle sera de plus en plus vieille, elle roulera de plus en plus mal. Si vous achetez du pain, quelques jours plus tard, votre pain sera dur, il ne deviendra pas frais, il ne sera pas plus tendre. Si une fleur est belle, elle va devenir morte. Tout va devenir pire, c'est la seule direction. On va seulement dans un sens. On peut tuer quelqu'un, mais on ne peut pas le faire revivre. Quand on coupe un animal, on ne peut pas le recoller. Tout le monde vieillit comme une voiture. Vous avez déjà vu un vieillard sangloter ? Tapez VIEILLARD QUI SANGLOTE dans votre téléphone. Regardez la vidéo. Il y a des vidéos de vieillards qui sanglotent. Il y a des milliers de vidéos de vieillards qui sanglotent. Regardez. Regardez la personne. Elle se tient la tête dans les mains. Regardez ses épaules. Elles tremblent. Regardez-la comme un grumeau. C'est un grumeau de sang. Une matière. C'est juste de la matière. Vous voyez ce que je veux dire ou pas ? Je vous poste mon nouveau poème OUAIS OUAIS OUAIS OUAIS OUAIS. N'oubliez pas de liker, partager, ciao.

Il désactiva la fonction commentaire.

Les vapeurs d'huile ramollissaient les lèvres du père. Il agita ses bras dans l'air et il dit : On va se régaler ! Au même instant, posée sur une chaise, le haut du corps attaché, la grand-mère remplissait son bavoir de bave. Avec son visage brun, presque noir, ses yeux clairs, tout enfoncés, elle était là, et son corps débordait, obèse, lourd. Et pourtant son corps diffusait l'idée de maigreur. Froide. Autour de son visage, autour de ses mains, autour de son corps, un voile, une impression comme de peau seule sur cette chaise.

Le père criait : Lavez-la, lavez-lui les mains. Lavez-lui les doigts. Ses ongles. Sous les ongles. Sara. Salim. Frottez sous les ongles et sur les ongles. Prenez l'éponge. Lavez la bouche. Non. Pas comme ça. Non, Salim. Plus fort. Pas comme ça ! Vous ne m'aidez pas bien. Je vous dis : Aidez-moi, mais votre aide n'apporte pas une aide. C'est ça. Oui. Asseyez-vous, je vais tout faire, tout faire dans la maison, je dois tout faire.

La grand-mère cligna 2 fois. Le père lui passa l'éponge sur le visage, il passa l'éponge sur les cheveux et derrière la tête et sur le front, sur les bords des oreilles, autour du cou et sur ses bras. Il marmonnait des choses qu'on ne pouvait pas comprendre. Brusquement, il se dirigea vers la gazinière, il prit la poêle et il la mit sous le nez de ses enfants. Il dit : Regardez ces saucisses, elles grillent. Elles grillent et moi je fais quoi ? Je fais quoi Salim ? Je les tourne. Il dit : Je les tourne et je les tourne, pourquoi faire ? Pourquoi je les tourne ? Je les tourne pour vous, pour qu'elles ne brûlent pas. D'accord ? C'est pour qu'elles chauffent et pour qu'elles ne brûlent pas, d'accord ? Pour que ce soit meilleur. D'accord ? Est-ce que la nourriture brûlée vous semble bonne ? Est-ce qu'on aime la nourriture brûlée ? Est-ce qu'il y a des restaurants de nourriture brûlée ? Est-ce que des cuisiniers sont spécialisés dans la nourriture brûlée ? Non. Qui veut du brûlé ? Personne. Tu entends Salim ? Personne. Alors il faut travailler. Oui. Travailler les saucisses. Il faut tout travailler dans la vie, même les saucisses, vous m'écoutez ? Écoutez-moi !

Sara dit : Je suis entrée dans la zone noire. La partie noire de ma chambre. Je suis entrée dedans.

Le père se mordit la lèvre, il attrapa une peau sèche avec ses dents, il tira, il saigna. Il dit : Le maire a demandé de ne rien toucher, vous faites des histoires avec tout. Je vous mets quelque part et vous trouvez une histoire. Si je vous mettais dans une boîte, vous trouveriez une histoire avec la boîte. C'est sûr. Une histoire n'importe où. C'est une partie sans lumière dans ta chambre. Ce n'est pas une zone noire comme tu dis. Ce n'est pas un trou. C'est juste une partie sans lumière. Arrêtez d'en parler.

Salim demanda : C'était comment ?

Sara dit : C'était noir. J'étais entourée de noir. Je regardais autour de moi, il n'y avait que du noir. Je ne me voyais plus. Je ne sentais plus les limites entre le noir et moi. Je me suis laissé prendre, tu vois. Je suis devenue la partie noire, je suis devenue cet endroit. Je suis devenue la zone noire. J'aurais pu devenir une partie verte ou une partie rouge ou un mur. J'aurais pu devenir n'importe quoi. J'ai senti que je pouvais devenir n'importe quoi.

Le père se mit à crier : Ça suffit ces histoires. Et il lâcha la poêle sur le feu. Il remua les saucisses plusieurs fois, il soupira, une goutte de sang coulait sous sa bouche en ligne droite. Son visage brûlait. Ses joues étaient jaunes et molles. Il dit : Maintenant, on va se régaler. On est là pour se régaler oui ou non ? La famille est réunie oui ou non ? Elle est enfin réunie. On va se régaler, c'est tout. Je ne veux plus d'histoires Sara. Je ne veux plus de choses que je ne comprends pas. Je ne veux plus que vous parliez. On va trinquer, c'est tout. On va trinquer, vous entendez ? Salim, sors les verres avec les tiges, les beaux verres, ceux qui montent là, au fond du placard. Je les ai lavés 8 fois ce matin. 8 fois. 9 fois. Tu les sors. 10 fois. 20 fois. Non. Ne mets pas les doigts sur le placard, ne mets pas les doigts sur la porte. Pas les doigts !

Le père appuya ses mains sur la grande table, puis il souleva ses jambes. Il bascula son corps vers l'avant. Comme il n'avait pas de force, il glissa. Il écarta ses mains, il s'appuya encore, il souleva ses jambes et son bassin. Finalement, il monta sur la table et il tendit son verre devant sa figure. Il dit : Je porte un toast à cette famille dans cette maison. Son verre était vide. La grand-mère rota. Il dit : Je porte un toast aux personnes qui disparaissent et qui réapparaissent et qui font des problèmes. Sa figure s'enfonçait dans ses épaules. Il pointa son index vers son fils, puis il se tapa la poitrine et il dit : Je porte un toast à l'assistant social et aux problèmes que je dois régler. Je porte un toast à tous les problèmes du monde. Je porte un toast aux problèmes. Je porte un toast à ma fille qui part la nuit. Toutes les nuits, je ne sais même pas où elle va, et quand elle rentre, elle ressemble à un fantôme. Je porte un toast aux fantômes. Allez. Oui. À tous les fantômes tant que j'y suis, à tous les fantômes de la famille. À tous ceux qui ne sont pas là. Sara dit : Arrête papa. Mais il criait : Je porte un toast aux personnes qui ne peuvent plus bouger et qui restent allongées 24 heures sur 24. Il fit un clin d'œil à la grand-mère, puis il se figea. Il dit : Vous allez me faire brûler mes saucisses ! Il descendit, il trébucha, il retomba sur les mains, à 4 pattes. Il faisait semblant de rire mais son visage se décomposait en grimaces rapides. Il se leva. Il fronça les sourcils en souriant. Il prit la poêle et il retourna les saucisses, puis il les fit voler comme des crêpes : Hop, regardez, hop. Hop. Vous avez vu ? Il les faisait sauter de plus en plus haut. 3 centimètres au-dessus de la poêle. 10 centimètres au-dessus de la poêle. 1 mètre au-dessus de la poêle. Au-dessus de sa tête. 2 mètres. 2 mètres 30, et elles touchèrent le plafond. Il dit : C'est prêt. Il les sala. Il les poivra. Il monta sur l'escabeau. Il se mit à nettoyer le plafond avec un coton-tige. Il dessinait des taches plus nettes et il les effaçait micromillimètre par micromillimètre, en tirant la langue.

Salim toucha le front de la grand-mère, elle était dure, comme de la cire. Malade. Elle était devenue plus malade que tous les malades. Elle était plus

malade qu'un animal malade sur le bord de la route. Elle était allée si loin dans la maladie qu'aujourd'hui elle était plus malade que la maladie. Chaque partie de son corps portait la maladie au plus haut niveau de la maladie. La maladie vivait partout sur elle et sur ses vêtements. Il suffisait de lui mettre un gilet pour que le gilet prenne un air malade. Il suffisait de poser une couverture sur ses cuisses pour que la couverture devienne malade. La grand-mère était malade dans tous les détails de son corps et dans tous les bruits de son corps et toutes les odeurs de sa personne disaient : Je suis malade. Elle avait la maladie profonde, épaisse, vaste comme une lune, étendue, sans arbre, sans montagne, sans rien, longue, plate, grise. Et, quand Salim se concentrait, il pouvait l'entendre. La maladie liquide, lourde dans son corps. Est-ce qu'elle en était fière au moins ? Comme les enfants se montrent leurs cicatrices et se les comptent à la récréation. Comme les enfants se dessinent des cicatrices au feutre noir ou portent des pansements sans blessure et décorent leurs jambes. Ils portent des blessures comme des médailles. Ils portent des maladies comme des couronnes, comme une broche, comme une écharpe. On peut porter la maladie comme un vêtement rare. Salim lui demanda : Tu es fière ? Et la grand-mère cligna 2 fois.

À table ! Le père posa le plat de saucisses. Salim dit : Tu as du sang sous la bouche. Le père se passa l'éponge sur les lèvres. Salim dit : Le sang est sec, il faut frotter. Le père utilisa la partie dure de l'éponge. Il se rendit les lèvres rouges : Et là, c'est bon ? Il dit : C'est mieux.

Mangez maintenant. Profitez. Allez !

Et ils mangèrent. Mais tout de suite, Salim s'ennuya. Il pensa aux bébés, les bébés dans les landaus, dans les berceaux. On met les bébés sur le ventre, sur le côté, mais ils ne font rien. Les bébés symbolisent l'ennui. On met les bébés dans un siège, mais ils n'ont rien à faire. Ils ne savent pas parler, ils ne peuvent pas lire, ils n'ont même pas de téléphone, ils attendent et ils souffrent. On les entend pleurer, mais ils n'ont pas le choix. Ils sont

obligés d'attendre. Petit, Salim s'ennuyait. Il s'ennuyait le matin d'abord, ensuite il s'ennuyait l'après-midi. Le ciel était vraiment long, il le regardait, il n'y avait rien à faire. Souvent, il utilisait la peur. Quand la grand-mère rangeait, quand elle allait d'un point à l'autre, il se cachait derrière un rideau, sous une table, dans un placard, quand elle passait, il criait. La grand-mère sautait, elle se tenait le cœur, elle baissait la tête, elle respirait, puis elle disait : Ne le fais plus Salim. Ne le fais plus. Tu vas me faire mourir Salim. Et parfois elle pleurait, puis elle souriait. Elle l'aimait, elle disait : Tu m'as eue Salim. Tu m'as eue. Et il pensait : Pour avoir une personne, il faut lui faire peur.

Il reçut des images. Jonathan envoyait des photos de fleurs, différents types de fleurs et des monuments. Des fleurs longues et des monuments. Il chercha des images de fleurs en forme de choses, en forme de silhouette, en forme de cheveu, des fleurs en forme de pendule. Il lut des choses à propos des fleurs de glace, il ne connaissait pas. Les fleurs de glace naissent dans les mers polaires au-dessus des vagues. Il regarda les images. Il pensa aux stalactites et il chercha des stalactites. Il lut que les stalactites de glace poussent sous l'océan. Il regarda les images. Quand la température de l'air baisse à -18°C et que l'eau reste tempérée, les stalactites apparaissent. Il partagea des images de stalactites sur sa page. Il regarda des images de vagues, différents types de vagues, toutes ces vagues, toutes les vagues ont recouvert des pierres, des personnes. Les mêmes vagues certainement, les mêmes depuis le début. Toutes les vagues ont vécu plusieurs fois, toutes les vagues ont vu le monde plusieurs fois, peut-être des millions, peut-être des milliards, il regarda les vagues, elles ne tombaient pas. Les vagues ne tombent pas, elles s'allongent. Les vagues ne montent pas, c'est leur hauteur, c'est leur taille. Elles ne s'élèvent pas. Il y a des vagues lumineuses, des vagues de lumière. Il regarda des images de vagues lumineuses et il envoya des images de vagues lumineuses à Jonathan. Il envoya des images de fleurs de glace à Sara qui regarda son téléphone et

qui écrivit : Merci. Le père cria : Je vais vous mettre les téléphones dans l'assiette ! Je vais les mettre dans vos assiettes et vous allez manger. Manger les téléphones ! Je vais les faire griller, vous comprenez ça ? Je vais faire griller vos téléphones, je vais vous mettre de la moutarde sur les écrans et je vais les mettre dans le four. Vous avez compris ça ? Je vais faire bouillir les téléphones de cette famille ! Tous ! Même le mien ! Je vais les faire bouillir tous ensemble et ils vont fondre. Oui. Et quand ils seront fondus, je fabriquerai un seul téléphone ! Un seul ! Je vais le modeler, je vais le sculpter, je vais créer un seul téléphone, un énorme téléphone. On le regardera ensemble, tous ensemble, toute la journée, toute la famille. On regardera ce téléphone. D'accord ? Alors profitez ! Profitez je vous dis. Et faites profiter la grand-mère. Mettez-lui de la saucisse dans la bouche. Allez. Mettez-lui la saucisse.

Sara fit passer un morceau de saucisse entre les dents de la grand-mère. Elle tapota la serviette contre sa bouche, mais ses lèvres pendaient. Soudain son visage s'alluma, et alors, elle leva la main de droite. Elle fit un geste en direction de la tête de Sara, comme un cercle. Puis elle leva l'autre main, et elle fit ce geste en direction de la tête de Salim. Puis elle cligna, elle cligna, elle cligna. On entendit un claquement.

*

Un papillon de nuit entre dans la pièce. Le papillon se cogne aux murs. Il se cogne au plafond, contre les vitres, contre les lampes et les ampoules. Le papillon tombe, ses ailes bougent sur le sol. Il tourne sur lui-même. En cercle, autour de son centre.

*

Quand il y a un mort on appelle les pompiers. Non. Quand il y a un mort, on appelle la police. Non. Quand il y a un mort, on appelle la morgue. Non. Quand il y a un mort, on n'appelle personne. Les morts n'ont rien à dire, ils sont des morts dans une pièce. Ils ne peuvent pas aider. Les morts

n'ont pas d'avis. On ne peut pas garder le mort dans la pièce. On ne peut pas laisser le mort dans la maison. Il faut s'en occuper, on ne peut pas y penser plus tard. Demain. L'année prochaine. Les morts sont immobiles. Leur visage est arrêté. Les morts n'ont pas d'idées. On pense : Les morts sont calmes, ils sont tranquilles maintenant. Tous les morts sont en paix. Mais les morts ne savent pas qu'ils sont des morts. On croit que le mort ne souffre plus, mais la fin de la souffrance est une sensation. Le mort n'a pas de sensation. Il ne connaît pas la fin de la souffrance.

Le père dit : Il faut vérifier.

Sara dit : On fait comment ?

Salim dit : On va chercher sur Internet.

Le père dit : Attendez, on va écouter le cœur, s'il ne bat plus, c'est qu'elle est morte.

Salim dit : Je n'ai pas envie d'entendre un cœur qui ne bat plus.

Le père dit : Qu'est-ce qu'ils conseillent sur Internet ? Cherche vite Salim.

Il écrivit : DIMENT SAVOIR. Puis : COMMEN SVOIR SI QUL. Puis : COMMM. Puis : COMEN SAVOIR QI QUELQUN EST MPR. Puis : OMENT SAVOIR S. Puis : COMMENT SAVOIR SI QUELQU'UN EST MT. Puis : COMENT SAVOIR SI QELQUUN EST MOR.

Alors ?

Toutes les réponses sont longues.

D'accord. Écoutez-moi, on va s'asseoir et on va lire. On va s'asseoir par terre, là, on va se concentrer. On va faire les choses dans l'ordre. Taisez-vous. On va s'asseoir sur le sol. Asseyez-vous. On va se mettre en cercle. On va réfléchir sans la regarder. Ne la regardez pas ! Faites comme si elle n'était pas là. On ne peut pas réfléchir si on la regarde. Ne la regardez pas. On imagine qu'elle n'est pas là. Concentrez-vous. Salim, maintenant, il faut que tu lises.

Il lut : Traditionnellement, pour savoir si quelqu'un est mort, on se base sur la disparition de différentes caractéristiques. On sait que lorsque quelqu'un est vivant, il parle et il bouge. Son corps est chaud, il respire et son cœur bat.

D'accord, oui, je comprends. Continue.

Au cours des siècles, les connaissances médicales se sont perfectionnées et aujourd'hui on sait que le cerveau est l'unité centrale de l'être humain. Il contrôle les fonctions vitales de l'organisme, c'est-à-dire la température, la respiration, ainsi que les mouvements du corps et la parole. Si l'ensemble du cerveau cesse de fonctionner, la personne meurt.

Ah oui, je vois, d'accord, d'accord.

Par conséquent, le critère de mort est l'arrêt irréversible et complet des fonctions du cerveau. Le médecin chargé de contrôler l'arrêt effectif des fonctions du cerveau va vérifier si les réflexes de base commandés par le cerveau fonctionnent. Il peut se poser les questions suivantes : Est-ce que les pupilles du patient réagissent encore à la lumière ? Le patient réagit-il à la douleur ? Les réflexes de toux et de déglutition sont-ils encore présents ? Si le patient est placé sous respirateur artificiel, il faut prouver qu'il ne peut plus respirer par lui-même. On appelle cela le test d'apnée. Si aucun réflexe n'a été décelé à l'issue de ces différents examens, la preuve incontestable de la mort cérébrale du patient a été apportée. C'est le moment officiel de...

Qu'est-ce que c'est ?

On dirait une sonnette.

On a une sonnette ?

Le père dit : Oui.

Personne n'a jamais sonné.

Le père dit : Oui, l'infirmière et l'infirmier ont sonné le premier jour.

Pourquoi elle ne s'arrête pas ?

Le père dit : Je ne sais pas, mais on ne peut pas entendre le cœur si ça sonne. C'est infernal. Infernal ! Bon ! Ne vous inquiétez pas les enfants, on

va tout régler. Il faut bien réagir. On va ouvrir notre porte. On est obligé. Il nous faut du silence, on va déjà régler ça. Une chose après l'autre. Une chose après l'autre allez. Va ouvrir Salim. Vite, lève-toi.

Salim courut dans l'escalier et il ouvrit la porte. C'était la voisine, elle portait ses jumelles autour du cou, le doigt posé sur la sonnette, elle regardait Salim. Elle leva son doigt, elle le bouscula de l'épaule et elle entra. Dans la cuisine, elle montra la grand-mère toujours avec ce doigt, et elle dit : J'ai mon brevet de secourisme, je peux vous aider. Je vais procéder. Je dois positionner mon oreille sur sa tête.

Salim dit : Oui, allez-y.

Le contact direct me dégoûte.

Le père dit : Je comprends, oui. On vous comprend. On va poser un sac en plastique sur sa tête. Il apporta un sac de supermarché sur lequel on pouvait lire : Notre Mission Vous Rendre Heureux.

La voisine avait toutes ses dents du bas mais pas de dents du haut, elle dit : C'est trop, coupez juste un morceau du diamètre de la tête.

Salim demanda combien mesure une tête et la voisine dit : De 9 à 13. Sara se préparait à couper le sachet. Le père ne savait plus quoi faire. Tout était long, trop long, alors pour s'avancer, il commença la vaisselle.

Salim lut des choses à propos du diamètre de la tête et de la déformation volontaire du crâne pratiquée par certaines cultures pour des raisons sociales et esthétiques. Il découvrit le phénomène de déformations volontaires du corps de l'enfant. Il regarda quelques images de bébés à tête plate. Par habitude, il envoya ces images à Jonathan.

La voisine dit : Positionnez le plastique sur la calotte de la morte, au sommet, comme les israélites.

Sans lever les yeux de son téléphone, Salim dit : Peut-être qu'elle n'est pas morte. On ne sait pas si elle est morte. Sara déposa le morceau de plastique sur la tête qui pendait.

La voisine dit : Maintenant, regardez-moi. Le père ferma le robinet. Salim verrouilla son téléphone. La voisine se pencha lentement, très lentement, presque à l'arrêt, ses paupières tressautaient. Pendant plus de 30 secondes, elle se pencha. Tout le monde se taisait. Tout le monde la regardait. Personne ne bougeait. L'air de la pièce était comme suspendu au visage de cette vieille. Quand son oreille toucha le morceau de plastique, elle se releva et dit : Je suis au regret.

Comment ça ?

C'est avec une immense tristesse que je m'associe.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

Nul n'échappe.

À quoi ?

Elle a rendu l'esprit.

Puis la voisine se dirigea vers le couloir, elle descendit l'escalier. Lentement. Lentement. Elle sortit en laissant la porte ouverte. La pluie s'arrêta. Dans la cuisine, les rideaux bougeaient.

Rêve #575 :

Je porte une veste à plumes noires. Les plumes sont mauvaises. Elles sont hantées, je le sens. Je suis contaminé, je serre les mâchoires, je me casse une dent, je la crache en morceaux.

Je veux quitter cette veste horrible. Le problème, c'est que je n'ai pas de veste. En fait, je suis la veste, elle fait partie de mon corps, je ne peux pas l'enlever.

Je m'allonge, j'y pense, je me lève, j'ouvre la porte, je dis : Tant pis.

Derrière la porte, je trouve quoi ? Une cascade. Et près de la cascade, je trouve quoi ? Un clou. Je le prends, je pique la cascade, elle s'écroule, je vois Jonathan. Il dit : Qu'est-ce que tu as sur la tête ?

Je passe la main sur mon crâne, je sens, je dis : C'est une épée.

Dans le miroir, je me regarde, je suis beau. Je me penche, je retire l'épée de mon crâne. Il n'y a pas de sang, il n'y a pas de douleur, pas de marque, pas de liquide, pas de trou.

Je dépose l'épée dans mon lit, comme un petit enfant, et je la couvre avec un drap. Mais Jonathan a des tics, il sort sa langue, il bouge, il soulève le drap, l'épée a disparu.

Je ne suis pas contrarié. J'ai l'impression d'avoir trouvé une idée. C'est l'idée : il est normal de ne rien trouver.

Je m'allonge, je suis calme, mes yeux se ferment, je vois l'intérieur de mon corps, je vois des radios dans mon corps. À l'intérieur des radios de mon corps, il y a d'autres radios de mon corps, j'entre comme dans un tunnel, j'avance dans les images, comme ça, un long moment.

*

Il convient d'abord de retirer tout le matériel de soin hospitalier. Je fais référence aux éléments suivants : perfusions, drains, lames, cathéters, capsules, canules de trachéotomie, sondes urinaires, ainsi que tout autre type de matériel invasif. Je fais référence aux éléments suivants : prothèses auditives, lunettes, plâtres.

Elle n'avait pas de plâtre.

Tant mieux. Bijoux, pansements, vêtements, pacemaker.

Elle n'avait pas de pacemaker.

Très bien.

Le directeur des pompes funèbres était un homme ordinaire. À propos de son visage, on aurait seulement pu dire : des yeux, des lèvres, un menton. Il dit : Nous obstruerons ses orifices à l'aide de coton et nous coifferons le cadavre selon ses habitudes. Quelles étaient ses habitudes ?

Salim dit : On la coiffait normalement. On la brossait.

Très bien, merci jeune homme. Sachez également que nous lui fermerons les yeux à l'aide de lentilles collantes placées sous les paupières. Nous lui fermerons la bouche par points de suture, c'est la coutume. C'est invisible. Nous débarrasserons son ventre de ses matières par légères pressions exercées sur l'abdomen.

Le père dit : Oui, ça ne se fait pas tout seul.

Le directeur des pompes funèbres répondit : Pour le moment les soins mortuaires ne sont pas automatisés en effet. Même si, dans certains centres, notamment au Japon, des robots préparent les morts les moins abîmés. J'ai pu voir quelques images et je dois reconnaître qu'ils font un travail

impressionnant. Ça ne me dérangerait pas. Travailler avec un robot je veux dire. Ça ne me dérangerait pas. Au contraire. Bon. Et donc les matières... Dans le ventre... Oui... Voilà, vous me disiez : Ça ne se fait pas tout seul, et quelque part vous avez raison. Cependant, pour être tout à fait honnête, je crois que si nous laissons les morts dans la forêt, les matières et les gaz sortiraient par eux-mêmes. De leur plein gré. Mais nous devrions attendre des heures. Des heures comme ça, les bras croisés devant le corps. Ce serait pénible pour tout le monde. Ensuite, nous sécherons la morte 3 fois de suite avec des linges blancs, des linges propres et neufs.

Le père dit : C'est bien.

Le corps sera parfumé de musc au niveau des aisselles, au niveau de l'intérieur des cuisses et du front, des mains, des genoux, des pieds. Trois pièces de drap seront glissées sous la dépouille. Les coins des draps seront saupoudrés de musc. Ils seront repliés l'un après l'autre. Le pan de gauche d'abord, puis celui de droite et ainsi de suite, couche par couche.

Vous aurez besoin d'aide ?

Non Monsieur, c'est mon métier. Par contre, est-ce que vous avez pleuré ?

Le père dit : Non.

Ah... Écoutez, j'ai de l'expérience. Dites-vous une chose à propos de moi, dites-vous : Il a de l'expérience. Nous ne connaissons pas cet homme, mais ce qui est certain c'est qu'il a de l'expérience. Dites-vous : *A priori*, nous n'avons aucune raison de croire cet homme, on sait cependant qu'il a de l'expérience. On ne peut pas en douter. Vous savez combien de morts j'ai préparés ? Vous ne le savez pas, je vous le dis : 34 518 et je ne compte pas la grand-mère. Alors écoutez bien. Il se passe une chose avec la mort, je veux dire pour les vivants. Pour les morts il ne se passe rien, mais pour les vivants, il se passe une chose : elle déborde. Oui, c'est ça, elle déborde. En tant que spécialiste mortuaire je dois vous mettre en garde : La mort ne doit pas redresser l'image que nous avons du mort. Vous comprenez ? Ne laissez

pas la mort transformer la personne. Ne laissez pas la mort transformer la personne selon vos goûts. J'ai l'habitude. Je connais les réflexes. Je vous le dis : Ce n'est pas parce qu'une personne est morte qu'il faut la rendre meilleure ou plus belle, car alors, vous la tuez. Vous la tuez chaque jour. C'est un mensonge, un simple mensonge, un mensonge banal, un mensonge de plus, mais cette fois c'est grave. Il ne faut pas multiplier votre amour par 2 ou par 5, ni votre sympathie, ou même votre tendresse ou quoi que ce soit d'autre. Vous l'aimiez d'une certaine manière. Votre amour était tel qu'il était. Si vous modifiez votre amour, vous mentez. Vous tuez. Vous tuez un mort. Vous vous rendez compte ? En ajoutant des qualités au mort, en lui attribuant des qualités qu'il n'avait pas, en exagérant ses qualités, en balayant ses défauts, vous finissez par l'oublier. Vous oubliez la personne. Elle se transforme en histoire, en mythe. Vous remplacez son image par une autre image. Vous choisissez une image qui vous arrange. Vous collez l'image sur le mort. Si le mort est un proche, à travers lui, vous inventez votre histoire. Malheureusement, vous la croyez, c'est ce qu'il y a de pire, cette conviction. Se servir d'un mort pour raconter sa propre vie, c'est grave. C'est grave car une fois qu'on est mort, on est simplement mort. Peu important les douleurs, les maladies, les épreuves, la bonté, la misère, le cœur, la biographie. Une fois qu'on est mort, on est un simple mort. Mais les vivants fabriquent des histoires, ils ne peuvent pas s'en empêcher.

Le directeur des pompes funèbres pointa son doigt vers Salim, il dit : Écoutez cette analogie. Un passager monte sur un bateau. Le bateau part au milieu de l'océan. Le passager se pend. Il meurt en mer. À partir de là, est-ce que ses proches doivent s'imaginer le mort en mer ? Je vous le demande. Est-ce que la mer doit leur rappeler le mort continuellement ? Est-ce que cet homme est devenu la mer ? Et surtout, est-ce que la mer est devenue cet homme ? Vous comprenez ? Je connais les cadavres mieux que ma poche. Je pourrais nettoyer un cadavre les yeux fermés. Je pourrais le nettoyer sans les mains. Je peux fermer les yeux. Sans les yeux. Sans réfléchir. Vous

savez, la plupart du temps, les cadavres sont dans un état abominable. Vous ne pouvez pas imaginer. Certains d'entre eux ont séjourné dans l'eau durant des mois. On m'apporte des cadavres ramassés dans les rues, des cadavres affamés, gelés, des cadavres drogués. Beaucoup de cadavres sont pleins de drogues. Ce sont des sacs de drogues, de véritables sacs de drogues. Je les enferme dans un coffre car ces cadavres sont adorés. Adorés des drogués. Forcément. Ils récupèrent le sang et ils le boivent. Ça les drogue. Le sang forme une flaque à l'intérieur des morts et dans ce cas, la flaque drogue. Certains cadavres sont estimés à plusieurs millions. Enfin, on m'apporte aussi des cadavres assassinés, des écrasés, des suicidés, la liste est longue. J'ai des rangées de morts dans les glacières là-bas derrière. C'est ma routine. Moi, quand je regarde un vivant, je vois le mort. Déformation professionnelle. À l'instant où je vous regarde, je vois votre cadavre. C'est mon métier, ma formation. Je vais vous dire une chose : C'est le métier le plus épais qui soit.

Le père demanda : Et comment ça s'appelle ?

Quoi donc ?

Votre métier.

Je suis directeur d'agence funéraire de père en fils comme mon père et mon grand-père, mon jeune frère, et puis mon fils quand il naîtra, ou bien ma fille. Je suis thanatopracteur de père en fils et inversement, de filles en père, je m'occupe des morts. Je vous aurais bien montré la zone technique, mais j'ai trop de travail, alors on va reprendre. Nous glisserons un peu de terre enfermée dans un petit sac sous le cou de la défunte et...

Un homme entra dans la pièce. Le directeur des pompes funèbres se leva. Il le suivit dans un coin, il murmura : Que se passe-t-il Patrick ?

Un cas d'ouverture pourrie monsieur.

Très bien, je m'en doutais.

Le directeur des pompes funèbres se retourna. Il regarda Salim précisément dans les yeux. Il dit : Vous qui avez un lien de parenté direct

avec la morte, je vais vous demander de me suivre. En ce moment le corps se transforme, et c'est un don. Il ne faut pas rater le coche. Allons-y. Pressons-nous.

Le directeur des pompes funèbres appuya sur un gros bouton rouge. Une porte coulissa avec le bruit d'un souffle. Ils entrèrent dans une pièce large et très éclairée. L'odeur était froide. Le directeur des pompes funèbres dit : Même quand on n'a jamais senti l'odeur d'un mort, on reconnaît l'odeur d'un mort, n'est-ce pas ? C'est notre instinct. C'est une odeur à l'intérieur de notre esprit, ou de notre corps, ou des deux, ou de la combinaison des deux. Ça ressemble à l'odeur des croquettes pour chiens, vous ne trouvez pas ? Dans mon métier, on ne supporte plus les croquettes pour chiens. En dehors du travail, on ne peut pas supporter les croquettes pour chiens. Je ne supporte pas l'odeur des croquettes pour chiens.

Le directeur des pompes funèbres indiqua une table de métal au fond de la pièce. Son assistant souleva le drap. Elle était nue, les yeux ouverts. Son visage avait la couleur des pattes de canard. Au centre de son corps, une plaie longue, ovale comme une soucoupe, s'étendait calmement, pleine de vers rose et blanc de la taille d'un doigt. Ils s'agitaient.

Le jeune assistant dit : Elle est pourrie.

Le directeur des pompes funèbres répondit : En effet.

Puis il remua de la salive autour de sa langue. Il aspira ses joues dans sa bouche et il cracha dans la plaie. Il dit : Faites pareil, c'est l'un des plus beaux gestes que vous puissiez réaliser. Ce n'est pas répugnant. Elle n'a pas de sang. La plaie est vide. C'est une morte quasi-vide. C'est comme cracher dans un puits, ça porte chance.

Le jeune assistant rassembla de la salive autour de sa langue et il bava dans la grand-mère. Il bavait de tout cœur, avec tout son visage. Les lignes de sa figure avaient l'air de vouloir se détacher pour couler dans la plaie. À son tour, Salim cracha très doucement un petit filet de bave.

Le directeur des pompes funèbres dit : C'est bien. Je vous félicite. Maintenant Patrick, nettoyez-moi tout ça. Prenez les vers et mettez-les dans un sac plastique. Déposez-les dans la forêt. Ne tuez pas ces bêtes Patrick, faites attention, ça nous porterait malheur. Ça porterait malheur à l'entreprise. Ça porterait malheur à la famille. Ça porterait malheur à tout le monde, sans exception. Prenez soin de ces vers Patrick, ils sont le début de la vie, la continuité de la mort. Idéalement, vous devriez les retirer avec la langue afin de ne pas les blesser, mais bon, faites comme vous pouvez. Et que le jeune homme recouse. Ça portera bonheur à tout le monde. Appliquez-vous. Soyez précis. Et le directeur des pompes funèbres prit la main droite de Salim et la main gauche de l'assistant. Il dit : Formons une ronde. Nous allons chanter le refrain de la maison. Écoutez bien jeune homme, ce chant est excellent. Je le chante à tous les morts. Cette chanson a été inventée par mon arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père. Écoutez bien les paroles et surtout répétez : Que font les fleurs dans la montagne.

Salim répéta : Que font les fleurs dans la montagne.

Les fleurs feront de la couture à partir de nos corps.

Salim répéta : Les fleurs feront de la couture à partir de nos corps.

Une montagne est pleine de morts, yolé, hi, hou, yolé, yolé.

Salim répéta : Une montagne est pleine de morts, yolé, hi, hou, yolé, yolé.

Une montagne n'est pas vide, yolé, coucou, yolé, hou.

Salim répéta : Une montagne n'est pas vide, yolé, coucou, yolé, hou.

Une montagne est pleine de neige et de fantômes, yolé, hi.

Salim répéta : Une montagne est pleine de neige et de fantômes, yolé, hi.

Je suis inoffensif.

Salim répéta : Je suis inoffensif.

Je suis si inoffensif.

Salim répéta : Je suis si inoffensif.

Mais qui n'est pas inoffensif ?

Salim répéta : Mais qui n'est pas inoffensif ?

Le directeur des pompes funèbres soupira de plaisir. Il dit : Maintenant, répétons tous en chœur. Chantons 2 fois de suite. Patrick fera les aigus. Je ferai les graves. Vous ferez les médiums.

Ils chantèrent 2 fois :

Que font les fleurs dans la montagne.

Les fleurs feront de la couture à partir de nos corps.

Une montagne est pleine de morts, yolé, hi, hou, yolé, yolé.

Une montagne n'est pas vide, yolé, coucou, yolé, hou.

Une montagne est pleine de neige et de fantômes, yolé, hi.

Je suis inoffensif.

Je suis si inoffensif.

Mais qui n'est pas inoffensif ?

Le directeur des pompes funèbres dit : Maintenant, je vous laisse. Je m'en vais régler les questions administratives avec monsieur votre père.

*

Le directeur des pompes funèbres trempa son doigt dans sa tasse. Il dit : Le café refroidit rapidement, pas les morts. Ils conservent la chaleur comme un thermos. Connaissez-vous l'histoire du soldat de Sibérie ? Non. Vous ne la connaissez pas. Eh bien c'est l'histoire d'un soldat de Sibérie, pauvre homme, évidemment c'est la guerre. Cet homme est seul. Perdu. Tous ses compagnons sont morts. Il n'a que son cheval, mais le cheval meurt de froid, et d'épuisement. Notre bon soldat se sent prêt à mourir gelé sur une plaine, quand soudain une idée traverse son crâne, alors que fait-il ? Vous ne savez pas. Il ouvre le cheval. Le cheval mort. Il le vide de ses tripes et il

se glisse à l'intérieur. À l'intérieur du cheval. Il s'endort comme un bébé. Un bon bébé gâté dans le ventre d'un mort. Un bon bébé qui dort. Et c'est ainsi que notre soldat de Sibérie survécut jusqu'à ce qu'on le sauve. Fin de l'histoire. Je dois vous dire que souvent, chez les malades, la mort arrive avant la mort. Vous comprenez ? La mort commence quelque part. Il faut bien commencer quelque part. Chez les malades en particulier, plusieurs jours avant la mort une partie du corps est morte. Déjà morte. Ils meurent d'abord du ventre ou du coude, ça dépend des personnes. La mort commence n'importe où. Parfois, le corps se sépare en deux, une partie dévore l'autre. Mais d'autres fois, la partie morte est minuscule. J'ai eu des cas de mort des lèvres. On peut mourir d'un doigt pour commencer. Mourir d'un membre. Il faut bien commencer quelque part. L'os se carie, le mal l'emporte. Le directeur des pompes funèbres se mit à rire. Il dit : J'adore ce sens de la repartie sans parole. Vous percevez ce sens de la repartie ? La repartie de la mort. J'adore. Par contre la mort me dégoûte, je suis comme tout le monde. Comme vous. Je suis normal. Et les morts puent, ça nous révolte, c'est évident. Mais reprenons... Donc... Une fois que la mort prend l'ensemble du corps, la partie morte s'ouvre. Elle explose en quelque sorte, et c'est très beau. Alors on remarque la pourriture et des animaux viennent, ils apparaissent. Des invertébrés la plupart du temps. Je fais référence aux êtres suivants : asticots, larves, chenilles, ascaris. Vous connaissez les ascaris ? Très doux, très fins. C'est le cas de la grand-mère. Elle était morte au niveau du ventre depuis des semaines au moins, peut-être des années, c'est courant. Votre fils s'en occupe.

Soudain, le père ne parvint plus à se souvenir du visage de la grand-mère. Il revoyait seulement la forme générale. Il se souvenait d'un cercle, mais ce cercle était vide. Le directeur des pompes funèbres demanda au père de signer 12 papiers, mais le père tenait le stylo de travers. Il ne se souvenait plus de sa signature. Il fit une croix. Il signa les 12 papiers en faisant des croix, des ronds, des triangles, il devenait tout rouge. Le

directeur des pompes funèbres dit : Quand on rougit, notre estomac rougit, le saviez-vous ? Le père répondit : Non. Souvent, la famille rougit au moment de la mort. Personne n'est à l'aise. Mais je vais vous offrir une pensée calmante. Prenez-la comme un Xanax. Une pression exercée sur votre pupille provoque une image rouge, mais une pression exercée sur la pupille de la morte ne produit plus d'images. Tenez, par exemple les électrochocs. Quand on fait des électrochocs à un mort, on ne le choque pas. L'électricité traverse les zones molles, mais il ne se passe rien. Essayez d'imaginer une douleur, faites grandir cette douleur. Imaginez la torture. Faites grandir la douleur, grandir, grandir, et stoppez-la, stoppez net. Et dites-vous : c'est terminé.

*

Le jeune assistant arrosa l'intérieur du ventre avec un petit tuyau de caoutchouc. Il récupéra le liquide et les vers, il les mit dans un petit sac. Une odeur de cire et de tissus flottait dans l'air, il donna l'aiguille à Salim, et le fil. Les yeux de la grand-mère paraissaient plus enfoncés que d'habitude. Le jeune assistant dit : La première fois que j'ai lavé les mains d'un mort, j'ai fait un effort pour voir le mort en train de donner la main à quelqu'un d'autre. Je voyais une vie dans ses mains. Recousez vite mais recousez bien. C'est simple. Quand vous aurez terminé, lavez vos mains et sortez.

Salim regardait la plaie. Elle était blanche. Il imagina une clé. Tourner la clé dans la blessure. Quand on plante une aiguille dans un cadavre, elle s'enfonce, sans fin, sans barrière dans la peau tendre. Il aurait suffi de lancer une pierre. Une grosse pierre. Elle l'aurait transpercée.

*

OUAIS OUAIS OUAIS OUAIS OUAIS OUAIS

regarde les vieux chevaux mourants

leurs os percent leur peau
c'est horrible et logique

comme la différence entre une minute
et celle qui suit

une perceuse
se rapproche de chaque tempe
tu sais
les bébés ne font pas n'importe quoi
avec leurs visages quand ils naissent ils ne font pas
des grimaces au hasard
ils imitent les personnes
du passé

dieu porte vos manteaux
vos maladies
il est plus proche de vous que de ses propres veines
ne soyez pas dur
soyez mou avec dieu
car il est peut-être mort
dans un accident de tracteur
un accident de feu
un accident de train
un accident de marche
ou peut-être noyé
peut-être un accident de machines
un accident de bus
il est mort étouffé
peut-être blessé par balle
un accident de chasse

il est mort dans tous les accidents
ouais ouais ouais ouais ouais